

Université de Strasbourg
INSPÉ

DEVENIR PASSEURE
AGIR AUX FRONTIÈRES DES LANGUES
RÉCITS DE PRATIQUES ET NAVIGATIONS ÉTHIQUES
EN FOYERS PLURILINGUES

Mémoire présenté par Cécile BARBE

Sous la direction de Christian LAMY et Xavier LUCIEN

En vue de l'obtention d'un Diplôme des Hautes Études des Pratiques Sociales (DHEPS)
dans le cadre du Séminaire Itinérant des Acteurs et Entrepreneurs Sociaux
du Réseau des Crefad

Avril 2022

SOMMAIRE

INTRODUCTIONS.....	3
PREMIÈRE PARTIE : CONSTRUIRE UNE RECHERCHE.....	10
Chapitre 1 – Autobiographie raisonnée : jeu de piste.....	10
A – Une actrice cachée dans l’entre-deux.....	11
B – Une chercheuse qui dévoile des questions de recherche.....	18
Chapitre 2 – Terrain : les zones de contact.....	23
A – Une frontière matérielle – description du terrain d’enquête.....	23
B – Une frontière symbolique – définitions du terrain des langues.....	26
C – Une frontière trouble – déambulations sur le terrain de la pensée.....	30
Chapitre 3 – Question de recherche : que cachent les passeurs ?.....	40
A – Du thème au sujet – géopolitique de la circulation des langues.....	41
B – Questionner un objet – qu’est ce qui agite les passeurs ?.....	47
ENTRE-DEUX : CLÉS DE CONTACT.....	53
DEUXIÈME PARTIE : HABITER UN MÉTIER.....	55
Chapitre 4 – Une méthode en traduction.....	55
A – Entraînement aux gestes de recherche.....	55
B – Enquête – expérimentation de modes d’agir.....	60
C – Analyse – tissage du matériau sur le métier.....	69
Chapitre 5 – Explorer le territoire des pratiques.....	74
A – Archéologie – sous les évidences, les strates de l’histoire.....	74
B – Cartographie – espaces de langue et langues de l’espace.....	83
C – Boussoles – entre deux eaux, des repères dans les gestes.....	93
Chapitre 6 – Tracer les lignes de fuites de l’agir.....	104
A – Jeux de rôle chez les interprètes.....	104
B – Expressions en actes chez les passeurs.....	116
CONCLUSIONS.....	128
BIBLIOGRAPHIE.....	140
SOMMAIRE DES ANNEXES.....	145
TABLE DES MATIÈRES.....	146

INTRODUCTIONS

PROLOGUE

« *Le théâtre des opérations présente Le Mémoire** : "L'unique représentation se joue devant un unique spectateur, celui-ci devenant acteur (Cécile Barbe*, merveilleux dans son propre rôle). L'acteur-spectateur, pris au piège parviendra t'il à rester lui-même ? C'est le fantastique suspense auquel l'unique spectateur est lui-même convié" ».¹

A force de chercher, j'en aurais presque oublié mes premières perplexités. Cette incrédulité face aux grandes mises en scènes du monde social. Cette impression de participer à une représentation, de jouer avec des règles du jeu que tout le monde a l'air de connaître sans qu'elles aient jamais été énoncées. Ces masques, dont je n'avais même pas remarqué la présence jusqu'à ce qu'ils démangent. J'ai cru entrevoir un bout de réponse sur cette couverture de livre. *La société du spectacle*². Je l'ai ouvert, et je n'ai rien compris. Ou alors pas tout de suite : j'ai lu quelques pages, des mots sont restés là, un peu flottants, et la digestion a opéré dans de lointaines cellules. Aujourd'hui j'en comprends quelque chose, mais j'ai tout oublié de la lecture. Juste ce souvenir : « *dans un monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux* ». Cette idée qu'il y aurait une réciprocité entre le réel et la représentation que l'on en fait (le spectacle). Quel est ce mouvement par lequel les fictions deviennent nos vies et nos vies deviennent des fictions ? Avons-nous un pouvoir sur l'écriture du scénario de notre vie ?

J'aime les fictions. Le matin, quand la journée commence, je me raconte que le soleil fait exprès de briller pile à l'endroit où ma porte s'ouvre, et, au moment où elle claque : musique. Une introduction instrumentale allègre. Je m'élanche et les volets de toutes les maisons s'ouvrent sur mon passage, laissant surgir des êtres vivants de toutes les formes, textures et couleurs. Les portes laissent couler un flot de corps, qui m'emboîtent le pas en rythme et (sans avoir jamais répété ensemble) nous effectuons une chorégraphie sur la largeur de la rue. Si quelqu'un filmait, il y aurait quelques plans plus serrés sur la manière singulière dont chaque corps qui danse bouge tantôt ses yeux, tantôt ses griffes, tantôt ses branches. Nous sommes souriants, même si nous n'avons pas de bouche. Nous sommes souriants mais nous savons que nous sommes regardés. Pourtant ce jour là il n'y a pas d'équipe de tournage. Nous sommes regardés mais pas sous le meilleur angle, coincés dans un plan large et fixe depuis ce point de vue zénithal qui aplatit toutes les nuances. Mais tant pis, nous sourions et chaque personne s'éloigne avec entrain dans les activités du jour.

J'aime les comédies musicales car je rêve que l'on puisse agir en dansant³ – non pas pour les besoins de la caméra, mais parce que le cœur nous en dit, parce qu'on ne se fait pas de souci pour nos moyens d'existence, parce que le geste est plaisant à répéter, ou parce que l'on peut changer d'activité quand ça nous chante. Parce qu'on peut écrire les paroles de la chanson.

Mais même quand cela est possible, le regard social est partout. Mon imaginaire, qui s'est épanoui dans le premier quart du 21^{ème} siècle, est peuplé de caméras de surveillance, de micros cachés et de réseaux connectés invisibles à l'œil nu. Un regard permanent duquel il est difficile de se soustraire symboliquement, même si c'est matériellement possible. Des « *formes ultra-rapides de contrôle à l'air libre, qui remplacent les vieilles disciplines* »⁴. C'est ainsi que Gilles Deleuze décrit en 1990 les *sociétés du contrôle*, dans le prolongement des modèles de *sociétés disciplinaires* décrits par

1 Citation librement adaptée de la bande-dessinée Marc-Antoine Mathieu, Julius Corentin Acquefacques, prisonnier des rêves - Tome 2 : La qu..., Delcourt, 1991. Les termes assortis d'une astérisque* ont été modifiés.

2 Guy Debord, *La société du spectacle*, Gallimard, 1992.

3 NDT : Attention ne pas confondre. "Agir en dansant" pourrait faire penser à "siffler en travaillant", geste musical censé atténuer la peine du dur labeur. Et en l'occurrence alléger le poids d'un balai dans : *Blanche-Neige et les sept nains*, Walt Disney Production, 1937. Dans ce film d'animation la chanson dit « *Le temps va vite quand la musique vous aide à travailler* ». Dans "agir en dansant" la danse advient par l'élan de l'agir, la musique est créée par le mouvement, sans injonction extérieure à *faire*, ni à être mélodieux, ni de bonne humeur.

4 Gilles Deleuze, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », in *Pourparlers*, Éditions de minuit, 1990.

Michel Foucault. Mes gestes et mes langues ont poussé dans cette science-fiction, où nos agirs et nos identités sont optimisés au service de machines, qui les dématérialisent et leur ôtent toute valeur symbolique à la fois.

Deleuze clôt ainsi son post-scriptum :

« Beaucoup de jeunes gens réclament étrangement d'être "motivés", ils redemandent des stages et de la formation permanente ; c'est à eux de découvrir ce à quoi on les fait servir, comme leurs aînés ont découvert non sans peine la finalité des disciplines. Les anneaux d'un serpent sont encore plus compliqués que les trous d'une taupinière. »

Motivation : facteurs dynamiques qui orientent le désir d'apprendre, qui précède l'acte et met en mouvement. Les "jeunes gens" réclameraient qu'on suscite chez eux du désir. Qu'on les fasse danser, peut-être. Car sous le vernis écaillé des lettres de motivation, s'il reste du désir, il a été abîmé. Les bilans de compétences comblent mieux les besoins du marché que la recherche de sens. C'est ainsi que j'arrive au seuil de cette recherche : l'agir abîmé, hors-service⁵. Et de moins en moins jeune. J'arrive en formation permanente, une de celles où l'on part à la découverte des *finalités*. Non sans peine, peut-être. Mais en mouvement.

PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE

« Sinon, tu fais quoi dans la vie ? »

La question me laisse à court de récit.

Ce mémoire est une tentative d'en reprendre le fil. Mémoire, comme un écrit qui se souvient de trois années de recherche et ne flanche pas à refaire le chemin à l'envers et à l'endroit pour donner à lire une pensée organisée, débarrassée de la chronologie épuisante des (re)découvertes. Un mémoire qui distingue ce qui relève du sujet de recherche et de la méthode, et à la fois reconnaît les porosités : celle de produire écrits et paroles à partir d'une question de langage, celle de montrer les gestes d'un métier tout en opérant ces gestes dans la recherche. Ces distinctions poreuses sont à l'image des mouvements de l'entre-deux, des contacts aux frontières, là où se jouent les passages de langue.

Initialement chez moi, l'entre-deux du langage c'est le point de rencontre entre une langue sonore qui passe par l'oreille et la voix, et une langue visuelle qui passe par les yeux et les signes. C'est le raccord de tuyau entre le canal audio-phonatoire et le canal visuo-gestuel. Cet entre-deux est invisible, sauf à grand renfort d'imagerie cérébrale, mais il est sensible à la géopolitique des interactions sociales. C'est invisible et c'est pourtant là que je me tiens, en tant qu'entendante imprégnée à la langue des signes. C'est la place que je prends quand il s'agit de faire le lien entre les deux mondes, une place qui s'est ensuite déclinée dans d'autres espaces et d'autres langues. Ce souci de faire le pont est devenu un rôle et une pratique. Jusqu'à ce constat : je ne peux pas ne pas le faire. Je ne le fais pas tout le temps, ni tout de suite. Mais si ça ne circule pas, si les canaux ne sont pas bien reliés, je ne peux pas ne pas. Je tente des raccords, même si mes propres canalisations contiennent toute une succession de filtres qui transforme le contenu d'un bout à l'autre. Je le fais sans toujours m'en rendre compte, et donc sans toujours saisir d'où vient cette drôle de fatigue.

Le point de départ de cette recherche, c'est donc comment agir à l'endroit des séparations. Car non seulement les langues sont séparées, mais le travail est divisé (pour être plus fonctionnel), et la vie des individus cloisonnée entre le privé et le public. Au milieu, le désir, incassable, continue de mettre en échec les meilleurs algorithmes, incapables de paramétrer sa production, ni de prévoir sa trajectoire. Mais le désir est contrarié, réprimé dans ses élans, et son sujet ne sait pas toujours de quel côté pencher. Il y a enfin une séparation (imperceptible) entre le mot et la chose, entre une idée

5 Voir annexe n°10 – Attentions, trous en formation – janvier 2019 – Extrait : « J'arrête de servir, j'arrête de rendre service tant que je ne sais pas ce que je sers. J'arrête d'être une machine utile tant que je ne sais pas à quoi on m'utilise. Voilà, ne comptez plus sur mon efficacité, je suis abîmée. Rayez moi de vos listes, veuillez laisser un message. » page 145

et la réalité qu'il désigne. Entre les discours et les actes. Cet écart, accentué par une normalisation de l'expression, empêche au sujet de s'appuyer sur des discours solides, et de se dire au plus près de ce qu'il vit.

Dans un tel contexte, comment garder le désir vivant dans nos manières d'agir, et comment trouver une expressions pour ce qui se trame dans les profondeurs, en dehors des sentiers balisés par le langage ? Comment, malgré les coupures, trouver des formes de subjectivation qui font contact ?

Voilà comment arrive dans cette recherche la figure de passeure, qui habite justement les zones de contact, sur les frontières des langues. Les passeures font le lien entre des manières d'exprimer différentes, font le pont entre des cultures, parfois simplement entre des points de vue différents. Les passeures sont imprégné·es de cette matière symbolique, et ont éprouvé ses limites et ses potentiels (les risques et la puissance de la pensée qui prend corps dans le langage, exposée à tous les courants d'air). Les passeures s'entraînent à rendre les contacts possibles, et les frontières habitables. Les passeures rendent désirable le trouble de l'incompréhension, de l'inachevé, et surtout la rencontre et ses jeux possibles. C'est là toutes les projections que j'ai rassemblées vers cette hypothèse : il existe un *faire-passeure* spécifique.

Concrètement, je me suis intéressée aux récits des personnes qui, ayant une sensibilité ou une connaissance de deux mondes, font l'intermédiaire. Le fossé étant plus net entre deux langues bien différenciées, c'est là que je suis allée le regarder – pour mieux le voir. Passeure est l'intitulé de ce rôle, de ce corps de métier – non public – pour qualifier à la fois un geste (passer) et une place (les zones de contact). J'ai collecté du matériau sur leurs façons de s'y prendre, de bricoler. J'ai découvert des habiletés singulières, des façons multiples de prendre ce rôle. A la fois des formes d'interprétations (le geste de traduction) et des manières d'interpréter (le rôle). *Interpréter* est à la fois la pratique de médiation d'une langue vers l'autre, et à la fois la manière singulière de trouver du jeu entre des réalités extérieures et des principes intérieurs. De négocier *éthiquement*. Dans les pages à suivre, il s'agira donc de comprendre comment des sujets interprètent un rôle pour prendre place quelque part, à la fois publiquement et intimement. Publiquement, dans des manières d'*habiter un métier* et intimement, dans l'esquisse de *devenirs*.

[La première partie] consiste à "construire la recherche", sans métier, c'est à dire sans le savoir-faire préalable de la recherche. Aux fondations il y a l'actrice-praticienne qui repère dans une autobiographie raisonnée ses rapports d'implication avec le sujet. Ou : à partir de quelles expériences se fonde la question (chapitre 1). Pour situer le milieu qui l'a fait germer, nous traverserons ensuite le terrain des zones de contact, de rencontre des langues (chapitre 2). Nous suivrons enfin les étapes de l'aménagement de problèmes à partir de ce *faire-passeure* (chapitre 3).

[La deuxième partie] consiste à "habiter un métier", avec cette recherche alors construite, un point d'ancrage pour aller enquêter vers l'extérieur. La méthode d'enquête empruntera ses gestes aux passeures et la chercheuse s'entraînera à *traduire* des paroles et des observations en analyse compréhensible à l'écrit (chapitre 4). L'analyse donnera forme au métier de passeure à partir de manières singulières d'agir, en deux temps. Le premier présentera sa dimension *territoriale* et explorera les pratiques visibles des passeures : leurs histoires, leurs géographies et leurs boussoles, premiers repères pour *agir* (chapitre 5). Le deuxième déploiera les *lignes de fuite*⁶ de cet agir. D'abord, à partir des théories psychanalytique de Charlotte Herfray, celles des jeux de rôle, dans lesquels le sujet peut trouver de la marge de jeu vis à vis des cadres, et y exercer son éthique. Ensuite à partir du concept de métier intime élaboré par Daniel Hazard en tant que socio-pédagogue, qui donnera forme aux possibles médiations entre un agir intérieur et son expression publique (chapitre 6).

6 La déterritorialisation (et ses lignes de fuite) est le concept qui désigne le processus de décontextualisation d'ensembles de relations vers leur actualisation dans d'autres contextes, d'autres territoires. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux - Capitalisme et schizophrénie 2*, Les éditions de minuit, Critique, 1980.

Les récits des personnes enquêtées, par leurs contenus et par leurs formes, serviront de matériau à l'analyse. Mais le récit sera aussi lu comme la manière d'habiter une langue, d'habiter des zones de contact, peut-être d'habiter un agir. Cette recherche en est une illustration.

VESTIBULE

Le vestibule (du latin : vestibulum, de ve-, "hors de", et stabulum, "séjour, gîte") ou hall d'entrée est, en architecture, la pièce par laquelle on accède à un édifice ou une maison, et qui sert souvent de passage pour accéder aux autres pièces.

Histoire de situer l'itinérance...

Ce mémoire est produit par un travail de recherche de trois années dans le cadre du Séminaire Itinérant des Acteurs et Entrepreneurs Sociaux, mis en œuvre par le Réseau des Crefad.

L'itinérance est un dispositif où « penser son engagement et écrire sa pensée », au contact de différents lieux, où la promotion rencontre des intervenant·es, et travaille en coopération. Support de la mise à distance de la pensée en mouvement, l'écrit est régulièrement socialisé. Chaque année, une étape du travail est mise en forme et présentée devant un jury blanc. Ce qui prend forme est une recherche compréhensive, où les théories permettent d'éclairer et faire parler l'expérience du terrain, et de produire un savoir concret, mobilisable pour la pratique, pour l'agir.

La méthode de travail emprunte à la fois à la recherche académique en sciences humaines, à la recherche d'acteur propre au DHEPS, et à l'entraînement mental.

- La méthode académique – celle du terrain universitaire – amène à structurer une démarche expérimentale à partir de la constitution d'un objet et d'un terrain. Des hypothèses sont formulées, une méthode d'enquête est projetée. Le matériau récolté est interrogé à partir d'une question de recherche, et analysé avec des grilles de lectures théoriques.
- La méthode de la recherche d'acteur – telle qu'elle a été formalisée par Henri Desroche dans le cadre de la formation permanente pour adultes – considère le chercheur comme acteur impliqué et concerné : son expérience constitue un savoir qu'il lui revient de mettre en forme et d'étayer avec des connaissances théoriques. C'est une recherche non-neutre, mais qui prend soin de situer ses présupposés et de questionner la méthode employée.
- L'entraînement mental – développé dans le sillage du mouvement Peuple et Culture – est une pratique qui s'inscrit dans les mêmes finalités. Son matériau initial est la parole d'un sujet qui exprime une situation qui fait tension. Celle-ci est dépliée par une description des faits, une fabrication de problèmes, un éclairage par des théories, le tout tendu vers l'action. Le questionnement y est soutenu par une exigence logique, éthique et dialectique. Le réel est complexe (une chose est aussi traversée par son contraire) et tout sujet y compose entre ses désirs et ses principes. Ainsi, une recherche compose une petite partie de ce réel, et l'actrice-chercheuse est le sujet qui y est impliqué.

Ces trois approches se complètent et contribuent à formuler de nouvelles hypothèses, à construire des savoirs situés, issus de pratiques, et scientifiquement valides, tout en permettant de la souplesse dans la manière de composer une méthode à partir des motifs de la recherche, et d'une langue.

LES VOIX DE L'ÉCRITURE

En plus d'être l'actrice-chercheuse impliquée dans la recherche-action, j'écris cette recherche. J'en deviens donc l'autrice. Autrice de la recherche, mais aussi narratrice du récit de cette écriture. Afin de les distinguer dans les pages à suivre, il convient de préciser les noms et pronoms qui permettront de les reconnaître – et dont je vais faire usage (en tant qu'autrice).

L'ACTRICE – celle qui agit sur le terrain, la praticienne impliquée dans un contexte social, dans des affects. Certaines traces de ses pensées s'intègrent au corps du texte comme matériau, distinct et préalablement étiqueté

LA CHERCHEUSE – celle qui regarde avec la distance des sciences sociales, qui s'appuie sur des théories pour lire les pratiques, collecte des données, les analyse et organise une pensée à partir d'une certaine méthode.

L'AUTRICE – celle qui écrit. Se faisant tantôt l'écho des vécus de l'actrice, tantôt la main d'œuvre de la méthode de la chercheuse, c'est elle qui met de la cohérence dans cette complexité. C'est le sujet entier, qui parle au "je" tout au long de cet écrit, fusionnant l'actrice et la chercheuse.

LA NARRATRICE – issue d'une scission de l'autrice qui s'est ainsi déchargée de ses tendances fabulatrices, elle a d'abord été reléguée aux marges (prologue, annexes), puis ensuite sollicitée pour tisser une cohérence dans le récit de la recherche (transitions, mise en forme).

LA TRADUCTRICE – travaillant en étroite collaboration avec l'autrice et le Centre National de Ressource Textuelle et Lexicale⁷, elle mobilise des définitions, des étymologies au gré des besoins de l'écriture. Elle tentera aussi d'éclaircir en notes de bas de page certaines ambiguïtés propres aux troubles de langage de l'autrice (dysexpressionnisme, hyperludicités⁸). Elle s'annonce par ce sigle : NDT⁹.

Autres voix et modes de citation

AUTEURS ET AUTRICES – entre les lignes de leurs textes, l'écriture de la chercheuse s'est mise en marche. Leur propos sont cités « *entre guillemets et en italique* », en retrait quand la citation excède les trois lignes, ou paraphrasés avec mention, et sourcés en bas de page. Leur liste complète est à retrouver en bibliographie.

PERSONNES ENQUÊTÉES – les personnes entretenues ont participé à élaborer de la matière et des questions sur le passage des langues, et donné du jeu à ce rôle de passeuse. Elles sont citées « entre guillemets sans italique ». Elles sont nommées par leur prénom d'usage, aucune contre-indication n'y ayant été opposée, et l'intégralité des entretiens est en annexe.

DICTIONNAIRES ET RESSOURCES LEXICALES – Le Petit Robert¹⁰, le Dictionnaire d'étymologie de Jacqueline Picoche¹¹, ainsi que le portail lexical du CNRTL, éclairent l'origine et le(s) sens des termes utilisés. Les "mots" en tant que notions à définir, comme *concepts*, sont signalés soit en italique, soit entre guillemets (différents des « guillemets de citations »). Les "traductions étymologiques" sont aussi entre guillemets. Les *extraits éloquents des définitions* sont en italique, le reste étant paraphrasé dans le corps du texte. Les définitions forment des notes en marge au fil du document.

LANGUES FANTÔMES – impossibles à démêler de l'écriture, certains termes, certaines idées proviennent de la présence d'interlocutrices et interlocuteurs dont la langue a nourri cette recherche.

7 Créé en 2005 par le CNRS, le CNRTL est un portail qui rassemble des ressources linguistiques informatisées et des outils de traitement de la langue. Il « *intègre le recensement, la documentation (métadonnées), la normalisation, l'archivage, l'enrichissement et la diffusion des ressources* ». <https://www.cnrtl.fr>

8 NDT : Il s'agit ici de néologismes. La *dysexpressionnisme* désigne un trouble du maniement des expressions se caractérisant par la fusion ou le détournement d'une ou plusieurs locutions verbales, et ayant pour effet la dissolution de son bon sens commun. L'*hyperludicité* est une stimulation anormalement élevée des fonctions ludiques, s'exprimant par une tendance à jouer avec les mots, à glisser sur les polysémies et à jongler avec les signifiants pour donner à voir la relativité des signifiés (à ne pas confondre avec l'hyperludicité, qui pourtant permettrait à l'autrice de s'en rendre compte et épargnerait l'usage d'une traductrice)

9 NDT : Note De Traduction

10 *Le Nouveau Petit Robert - Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Le Robert (Paris, 1993).

11 Jacqueline Picoche, *Dictionnaire d'étymologie du français*, Le Robert, 2009.

Ce sont les intervenant·es, les jurys, les camarades et formateurs du SIAES-DHEPS, et encore des personnes compagnes ou à peine croisées, qui ont parlé (ou n'ont rien dit avec éloquence).¹²

ADRESSE AUX LECTRICES ET LECTEURS – "Nous" est le pronom utilisé pour cheminer dans le document, incluant l'autrice, les lecteurs et lectrices. Il pourra parfois prendre la forme d'un "on".

Choix d'écriture

ENTRE DEUX GENRES - L'entre-deux du langage ne peut être binaire. Dans le trouble de la frontière, les codes d'écriture se démultiplient. Il y a bien un enjeu à faire exister le féminin dans la langue, là où le masculin a tendance à prendre beaucoup de place, mais le lieu se prête davantage à la pluralité des formes. Une seule règle en la matière risquerait de rigidifier les possibilités d'expression, de renforcer la différenciation. La règle est de désigner ce dont il s'agit, et le genre n'est pas toujours un indispensable critère de distinction.

Pour garder une lecture fluide, la forme genrée sera adaptée au contexte : les choix seront aléatoires, dans l'élan de l'écriture. Certains accords pourront dissoner – mais on s'y habitue. On pourra trouver des termes et expressions ne marquant pas le genre¹³, des points médians¹⁴, ou la juxtaposition des termes dans les deux genres¹⁵. Les qualifications et qualificatifs seront accordées au genre dans lequel les personnes se parlent.

Le terme étant récurrent, passeur, passeur·e et passeuse s'écriront passeure en toute circonstance, par simplicité.

PROXIMITÉS LEXICALES - Certains termes désignent (à peu près) la même chose. Même si chacun comporte des nuances, pour les termes suivants on parle bien de la même chose.

- Entre-deux ~ zone de contact ~ frontière
- Passeure ~ intermédiaire ~ interprète ~ diplomate ~ traducteur·ice

12 NDT : manière de leur dire "merci"

13 Par exemple les "personnes enquêtées" plutôt que "les enquêté·es"

14 Par exemple "chacun·e" plutôt que "toutes et tous"

15 Par exemple les "lecteurs et les lectrices"

PREMIÈRE PARTIE

CONSTRUIRE UNE RECHERCHE (SANS MÉTIER)

PREMIÈRE PARTIE : CONSTRUIRE UNE RECHERCHE

Cette première partie comporte l'autobiographie raisonnée qui présente l'actrice-chercheuse et piste le sujet de recherche dans son parcours (chapitre 1), le terrain qui déploie les zones de contact matérielles et symboliques d'où part et parle la recherche (chapitre 2), et enfin les strates du questionnement de recherche, qui à partir d'histoires de langues et de silence amène à interroger l'agir des passeuses (chapitre 3). Les matériaux utilisés pour cette construction sont des textes écrits aux prémisses de la recherche, puis remaniés tout au long du processus pour trouver leur cohérence avec l'autre partie du document.

Chapitre 1 – Autobiographie raisonnée : jeu de piste

Jeu de piste, cette autobiographie raisonnée, car il s'est agi d'aller débusquer les questions de l'actrice de terrain dans les replis de son récit. Une piste suivie par la chercheuse.

*La recherche-action, « démarche à la fois impliquée et distanciée, permet notamment au praticien-chercheur de passer d'un état où il est plié dans, « englué » dans les pratiques du quotidien, à un état lui permettant de se distancier par le biais d'un processus de dé-pliage. L'auto-biographie raisonnée poursuit précisément cet objectif de distanciation, via une mise à plat de l'implication ».*¹⁶

L'exercice qui consiste à se déplier pour produire une autobiographie raisonnée est un processus au long cours. Il a commencé en 2018 par l'écriture d'un récit de vie. La voix de l'actrice impliquée, qui débarque toute crottée de son terrain pour se mettre en recherche, s'y est déployée. Trois ans plus tard (ici maintenant), la chercheuse – qui a scruté son objet dans tous les sens – a repris le fil du récit d'une voix distanciée. Une voix de narratrice omnisciente qui tisse une version de l'histoire sous l'angle de la question de recherche. Ici donc, des échos du premier récit de vie sont repris – en italique – pour faire un contrepoint sensible au raisonnement autobiographique. La distinction reste poreuse : la première voix fait preuve de recul, et la seconde reste impliquée. Cet arrangement narratif ne fait que mettre en scène la pensée produite par un même sujet – que l'on reconnaîtra assez facilement à son utilisation du "je" tout au long de l'écrit.

*« L'autobiographie raisonnée prend acte de l'inachèvement de l'homme, selon le terme de Georges Lapassade. [...] Elle est l'une des conduites qui lui permettent de se faire lui-même, de devenir ce qu'il est. Car elle affirme la possibilité pour chacun de découvrir sa propre histoire, non comme réalité objective mais comme interprétation, toujours en sursis, d'un parcours. »*¹⁷

Cet écrit participe à donner forme à un sujet ("je") qui réinjecte du sens à son parcours, pour remettre ses pratiques en cohérence avec sa pensée. Il raconte justement comment un rapport singulier au monde se manifeste dans un métier intime, afin de (peut-être) se projeter dans le monde. Il raconte un devenir-passeuse en cours de territorialisation, qui s'apprête à emprunter des lignes de fuite vers d'autres devenirs. D'autres récits, "en sursis", se nichent encore dans les creux de celui-ci. Mais le sujet est là.

La première partie (de cache-cache) partira du point de vue de l'actrice pour y parcourir les recoins de son terrain, pour y traduire ses expériences. La deuxième partie (peut-être plutôt un colin maillard) recueillera les indices issus des pratiques décrites pour y reconnaître des questions de recherche.

16 Mias, Christine, et Lucile Courtois. « Autobiographie raisonnée », Christine Delory-Momberger dir., Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique. Érès, 2019, pp. 285-288 / « Il s'agit encore aujourd'hui de tenter de mettre du sens et de la signification entre un cheminement personnel et socioprofessionnel et le questionnement prospectif de recherche conduisant à la construction scientifique de l'objet de recherche ».

17 Jean-François Draperi dir., *L'autobiographie raisonnée. Pratiques et usages*, Presses de l'économie sociale – 2017
Extraits issus de <https://acte1.org/pratiques-et-usages-de-lautobiographie-raisonnee/> consulté le 14/04/2021

A – UNE ACTRICE CACHÉE DANS L'ENTRE-DEUX

Aux sources de cette recherche, il y a cette question qui m'est posée et pour laquelle le langage me fait l'effet d'une cage, tandis que le silence m'efface. Que fais-tu dans la vie ? C'est quoi ton boulot ? Selon les contextes et l'humeur du jour, je cite les intitulés des quelques contrats de travail avec des guillemets crochetés dans l'air, je décris ce que je fais de ma journée ou je me planque derrière mon statut de demandeuse d'emploi. Ce qui m'anime - ce n'est pas "être animatrice", ou "faire de l'animation", non – ce qui m'*anime* (étymologie à l'appui¹⁸) est vivant. Ça ne tient pas en place dans un intitulé. Là où j'agis, il n'y a pas forcément de fiche de poste, pas toujours d'argent pour verser un salaire. Ce à quoi je m'agite m'apparaît flou sur les quelques instantanés qui tentent de le saisir. Dans un monde où les institutions réduisent le sujet à ses fonctions, à un terme dans une case, il s'agit alors d'aménager des espaces pour faire de la place à cette manière d'agir, celle qui est mue par un désir de faire et d'être là, et flotte dans un entre-deux. Entre l'océan de l'informel, et les rivages a priori stables de la profession. Entre deux eaux, là où le langage n'a pas encore fait émerger à la surface ce qui se trame dans les profondeurs. Ce dont il s'agit, c'est donc de raconter quelque chose qui ressemble à un métier, de créer une forme qui puisse tenir mes gestes entre eux et les donner à voir. Et si possible sans se noyer dans les métaphores. Je vais donc tenter par cette opération de langue de situer mon agir, sans fuir ni me laisser enfermer.

1 - Grandir avec "plus d'une langue"¹⁹

Cécile naît le 5 août 1988. C'est moi. Puis Thomas naît le 11 mars 1991. Il est sourd. Les mots l'atteignent par leurs vibrations. Il écoute les expressions du visage, les gestes du corps.

Je suis la sœur aînée d'un frère dont la surdité a été diagnostiquée quand j'avais quatre ans. C'est structurant puisque j'ai précocement été au contact de la langue des signes, et ainsi développé une attention aux autres formes d'expression, et des facultés cognitives pour passer de l'une à l'autre.

Je profite aussi de ce regard porté sur les enfants comme des arrivants d'un autre monde, dont il faut faire la connaissance.

Ce frère "alien" a transformé le regard de nos parents. Même si nous leur sommes familiers, nous avons aussi été considérés dans nos singularités. Le choix d'accueillir Thomas dans sa langue n'est pas une évidence. Les médecins qui annoncent ces nouvelles aux parents proposent plutôt des technologies réparatrices, des prothèses techniques et sociales, appareillage et oralisation. Nous sommes en 1992. Depuis une dizaine d'années, des communautés sourdes revendiquent leurs droits à exister dans leur langue, en tant que groupe culturel. Quelques productions vidéos se font le relais de ce *monde du silence*²⁰ et mes parents y découvrent des adultes sourds qui signent, et sont sensibilisés à cette voie hors des sentiers médicaux.

Dans leurs propres parcours, ils avaient déjà remis en question des institutions et fait des choix non-normatifs. Ma mère – cadette de quatre filles souvent mise à l'écart de la famille pour son hyperactivité – a rompu avec l'autorité religieuse à l'adolescence, constatant la dissonance entre les richesses du Vatican et la quête du dimanche auprès des classes populaires normandes. Elle s'est éloignée de l'autorité paternelle en quittant dès que possible le foyer, puis a migré vers les Vosges. Mon père a grandi dans ce territoire rural, ouvrier, et forestier où il a tracé de régulières échappées dans ses massifs. Là, au début des années 1980, il a expérimenté des espaces de liberté avec une

18 NDT : du grec *anemos*, "le vent", le latin *anima* est le "souffle vital", "animer" c'est donc *donner vie ou mouvement à quelqu'un ou quelque chose*.

19 Expression du philosophe Jacques Derrida, reprise par la philosophe Barbara Cassin « traduire, c'est comprendre que soi-même, on parle une langue parmi d'autres, que nous ne sommes pas *seuls* » - France Culture – Le grand entretien, 28/02/2017

20 Parmi ces médias, Jean-Marie Cavada, « Le peuple des sourds », *La marche du siècle* (France 3, 16 septembre 1992). émission historique qui a présenté pour la première fois à la télévision le monde des Sourds / Randa Haines, *Les enfants du silence* (Children of a Lesser God), d'après la pièce de Mark Medoff, Paramount, 1986.

bande de copains, flirtant avec l'illégalité et mettant en scène des "troubles de la personnalité et de l'adaptation incompatibles avec le service militaire", afin d'être réformé de l'armée.

Pour situer leurs héritages politiques, je dispose de quelques mythologies familiales. Pour l'une, il s'agit de l'imaginaire de la Résistance : ma grand-mère, encore jeune, qui prend le volant pour emmener sa famille vers la France libre, tandis que mon grand-père rejoint le général de l'autre côté de la Manche. Pour l'autre, il y a le décor des usines de papier dans lesquelles travaillent les hommes, les engagements communistes d'un grand-oncle ; et celui du foyer où ma grand-mère a élevé les quatre enfants. Un foyer dont elle est sortie, d'abord en créant un club d'activités sportives pour les femmes, puis qu'elle a quitté en divorçant.

La sociologie classerait probablement ma famille dans la classe moyenne. En tant qu'enfant, il m'a semblé que la situation économique permettait de pourvoir aux besoins de chacun·e malgré les "fins de mois difficiles". L'argent et le matériel étaient peu valorisés et compensés par une certaine richesse symbolique (ça parle, ça peint, ça joue, ça fait des blagues, ça se déguise, ça fait la fête).

Dans un tel contexte, l'annonce médicale de la surdité n'a pas tant transformé la relation avec l'enfant qui s'exprimait déjà intensément par des regards, et il n'a pas été question de le transformer lui. Une autre langue était bienvenue. Mon frère renvoie des signes d'adhésion ou de rejet aux différentes expérimentations de communication, et amène pas à pas mes parents vers la recherche d'une éducation bilingue²¹. Cette dynamique étant absente des vallées vosgiennes, nous avons migré en quête d'un regroupement linguistique qui permettrait à mon frère de se construire auprès d'autres locuteur·ices de la langue des signes. Après un passage de deux ans à Bordeaux marqué par de vaines tentatives pour faire émerger un projet associatif bilingue, nous avons emménagé aux environs de Poitiers en 1995, une ville investie par une importante communauté sourde.

J'ai ainsi grandi au contact des corps qui signent, bilingue par ma langue fraternelle. J'ai appris cette langue avec lui et auprès du réseau amical et militant que nous avons fréquenté. Pour les autres enfants de la cour d'  cole, cette réalité n'allait pas de soi. J'ai donc aussi appris à faire les présentations de cette langue qui dit avec les mains, sans la parole ; mais aussi à défendre une approche culturelle de la différence, plutôt qu'une approche médicale de la d  ficiance.

La curiosité débordante pour cet extra-terrestre me laisse sur le bas-côté du vaisseau. Pour y reprendre place, je me sers alors de ce pouvoir d'intermédiaire, moi qui ai fait de longs séjours sur sa planète sans en avoir la nationalité.

2 - Devenir passeure...

Le signe qu'on me donne en langue des signes c'est le C – la première lettre de Cécile – qui frotte le nez. Parce que mon nez remonte un peu.   a veut aussi dire "curieuse".

L'étymologie de *cura*   voque le souci et le soin. La curiosité c'est *avoir souci de quelque chose, chercher à connaître*. Si elle a préexisté et justifié mon baptême (j'ai alors quatre ans, un âge plein d'élans pour saisir le monde) cette aptitude s'est trouvée encouragée et inscrite dans mon bagage symbolique.

En grandissant, j'ai mobilisé cette connaissance des deux langues pour faire le lien dans la communication. Mes premiers souvenirs impliquent la baby-sitter entendant bordelaise, quand j'avais six ans. Deux ans plus tard, quand mes parents se sont séparés, les rôles de communication se sont r  agenc  s à la maison. Ma mère, prise dans les injonctions du milieu militant à bien signer dont elle est sortie éprouvée, a déchargé vers moi la charge de la traduction – dont je semblais bien me débrouiller. Ses préoccupations du quotidien, cumulées au travail et à la reprise d'une vie à elle, m'ont amenée à prendre des responsabilités dans la vie du foyer et particulièrement à l'interface du reste du monde. Le monde n'est pas équipé pour la langue des signes. J'ai alors développé une attention à tout ce qui circule dans le nuage éphémère de l'oralité afin de le partager avec mon frère.

21 Bilinguisme : la langue des signes pour structurer la personnalité et développer les compétences, et le français écrit pour accéder à la scolarité et la culture, double équipement linguistique nécessaire pour être autonome.
Source : <http://www.2lpeco.fr/leducation-bilingue/> consulté le 14/04/2021

Je deviens très myope et parfois j'aime retirer mes lunettes, le monde se dilate, et si je ne perçois plus aucun détail, je saisis les masses, les lumières. Ça me repose de ne plus avoir à traiter autant d'informations.

J'ai tenté de me réfugier dans la langue des signes pour essayer de moins entendre – mais la langue des signes ne rend pas sourd.

Malgré l'effort d'attention sollicité, la traduction a pris la forme d'initiatives spontanées. Traduire est une occupation plaisante quand les repas traînent en longueur. J'y ai trouvé une valorisation auprès des adultes et de mes camarades, et aussi un certain plaisir à jouer avec les langues. La langue des signes est une langue de l'espace, en trois dimensions : ma langue a décollé de la surface, et pris du volume. Les langues, c'est aussi toutes les manières de s'exprimer singulières des personnes autour de moi, dans lesquelles j'ai baigné et qui m'ont appris à parler. Ou à me taire. L'année de mes dix-huit ans quand une sœur arrive du côté de mon père.

Le 7 mai 2006, Lillah naît : c'est ma sœur. Ma sœur entière, pas de demi-mesure. A cinq ans, elle cesse d'utiliser la parole avec certaines personnes. Avec elle, on dessine des rouleaux entiers de papier, on crée un vaisseau spatial et des sculptures de jouets cassés au pistolet à colle, on remplit des cahiers d'histoires, on lève les sourcils et on se regarde. Je mesure le poids qu'ont mes mots face à son silence. Elle m'apprend à différencier ceux qui comblent le vide, et ceux qui parlent.

Les interactions familiales – du côté de mon père comme du côté de ma mère – sont relativement plurilingues. Au delà de la singulière répartition de l'expression, il y a les styles différents de chacun·e, et de nombreuses voix d'ailleurs qui sont de passage. L'hétérogène fait norme, l'étrange est familier. Au milieu de ce contexte, j'ai éprouvé le besoin de rééquilibrer l'injuste répartition de la parole et des silences et trouvé une place à relier les langues qui n'arrivaient pas à se rencontrer.

Je bricole des pancartes-bulles à crayon effaçable pour que Thomas et Lillah discutent en direct. J'essaie de relier les mondes et que si possible ça ne passe plus par moi.

3 - ... sans en faire une profession

Ce sont ces habitudes prises à m'occuper des autres et à jouer le rôle d'interprète qui ont déterminé mes premiers boulots. Baby-sitter attitrée des enfants sourds, j'ai passé le BAFA et poursuivi en tant qu'animatrice cet accompagnement. Si au début j'ai été embauchée là où des sourds étaient accueillis, c'est ensuite parce que j'animais un séjour, ou un stage BAFA, qu'on les y inscrivait.

C'est une gymnastique fatigante pour le cerveau. L'interprète est censé·e mettre de côté sa propre langue pour faire circuler celle des autres. Avec la double-casquette il fallait faire les deux : faire parler l'animatrice, puis l'interprète. Fatigue où je mélangeais toutes les langues, où, débordant du flux d'informations visuelles et sonores continues, je produisais une langue détraquée qui allait dans tous les sens.

J'ai aussi effectué des remplacements en tant qu'éducatrice scolaire spécialisée pour l'Institut des Jeunes Sourds de Poitiers, et je me suis retrouvée à traduire des cours. Même si mon niveau de langue des signes était parfois plus praticable que celui des salarié·es qui n'avaient pas été formé·es, j'ai été tiraillée entre sentiments d'imposture (de ne pas être compétente pour assurer l'interprétation dans les règles du métier) et d'injustice pour les jeunes concerné·es à qui l'institution ne permettait pas de recevoir un enseignement de/dans leur langue. La langue des sourd·es est la langue des signes : je l'avais intégré comme une évidence, et ces réalités venaient me contrarier.

J'ai tenté d'esquiver ce travail – interprète en langue des signes française – qui me tombait tout cuit dans le CV. Ce métier est quand même revenu sur le terrain. C'est une habitude qui m'a fabriqué une fonction dans un groupe : s'assurer d'une bonne compréhension réciproque, faire le lien, transmettre des bases pour des interactions plus directes. Fonction qui n'est apparue explicitement sur aucune de mes fiches de poste.

Je n'ai eu de grandes aspirations à poursuivre ce combat pour les sourds que je suivais depuis l'enfance, et malgré l'option facile de l'orientation, je n'ai pas consolidé cette place par un diplôme d'interprète et le statut qui va avec. La langue des signes est resté une pratique informelle. Il y avait peut-être une sorte de lassitude qui s'était accumulée à être au service des sourds sans bénéficier des avantages du handicap. En tant que "sœur du sourd", non-consciente des subtilités budgétaires entre les ressources du foyer et les aides de l'État, je n'ai pas toujours bien compris comment on pouvait me refuser la classe de neige de la 6^{ème} alors que mon frère voyageait aux quatre coins de l'Europe. Et même si mes parents ont veillé à l'égalité répartition des richesses, ils n'avaient pas la maîtrise des projections compassionnelles de leurs collègues qui noyaient mon frère sous des montagnes de peluches²². Si j'ai éveillé quelques vigilances quant aux stratégies de compensation économique d'une société non inclusive, cette place d'aidante m'a aussi habituée à faire *par solidarité*. Habitude qui a sans doute posé quelques conditions préalables à une précarité heureuse, puisque j'ai ensuite trouvé satisfaction à me rendre utile, à agir "par amour" (du geste ou des gens) et à partir des moyens du bord. Un agir qui s'est aussi nourri du plaisir d'apprendre aux côtés d'autres langues et a accordé à cette richesse une valeur supérieure à bien des considérations matérielles.

4 - Apprendre, ne pas comprendre, chercher

J'ai 5 ans, ma mère fait bouger des citrons et des oranges pour m'expliquer la révolution des planètes.

J'ai 6 ans, je sais lire. J'ai fini mes exercices, le maître me laisse lire ce que je veux au fond de la classe. Il m'envoie des camarades pour que je les aide.

J'ai 7 ans, je ramasse des oiseaux morts, je les mets à côté des fourmilières et je regarde ce qui se passe. Je trace les fourmis qui déplacent leurs œufs d'une maison à l'autre.

J'ai 8 ans, on dit chacun à son tour ce qu'on veut faire plus tard. J'ai le vieux t-shirt du club de judo de mon cousin sur le dos. Je dis : Power Rangers. Power Rangers, vraiment ? Ou archéologue.

A l'école, j'ai eu des "facilités", c'est ce que disaient les adultes. En tout cas le contexte devait être facilitant. J'aimais faire seule et ressentais plutôt de l'enthousiasme à aller vers le savoir. En revanche j'ai eu moins d'élan pour les orientations qu'on me présentait comme adaptées à mon profil – et gage de réussite sociale (réussir = opprimer les autres = c'est mal). J'ai donc annoncé préférer un CAP boulangerie pâtisserie aux filières scientifiques, et le chômage aux classes préparatoires. En partie par esprit de contradiction, en partie parce que je ne savais pas "quoi faire quand je serai grande". Je suis quand même allée au lycée, j'ai passé un bac littéraire option théâtre, et j'ai poursuivi cette découverte épanouissante au conservatoire de théâtre.

Dans les pratiques du conservatoire, j'ai expérimenté une autre forme d'interprétation : celle qui met le corps au service d'un texte, la pensée en éclairceuse, lui frayant un chemin pour donner à entendre ce qui est écrit entre les lignes. J'ai joué un peu, appris à observer surtout, et à mettre en scène.

Je termine ce parcours avec l'impression d'inachevé, et engluée dans les impensés de ces formations artistiques où la compétition ne se dit pas, où les égos sont fragiles et susceptibles, où s'entretient l'idée implicite de talent. Je ne suis pas sûre d'en avoir, ni d'en vouloir. J'aimerais que raconter des histoires devant des gens, ce soit pour tout le monde.

Le prof d'histoire de terminale étant particulièrement drôle et dénué de la moindre objectivité, j'ai également prolongé cette matière à l'université. J'ai suivi ces études avec une implication en dents de scie, mais en suis sortie avec une ouverture pluridisciplinaire aux sciences humaines, un peu de

22 NDT : L'autrice utilise une figure hyperbolique exprimant ici un vif sentiment d'injustice. Autrement dit : elle exagère. Ce n'est arrivé qu'une seule fois, avec une seule collègue, avec une seule peluche.

méthode, et surtout celle du point de vue situé²³ qui s'appliquait ici à l'identification et au choix des sources qui font l'Histoire.

J'accroche quand les profs éclairent un bout du présent avec leurs histoires. Quand les facs sont bloquées et qu'on parle en terrasse des responsabilités de la France dans le génocide rwandais ou des usages politiques de la mémoire. L'histoire c'est politique et je suis en colère [contre les profs qui ne situent pas leurs sources]. Je ne veux pas comprendre la guerre. Je veux comprendre comment on ne la fait pas.

Si les lieux de formation m'ont fabriqué des agacements, l'action sur le terrain des colonies de vacances leur a ouvert du jeu. Dans les colos, j'ai pu créer des espaces pour que chacun·e raconte des histoires et des expérimenter des modes de cohabitation pacifiques.

Les enfants m'apprennent leurs modes de communication : avec Mélanie on se déplace avec l'oiseau qui fait piou piou, avec Jordan on scratche des pictogrammes sur un cahier, avec Jennifer on lui colle un harmonica dans la bouche. Dylan, lui, demande qu'on le frappe si on veut qu'il comprenne, et aussi si on peut lui lire encore un livre. On cherche ensemble. Je commence à mettre ces recherches en chantier. Je suis formatrice BAFA avec les Francas et les CEMÉA²⁴ : on met en débat ce qu'est l'éducation, on essaie de définir ce qu'est un enfant et quel est notre rôle en tant qu'adulte à qui on confie des missions éducatives. Je me demande surtout comment on fait pour vivre ensemble alors qu'on ne parle pas la même langue, qu'on s'est construit·es dans des cultures différentes et avec des violences qu'on n'a pas choisies.

5 - Faciliter les cohabitations

Je suis Nous. Je suis un collectif et nous ouvrons un lieu, nous créons des spectacles, nous organisons des concerts, nous tournons des films, nous parlons, nous écrivons, nous photocopions, nous sérigraphions, nous affichons, nous manifestons, nous accueillons les commissions de sécurité, nous bricolons des sas de sécurité, nous déclarons une république démocratique autonome, nous fermons au public.

Je suis arrivée par le théâtre au « 23 », ce collectif d'associations, et j'ai petit à petit libéré de mon temps pour prendre pleinement part à la vie de cette ancienne bâtisse industrielle louée pendant cinq ans. Sur cet autre terrain, j'ai continué d'exercer une attention aux interactions, qu'elles soient organisationnelles ou artistiques.

Je découvre les réunions collectives où je ne peux pas en placer une, la création à plusieurs cerveaux où on essaie de comprendre comment joue et travaille l'autre qui fait de la vidéo, du son, des installations plastiques, pour voir ce que ça donne si on fait ça ensemble. Ou au moins à côté.

Le collectif a occupé tous les pans de ma vie. J'ai travaillé dans des accueils collectifs de mineurs, j'ai créé des spectacles collectifs pluridisciplinaires, et j'ai habité en colocations. Jusqu'à cumuler tous ces aspects dans la version rurale du collectif dont l'usine avait fermé, habitat pour dix personnes, des dizaines de poules et de chats, et une enfant.

Si dans l'animation, l'analyse de pratiques et le questionnement sur le fonctionnement du groupe font partie de la culture, l'habitude était moins partagée sur le plateau de théâtre ou au jardin. J'ai ainsi perçu des tensions sans trop savoir à quoi les attribuer.

23 Cette découverte a fait événement avec cette devinette d'un professeur d'histoire moderne sur la différence entre les historiens de droite et de gauche : « les historiens de droite disent "je suis objectif", et les historiens de gauche disent "je suis engagé" ».

24 Deux des plus anciens mouvements d'éducatrices populaires dans les années 1930-40 – « Francas » la contraction de Francs et franchises camarades, dont la version longue était trop connotée après la découverte des goulags, « Ceméa » Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active

Un projet se monte, sur lequel tout le monde semble s'accorder. Il s'effondre sous le poids d'histoires affectives et de malentendus, ces implicites sur lesquels tout le monde n'était en fait pas d'accord.

Petit à petit, j'ai trouvé des mots pour les rapports de pouvoir, et ils me sont apparus particulièrement sensibles sur le plan de la communication, dans sa répartition et les manières d'affirmer des vérités comme universelles.

Il parle fort et coupe la parole, il pense savoir des trucs sur les gens. J'ai besoin de temps pour observer, faire attention à la place de chacun-e, et je n'ai pas la mienne. [...] Je ne suis pas sûre de ma légitimité : les rôles qu'on prend, ce n'est pas des trucs dont on parle.

Dans les rôles que j'ai pris, les pratiques que je mobilisais commençaient à être repérées, parfois sollicitées, pour exercer un regard extérieur ou animer une réunion. Mais toujours avec un flou sur les places de chacun·es, et dans des contextes de bricolages financiers peu confortables. J'ai évolué dans des milieux où la précarité était associée à des valeurs politiques anticapitalistes, où l'engagement était encouragé pour faire exister des initiatives non subventionnées (par manque ou par choix), où le travail était un danger aliénant. Dans mes diverses activités, les intitulés des statuts traduisaient l'instabilité et les revenus aléatoires : bénévole, chômeuse, saisonnière, intermittente, remplaçante. Et les quelques fiches de postes ne disaient pas ce que je faisais réellement de mes journées.

Pour autant, dans le travail d'animatrice ou de directrice de colos, la polyvalence des fonctions était explicite. Les projets pédagogiques s'écrivaient à partir de valeurs et de principes, et permettaient que je m'approprie ces fonctions en cohérence avec mes manières de faire et de penser. C'est donc plutôt sur ce terrain que mes pratiques ont trouvé leurs mots et leurs espaces d'expérimentation : circulation de la parole, décisions par consentement, questions et reformulations, activités d'expression, sensibilisation au vocabulaire des émotions... Dispositifs qui parfois soulageaient les tensions du quotidien, et parfois pas du tout.

Le chantier c'est plutôt la coexistence des jeunes placés par l'ASE avec les vacanciers paisibles en camping. C'est la coexistence des "cassoc" du 79" avec la "racaille du 93", tels que le racisme et le mépris de classe s'interpellent. C'est les sexualités tracassées (parfois fracassées) d'adolescent-es qui cherchent leur genre. C'est aussi les équipes fragilisées par l'attention individuelle que chacun-e réclame et par une violence qu'elles ne connaissent pas. De retour d'un séjour solidaire au Cambodge avec des jeunes du Val de Marne, je réalise ce qu'est un choc des mondes : une violence générée par l'incompréhension du point de vue de l'autre.

Moi-même j'ai été violente. Je n'ai pas toujours été en mesure de comprendre tous ces points de vue qui faisaient exister si fort d'autres réalités que les miennes, ébranlaient mes enthousiasmes et insinuaient du doute quant à la finalité de mes pratiques.

6 - Habiter un lieu à soi²⁵

Je suis Cécile Cécile Cécile, j'entends ce prénom des dizaines de fois par jour, des dizaines de voix d'enfants qui m'appellent, m'interpellent, sollicitent mon attention. Cécile, même la nuit. Cécile regarde. Cécile viens.

A l'approche de la trentaine, une fatigue s'est fait sentir. "Je" était érodé par les autres, poreux de s'être dissout dans du "nous". Mon énergie s'était dispersée vers l'extérieur, sans que je puisse y déployer mes propres désirs, que je peinais d'ailleurs à bien distinguer de l'intérieur.

Je continue en me disant que j'arrêteraient bien.

25 Expression issue de la traduction du « A Room of One's Own » titre du livre de Virginia Woolf sur la place des écrivaines dans l'histoire de la littérature, et les entraves économiques et sociales à leur accès - Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, 1929 trad. Marie Darrieussecq (Denoël, 2016).

J'ai commencé par déménager vers nulle part, dans une voiture qui m'a emmenée prendre l'air, et ramenée régulièrement à Poitiers, le port d'attache. J'ai atterri dans des lieux de vie (d'accueil et/ou de production) où j'ai trouvé une place dans la multitude des activités, et une justesse à l'endroit de l'accompagnement éducatif. Tenue de définir mon PPAE²⁶, et incitée par ma conseillère Pôle Emploi, j'ai imaginé passer une VAE²⁷ d'éducatrice spécialisée. Mais certains aspects de mes pratiques ne trouvent pas d'écho dans le catalogue de compétence requis. Pendant ce temps-là, une de mes itinérances m'amène vers le Kerfad, antenne bretonne du Réseau des Crefad, où je découvre l'entraînement mental.

Du désir revient pour les livres restés en cartons, pour les bibliothèques croisées. Du désir d'écrire aussi, de produire une traces de la pensée en mouvement pour mieux la regarder.

De retour de cette aération, j'ai réemménagé seule. J'ai continué la direction de séjours, les ateliers théâtre, la formation BAFA, la mise en scène collective de spectacles. Dans ces espaces – et particulièrement au théâtre – j'ai poursuivi la manipulation de formes écrites, l'exploration et la mise en scène de récits. Des décalages par la science-fiction qui permettent d'expérimenter des possibles pour ce qui fait tension dans le réel.

Le collectif s'appelle ACIDE pour Afflux Constant d'Informations Dites Émotionnelles. Une espèce de définition au troisième degré de ce qu'est le théâtre. Qui fait de nous des espèces de canalisations transportant des fictions.

Pour ce qui est de la fatigue, de nouvelles préoccupations me reposent des précédentes. En 2017 à Poitiers, il y a des jeunes étrangers isolés, sans logement ni droits, qui sont hébergés par des habitant·es solidaires, et dans un squat. J'y ai été active pendant la période d'expulsion, et lorsqu'il a fermé, un jeune guinéen de 16 ans a atterri sur le matelas de mon bureau, qui s'est alors transformé en chambre pendant neuf mois.

Je trouve de l'intimité dans l'envahissement. Je cherche le confort dans l'inconfort. Je fais des rêves où il y a foule dans mon salon, où les gens que je croise dans les rues de Poitiers ont les clés de chez moi et plein de choses à raconter. Il y a aussi cette foule dans ma tête qui raconte, ces voix qui sortent d'autres bouches, des écrans, des livres.

J'ai commencé à soupçonner que je m'occupais des autres pour me distraire de moi-même, à remarquer que je remplissais un peu trop vite les vides que je m'aménageais. Une tendance que je résumais ainsi en janvier 2019, dans les premiers écrits de mise en recherche :

La relation est une pratique de soin. Une pratique pour relier, réhabiliter dans des interactions ce qui est délaissé. Pratique que je tends à esquiver ces temps-ci, elle qui m'a fabriquée une place dans les groupes. J'essaie de voir ce que ça fait de ne plus me laisser définir par elle. Parce qu'elle m'a fatigué, que j'y découvre des déterminismes de genre et de grande sœur. Parce que j'ai besoin de me repeupler dans la solitude pour pouvoir retourner aux relations. Elle est là pour autant, cette pratique, elle me constitue et j'agis avec elle chaque jour. J'essaie de la penser comme n'allant pas de soi. J'essaie de la penser.

Pour penser cette pratique qui fait tension, j'ai trouvé des ressources dans la fréquentation des espaces du Réseau des Crefad. Le dossier d'inscription du SIAES-DHEPS le dit ainsi :

« J'ai besoin de m'accorder du temps et de l'espace – pour moi et avec d'autres – pour penser ce que je fais et agir au plus juste de ce que je pense, et pour combler un désir latent de lecture et d'écriture. J'ai besoin de redonner du sens à des expériences éclectiques, à un parcours que je perçois comme dense mais dispersé, sans les tordre pour les faire rentrer dans un catalogue de compétences de VAE. J'ai envie de découvrir comment s'appelle mon métier et de lui donner une existence, une place quelque part. »

Comment s'appelle mon métier, lui donner une place quelque part. Cette intention a cheminé de manière sous-marine tout au long de la recherche. Après m'être embarquée dans son "tourbillon

26 NDT : Projet Personnalisé d'Accès à l'Emploi

27 NDT : Validation d'Acquis par l'Expérience

praxéologique²⁸, dans lequel j'ai parfois frôlé l'amnésie, ces formulations de départ résonnent à nouveau et trouvent leur cohérence avec le présent questionnement de recherche.

*

La chercheuse va maintenant prendre le relais de l'actrice-praticienne, et commenter ce récit d'expérience pour en faire ressortir les aspects d'un questionnement de recherche : comment déplier cet entre-deux, qu'est ce qui fait métier, quels enjeux y a-t'il à rendre visible des gestes, une langue, et qu'est ce qui motive à agir ainsi dans le flou ou l'informel.

B – UNE CHERCHEUSE QUI DÉVOILE DES QUESTIONS DE RECHERCHE

La distanciation à partir du récit et par l'élaboration progressive d'un questionnement a eu des effets apocalyptiques, autant sur la recherche que sur le corps de la chercheuse.

Apocalypse vient du grec *kalupto* qui signifie "cacher", et son privatif *apo*. Une apo-calypse est donc un geste où l'on *dé-cache*, dé-couvre, où l'on retire le voile pour donner à voir.

En lui attribuant une majuscule, les textes bibliques ont fait de l'Apocalypse un mythe de la catastrophe. Révéler, nommer, dire : ces gestes ont des effets sur le réel car ils appellent à reconfigurer l'ordre établi à partir de nouveaux paramètres jusque là restés invisibles. Alors oui, ça fait un peu désordre. De là à faire de la fin d'un monde, la fin *du* monde, il se peut que les mythes exagèrent. Si je me saisis là de la notion de pratique apocalyptique – dans sa dimension symbolique et poétique – c'est pour prendre la mesure de ce que peut entraîner l'émergence de points de vue jusque là immergés. Invisibles. Si les apocalypses peuvent prendre la forme d'un coming-out ou d'un hashtag viral, pour moi il s'agit simplement de dire : voilà ce que je fais, et voilà ce que ça me fait de le faire. Et ce n'est pas si simple.

La *simple* tentative de nommer mon rôle et mes pratiques a suscité des séismes internes. Des certitudes ont été ébréchées sous l'effet du travail d'analyse, et j'ai été contrainte de transformer mes récits fondateurs, de déplacer mon regard. Cela ne s'est pas fait sans résistance, la pensée bricolant des cohérences de fortune pour tenir ensemble les repères qui partaient à la dérive. Le corps supportant mal les écarts de cette dissonance, il s'est activé en profondeur pour accompagner la prise de distance cognitive, pour digérer de nouvelles données et les intégrer aux gestes. Là où la pensée résiste, le corps insiste : il a confirmé ou infirmé par des sensations les nouvelles perspectives de pensée²⁹. Cela a notamment été sensible en terrain familial, terreau de ce rôle d'intermédiaire :

J'accompagne mon frère à l'hôpital pour refaire des sutures sur une plaie. J'interprète - il me l'a demandé - dans la salle avec l'aiguille et les compresses. L'infirmière questionne la langue des signes, et cette double casquette sœur-interprète : « dans certaines situations, ça doit pas être... c'est quand même pas votre rôle de lui annoncer un truc grave ». L'attention collective retourne à l'opération, et tandis que l'aiguille recoud mon frère, la phrase tourne dans ma tête, puis dans mon ventre. La chaleur monte et je m'évanouis.³⁰

Je pourrais me contenter de l'explication de la chute de tension ou de glycémie. Mais cet événement fait sens : alors que la recherche m'amène à penser la place que je prends, mon corps n'y tient plus debout. La mise en recherche bouscule les habitudes prises. Sauf que je ne les ai pas prises seule, ces habitudes. Elles sont inscrites dans des agencements sociaux où, si je me déplace, l'équilibre est à refaire. Et si je me déplace, je suis exposée aux regards.

28 Terme propre à la recherche-action où le sujet qui écrit, à la fois acteur et auteur est pris dans un mouvement de production de connaissance qui vise à dégager le savoir qui est compris dans l'action. Les détours (par le terrain) et retours (à la recherche, par des théories) qui s'enchaînent forme une spirale, qui participe à poser les contours de l'objet de recherche.

29 Voir annexe n°14 – Corps, décontenances, tenue de recherche – avril 2020 – page 161

30 Écrit de carnet de recherche – 28 juillet 2020

Rendre visible et nommer comporte donc à la fois du risque et de la sécurité. De la sécurité, ou de la tranquillité, car si pratique apocalyptique il y a, le processus compréhensif qui lui emboîte le pas permet de trouver justesse et apaisement dans les pratiques concernées. Et du risque, aussi, car une fois sortie de la cachette il n'est plus permis de dissimuler ce que l'on sait faire. L'exposition appelle à mettre en cohérence discours et pratiques, à répondre de ses actes. Autre risque, encore, que les mots (et les gestes) soit réappropriés dans d'autres finalités, que des logiques fonctionnelles viennent amputer de son éthique la pratique qui a été mise à jour.

C'est en équilibre sur ce risque rassurant que je prolonge l'exploration des enjeux esquissés par le précédent récit. Nous déplaçons ici le processus d'écriture du récit de vie et commentons quelques motifs d'écriture.

1 - Déployer une voix intersticielle

L'interprète est censé·e mettre de côté sa propre langue pour faire circuler celle des autres.

Cette définition du rôle, énoncée dans le récit de vie, interroge. A quel endroit peut s'exprimer le point de vue de celles et ceux qui permettent aux autres d'exprimer le leur ? Quel est ce "lieu à soi", où peut prendre forme une langue dégagée de cette veille permanente au flux des interactions ? Qu'a à dire cette voix – à la fois bavarde et silencieuse – sur sa pratique ? A quoi sert cette pratique ? *Au service de quoi s'agit-elle ?*

Une urgence à tout débarrasser a produit ce premier tas chaotique d'informations. Une pelote de réjection où sont littéralement emmêlés des souvenirs, des sensations, des paroles, des décors, des personnages... qui ont permis de fabriquer le "je" qui parle aujourd'hui. Un "je" qui prend maintenant le temps de qualifier ce dont il s'agit dans cette recherche. Un "je" qui organise sa multiplicité intérieure pour ne pas tout confondre. Un "je" qui a cherché sa langue.³¹

Les nœuds qui encombrant l'autrice du premier récit de vie s'expriment par une sensation d'invasion de la pensée. Chez cette praticienne, qui prend le rôle d'intermédiaire dans la circulation des informations, l'implication consiste à être empiétrée dans la langue des autres. Au risque que l'immersion dans le flux de données devienne noyade, et entraîne alors un désir d'imperméabilité (lisible dans le soulagement de la myopie et le fantasme de surdité). La réception d'une information, d'un savoir, constitue une responsabilité de transmission et génère du stockage. La surcharge est évoquée sur le registre sensoriel et cognitif, et se ressent dans l'écriture qui enroule autour d'un souci de *comprendre* une vaste masse de formes d'expressions. L'espace de la recherche constitue alors un de ces lieux où peut se déployer la langue et la pensée³².

J'écris un récit de vie. Je raconte d'où je parle, et je lis mes silences.

Je retrace les places que j'ai prises (celles qui restaient ?), les rôles que j'ai joués (ceux qui étaient attendus et ceux que j'essaie de fabriquer).

Ces deux premières lignes du récit de vie ont des airs d'invocation performative, et posent des intentions. Celle de situer un point de vue, dire la singularité du contexte qui fait émerger les pratiques. Celle de porter une attention à ce que je ne mentionne pas, aux manières que j'ai de dissimuler dans l'absence ou la profusion d'écrit ce qui importe vraiment. Celle de développer ce qui relèverait d'une place et d'un rôle, avec cette impression supposée que les places se prennent par défaut, et que les rôles sont décidés par une équipe de scénaristes sans consultation de l'actrice. Une impression qui dit l'inconfort à agir à la fois du côté informel, et sous l'étiquette d'un statut.

Dans le récit de vie les postes que j'occupe sont entre guillemets, comme des rôles que je ne pourrais vraiment incarner, qui viennent de la bouche des autres – des rôles que je n'assume pas totalement de prendre. Je bute en touche à poser moi-même les contours de ce qui me définit. Je crains d'être figée par un mot, à une place dont je ne pourrais plus changer.

31 Extrait du premier commentaire du récit de vie initial – avril 2019.

32 Le texte « Dans mes langues » est une forme d'inventaire des langues, de récit de vie sous ce prisme. Voir annexe n°9 – Sur le bout de la langue – décembre 2018 – page 142

Les places et les rôles ont à voir avec des représentations spatiales et sociales. Elles constituent des réalités psychiques, et ne disent pas ce qui se joue d'un point de vue organisationnel et matériel. Il y a bien des intitulés à mes fonctions, mais je n'y retrouve pas l'expression de *ce que je fais vraiment*. Ce que je fais se situe du côté de l'immatériel : la manipulation de langues et de signes relève de la dimension symbolique, elle n'est donc pas facilement appréhensible.

Il y a donc un premier enjeu contenu dans cette recherche à comprendre ces pratiques, à les décrire pour les rendre visibles. Un autre enjeu serait d'apprendre de ces manières singulières d'exercer des gestes qui relèveraient du rôle, et se joueraient depuis une place, donc du côté des représentations. Ce que j'appelle d'abord "bricolages", et qui trouvera ensuite la consistance d'un métier.

2 - Rendre visible la valeur d'un travail

La dimension économique était symptomatiquement absente des premiers écrits. A présent, elle est éclairée par quelques intitulés de statut qui indiquent une certaine précarité. Elle s'exprime au travers de l'inconfort et de la fatigue, affects qui étaient jusqu'alors relégués à l'arrière plan d'un discours d'engagement, présent dans la culture familiale, puis professionnelle³³, associative et artistique. L'engagement initial est celui auprès des sourds : la culture de la différence, le droit à *des* langues et leur coexistence sont des principes incorporés à mon bagage politique. J'ai évolué avec et je les ai fait vivre sur mes terrains. Ils fondent aussi ce présupposé de la recherche : plusieurs réalités existent et font monde, et leur rencontre est fertile.

L'idéologie de l'engagement interroge les conditions de la mise en œuvre des principes portés par des groupes : qui s'en occupe ? Dans le monde associatif, on retrouve de semblables répartitions genrées des tâches que dans le monde du travail, et le discours militant ne dit pas forcément le coût individuel de l'engagement. J'ai comme exemple cet événement, le départ de ma mère du milieu militant de l'éducation bilingue. Elle l'explique par les reproches qui lui ont été adressés sur son manque d'effort à signer, alors qu'elle demandait la présence d'un·e interprète pour l'aider à assurer ses fonctions de secrétariat lors des réunions. Une injonction à l'effort sans aucune considération pour tous ceux déjà déployés au quotidien. Si ces faits ont éclairé les agencements familiaux de communication (ma mère qui "lâche" un peu la langue des signes) ils m'ont aussi amenée à préciser les termes du travail de l'ombre.

Il y a le TRAVAIL INFORMEL, défini dans son rapport aux institutions : il n'est pas régi par des lois et ses moyens économiques ne dépendent pas du salariat ou de l'entrepreneuriat³⁴.

Il y a le TRAVAIL GRATUIT, qui vient interroger la valeur sociale et politique de ce qui fait travail, en même temps que la valeur travail elle-même, telle qu'elle conditionne aujourd'hui l'attribution d'un revenu d'existence³⁵. Cette notion est issue de la théorisation féministe du travail domestique comme activité invisible qui permet le bon fonctionnement du système capitaliste et patriarcal. Elle est parfois associée au TRAVAIL DU SOIN – ou du care tel que le terme est arrivé dans les études anglo-saxonnes. Le terme tend à articuler une éthique qui considère les interdépendances, avec la valorisation des personnes qui en prennent soin – ces activités étant souvent reléguées à des personnes peu payées ou bénévoles.

Ce travail est majoritairement effectué par des personnes précaires et/ou des femmes, ce qui relève d'une construction genrée des individus et d'une division sociale des rôles. Dans le système patriarcal tel qu'il a été théorisé par les pensées féministes, des discours et des technologies biopolitiques se matérialisent dans des corps fabriqués comme masculins ou féminins en leur assignant des manières de se rapporter au pouvoir. Virginie Despentes, observe ainsi le rapport au pouvoir économique des femmes :

33 Dans l'animation, les contrats de travail avaient la spécificité de leur intitulé : Contrats d'Engagement Éducatif, et consistaient en une indemnisation forfaitaire d'une journée de travail, de 30 à 55€ pour des journées de 8 à 18 heures de présence active auprès d'enfants.

34 Les réalités socio-économiques qu'il recouvre sont diverses : « *Le problème de définition apparaît dès que l'on fait la liste des vocables que l'on assimile à celui du secteur informel : économie souterraine, occulte, non officielle, immergée, non apparente, non marchande ; tiers secteur, travail noir, atypique, fantôme.* » Lautier, Bruno. « Secteur informel et emploi : l'enseignement des pays sous-développés », *Revue Tiers Monde*, vol. 214, 2013

35 Maud Simonet, « Penser le travail gratuit », *Panthère Première*, n°5 (printemps 2020).

« Les femmes autour de moi gagnent effectivement moins d'argent que les hommes, occupent des postes subalternes, trouvent normal d'être sous-considérées quand elles entreprennent quelque chose. Il y a une fierté de domestique à devoir avancer entravées, comme si c'était utile, agréable ou sexy. [...] On est embarrassées de nos puissances. »³⁶

Je retrouve là des motifs de mon récit : trouver du plaisir à se rendre utile aux autres, constater que la séduction opère dans l'exercice de cette attention, et se contenter sobrement des moyens du bord. L'exercice de pratiques relationnelles ou de soin sont une manière de prendre place dans les rapports sociaux. Il n'y a aucune spécificité féminine à cet exercice – qu'elle soit essentialisée ou produite culturellement – mais ce constat statistique et historique que ces places sont majoritairement occupées par des femmes³⁷. Ce constat rapporté à mes terrains s'illustre dans une prise en charge de l'éducation spécialisée portée par des mères, par un recrutement plus aisé d'animatrices que d'animateurs, et par le pourcentage de femmes qui s'occupent de l'accueil des jeunes étrangers isolés³⁸. Je constate aussi que leurs activités – entendues comme un *exercice d'une volonté d'agir* – sont aussi une manière d'exercer un pouvoir, ou d'exprimer un agir moins « entravé » à cet endroit. Ce pas de côté aiguise l'angle d'observation des pratiques concernées. S'il y a à "rendre visible", ce n'est pas tant pour dénoncer que pour donner consistance à ce qui importe dans l'exercice de ces activités, et pour interroger comment des sujets s'arrangent avec la place qui est la leur pour y construire leur subjectivité. Voire y trouver de la puissance. Si j'attrape la question du travail c'est par l'angle du métier, qui comprend la description de gestes tendus vers une finalité interne – qui se découvre en partie au cours du travail – et qui participe à transformer autant le matériau que son artisan·e. Si j'attrape la question du genre, c'est pour regarder ce qu'ont à nous apprendre les personnes qui exercent des fonctions attentionnelles, peut-être des femmes, mais pas que.

3 - Quand on aime on fait quand même

Une autre manière de lire le récit de vie initial aurait pu être : qu'est ce que *j'aime* faire. Quels sont les gestes que je répète, physiquement et mentalement, quelle que soit l'activité qui me fait agir. Au travers de figures de documentaliste-archéologue présentes dans l'enfance³⁹, je repère des tendances à garder trace des informations qui circulent (se souvenir, noter, conserver), à classer des données (comparer, déplacer, inventer des catégories), à chercher des indices (parfois passés), repérer des signes qui permettent de comprendre une situation (présente). Au travers des différents rôles pris en tant qu'actrice (terme à prendre dans toute sa polysémie), je relève un entrain à relier ce qui est séparé (tisser par le langage), à observer les gestes et manières des personnes qui m'entourent (écouter, regarder, saisir), à composer des histoires, créer des mises en scènes, des mises en jeu. J'exerce tout cela en amatrice, c'est-à-dire sans profession fixe. En tant qu'amatrice, j'aime. On peut faire l'hypothèse que c'est pour cela que je le fais. "J'aime faire" de telle sorte que je ne distingue plus le *faire* de l'*aimer*. Le désir met en mouvement et rend l'effort du *faire* moins perceptible. Mais l'amour est parfois encombrant, et peut garder dans le flou (rendre aveugle serait exagéré) ce qu'il en coûte réellement de faire. Je pourrais donc émettre les mêmes vigilances vis à vis des discours sur l'amour, qu'avec ceux sur l'engagement : en interrogeant comment ils peuvent justifier certaines aliénations. A ce titre les activités dont l'exercice paraît agréable, par exemple par leur dimension créative, semblent bénéficier d'un statut à part. Les récentes revendications du monde de la culture, y font écho, ici relayées par Nathalie Quintane :

« De la même manière qu'on ne voit pas pourquoi on paierait une femme qui fait la vaisselle ou passe la serpillière, puisque ce n'est pas un travail, on ne voit pas davantage pourquoi on

36 Virgine Despentès, *King Kong Théorie*, Grasset&Fasquelle, 2006.

37 C'est la version de l'éthique du care théorisée par Joan Tronto, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, La Découverte, trad. Moral Boundaries : a political argument for an ethic of care - 1993, 2019.

38 Dans l'association Min de Rien, à Poitiers, il y a 64 % de femmes parmi les personnes bénévoles hébergeantes, en mars 2020, calcul basé sur les prénoms du répertoire (66 femmes et 37 hommes). Il est de 80 % sur le cercle de l'accompagnement à la santé.

39 Éléments repris du récit de vie de la monographie de première année – avril 2019.

paierait une femme (ou un homme) qui écrit des livres, fait des films ou des performances, puisque ce n'est pas un travail : c'est un "acte de création" — comme de faire un enfant, par exemple, selon la célèbre métaphore naturalisante ; et est-ce qu'on paie une femme qui fait un enfant ? On ne la paie pas, on l'"aide". On ne paye pas les artistes, on les "aide". »⁴⁰

Quelle formule mathématique permettrait d'intégrer d'autres valeurs dans les balances comptables du capitalisme ? Faut-il vraiment souffrir pour être calculé·e ? Pour sortir d'une pensée comptable, peut-être faut-il y rentrer. J'inverse alors un vieux paradigme, pour faire cette hypothèse : quand on aime on compte. Quand on aime, des choses importent assez fort pour les faire malgré tout. Les faire *quand même*. Alors qu'est ce qui compte, qu'est ce qui importe, quand je fais quelque chose que j'aime ? Qu'est ce qui compte assez pour que j'exerce une activité, malgré qu'elle soit peu valorisée ? Et aussi : qu'est ce que j'oublie de compter quand j'aime ?

* * *

Dévoiler, déployer, rendre visible, faire "quand même" (parce qu'on aime). La piste esquissée par cette autobiographie raisonnée indique des jeux entre pratiques visibles et agir souterrain. Quelque chose n'est pas clair et semble avoir intérêt à le rester. Un *quelque chose* que, visiblement, l'actrice-praticienne perçoit mais qu'elle a du mal à qualifier, à appréhender. Les questions tout juste amorcées par la chercheuse se prolongeront dans le chapitre 3. Mais avant, il s'agit de faire un effort du côté de l'explicite, de décrire et définir ce qui compose le terrain manifeste de ces questions. Le premier contact avec des fratries extra-terrestres, des cohabitations et des chocs de mondes, des marges et des interstices, tout cela se déroule maintenant sur l'étendue des *zones de contact*.

40 Nathalie Quintane, « C'est quoi le problème », Lundi matin, n° #285 (26 avril 2021).

Chapitre 2 – Terrain : les zones de contact

Il a été délicat de choisir les mots pour qualifier ce terrain : "frontière", "entre-deux", ou même "interculturalité", pour cerner de plus près ce qui s'y joue. La "zone de contact" est ce qui comprend le plus clairement à la fois le lieu, qui est celui du passage, et la pratique qui s'y déploie : le contact. Le contact comme entraînement à toucher et se laisser toucher par d'autres langues.

« "Zone de contact" dérive d'une expression linguistique, "contact langage" qui évoque ces langages improvisés, balbutiants et pourtant très efficaces que s'inventent des locuteurs qui ne partagent pas la même langue d'origine, comme un idiome créé par la mise en contact des qualités et des capacités expressives mutuelles des partenaires en présence. »⁴¹

Les zones de contact disent en relief, ce que l'entre-deux suggère en creux (et à l'étroit). Elles donnent du corps à l'interculturalité. Nous allons quand même garder la "frontière" pour l'imaginaire qu'elle convoque. C'est l'élan premier à partir duquel j'ai nommé et déployé ce terrain, à partir duquel j'ai élaboré les présupposés sur ses dynamiques.

Pour ne pas rester "limitée" par ce mot et lui donner de l'épaisseur, j'ai tenté d'avancer en parallèle sur les deux bords de cette frontière. D'un côté son aspect matériel et concret, la description du terrain d'où émergent les questions de recherche, et où va se dérouler l'enquête. De l'autre sa dimension symbolique, des définitions pour pallier à la difficulté d'appréhender l'immatérialité des frontières entre les langues. Car le flux des expressions n'est pas un courant d'air : il a des effets sur le réel. Puisque nous sommes des êtres tissés de langage, il impacte nos conditions d'existence – ce que nous nommerons plus loin performativité. Ce terrain existe donc au point de rencontre entre le matériel (des espaces, des corps) et le symbolique (des signes, des mots, des images), l'un permettant à l'autre de se déployer.

Chacun de ces bords compose les deux premières parties de ce chapitre. La troisième partie est une déambulation sur le terrain de la pensée, pour situer d'où je parle. Un aspect du terrain, lui aussi travaillé par le trouble des frontières, qui pose des préalables pour structurer l'objet de recherche.

A – UNE FRONTIÈRE MATÉRIELLE – DESCRIPTION DU TERRAIN D'ENQUÊTE

L'autobiographie raisonnée a superposé les strates du terrain de mes pratiques. Les différents aspects de la question qui anime cette recherche y sont sédimentés. Pour l'éclairer, je suis retournée faire parler chacune de ces strates. Ou plus exactement j'ai fait parler des personnes issues de ces terrains. Les voix de Faustine, Chloé, Chantal, Molla, Ambre et Julia ont rejoint la recherche. Je raconte ici comment je les ai rencontrées et d'où je les fais parler.

1 - Le territoire de Poitiers : un troisième monde entre signes et oralités

Mon implantation dans cette ville de 88665 habitant·es est liée au dynamisme de sa culture sourde. « *Le modèle poitevin d'inclusion, qui s'étale sur tout le parcours scolaire d'un élève jusqu'à l'université, est unique en France* » dit le journal local⁴². C'est donc là que ma famille a migré en 1995 pour rejoindre le projet éducatif bilingue de l'association 2LPE⁴³. Née au début des années 1980 d'un mouvement militant pour la reconnaissance de la langue des signes, elle défend qu'un enfant sourd est d'abord un enfant et développe une pédagogie basée sur la complémentarité entre la langue des signes et le français écrit, enseigné en immersion parmi les entendants, avec des enseignant·es sourd·es. Elle propose un service d'interprète qui accompagne les jeunes dans leurs activités extra-scolaires et leurs choix d'orientation.

41 Jérémy Damian, « Somatonaotologie. Hacker le problème corps/esprit », in *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, Editions Dehors, 2019, 161-82.

42 « Poitiers : l'école Paul-Blet intègre les élèves sourds » - La Nouvelle République - 08/12/2020 - En ligne : <https://www.lanouvellerepublique.fr/poitiers/poitiers-l-ecole-paul-blet-integre-les-eleves-sourds> consulté le 9/09/2021

43 NDT : Deux Langues Pour une Éducation

La ville hérite déjà d'une histoire sourde. Dès la fin du XVIII^{ème} siècle, des congrégations religieuses y ont développé l'instruction des jeunes sourds, donnant naissance à l'IRJS⁴⁴ en 1856, qui accueille et scolarise aujourd'hui des sourds et sourds-aveugles. Cette institution se situe dans le champs du médico-social, là où 2LPE s'inscrit dans une démarche politique et culturelle. Il y a donc à Poitiers (comme ailleurs) différentes manières d'appréhender la surdité et de multiples trajectoires individuelles.⁴⁵ Mais les espaces d'inclusion ont contribué à rassembler ici des familles mixtes : parents entendants arrivés pour l'éducation de leur enfant sourd, couples sourds avec enfants sourds ou entendants, couples mixtes avec ou sans enfants, etc.

Les sourd·es – et les entendant·es qui vivent à leurs côtés – forment ainsi une importante communauté. Ou du moins une communauté visible : des associations organisent des activités sportives et des loisirs, les institutions du soin et de la culture se sont équipées d'accueils en langue des signes, et l'Université propose depuis 2009 un cursus de langue des signes en Sciences du langage. Des groupes de musique développent le chansigne⁴⁶ et des compagnies créent des spectacles où les expressions se mêlent, explorant un troisième monde où le rythme est autant une affaire de corps que de son. C'est la cas de la compagnie Confiture Mitaine, créée en 2010. « *La direction artistique menée à 4 mains, par Damien, comédien sourd, et Faustine, comédienne signante, tisse naturellement le fil rouge de la compagnie : rassembler deux cultures en prônant l'équité quant à la réception émotionnelle d'un spectacle.* »⁴⁷ Faustine a animé au sein d'une association un atelier théâtre "Troisième monde" (auquel mon père a participé) qu'elle a assuré simultanément en français et langue des signes. Elle vit en famille avec Damien et leurs deux enfants, qui parlent et « signotent », dans une maison qui se transforme petit à petit en un lieu de création et de représentation : l'Autre côté du Miroir.

2 - Le champ de l'éducation populaire : la culture entre prés-carrés et lisières

Le champ est vaste, et les cultures qui s'y entretiennent sont multiples. Je trace juste ici les quelques sillons pas très bien limités dans lesquels ont poussé mes pratiques. Le champ est vaste, mais a été soigneusement séparé des autres (le travail social, la culture) par les attributions gouvernementales des missions ministérielles⁴⁸. Ces distinctions ont produit à leurs lisières des métiers de médiation. L'éducation populaire s'est institutionnalisée sur le « temps du loisir » à destination de la jeunesse (en complémentarité de celui de l'école, de la famille) tout en faisant des rhizomes dans les autres champs. A cette image, mes pratiques se sont promenées d'un secteur à l'autre.

J'ai d'abord fréquenté le milieu des "Accueils Collectifs de Mineurs" – les maisons de quartier et associations organisatrices de colos – et les mouvements d'éducation populaire, héritiers de l'histoire politique et des pratiques pédagogiques, qui continuent d'assurer la formation des équipes d'animation. L'éducation populaire ne constitue pas vraiment un métier : c'est une manière d'être en relation qui dessine les contours d'un rôle, qu'il soit professionnel ou informel (collectifs, associations...). C'est le même geste quand il s'agit de faire de la médiation depuis les espaces de la "culture" à partir d'une création, que de faire des ateliers théâtre depuis le milieu de "l'animation socio-culturelle" à partir d'un public dit handicapé. Ces gestes sont ceux de la pédagogie et de l'accompagnement, de l'aménagement d'espaces d'expression, de rencontre et d'action.

Ce sont aussi des pratiques de soin, telles que les envisage Chloé. Je l'ai rencontrée lors de mes premières colos en tant qu'animatrice, dirigées par des militants des Ceméa. Elle s'est formée et a travaillé sept années dans l'orthophonie avant de s'aventurer dans l'exploration des initiatives militantes et autogérées. Je l'ai régulièrement recroisée dans le réseau associatif poitevin, partageant

44 NDT : Institut Régional des Jeunes Sourds – Sources historiques : <https://www.apsa-poitiers.fr/ressources/de-1778-a-nos-jours/> consulté le 9/09/2021

45 Voir annexe n°13 – C'est signé – septembre 2019 – page 155

46 NDT : paroles d'une chanson traduites en langue des signes et qui créent une forme visuelle de la musique

47 Site de la compagnie : <https://www.confituremitaine.com/compagnie> consulté le 10/09/2021

48 En 1959, la création d'un ministère dévolu à la Culture marque une rupture dans les élans de l'éducation populaire (dont le champ d'action est couvert par le ministère de Jeunesse et Sports) à construire une politique culturelle avec un véritable ancrage social.

ses expérimentations boulangères les mains pleines de cambouis dans un atelier d'auto-réparation de vélo. C'est dans un squat féministe, alors qu'elle me fait part des rôles de facilitatrice qu'elle assure dans un collectif pour l'habitat léger, que je l'ai sollicitée pour réaliser un entretien.

3 - Des lieux de vie : accueillir entre deux portes

Partager de la vie par l'intermédiaire d'un lieu, faire vivre des lieux : on perçoit bien la dynamique d'accueil et de rencontre ouverte par cette proposition. Le lieu de vie désigne ainsi certains foyers subventionnés par l'Aide Sociale à l'Enfance, avec de petits effectifs, à échelle familiale. En France, pourtant, l'administration ne permet pas à certains jeunes considérés comme étrangers d'y trouver ou d'y garder une place, remettant en cause leur minorité par le biais d'évaluations basées sur une suspicion de majorité. Les personnes dont la légalité des papiers est contestée se trouvent dans un vide juridique, car elles ne peuvent pas initier de demandes de séjours tant qu'elles ne sont pas majeures. C'est pour palier à ce vide que se sont structurées des initiatives d'accompagnement et de défense des droits.

L'association Min de Rien est créée en 2016 par des étudiantes en migrations internationales qui constatent l'augmentation de jeunes dormant dehors à Poitiers. A la même période, « suite à un diagnostic de territoire, avec l'identification de jeunes Mineurs Isolés Étrangers hébergés dans le quartier de la gare et semblant s'ennuyer »⁴⁹ se crée le pôle collaboratif de REMIV, mené en partenariat entre une maison de quartier et le laboratoire de recherche en migrations internationales. Il salarie une coordinatrice et embauche des services civiques. La finalité est d'y mettre en lien les activités de recherche et des moyens d'accompagnement des personnes concernées. Min de Rien se distingue en mettant de côté les acronymes et en s'affichant comme « soutien aux jeunes étrangers isolés »⁵⁰. Les activités de l'association sont portées par des bénévoles et s'appuient sur un principe de protection. Un réseau d'hébergement solidaire pallie à l'absence de solutions de mise à l'abri.

C'est là que je rencontre Chantal, co-présidente et référente du cercle hébergement, qui accueille plusieurs jeunes dans tout l'étage supérieur de sa maison. C'est sur les permanences de Min de Rien que je rencontre Molla, le lendemain de son arrivée à Poitiers, alors qu'il ne parle pas français. Il a ponctuellement séjourné chez Chantal, et je lui ai confié mon appartement lors d'absences.

Le Collectif de la Maison est encore une autre initiative parallèle à celles-ci. C'est un groupe affinitaire qui a ouvert un squat pour palier au manque de logements à l'été 2018. Dans ce bâtiment occupé pendant quatre mois, les vastes pièces étaient aménagées avec soin. La vie du lieu était soutenue par des collectes et des récupérations, et animée par des militant·es qui y dormaient et aménageaient le jardin avec des palettes. La structure associative sert de couverture administrative aux activités et n'a pas de fondements organisationnels autre qu'une collégiale qui pose la co-responsabilité de ses membres. Le collectif s'appuie sur des principes d'autonomie des individus et d'autogestion. Suite à l'expulsion, les jeunes sont relogés dans le réseau de Min de Rien, chez des membres du collectif et dans une maison mise à disposition temporairement par la mairie d'une commune limitrophe.

C'est dans les rassemblements contre l'expulsion et les actions qui ont suivi que j'ai rencontré Ambre et Julia. La première vit dans une colocation où sont hébergé·es plusieurs jeunes. La deuxième navigue entre la maison familiale en Deux-Sèvres – où l'on parle un patois du sud des Pays-Bas – et les villes où elle poursuit ses études littéraires.

*

Ce terrain d'enquête correspond au terrain initial de pratiques, et fait écho aux expériences décrites dans l'autobiographie raisonnée. Les personnes que j'y rencontre agissent aussi dans l'accompagnement éducatif, social, culturel, même si ce n'est pas l'objet de notre échange. Ce qui

49 Historique du REMIV (Ressources pour les Mineurs Isolés Etrangers en Vienne) présenté sur le site <https://remiv.centres-sociaux.fr/historique/> consulté le 04/05/2021

50 Termes choisis par l'association pour désigner le public accompagné.

relie ces différentes strates, c'est surtout le commun par lequel mon regard les relie. La manière de nommer le terrain, cette fois ci en le définissant.

B – UNE FRONTIÈRE SYMBOLIQUE – DÉFINITIONS DU TERRAIN DES LANGUES

Une zone de rencontre entre deux mondes. C'est ainsi que j'ai d'abord résumé les espaces de « création de formes » (de vie ou d'expression) dans lesquels je m'active ou me suis activée⁵¹. J'ai alors formulé ces questions : quelles langues se créent aux frontières, là où les mondes se choquent, se rencontrent ? Résistances, assimilations, métissages, syncrétismes...

Si les mondes peuvent se rencontrer, c'est qu'ils ont d'abord été séparés, quelque part dans leur histoire. Cette séparation est à l'origine des mythes sur les langues.

« Tous cherchent une explication à la multiplicité de langues incompréhensibles entre elles. Ils la trouvent dans un châtiment divin, tel celui infligé par Jéhovah aux hommes ayant entrepris de construire la tour de Babel pour atteindre le ciel. Une légende hindoue incrimine un gigantesque "arbre de la connaissance" cherchant alors à ombrager sous ses feuillages tous les êtres humains, qui parlaient alors une même langue. Pour punir son orgueil, Brahma aurait coupé et dispersé ses branches, devenues autant d'arbustes n'abritant chacun qu'une petite fraction de l'humanité. Les Grecs accusent Hermès messager des dieux mais aussi redoutable trompeur, qui prend un malin plaisir à introduire la confusion dans les esprits tout en se posant en interprète. »⁵²

Les historien·nes et linguistes lisent plutôt ces différences de la même manière que les taxinomistes observent les différences entre les espèces : comme des produits d'évolutions, liées à des déplacements et aux relations avec les milieux de vie. Il y a donc plus de variations linguistiques que de frontières culturellement établies entre les langues, même si la langue agit comme critère distinctif des rapports sociaux. Ce sont les représentations de ces frontières que nous allons observer, suivies de celles de la figure des passeuses qui s'y activent. Après cette traversée, nous ferons escale du côté du foyer, qui représente le lieu d'asile où les langues peuvent se ressourcer, et se (re)construire. La dimension symbolique qui se déploie ici prolonge les descriptions matérielles précédentes, et les voix des personnes sollicitées viendront illustrer les définitions suivantes.

1 - La frontière : l'entre-deux est un troisième monde

« Dans ma démarche c'est jamais ou que les sourds, ou que les entendants. Je veux toujours que ce soit ouvert aux deux mondes. D'ailleurs le nom "Troisième monde" ça a été trouvé par certains adhérents [à l'atelier], c'est ce troisième monde sur le plateau qui fait que les deux mondes se sont réunis. La culture sourde, la culture entendante se réunissent sur un plateau pour créer une troisième expressivité. »

Si l'on suit Faustine, ce qui sépare deux cultures pourrait se peupler. Une limite est épaisse et vivante. Pourtant dans les imaginaires géopolitiques, on est souvent soit d'un côté soit de l'autre.

La frontière, au sens propre, est la limite qui, naturellement, détermine l'étendue d'un territoire ou qui, par convention, sépare deux États.

Cela fait de ce lieu un non-lieu, où l'on est déjà parti, pas encore arrivé. Un lieu de passage sous contrôle, où les tensions se condensent par pression des bords de chacun des mondes, qui filtre les flux de circulation humains et matériels. Mais la frontière – même si c'est une ligne sur une carte – occupe bien une surface. Et son voisinage se trouve affecté par son activité :

« Le limitrophe, c'est ce qui se tient au bord, à la limite, ce qui vit sur la frontière et y fait son séjour ; c'est ce qui se nourrit de la limite ; mais c'est également, d'une certaine façon, ce qui nourrit la limite, épaissit et densifie la frontière ».⁵³

51 Voir annexe n°11 – Glissements de terrain – février 2019 – page 148

52 Jean Sellier, *Histoire des langues et des peuples qui les parlent*, La Découverte, 2020.

53 Marielle Macé, *Sidérer, considérer. Migrants en France, 2017.*, Verdier, 2017.

Citant Jacques Derrida et Michel Agier, Marielle Macé propose donc de ne pas effacer les limites, mais plutôt de la faire croître et de les habiter : « *multiplier ses figures, compliquer, épaissir, délinéariser, plier, diviser.* » Étendre les frontières, plutôt que les abolir, est une manière d'ouvrir des espaces qui à la fois distinguent chaque forme de vie dans son existence propre, tout en permettant – comme dans le Troisième Monde de Faustine – leur rencontre⁵⁴.

La frontière au sens figuré, c'est le point de séparation entre deux choses différentes ou opposées.

Une dialectique s'agite à la frontière : si elle sépare, alors elle relie aussi. La frontière agit en tant que fiction : elle découpe le monde selon certains critères de *commun* et de *différent*. Elle donne à percevoir l'unité de ce qui est circonscrit et la division entre les deux côtés. Elle ne dit pas la multiplicité au sein des limites, et le semblable qui les traverse. Même une frontière dite "naturelle", comme une rivière, est une représentation depuis un point de vue : pour la personne qui ne sait pas nager c'est sans aucun doute une limite, mais pour le poisson c'est un milieu. Une frontière peut être le milieu de quelque chose. La ville-frontière Irun-Hendaye, entre l'Espagne et la France peut tout à fait être considérée comme le milieu du Pays Basque.

Qu'elle soit physique ou fictionnelle, la frontière est donc un point de rencontre, de relation.

Relation comme le lien, le rapport, entre des choses, entre des personnes, entre des êtres vivants et un milieu – des liens de dépendance ou d'influence réciproques, des modalités pratiques d'interaction, de communication.

Considérant chaque langue comme un monde singulier de pensée, je lis donc de nombreux points de rencontre entre elles. A partir d'une telle hypothèse, les frontières apparaissent et disparaissent au gré des déplacements des locuteur·ices, indifféremment de tout découpage géographique. Une langue peut se lire dans l'aménagement des territoires, mais elle habite surtout des êtres vivants et mobiles. Ainsi la "barrière de la langue" – selon l'expression consacrée – n'est matérialisée par aucune signalétique : ses procédures de contrôle sont implicites. Même les dictionnaires, dans leurs tentatives d'équivalence, ne donnent pas accès à tous les aspects du langage silencieux qui fait culture et qui est à l'origine de situations d'incompréhension.

C'est sur ce type de frontière qu'agissent les passeuses dont il est question ici : ces personnes qui font le lien entre les langues, mais aussi s'attachent à étendre les frontières pour y aménager des rencontres. Des rencontres qui donnent lieu et forme à de nouvelles expressivités, fusionnant les qualités des un·es et des autres, ainsi que l'imagine Faustine dans ses ateliers.

2 - Les passeuses : faire de la place et accompagner

« Comme on était beaucoup avec ma maman à la maison, elle nous parlait dans sa langue à elle, et nous on bricolait avec du français. Donc moi et ma sœur quand on a appris à parler, on a appris à parler... *plaat-français*. Les deux mélangés ensemble. » Avoir ainsi un pied dans au moins deux langues met Julia dans une position de passeuse :

« *Les êtres humains sont toujours parvenus à communiquer au-delà des frontières de langues, que ce soit par des *linguas francas* (langues de grande communication, ou simplification de langue-s existante-s), [...] ou par l'acquisition plus ou moins complète de la langue de l'autre, avec pour conséquence l'existence de "passeurs" : traducteurs ou bilingues.* »⁵⁵

Cette place concerne l'intermédiaire entre des langues distinctes, mais aussi plus largement, comme l'évoque Chloé, les « personnes [qui] prennent la vigilance dans un groupe de s'assurer que tout le monde se comprend quand on parle. »

54 C'est ce que propose Josep Rafanell I Orra, auteur d'un *Fragmenter le monde* : « *Ce sont les perspectives singulières qui permettent l'instauration d'un monde. Le monde commun n'est, alors, qu'un potentiel d'existence, ou de coexistences. [...] Il n'y a pas de monde commun, il y a seulement des formes de communisation* ». in « *Se désintégrer* », *EcoRev'*, n°45 (2017)

55 Françoise Gadet et Gabrielle Varro, « *Le "scandale" du bilinguisme* », *Langues en contact et plurilinguismes*, *Langage et Société*, n° 116 (2006).

Le terme de passeure n'est mentionné par aucune des personnes enquêtées. Il s'est imposé à la suite d'une exploration étymologique et lexicale du terme d'"interprète". Il était présent dans le geste de *traduction* : "faire passer", et la place d'*intermédiaire* "qui est au milieu". Le geste d'interprétation suggère le "dépliage", et celui de passer le prolonge :

Passer : du latin *pandere*, *passus* « écarter, déployer, étaler »

Faire passeure, ce n'est pas que faire traverser : c'est aussi déployer le lieu entre les deux parties. C'est aussi étirer les frontières, y faire de la place. Transposé aux frontières des langues, cela pourrait consister à aménager des espaces d'attention favorables à la rencontre des expressions. Avec "passeure" l'espace *entre* est augmenté, une place ménagée pour laisser circuler les langues. Entre : c'est depuis cette place que parlent et agissent les passeures. Les différents aspects de la définition de "passeur" ouvre des perspectives de lecture de ce qui pourrait composer ce rôle et ses pratiques :

- Aspect utilitaire : « *Personne qui transporte des passagers d'une rive à l'autre d'un cours d'eau* » / « *marinier chargé d'aider les véhicules et personnes à franchir un cours d'eau à l'aide d'un bac ; en l'absence de pont* ». Ici le passeur fabrique son propre moyen de transport pour accompagner les personnes et les objets d'un bord à l'autre ; il pallie là à une absence d'infrastructure. « Faire le pont » est une expression utilisée dans les entretiens : elle suppose donc de jouer ce rôle, le temps d'un passage.
- Aspect symbolique : « *le métier de passeur, dans l'Égypte antique, est chargé d'une grande symbolique éthique et funéraire* ». La mythologie et la spiritualité ont investi une figure de passeur qui a la capacité d'ouvrir des passages entre deux mondes, assure la mission d'accompagner les âmes dans les transitions de la vie et de la mort, ou de faciliter les changements, le passage d'un état à un autre.
- Aspect politique : « *personne qui fait passer clandestinement une frontière, une zone interdite, les lignes ennemies à quelqu'un (ou à quelque chose)* ». Les passeurs agissent là hors du cadre légal. Ils mettent en place des stratégies pour contourner les obstacles dressés le long des frontières et esquiver les procédures de contrôles. Ce qui est clandestin s'opère « *en cachette, en secret* » : les pratiques relèvent ici de l'invisible ou l'informel.
- Aspect sociomoteur : « *joueur qui fait des passes* ». En volley-ball c'est un poste dont la fonction est la distribution du jeu, placé entre la réception et l'attaque. Dans d'autres sports collectifs, c'est un rôle dont le mouvement a pour finalité de fournir à d'autres les opportunités de marquer des points.

D'autres explorations trouvent ce terme dans le champs pédagogique, ou poétique. Si je tente une définition à partir de tous ces aspects, le geste de passeure pourrait consister à : accompagner (avec une certaine discrétion) des traversées ou des déplacements, soutenir dans les transitions, transmettre les codes nécessaires à l'entrée dans un nouveau monde. Dit autrement par Chloé : « Au-delà de cette problématique linguistique de : est ce qu'on se comprend parce qu'on a le vocabulaire dans la langue citée, il y a aussi : est ce qu'on se comprend parce que j'ai le contexte, j'ai les références, je sais d'où vient cette discussion, je comprends tous les enjeux qui font que je peux prendre part au débat. » Les passeures guident, mettent en partage les connaissances. Malgré l'idée de mouvement induite par le passage, c'est une place qui se tient dans la durée, dans l'habitude, ainsi que le suggère Miguel Benasayag.

« *Je ne suis pas un pédagogue mais un passeur. [...] Être un passeur, c'est n'être jamais du côté du pouvoir, donc se moquer de la notoriété et s'installer dans la durée*⁵⁶. »

Passeure est un "rôle" – le terme est récurrent dans les définitions – qui s'exerce depuis une "place" en mouvement, dans le trouble d'un entre-deux qui s'habite⁵⁷. Une place depuis laquelle il est aussi possible d'accueillir.

56 Miguel Benasayag, « L'amour n'est jamais du côté de l'ordre » (Entretien Philippe Merlant, Théâtre de Chelles - Cie NAJE, 23 novembre 2003). Il précise à l'endroit des crochets : « Soit on est dans les miradors, soit on est en bas : dans les miradors, il peut y avoir des positions de gauche ou même d'extrême gauche, mais cela reste des miradors... »

57 En écho à la proposition du titre de Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*, Editions des mondes à faire, 2020 (Publication originale - *Staying with the Trouble : Making Kin in the Chthulucene* – 2016) - la version originale « to stay » a également été traduite comme « habiter » suggérant l'inscription dans la durée

3 - Le foyer : cohabiter avec l'autre sous le même toit

Les lieux dans lesquels j'ai enquêté sont des maisons dans lesquelles des personnes issues de différentes cultures, différentes langues, cohabitent. Il peut s'agir de familles constituées par alliances biologiques, ou recomposées symboliquement dans le cadre d'un accueil. Le terme de foyer comprend ces deux motifs de cohabitation :

Le foyer est le lieu où l'on fait le feu ; le lieu de réunion et d'asile ; le lieu où vit, habite la famille.

C'est le lieu où les corps se réchauffent et tissent des liens, où sont mis en commun les moyens qui permettent d'être à l'abri du monde. Pour Chantal : « Ça se veut d'abord un endroit où on va pouvoir reprendre des forces. Un nid, un repos. Mais au départ, et ça le redevient aussi de temps en temps, c'est aussi un lieu d'apprentissage des codes. » Cette description rappelle l'idée précédente de *passage*. On peut suivre Chantal dans sa métaphore du nid, et noter que c'est depuis ces abris que l'on apprend à voler de ses propres ailes, ou du moins que l'on trouve un étayage sécurisant dans un contexte fait d'imprévu et de risques. Le « nid » est lui-même un lieu transitoire : « On sait pas combien de temps on va rester ensemble, [...] du coup on est un peu plus dans le présent et un peu moins dans le : s'éduquer les uns les autres pour un truc durable. Plus : soignons le présent, quoi. »

La coexistence de différentes langues au sein du foyer tient à différentes raisons, selon que le foyer offre l'asile ou rassemble une famille.

La famille est constituée de personnes apparentées vivant sous le même toit

La spécificité des parentés du terrain d'enquête tient à des formes de plurilinguisme et de mixité aux causes multiples⁵⁸ : l'union en couple de personnes issues de milieux différents, les mobilités et les migrations, ou encore l'arrivée d'un enfant porteur d'une autre langue (naissance d'un enfant qui s'exprime différemment, adoption). Le terme "mixité" est posé comme relatif à une norme, à un regard qui souligne que les appartenances sociales ne vont pas de soi une fois associées. Les interactions intra-familiales sont le produit d'histoires et de déplacements : leurs agencements sont influencés par les contextes extérieurs.

Le dedans est pris dans les mouvements du dehors. Quand un foyer ouvre ses portes à des personnes qui ont traversé des frontières gardées contre elles, d'autres enjeux viennent y prendre place.

L'asile est le lieu de refuge où l'on trouve sûreté et protection, à l'abri d'un milieu extérieur hostile. Dans l'antiquité romaine, l'asile est le lieu inviolable où une personne en danger trouve refuge. C'est aujourd'hui un terme du droit international qui consiste à garantir l'accès au territoire à des personnes poursuivies, dont la vie est menacée. Pouvoir trouver repos et ressourcement dans un foyer est aussi un droit (le droit au logement).

J'ai enquêté dans des foyers qui relèvent de l'hébergement solidaire : des personnes en accueillent d'autres, qu'elles ne connaissent pas ou peu, *chez elles*. Cette mixité infuse sous les toits et fabrique de nouvelles formes de parentés qui dépassent les statuts hébergé·es/hébergeant·es. Chez Chantal : « Il y a ceci de particulier chez nous que je les reçois dans le cadre de cet accueil solidaire. Au départ. Ils sont un peu devenus des colocataires pour moi, on forme une sorte de famille. » Chez Ambre, une jeune de passage dans le lieu de l'entretien hésite sur la nature du lien avec « tata Ambre » : « Elle c'est ma maman. [...] Elle fait des choses là, comme tata. Des fois comme une mère, des fois comme une tata. Mais maintenant là, comme tata. ».

Des liens s'inventent dans le repli du foyer, à partir des frontières que chacun·e a embarqué avec soi. A l'abri des dangers réels des traversées, la cohabitation des langues continue de faire exister des rôles de passeuses, dont la figure ici est celle de l'accueil, de la mise en lien des différentes personnes réunies sous le même toit.

Mixité des alliances ou parentés recomposées par l'asile : la familiarité et l'étrangeté se côtoient dans les formes sociales qui se tissent dans ces foyers. Le contact qui s'opère y est à la fois évident et improbable.

58 Christine Deprez, Gabrielle Varro, et Beate Collet, « Introduction », *Familles plurilingues dans le monde. Mixités conjugales et transmission des langues*, Langage et Société, n° 147 (2014).

*

Sur le terrain des zones de contact, on peut rencontrer un certain sens de l'accueil. Même sur les frontières, même chez les passeuses. L'écart n'en est pas aboli pour autant : la singularité de l'autre continue d'exister, d'étonner. Parfois de déranger.

Qu'il soit physique ou symbolique, le contact a lieu sur les frontières (et des frontières adviennent partout, tout le temps). Lorsqu'on agit depuis ce milieu, on y prend cette habitude, on y entraîne ce geste de mise en contact. *Passer* est un geste mental qui suppose un mouvement entre plusieurs formes de pensées (soi et l'autre, l'un·e et l'autre). Il est aussi physique dans le déplacement de l'attention, des sens, dans les formes d'expression qu'il mobilise. Ces gestes participent à assouplir les frontières, à y multiplier les possibilités de contact, à y exercer d'autres formes de sensibilité.

C'est encore de pensée en mouvement dont il s'agit dans cette dernière partie, où nous établirons les ancrages qui permettent cette mobilité.

C – UNE FRONTIÈRE TROUBLE – DÉAMBULATIONS SUR LE TERRAIN DE LA PENSÉE

La frontière – symbolique et matérielle – a permis de situer et de définir l'expérience pratique. Ce dernier passage est l'occasion de dire autrement d'où je parle, en présentant les pensées qui ont orienté la mienne, les théories qui fondent cette recherche, les méthodes qui l'étayaient. Les "maisons épistémologiques" d'où partir pour penser au dehors. Cet espace de la pensée, c'est aussi un bout du terrain. Fabriquer de la pensée, c'est aussi fabriquer de la langue avec. *Comment on pense*, Isabelle Stengers et Vinciane Despret s'attachent d'ailleurs à « en faire une question de "terrain" », non seulement le "terrain où l'on pense" mais aussi le "terrain qui nous fait penser" »⁵⁹.

Plusieurs disciplines forment le champ de cette recherche, chacune pour des usages différents. En tant que recherche en pratiques sociales, elle emprunte ses méthodes et quelques présupposés à la sociologie et l'ethnologie. L'élaboration de la question de recherche s'est principalement nourrie de philosophie, une philosophie adossée aux sciences du langage, dans la multitude de ses approches. L'analyse a quant à elle été structurée à partir de théories psychanalytiques, tournées vers les sciences de l'éducation (ouverte vers une application socio-pédagogique)

Pour exposer les manières de mettre en mouvement la pensée qui ont donné forme à ce document, je m'appuie ici sur les auteurs et autrices qui m'ont accompagnée⁶⁰. C'est auprès de leurs langues que j'ai trouvé un étayage pour élaborer des présupposés. Ces langues ont entre elles des affinités, plus ou moins affirmées : leur juxtaposition donnera à voir ces points de contact.

1 - La figure d'autorité : Charlotte Herfray

Rencontrée au sein du Réseau des Crefad et au cours de l'initiation à l'entraînement mental, Charlotte Herfray est une des passeuses de cette méthode. Dans *Penser vient de l'inconscient*⁶¹ elle transmet, avec sa contribution de psychanalyste, ce que d'autres personnes soucieuses de penser et agir en cohérence avec leur éthique ont élaboré comme pratique. Une éthique comme « *autorité sans pouvoir* » qui permettrait une croissance en sagesse, et préviendrait des pulsions guerrières. Son écriture est fortement marquée par le traumatisme de l'holocauste et par la confusion que les discours totalitaires sèment dans les esprits. Ce type de discours qui sont confortés par les théories de la communication, en réduisant la parole à sa fonctionnalité. Pour agir contre ce délabrement, elle invite à rétablir le pacte symbolique qui lie le mot et la chose. À trouver une justesse qui puise dans la pluralité des discours et veille à situer d'où elle s'exprime. Si Charlotte Herfray fait figure d'autorité, elle pourrait bien hériter de celle d'une Hestia⁶² et jouer ici le rôle de gardienne des « *maisons épistémologiques* ».

59 Vinciane Despret et Isabelle Stengers, *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?*, La Découverte, Les empêcheurs de tourner en rond, 2011.

60 Voir ce compagnonnage mis en récit en annexe n°15 – Dérives et apparition d'une île – avril 2021 – page 162

61 Charlotte Herfray, *Penser vient de l'inconscient. Psychanalyse et entraînement mental*, Erès-Arcane, 2012.

62 Divinité grecque du foyer, public et privé.

Une définition du sujet – divisé, désirant, parlant

En tant que psychanalyste, héritière des travaux de Freud et de Lacan, chez Charlotte Herfray la langue est centrale pour penser le sujet :

« Lacan a inventé le néologisme de « parlêtres » qui véhicule la définition d'un sujet humain parlant. En effet, nous vivons de paroles et ce sont les mots qui nous enrichissent symboliquement. Ils nous instituent dans l'ordre symbolique et nous permettent de nous représenter le monde visible et invisible. Ils éclairent ou assombrissent notre vie intérieure. [...] D'une façon générale ce sont des mots qui nous aident à vivre et à mourir. »⁶³

Elle s'inscrit ainsi dans un modèle "culturaliste", qui affirme que le sens des faits sociaux est lié au langage, investi de manière singulière par chaque sujet, en opposition à un modèle "fonctionnaliste", qui réduit les humains à leurs attributions dans un système donné. Ce type de modèle qui programme les comportements en les inscrivant dans des projets fixés par des objectifs, promettant ainsi une maîtrise illusoire et des résultats quantitativement évaluables.

D'après la psychanalyse, les actes d'un sujet ne peuvent être rationalisés : le sujet est *divisé*. Cette division est comme « une faille qui apparaît souvent entre les discours tenus par le sujet social et les effets des actes posés par l'actant (le sujet de l'inconscient) qui « pulse » derrière l'acteur. Le premier niveau relève des motifs auxquels le sujet croit adhérer, le second est révélateur de ses mobiles, lesquels échappent toujours à la raison »⁶⁴. Ce qui pulse et échappe à la raison c'est le *désir* : l'énergie de vie qui investit des *objets*. Ainsi, les conduites du *sujet désirant* sont en rapport avec « la manière dont nous savons vivre avec nos manques et la manière dont nous aurons su les travailler, vu la richesse ou l'indigence symbolique dont nous sommes habités et les paroles de ceux qui ont choisi de nous élever. »⁶⁵ Les héritages ont une dimension symbolique. Instituer en humanité relève de la tâche de figures d'autorité (de augere : celui qui fait croître) qui stimulent chez les sujets leur désir de croître en esprit, en activant leur « *amour du symbolique* ». Pour l'*animal symbolicum*⁶⁶ qu'est l'humain cette nourriture est toute aussi vitale que le pain, même si parfois elle vient à manquer.

Le sujet est complexe : il parle, désire et ne fait pas ce qu'il dit. C'est à partir de cette définition, que l'on pourra regarder comment le sujet *agit*, pris entre ces réalités psychiques et les réalités fonctionnelles qui forment les cadres de nos institutions sociales. La parole, la manière de raconter des personnes enquêtées aura toute son importance. Ces théories, rapportées par les écrits de Charlotte Herfray, seront mobilisées dans la partie d'analyse de cette recherche.

Méthode et éthique – comment transmettre

Charlotte Herfray s'est autant intéressée aux gestes de transmission, qu'elle a elle-même transmis ses pratiques, en mettant la psychanalyse au service des sciences de l'éducation. Inscrite dans l'héritage de l'éducation populaire, elle invite à initier une « *éducation culturelle* » qui assurerait la transmission d'un héritage symbolique, ouvrirait à l'échange avec ce qui est différent, et sensibiliserait le sujet « *à tous les langages où l'homme parle de ce qu'il a su découvrir, créer et qu'il aime* »⁶⁷. C'est à partir de sa rencontre avec le mouvement « *Peuple et Culture* »⁶⁸ qu'elle a contribué à relayer la pratique de la pensée qu'est l'entraînement mental, pratique qui se transmet par les relations singulières des rencontres.

63 Herfray, « De la pluralité des théories ». op. cit.

64 Charlotte Herfray, *La psychanalyse hors les murs*, L'Harmattan, 2006.

65 Charlotte Herfray, « Et toujours le désir nous rendait soucieux (2013) », *Efadine*, Réseau des CREFAD, n° 10 (2019).

66 Ernst Cassirer, « Un accès à la nature de l'homme : le symbole », in *Essai sur l'homme*, Minuit, 1975.

67 Charlotte Herfray, « Vous avez dit éducation populaire ? La pauvreté symbolique. », *Espaces dialogues*, Starsbourg, mai 1997.

68 Issu d'espaces de résistance formés dans les années 1940, *Peuple et Culture* est un réseau qui défend le droit à l'éducation et à la culture pour tous et tout au long de la vie. Son manifeste et ses méthodes ont essaimé dans d'autres réseaux.

L'entraînement mental est une méthode plurielle qui tend à résister aux idéologies. Charlotte Herfray oppose les *doxa*, les discours dominants basés sur des croyances, à l'*épistémé*, le savoir constitué auquel nous initie la méthode, dont la rencontre nous confronte à nos douloureuses ignorances et incertitudes, mais dont l'initiation peut aussi mobiliser puissamment cet amour du symbolique. Elle rappelle l'importance de situer sa maison épistémologique, c'est à dire les lunettes, les grilles de lecture avec lesquelles nous regardons le monde, et notamment les définitions à partir desquelles nous élaborons nos discours. Car la définition de ce qu'est l'humain, si elle se fonde sur des savoirs peu exigeants, peut produire des discours qui autorisent les violences. Il est bien question d'exigence, plutôt que de vérité : les théories sont plurielles et aucune ne peut lire le réel de manière universelle.

« La notion de vérité relève du domaine des idéologies et des croyances. Si elle est pertinente pour désigner la « vérité » du désir inconscient qui nous habite, [...] elle n'est jamais pertinente sur le plan de l'évolution des savoirs. Les théories – qui ne sont pas des vérités – se doivent d'être exactes. [...] Elles ne sont que des discours qui tentent d'éclairer, à partir d'une pertinence définie et aussi exactement que possible, un aspect précis d'un référent »⁶⁹

Les théories sont donc limitées, inachevées, susceptibles d'évoluer au fil des découvertes. C'est là que l'entraînement mental constitue un ensemble d'instruments de navigation, toujours ajustables, pour agir en tenant compte du connu et de l'inconnu. Des boussoles où le nord pourrait correspondre aux finalités qui orientent nos actes, avec le souci de leur conséquence politique. Des finalités (que l'on n'atteindra probablement pas davantage que le nord), au-delà des objectifs, dont la recherche d'efficacité risquerait de compromettre l'éthique.

Cette approche habite cette recherche, et cette notion d'éthique sera manipulée dans l'analyse pour comprendre comment le sujet conduit ses actes. Le sujet est aussi divisé et désirant, mais aussi une *machine désirante* qui divise : « Désirer consiste en ceci : faire des coupes, laisser couler certains flux, opérer des prélèvements sur les flux, couper les chaînes qui épousent les flux. »⁷⁰ Félix Guattari et Gilles Deleuze ont eux aussi hérité de la psychanalyse. Mais pour mieux la sortir d'elle-même, pour « substituer le qu'est ce que ça veut dire à comment ça fonctionne »

2 - Les furtifs fossilisés⁷¹ : Guattari et Deleuze

Deleuze et Guattari : une langue qui se rend insaisissable au premier abord⁷², une pensée qui s'appréhende par les entretiens et les abécédaires⁷³, et aussi par les héritiers et héritières qui la prolongent dans leurs écrits. Leur philosophie de la déterritorialisation n'a pu échapper à une impression figée dans le papier, mais elle garde des opacités qui permettent à chacun·e d'y puiser ses propres lignes de fuite. J'emprunte leurs concepts pour y loger la structure de la recherche, tout en sortant du territoire (pourtant ouvert) de leurs écrits.

Écologies – penser par le milieu

« Penser par le milieu comme l'herbe pousse » est une proposition du binôme, reprise par Isabelle Stengers pour rappeler à quel point les êtres « demandent à être pensés avec leur milieu »⁷⁴. Non pas pour trouver des racines à leur existence : il s'agit plutôt de considérer le contexte dans lequel la vie et les idées prennent forme pour saisir leurs singularités, et la manière dont elles interagissent

69 Herfray, « Et toujours le désir nous rendait soucieux (2013) ». op. cit.

70 Gilles Deleuze, *L'île déserte et autres textes*, Les éditions de Minuit, 2002.

71 Les furtifs sont des êtres vivants – hybrides végétaux animaux et minéraux – en métamorphose permanente, et qui échappent à toute tentative de les saisir. Si un regard humain parvient à les atteindre, ils se figent en résine pour l'éternité, empêchant ainsi d'accéder à leurs secrets. Alain Damasio, *Les furtifs*, La Volte, 2019.

72 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux - Capitalisme et schizophrénie 2*, Les éditions de minuit, Critique, 1980 / *L'anti-oedipe - Capitalisme et schizophrénie 1*, Les éditions de minuit, Critique, 1972.

73 L'abécédaire de Gilles Deleuze, produit par P.A. Boutang et enregistré entre 1988 et 1989 avec Claire Parnet journaliste, rencontre qui a aussi donné lieu à un livre d'entretiens : *Dialogues*, Flammarion, Champs essai, 1996.

74 Isabelle Stengers, *Résister au désastre*, Wildproject, Poche / Petite bibliothèque d'écologie populaire, 2019.

ensemble. Dans le cas présent des passeuses, leurs pratiques ne pourraient ainsi pas être pensées en dehors des zones de contacts-frontières depuis lesquelles ils et elles agissent.

Isabelle Stengers cite *Trois écologies* de Félix Guattari, texte où il propose de lier écologie sociale, écologie environnementale et écologie mentale. Ce lien amène à considérer les interdépendances de ces trois plans pour produire une pensée politiquement fertile. Stengers – philosophe des sciences – fait de cette *science des relations entre les êtres vivants et leurs milieux* une pensée des rapports, des contacts, des articulations... qu'elle applique autant à la production de légumes, qu'à celle de savoirs. Qu'il s'agisse d'un potager collectif ou de l'université, l'approche écologique est « *une pratique d'observation, d'attention et d'imagination* » qui se rend sensible aux processus. Appliquée aux langues et à leurs interactions, cette idée amène à considérer la valeur de chacune dans son milieu, à faire l'effort d'imaginer des modes de cohabitation symbiotiques (et non pas concurrentiels) des manières de s'exprimer. C'est aussi accorder à l'attention, a priori passive, l'importance d'une pratique, d'un *agir* potentiellement transformateur.

Devenirs – penser par l'espace

Le milieu engage une dimension spatiale. Dans leurs écrits, Deleuze et Guattari tentent une échappée hors des questions du temps (et de l'avenir) pour lire l'espace (et les devenirs qui s'y tracent). « *On pense trop en termes d'histoire, personnelle ou universelle. Les devenirs c'est de la géographie, ce sont des orientations, des directions, des entrées et des sorties.*⁷⁵ ». Chez eux le lexique est territorial, stratifié, rhizomique. Cette pensée spatiale m'a permis d'arrimer des idées volatiles à des objets concrets, préhensibles. Et aussi de faire une lecture du langage étendue aux signes des corps et leurs trajectoires silencieuses : « *ces traces de trajet dont le but nous échappe* »⁷⁶ telles que Fernand Deligny les observe chez des enfants mutiques. Ce registre géographique semble s'inscrire dans un plus vaste courant :

« *On assiste à un glissement des philosophies du temps vers des philosophies de l'espace. La différence (non plus ontologique mais plutôt épistémopolitique) n'est plus déterminée par une qualité essentielle (anatomique, linguistique, symbolique, économique...) mais par une irréductible pluralité des lieux. Le savoir n'est ni abstrait ni délocalisé. Il n'existe pas en dehors d'une géographie précise.*⁷⁷ » (Paul B. Preciado)

Ce présupposé – de différence déterminée par la pluralité des lieux – pourra prolonger la précédente définition de *sujet*. Si Charlotte Herfray insiste sur l'histoire, la transmission et les héritages, le concept de *devenir* permettra d'ouvrir d'autres pistes pour lire comment l'agir se déploie dans l'espace, et en mouvement.

Cette citation de Paul B. Preciado – philosophe des transformations biopolitiques des corps – qui s'inscrit dans la filiation des deux philosophes français, fait référence à Donna Haraway et ses savoirs situés, incarnés⁷⁸.

« *L'expérience est ce qui va faire qu'on perçoit et qu'on décrit le monde d'une certaine manière. Il n'y a pas de monde en soi, il apparaît toujours à travers un sujet – une personne qui le pense et le décrit. Autrement dit, l'expérience c'est l'ensemble des conditions matérielles de production d'une pensée. [...] "Se positionner" incite à expliciter la place que l'on a dans les rapports sociaux. Cette place aura une influence sur notre pensée.* »⁷⁹

Expliciter une place, c'est ce dont il est question au sujet de cette recherche dans la première partie de ce document, et ce à quoi je m'attacherai dans le travail d'analyse pour comprendre comment se

75 Deleuze et Parnet, *Dialogues*. op.cit.

76 Fernand Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*, Hachette, 1979.

77 Beatriz Preciado, « Savoirs_Vampires@War », *Multitudes*, n° 20 (2005).

78 Donna Haraway a écrit en 1987 : « Situated Knowledges. The Science Question in Feminism as a Site of Discourse on the Privilege of Partial Perspective. », qui a ensuite été intégré au recueil de textes *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*. Actes Sud, 2009

79 Leslie Fonquerne et Marie Walin, « Savoirs situés et savoirs sur le corps : introduction » (Critiques féministes des savoirs : corps et santé, EFiGiES-Arpège Toulouse, 2016), <https://efigies-ateliers.hypotheses.org/2433>.

prennent des places de passeuses. Décrire les conditions matérielles et politiques dans lesquelles émergent les énoncés scientifiques (ou des pratiques) permet alors de mieux envisager la transposition et l'adaptation des savoirs à d'autres milieux, d'autres expériences.

3 - Les curieuses semeuses de trouble : Haraway, Despret, Stengers

Présentes en bonnes fées⁸⁰ au dessus du berceau de la recherche, et lectures compagnes tout au long de celle-ci, ces philosophes m'ont confortée dans une recherche qui multiplie les points de vue et mélange les genres – non pas juste pour le plaisir du foisonnement (bien qu'il soit avéré) mais surtout par égard pour l'objet étudié, qui demande à être considéré dans ses multiples expressions, et dans sa complexité. Elles ont aussi donné consistance à un entre-deux qui s'annonçait flou et insaisissable : la première pour sa pensée cyborg qui habite (joyeusement) le trouble, les deux autres pour leurs curiosités qui multiplient les versions des questions, et les manières d'y répondre, *inquiétant l'universel* au passage. Leurs écritures dialoguent régulièrement ensemble.

Habiter le trouble... et ouvrir le champs du langage

Donna Haraway, connue pour brouiller les frontières, a fait proliférer sa pensée foisonnante dans de nombreux textes mêlant science et fiction. Biologiste de formation elle a appris à sentir le monde auprès des organismes vivants, et déployé des récits de rencontres hybrides entre animaux, humains et machines. Ses figures cyborg ont alimenté les pensées queer⁸¹, qui expérimentent des transformations à la croisée des genres, à même les corps autant que dans la matière de la langue. Inspirée par la science-fiction d'Ursula K. Le Guin, elle affirme la nécessité de produire de nouveaux récits pour hacker les mythes destructeurs de la civilisation moderne qui infiltrent nos imaginaires. Et aussi la nécessité d'inscrire l'attention envers les formes de vie à même nos manières de nommer.

Je l'ai d'abord rencontrée pour cette pensée du trouble – interstices fertiles entre plusieurs mondes – éclairant les potentielles symbioses qui se jouent dans la cohabitation entre les langues, sur les zones de contact. Chez elle, ce contact ne va pas de soi, c'est un entraînement qui « *rend possible ce qui était réputé impossible, l'ouvre pour tous les partenaires intra-agissants* »⁸².

Je me suis aussi saisie du concept de *matériel-sémiotique* qu'elle a développé à propos du langage, dans le prolongement de sa lecture de Michel Foucault sur la matérialité des discours. Le matériel-sémiotique, c'est une implosion de la matérialité (les faits, l'objet) et de la sémiotique (le sens, les signes, ce qui est donné à interprétation) dans ce qu'elle appelle un faire-monde « *une éruption continue de significations matérielles, qui ne peuvent être fixées dans aucun dispositif* »⁸³ (dispositifs tels que discours ou institutions). La porosité entre les signes et les choses, entre les métaphores et le monde, est alors une manière de se rendre attentive à des manières d'être qui font langue. Chez Haraway, qui a hérité des mythes religieux, le Verbe fait chair. Mais l'inverse aussi : la Chair est éligible aux majuscules et sa voix compte. Il ne s'agit pas d'opposer, mais de penser ensemble ces deux termes, ce qui n'est pas inédit. D'autres cultures envisagent les rapports entre les corps et les productions symboliques sous d'autres termes que celui de la séparation⁸⁴.

Nous l'avons vu plus haut, Donna Haraway a réactualisé l'idée de connaissance située, à partir de son analyse féministe des techniques : la position du sujet qui produit le savoir a des effets sur le

80 NDT : Fée comme personnage féminin imaginaire, doté de pouvoirs magiques, qui influe sur le monde des vivants. Les pouvoirs magiques, ici, relèvent de leur langue et du champ de la pensée qu'elles ouvrent avec.

81 NDT : de l'anglais "étrange", il permet de nommer un genre sexuel hors des catégories binaires. A l'origine injure, le terme a été réapproprié pour qualifier et valoriser le hors-norme et ouvrir des possibles *troubles*.

82 D'après le chapitre « Training in the contact zone » dans *When species meet*, University of Minnesota Press, 2008 Damian, « Somatonautologie. Hacker le problème corps/esprit ». op. cit.

83 « Le rire de Méduse. Entretien avec Donna Haraway. », in *Habiter le trouble* avec Donna Haraway, Éditions du Dehors, 2019.

84 C'est l'objet de la traduction par Jérémy Damian de la pensée harawayenne. Voir annexe n°19 - Fiche lecture « Somatonautologie » – page 178

savoir produit. Quand elle encourage à décrire cette position, à faire récit du processus, je pense alors aux travaux d'Isabelle Stengers et Vinciane Despret, qui prolongent sa pensée dans la langue française, via des entretiens et des ouvrages collectifs⁸⁵.

Faire des histoires... et multiplier les versions

Vinciane Despret et Isabelle Stengers sont philosophes des sciences. La première s'intéresse à la manière dont les personnes qui cherchent se laissent transformer par leur objet, se laissent instruire par le vivant qu'elles étudient. La deuxième, déjà citée aux côtés de Félix Guattari, s'attache à mettre en lumière les interdépendances dans une écologie des pratiques. Entre autres. Pour elles, les figures de la recherche sont donc des corps affectables et affectés, dont l'expérience constitue matière à produire du savoir. Je les lie ici, car elles ont mené ensemble l'écriture de l'ouvrage collectif *Les faiseuses d'histoires*⁸⁶, qui pose la question du « comment penser », à des chercheuses qui ont récemment (à l'échelle de l'histoire de l'accès des femmes aux études) pris place à l'université.

A l'origine de ce texte il y a Virginia Woolf, et son *think we must*. Woolf pour qui la pensée est un courant qui flue d'une idée à l'autre, qu'elle s'entraîne à observer et à décrire : un « *stream of consciousness* » qui donne une forme narrative à la pensée, et accès au point de vue cognitif des personnages. Circuler dans cette intériorité et y lier les émotions et la pensée est une manière d'accéder à la connaissance que produit une subjectivité à partir de ses perceptions de l'extérieur⁸⁷.

Despret et Stengers impulsent un relais de leurs questions auprès d'autres chercheuses, et illustrent ainsi qu'il n'existe pas de vérité sur le réel autre que celle perçue et mise en pensée / langage, depuis un point de vue interne et situé. Si la vérité n'est pas un élément extérieur qu'il s'agirait de saisir avec exactitude, ce qui donne consistance à une connaissance est alors de justement pouvoir faire le récit de son élaboration, de la perception des faits, des associations d'idées qui ont lieu dans le processus de la pensée. Puis de sa confrontation au réel et de ses déplacements. En sciences, c'est ce qu'on nomme *épistémologie* – ou "discours sur la connaissance vraie" d'après son étymologie. Le savoir est toujours en même temps un discours sur le savoir.

Pour les deux philosophes (et leurs complices), donner accès à cette narration, en considérant la vérité et l'intelligence propres à la personne à qui l'on s'adresse, c'est créer des connexions qui permettent d'ouvrir le champs du savoir. Benedikte Zitouni le traduit ainsi :

« J'ai appris à dramatiser le récit : un, pour ne pas ennuyer la lectrice ; deux : et c'est très important pour moi, il faut toujours que la lectrice sente qu'il y a quelqu'une qui raconte, qui exagère le trait, qui manipule les données. [...] je ne peux pas prévoir ce qu'elle, avec toutes ses connaissances, va pouvoir faire de mon texte et donc je dois laisser de la place à ces connexions et ne pas les prédéterminer »⁸⁸

Cette éthique de la pensée a joué à plusieurs niveaux sur cette recherche. D'abord sur l'écriture, guidée par une adresse à de potentiel·les lecteurs, et composée de plusieurs voix d'écriture. Ensuite parce que l'éthique qui suggère de dire d'où l'on parle, de faire et refaire sans cesse les chemins vers une compréhension jamais totalement acquise pourrait bien participer de celle des passeuses. Car les passeuses veillent aussi à faire circuler des savoirs (des langues) sans en faire un objet de pouvoir, sans figer une vérité, ni s'en servir pour asseoir une position.

Le lieu du passage est trouble : c'est un territoire où l'on prolonge un problème en y ajoutant de nouvelles dimensions, plutôt que de confronter des idées dans un rapport binaire du « ou bien...ou bien » qui exigerait une réponse. Dans leurs pratiques, les « faiseuses d'histoire » renversent les paradigmes pour les mettre au travail, rient du sérieux, et créent du lien là où il y a du séparé : «

85 Collectif, *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, Editions Dehors, 2019.

86 Voir annexe n°18 – Fiche lecture « Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ? » - page 168

87 Le « courant de conscience » est décrit par l'invitée Geneviève Brisac - Adèle Van Reeth, « Virginia Woolf, "Une chambre à soi" », Les Chemins de la philosophie (France Culture, 16 février 2021).

88 Despret et Stengers, *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?* op.cit.

[elles] n'acceptent pas, ou pas tout à fait, la place qui leur a été faite, et le silence qui va avec ». Et elles en font des histoires...

4 - Les artisan·es du récit : sorcières et vanniers

Faire des histoires pour faire science. Cette idée sème le trouble entre le réel et la fiction et invite à lire les rapports de l'un à l'autre, produits par toute activité discursive. Chez Isabelle Stengers, faire science-fiction est une pratique de recherche : « On peut considérer que certains auteurs de science-fiction sont de véritables chercheurs. Ils expérimentent avec les possibles que l'époque rend perceptibles, à eux et, à travers eux, à d'autres. Ils s'en saisissent, les intensifient, et explorent le monde que ses possibles demandent. »⁸⁹

Qu'ils aient ou pas l'ambition de participer à l'étude ou la transformation du réel (à l'image de la "narration spéculative"⁹⁰), les récits structurent nos pensées. Les mots affectent les représentations, et leur expression est agissante.

Performativités – le pouvoir des mots

On pourrait imaginer que toute parole est un sortilège en devenir⁹¹. Une puissance magique qui menace ou maintient l'équilibre du monde, participe à le polluer ou à en prendre soin. Et on ne serait pas si loin des faits, bien que le pouvoir des mots n'ait rien d'ésotérique : l'idée que les discours produisent la chose dont ils parlent trouve ses appuis dans la linguistique.

Avant même que le concept de performativité ne soit formé, différents champs d'étude ont montré comment le langage est structuré et nous structure. Il y a Ferdinand de Saussure, qui a établi la l'association du signifiant (image acoustique) et du signifié (le concept associé) qui forment le *signe* – support de l'élaboration des théories psychanalytiques. Il y a la sémiologie, science des symboles qui étudie la production et la circulation de signes dans les sociétés, comme les mythes⁹². Et en 1962, John Austin a théorisé le caractère performatif du langage, ou quand l'énoncé constitue l'acte auquel il se réfère⁹³.

Judith Butler se sert du concept de performativité pour l'étendre à l'ensemble des manières de faire, des attitudes, des références (qui font signe au delà du langage) qui se perçoivent, s'incorporent et se reproduisent et qui constituent une norme⁹⁴. Ce que la sociologie a pu signifier dans les termes d'*ethos* ou d'*habitus*. Dans *Le pouvoir des mots*⁹⁵, elle analyse la production et les effets des discours de haine dirigés contre les minorités. Le langage y constitue un levier de la puissance d'agir, y compris dans l'acte de l'injure. Injurier : *to call someone a name* en anglais (*donner un nom*), c'est blesser, mais aussi instituer quelqu'un en tant que sujet dans le langage, ce qui lui ouvre un espace de réponse et de retournement. C'est pour cette raison qu'il y aurait un risque à laisser l'État réguler les discours de haine en définissant les contours de la censure, puisque la censure

89 Stengers, *Résister au désastre*. op. cit.

90 Terme apparu dans le sillage de discussions sur le travail de Donna Haraway, c'est le récit comme mode de fabrication, de construction d'être et de mondes. Par exemple Ateliers de l'antémonde, *Bâtir aussi*, Cambourakis, sorcières, 2018.

91 Voir « Sorcelleries » en annexe n°12 – Chut libre – avril 2019 – page 153

92 Le sémiologue Roland Barthes : « *Le mythe est parole [...] Chaque objet du monde peut passer d'une existence fermée, muette, à un état oral, ouvert à l'appropriation de la société, car aucune loi, naturelle ou non, n'interdit de parler des choses* » - Roland Barthes, « Le mythe aujourd'hui », in *Mythologies*, Seuil, 1957.

93 Dans *How to do things with words*, (traduit en *Quand dire, c'est faire*), John Austin distingue plusieurs actes de langage, un même énoncé agissant à ces différents niveaux. L'acte locutoire : le simple fait de produire des phonèmes, en référant à une langue donnée et son système de significations. L'acte illocutoire : la production d'un énoncé qui pose un acte social, qui fait en disant. L'acte perlocutoire : l'effet que l'énoncé produit sur le destinataire, distinct de l'acte du discours lui-même.

https://fr.wikipedia.org/wiki/John_Langshaw_Austin#Quand_dire,_c'est_faire consulté le 15 décembre 2019

94 Elle l'applique notamment à la fabrique du genre, dans *Gender Trouble*, publié en 1990.

95 Judith Butler, *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif.*, Editions Amsterdam, 2017.

constitue elle-même un discours normatif, qui énonce paradoxalement ce qu'elle ne veut pas voir énoncé.

Le concept de performativité est donc opérant en politique, puisqu'il permet de repérer comment – au-delà des déclarations d'indépendance ou de guerre – des discours font exister des réalités. On peut ainsi remarquer ceux qui constituent une norme, les discours majoritaires d'un système donné, et aussi les tentatives minoritaires de réappropriation ou de retournement. Il est donc intéressant ici afin de lire les rapports de pouvoir qui circulent dans le langage, et positionner les passeurs au cœur de ces enjeux.

Des fictions-paniers

Notre rapport au monde est tissé de fictions. Par la langue qui structure nos pensées, mais aussi par les schémas narratifs qui fondent nos mythes, et nos représentations du monde. Par exemple, la Bible⁹⁶ est un récit qui pose le temps comme une chose linéaire avec un début et une fin (une Création et une Apocalypse), là où d'autres cultures se transmettent des récits où le temps est cyclique, où l'on se métamorphose plus souvent qu'on ne meurt.

« Nous pourrions dire que la culture est un ensemble de récits que nous nous racontons sans relâche. Ces récits ont des formes. Les formes de ces récits – non les personnages, l'environnement et les détails – engendrent nos attentes et nos actions. Quand nous parlons de récits, nous parlons de langage. Le langage donne forme à la conscience. Les noms font corps avec une manière de penser. Rien ne change si la forme, la structure, le langage ne changent pas aussi. »⁹⁷ (Starhawk, 2015)

Dans sa *Théorie de la Fiction-Panier*⁹⁸, Ursula K. Le Guin, se demande comment malgré la prévalence de la cueillette dans les civilisations préhistoriques, ce sont les récits de chasse qui se sont imposés. Pour elle, ce n'est pas tant la viande qui faisait la différence, c'est l'histoire. Parce qu'il y a de l'Action et un Héros avec *« une tendance à tout conquérir et à tout diriger »*.

« Le Héros a décrété, à travers la voix de ses porte-paroles, les Législateurs : premièrement que la forme adéquate du récit est celle de la flèche ou de la lance, partant d'ici et filant tout droit jusque-là, et TCHAK ! touchant son but (qui tombe raide mort) ; deuxièmement, que la principale affaire du récit, [...] c'est le conflit ; et troisièmement, qu'une histoire n'est pas bonne si lui, le Héros, n'en fait pas partie. »

Ursula K. Le Guin, rappelle que pourtant, avant tout objet tranchant, le premier équipement culturel a probablement été un récipient, et que c'est cet objet et ses gestes qui ont permis de raconter une *« histoire-vivante »*, dont l'objectif serait plutôt la poursuite d'un processus.

« La forme naturelle, ajustée, adéquate du roman serait plutôt celle d'un panier, d'un sac. Un livre contient des mots. Les mots contiennent des choses. Ils portent des sens. Un roman est un sac-médecine, contenant des choses prises ensemble dans une relation singulière et puissante. »⁹⁹

96 NDT : livre de contes, plusieurs fois réédité, qui a connu un large succès et des traductions dans 704 langues.

97 Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique.*, Cambourakis, sorcières, 2015.

98 Ursula K. Le Guin, « La théorie de la Fiction-Panier », *Terrestres - en ligne*, texte de 1986 traduit par Aurélien Gabriel Cohen, octobre 2018, <https://www.terrestres.org/2018/10/14/la-theorie-de-la-fiction-panier/>.

99 Suite : *« Lorsque j'ai commencé à écrire des romans de science-fiction, je suis arrivé en traînant ce sac merveilleux, lourd et rempli de trucs – mon panier, tout plein de mauviettes et de maladroits, de petites graines de choses plus petites qu'une graine de moutarde, de filets aux tissages emmêlés qui, lorsque l'on prend le temps de les dénouer, révèlent un galet bleu, un chronomètre qui donne imperturbablement l'heure d'un autre monde et un crâne de souris ; tout plein de commencements sans fins, d'initiations, de pertes, de métamorphoses, de traductions, de bien plus de ruses que de conflits, de bien moins de triomphes que de pièges et de désillusions ; tout plein de vaisseaux qui restent coincés, de missions qui échouent et de gens qui ne comprennent pas. »*

Considérer la forme des récits que l'on transmet et ses effets sur les représentations, voilà un chemin éthique¹⁰⁰ pour les passeuses. La figure de passeuse participe d'ailleurs à une fiction de type "panier" : plutôt habituées à la clandestinité, ils et elles ne sont pas de ces Héros qui surmontent l'adversité avec éclat. Leur rôle est de déplacer des paniers d'un bord à l'autre, éventuellement de transvaser, parfois d'accommoder ensemble des brins d'osier pour cueillir ou accueillir.

Puisqu'il sera question d'agir dans l'analyse, nous tenterons aussi d'y observer comment les récits donnent un pouvoir sur l'expérience vécue et constituent un entraînement pour celles à suivre. Comment ils permettent de retrouver du jeu dans la mise en forme (en gestes ou en mots) de ce qui nous agit, tout en y aménageant une place pour d'autres points de vue. Pour Isabelle Stengers c'est une culture, un soin à développer :

« [L'art du soin] demande peut-être une culture du récit, car ce sont les récits qui ouvrent l'imagination, qui préparent à aborder une situation dans sa particularité, à la rendre intéressante comme telle et pas seulement comme terrain pour l'application d'un savoir objectif. Les récits sont intéressants dans la mesure où ils rendent sensible à toutes les voix discordantes qui composent une situation, ils apprennent à écouter et à faire attention »¹⁰¹

*

Nous sortons de cette frontière trouble avec matière à penser le *passer* des passeuses. Nous avons un sujet qui parle, pris entre ses désirs et son éthique, qui pense depuis un milieu et embarqué dans des devenirs. Sa position est trouble, foisonnante de versions possibles du réel, de langues ou manières de *faire-monde*. Ces langues sont prises dans des rapports de performativité avec le réel : elles agissent autant qu'elles y sont agies. Pour couronner le tout, le récit s'avère être un terrain d'entraînement de l'attention à toutes ces formes de vie. Un lieu de médiation où s'opère la traduction de perceptions du réel situées, vers un agencement de faits sensibles et préhensibles.

« Car il y a des significations partout dans le vivant : elles ne sont pas à projeter, elles sont à retrouver, avec les moyens qui sont les nôtres, c'est-à-dire à traduire et à interpréter. Il s'agit de faire de la diplomatie. Il faut des interprètes, des truchements, des entre-deux, pour faire le travail de reprendre langue avec le vivant, pour dépasser ce qu'on pourrait appeler la malédiction de Lévi-Strauss : l'impossibilité de communiquer avec les autres espèces avec lesquelles on partage la Terre. »¹⁰²

Bapstiste Morizot accompagnera aussi la pensée de cette recherche, en tant que passeuse-diplomate des autres espèces animales, l'éclairant de ses *égards ajustés* pour les manières d'être vivants.

* * *

La zone de contact est le terrain de mes pratiques et celui de l'enquête. C'est une expression pour penser les rencontres en langues, "interculturelles". C'est aussi le lieu foisonnant d'une pensée du désir, du trouble, de la division et du lien, de l'espace, des fictions, des devenirs. C'est encore le prétexte à un entraînement, qu'il soit mental avec Herfray, ou science-fictionnel avec Haraway, Stengers ou Le Guin. Finalement, une zone de contact, c'est l'endroit où s'expérimentent des formes de mise en relation, à l'endroit d'une séparation.

Du point de vue des praticiens somatiques, les interstices entre corps et esprit sont « *une matière ou un lieu où l'entraînement serait possible* »¹⁰³. Jérémy Damian reprend Donna Haraway : « *l'entraînement demande du calcul, de la méthode, de la discipline, de la science mais, le plus important : "il rend possible ce qui était réputé impossible"* ». L'entraînement engage une méthode

100 NDT : dans le souci de contribuer à des fictions de type « panier », et par cohérence avec la pratique des passeuses, nous avons préféré la désigner par la métaphore du "chemin" – où l'on suppose que l'on peut glaner – plutôt que de la "la nouvelle corde à leur arc".

101 Stengers, *Résister au désastre*. op. cit.

102 Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Actes Sud, Mondes sauvages, 2020.

103 Damian, « Somatonautologie. Hacker le problème corps/esprit ». op.cit.

vis à vis des faits. Pour Herfray, les faits sont des observations à distinguer des opinions, et à récolter par l'énumération, la description, la comparaison. Pour Haraway, les faits, et rien que les faits, suffisent à raconter des histoires et à élaborer des théories. Juste en les tressant ensemble¹⁰⁴. Si je suis ce fil, j'en déduis (pour la deuxième partie de ce mémoire) que c'est une récolte de faits patiente et curieuse (l'enquête) qui permettra de remplir des fictions-paniers nourrissantes. D'élaborer des théories bien situées, qui pourront éventuellement créer des mises en rapports inhabituelles, inouïes, de faits. Par leur mise en contact.

*« Instaurer une zone de contact, c'est ouvrir une nouvelle voie de communication, d'échange et de jeu, une autre forme relationnelle qui, éventuellement, nous dérange et nous dépayse, nous situe en dehors de nos zones de confort, mais ouvre le lieu d'une diversité possible. Les zones de contact sont des zones de métamorphose. »*¹⁰⁵ (Damian, 2019)

Le chapitre 4, qui concerne la méthode, nous ramènera sur les zones de contact, où des faits seront récoltés auprès de passeuses. Avant, des questions-paniers seront fabriquées pour y (ac)cueillir ces matériaux. C'est l'objet du prochain chapitre, dans lequel on trouvera aussi quelques questions-graines qui trouveront à s'épanouir dans l'analyse.

104 Collectif, *Habiter le trouble avec Donna Haraway*. op. cit. p.22

105 Damian, « Somatonautologie. Hacker le problème corps/esprit ». op.cit.

Chapitre 3 – Question de recherche : que cachent les passeuses ?

Passeuse, ce serait une manière d’agir à l’écart des assignations à rejoindre un bord ou un autre, à rentrer dans une case. Passeuse, c’est un rôle. C’est une manière propre à un sujet d’exercer sa fonction, portée par ses élans intimes. Ce rôle peut prendre place sur scène, devant les projecteurs, exposée aux regards. Ce rôle peut aussi prendre place dans l’ombre, dans les coulisses, dans la confidentialité et le secret qu’exigent certains passages.

Toutes ces manières de composer avec une réalité matérielle têtue, encombrante, fatigante, contrariante. Malgré elle. "Je ne peux pas m’en empêcher". C’est physique. Quelque chose a été appris dont on ne se souvient plus, et soudain face à une certaine situation "les lumières s’allument" et voilà que l’on (ré)agit.¹⁰⁶

C’est là que nous arriveront à l’issue de ce chapitre. Entre temps l’objet de recherche aura été identifié (même s’il est flottant). L’objet de recherche, ce sont les pratiques des personnes qui font du lien d’un bord à l’autre, d’un monde à l’autre, d’une langue à l’autre. Personnes rassemblées, par hypothèse de travail, sous le terme de passeuse.

Cet objet – "faire" passeuse – flotte sur le vaste océan des interactions en langues. Les langues sont à la fois le contexte et le prétexte par lequel cet objet prend forme. Le contexte car c’est quand les langues diffèrent que les passeuses se font nécessaires pour traduire, intermédiaire, relier. Et un prétexte car le grand écart entre des langues – et leur incompréhension initiale – est une situation exacerbée de ce qui se joue dans toute interaction. Une caricature, un peu comme lorsque les neurologues étudient les pathologies du cerveau pour comprendre son fonctionnement normal¹⁰⁷.

Sous cet objet de surface, la problématique est restée longtemps cachée. Avant d’aller regarder les "lumières qui s’allument" chez les passeuses, nous reprenons donc le fil de sa découverte.

Préambule – Je est aussi un objet

Ce préambule a pris forme pour débarrasser le reste du mémoire du souci du sujet¹⁰⁸ qui écrit cette recherche de ne pas devenir le sujet¹⁰⁹ de la recherche. De fait, dans le cadre d’une recherche-action, éclairée par une autobiographie, la matière brute est produite par le sujet-qui-cherche et ses pratiques. Alors pour sortir de ce sujet-sujet, pour suivre un devenir-objet, autant l’être une bonne fois pour toute. Puis (peut-être) passer à autre chose.

« L’objectivité réelle est ce qui nous conduit à isoler dans le réel des objets préférentiels, qui nous échappent mais après lesquels nous courons sans répit. [...] Le choix d’un objet, d’un thème, d’une discipline, s’effectue bien heureusement à partir de cette zone opaque où chacun se retrouve perplexe, devant une part insaisissable et énigmatique de lui-même, dont il n’est pas maître mais qui le meut. »¹¹⁰

La mise en recherche part de situations insatisfaisantes, troublantes. Pour moi-actrice de terrain. Le moi-chercheuse les a mis au travail dans le processus d’écriture et de confrontation à d’autres points de vue, par des lectures, rencontres ou entretiens. Au fur et à mesure, ce qui faisait problème s’est déplacé. Certains présupposés rigides se sont assouplis, les représentations sur mes pratiques se sont nuancées, et le champs de complexité du réel que je suis en mesure d’appréhender s’est élargi. Ça ne s’est pas fait pas sans friction : là où le sujet impliqué a tenté de tenir ensemble les pratiques de l’actrice et la pensée de la chercheuse, son corps sous tension lui a signalé les contradictions¹¹¹.

106 Voir annexe n°16 – Du jeu dans l’agir, du corps dans la pensée – octobre 2021 – page 166

107 Ce phénomène est abordé par le neurologue Lionel Naccache : Etienne Klein, « De l’interprétation des signes », *La Conversation scientifique* (France Culture, 2 septembre 2017)

108 NDT : Le sujet composé de l’actrice et de la chercheuse, du "nous" qui écrit.

109 NDT : Le sujet comme ce qui constituerait la matière de cette étude.

110 Hélène L’Heuillet, « Pourquoi n’écrit-on vraiment qu’à la première personne ? », Chronique « Philosophiques », 22 octobre 2020, Libération.

Si au début, j'ai tout fait pour soigneusement mettre à distance ma subjectivité (et faire croire que ce n'était pas de moi dont il s'agissait), une grande fatigue est venue balayer toutes ces précautions et a opéré un déplacement majeur dans l'approche de la recherche. Un changement de focale dans ce qui pose problème. Au début ce qui m'agace : c'est trop souvent les mêmes qu'on entend et qu'on voit, trop souvent la même langue qui envahit tout l'espace, alors qu'une multitude de manières singulières d'habiter le langage reste inaudible, invisible. L'injustice concerne les autres, qui ne trouveraient pas leur place dans l'espace attentionnel. Mais à force de tourner autour du pot aux roses¹¹², j'ai fini par y voir flou. A force de me préoccuper de la langue des autres – qui d'ailleurs n'ont rien demandé – le point de focale a basculé : *et si c'était celle qui le dit qui l'est ? Et vous les passeuses, où est passée votre langue ?* Le problème est alors devenu le manque d'attention général, le peu de valeur accordé au travail du soin de l'écoute, à tel point qu'on laisse certain·es s'y épuiser. Cela n'a pas annulé l'agacement initial, car ne pas reconnaître ce qui importe dans ces pratiques c'est aussi ne pas considérer les personnes qu'elles tentent de réhabiliter par ces relations. Ce déplacement n'a l'air de rien, mais à l'image des légers décalages des plaques tectoniques, il a profondément remué l'organisation interne de l'actrice-chercheuse, la laissant temporairement hors-service. Un peu de tranquillité a succédé à ces inquiétudes, souci des autres et souci de soi ont trouvé leur équilibre. Ce travail est souterrain, et a priori n'a rien à voir avec la recherche. Il ressemble à cette « traversée du langage en solitaire » évoquée par Hélène L'Heuillet :

« On ne partage qu'à partir du petit bout d'expérience qui nous oblige à parler et à écrire car il nous taraude de questions. [...] Aucun écrit ne peut remplir sa fonction d'adresse - et par conséquent de contribution à l'échange collectif - s'il n'est soutenu par un «je» qui a effectué sa traversée du langage en solitaire. [...] Le réel n'est jamais transformé directement mais toujours indirectement par des sujets qui, parce qu'ils parlent, sont eux-mêmes transformés par ce qu'on leur dit tout comme par ce qu'ils disent. C'est en s'impliquant qu'on implique les autres. »¹¹³

Avec son regard de philosophe et psychanalyste, elle poursuit en précisant qu'écrire à la première personne ne signifie pas parler de soi, mais que la pensée critique requiert l'analyse de ses propres représentations, et qu'elle est donc forcément subjective. Mettre au travail ma subjectivité dans la recherche, c'est donc reconnaître mon corps comme traversé par des dynamiques sociales et des technologies biopolitiques¹¹⁴. Remarquer et garder trace des manifestations de ce corps, c'est produire un matériau de compréhension de la fiction qui l'a produit. Et peut-être inventer les moyens d'une ré-appropriation, d'une re-subjectivation.

La première personne a donc fabriqué cette recherche en parallèle de ses propres chantiers (démolitions ou constructions), et ça risque de continuer à se voir.

A – DU THÈME AU SUJET – GÉOPOLITIQUE DE LA CIRCULATION DES LANGUES

Un thème c'est l'idée principale, le centre des préoccupations autour de laquelle se développe la réflexion. Le sujet c'est ce qui constitue la matière à penser. Il y a plusieurs escales pour aller de l'idée à la matière. Nous partons du paysage des interactions en langue, où nous tenterons d'articuler les rapports entre attention et expression, et de mettre en évidence ce qui fait tension dans les prises de parole (ou leur impossibilité). Ensuite, nous aborderons la dimension politique de

111 Des écrits sur le corps traversé par la recherche à retrouver en annexe n°14 – Corps, décontenances, tenue de recherche – avril 2020 – page 158

112 NDT - Le pot aux roses désignait au Moyen-Age la petite boîte dans laquelle les femmes fortunées rangeaient leurs parfums, notamment le rose dont elles se fardaient, dans laquelle elles pouvaient cacher des mots doux ou secrets. « Tourner autour du pot aux roses » consiste donc à faire le tour de cette boîte sans jamais oser lire les secrets.

113 L'Heuillet, « Pourquoi n'écrit-on vraiment qu'à la première personne ? » op. cit.

114 Biopolitique est le concept employé par Michel Foucault pour nommer les politiques organisent et contrôlent le vivant dans les sociétés disciplinaires. L'extension en technobiopolitique désigne – dans les sociétés de contrôles – l'appareil technologique (production d'images numériques, de molécules chimiques...) qui produit les subjectivités. Paul B. Preciado, *Testo-Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Grasset&Fasquelle, 2008.

ce paysage, et nous lirons les langues comme terrain des rapports de pouvoir, et comme matériau sociologique.

1 - Flux et barrages de l'expression / creux et saturations de l'attention

L'expression a plusieurs fois emprunté la métaphore des canalisations : des flux qui circulent, où la pensée matérialisée en sons ou en gestes émet des vibrations signifiantes. Pour qu'elles résonnent quelque part il faut des réceptacles à cette expression : de l'attention. Du creux et du plein. Mais l'ex-pression, la "poussée vers l'extérieur" d'une langue, peut rencontrer des barrages (ou de trop fortes pressions) ; tandis que la mise en-tension de l'attention peut connaître des phases de saturations. Ce double phénomène affecte la fluidité de la circulation des langues. Cette partie inspecte la plomberie des interactions langagières.

La langue, partie émergée de la pensée

La langue est un terme dynamique. Outre le fait qu'il désigne un muscle, un organe qui se met en mouvement dans les interactions sociales, sa définition sur plusieurs plans permet de faire le lien entre l'individu et le social. L'environnement linguistique structure l'individu ; et l'individu qui parle, reproduit ou crée des formes d'expression, participe à structurer le social.

.....Système d'expression et de communication commun à un groupe social (communauté linguistique), langage parlé ou écrit, spécial à certaines matières, à certains milieux, à certaines époques ; aspect que peut prendre une langue donnée

D'un côté, la langue permet le partage des connaissances et l'élaboration des activités nécessaires à la vie d'une société. Dénominateur commun, elle participe à fabriquer des identités (je parle français / je suis français·e) et à les distinguer de celles des autres.

.....Utilisation individuelle du langage, façon de s'exprimer par le langage

De l'autre, les langues prennent corps de manière singulière chez chaque individu. Cet aspect de définition rejoint celle de la parole comme « *l'usage personnel que chacun va faire du langage, qui permet d'articuler les mots qui se prêtent à dire ce qui habite nos esprits* »¹¹⁵

"Langue" – comme manifestation expressive, objet externe partagé – se distingue de "langage". Le langage, c'est la faculté cognitive à apprendre des langues, « *la fonction d'expression de la pensée et de communication entre les hommes, mis en œuvre au moyen d'un système de signes vocaux (parole) et éventuellement de signes graphiques (écriture) qui constitue une langue* »¹¹⁶. En tant que fonction cognitive, le langage met donc en forme les pensées par le support d'une langue. La langue est donc la partie visible, émergée, des mouvements de la pensée. Ainsi, rencontrer une autre langue, c'est rencontrer une autre pensée : d'autres représentations du temps, de l'espace, des relations entre les êtres vivants, d'autres perceptions des nuances d'un objet. Dire "langue", c'est donc aussi suggérer "pensée".

Mais la pensée a beau tourner sept fois autour de l'organe musculeux, la langue n'a pas forcément lieu.

Le silence, entre espaces libre et interdit

En l'absence de la langue, de son oralité, une autre manifestation du langage peut s'exprimer. Un langage silencieux, qui prend forme dans les corps, les gestes, dans l'espace. Cette manifestation peut être perçue comme une absence d'expression. La définition de silence, une fois posé comme absence de bruit, est ambivalente : c'est à la fois un espace d'expression et une impossibilité de communiquer.

.....Fait de ne pas parler, de se taire

.....Fait d'entrer en communion, en communication intime, sans le secours de la parole

115 Herfray, *Penser vient de l'inconscient. Psychanalyse et entraînement mental*.

116 Définition proposée par un chercheur en neuroimagerie du langage Nicolas Martin, « Vers un darwinisme linguistique », *La méthode scientifique* (France Culture, 16 mars 2017).

⋮ Fait de laisser entendre sa pensée, ses sentiments, sans les exprimer formellement

D'abord défini en négatif, par ce qu'on n'y trouve pas, le silence est un suspens dans le flux d'informations sonores. Le vide qu'il laisse permet alors un autre type d'écoute, libère d'autres formes d'interactions, autorise une nouvelle prise de parole.

⋮ Fait de ne pas vouloir ou de ne pas pouvoir exprimer sa pensée, ses sentiments.

Cette absence peut aussi être entendue comme un empêchement à s'exprimer ou d'évoquer certains sujets (non-dits, inter-dits...). Pris dans les rapports de pouvoirs, ce type de silence est lui aussi ambivalent : il dissimule autant les réels intérêts des dominants, qu'il permet aux dominés d'agir discrètement pour les leurs. Il y a le secret, la connaissance préservée au sein d'une communauté de partage ; et l'omerta, qui impose une loi à tous ses membres. Le silence met la parole sous tension. Il matérialise tantôt les violences symboliques, tantôt les normes implicites.

Injonctions, la parole sous tension

Les manières de s'exprimer ou de se taire sont prises dans des normes culturelles. Elles sont autant lisibles dans les discours sur la communication, que transmises dans les attitudes sociales, et forment ainsi différentes injonctions qui peuvent s'exercer sur les individus. Si l'on s'en tient aux expressions courantes, entre le risque de « parler pour ne rien dire » ou d'« avaler sa langue », dire ou ne pas dire est un épineux dilemme. Tentons de repérer, ici et maintenant¹¹⁷, quelques aspects des normes qui chargent d'enjeux l'expression orale.

« Il faudrait savoir s'exprimer correctement ». Dans l'histoire française, la normalisation et l'uniformisation de la langue a accompagné la centralisation du pouvoir de l'État. L'Académie française, fondée en 1634 est l'institution référente¹¹⁸ de son bon usage. La correction implique une certaine prononciation à l'oral, des règles d'orthographe à l'écrit, une certaine syntaxe dans les deux cas. Elle est toutefois relative au milieu d'énonciation : la correction autorise différents registres, familial, courant ou vulgaire. Tout ça, je l'ai appris à l'école de la République. S'exprimer (correctement) est un critère de réussite scolaire, puis une compétence valorisée sur le marché de l'emploi. Le *bien parler* a d'ailleurs pris place dans le programme, avec l'instauration en 2018 d'un « grand oral » au baccalauréat, censé former les élèves « à prendre la parole en public de façon claire et convaincante »¹¹⁹. Si le ministre de l'éducation nationale le présente comme un moyen de travailler sur la confiance en soi, son discours induit de nouvelles normes corporelles et opère des distinctions sociales implicites : « *Dans l'oral, il y a un enjeu corporel, de présentation de soi. Or, certains jeunes ont du mal à maîtriser leur posture. C'est l'occasion de leur apprendre cette manière de se poser.* »¹²⁰

« Il faudrait sortir du silence ». Depuis l'expression massive sur les réseaux sociaux, à propos des violences sexuelles, on entend beaucoup parler de « libération de la parole ». Si nombreuses féministes rappellent qu'il s'agit plutôt d'un réveil de l'écoute¹²¹, le fait de devoir s'exprimer pourrait contrebalancer l'injonction à se taire. D'abord parce que le silence reste difficile à accueillir : dans le cadre des relations éducatives, le silence d'un enfant est parfois interprété comme

117 NDT : dans la France du début des années 2020

118 Référence davantage symbolique que productive de normes aujourd'hui. Si leur première mission est « la défense de la langue française » (soit d'après leurs statuts « travailler à donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences»), la publication concrète de leur dictionnaire n'est pas très efficiente : la dernière édition complète date de 1935.

<https://www.academie-francaise.fr/linstitution/les-missions> consulté le 9/11/2021

119 Site du gouvernement : <https://www.education.gouv.fr/baccalaureat-comment-se-passe-le-grand-oral-100028> consulté le 8/05/2021

120 Delphine Bancaud, « Grand oral du bac : « Cette épreuve n'est pas conçue pour faire échouer les élèves », insiste Jean-Michel Blanquer », *20 minutes*, 12 février 2020, <https://www.20minutes.fr/societe/2716863-20200212-grand-oral-bac-epreuve-concue-faire-echouer-eleves-insiste-jean-michel-blanquer>.

121 « Parler de "libération de la parole", c'est sous-entendre que les victimes ne parlaient pas avant. C'est faux. On ne les écoutait pas, c'est très différent. » Twitter de Caroline de Haas – militante du collectif Nous Toute – le 25/01/2021 <https://twitter.com/carolinedehaas/status/1353650680964272128> consulté le 8/05/2021

une provocation ou un manque de volonté. Ensuite parce qu'on valorise la parole pour ses vertus thérapeutiques : « allez parlez, ça ira mieux ». Si elle est en effet le support des soins psychologiques, le fait de parler ne va pas de soi et n'a que faire de l'efficacité : la parole s'inscrit dans des temporalités différentes chez chaque individu. Sa possibilité dépend des conditions de sa réception, et de la complexité des rapports sociaux. Pourtant la figure de "timide", qui caractérise nombre de personnes dès les premiers bulletins scolaires, tend à en faire un trait de personnalité qui repose sur l'individu. Cet écart dans les possibilités d'expression, pourrait plutôt interroger l'aménagement de nos attention collectives.

L'attention, entre ressource économique et éthique de soin

Les normes sociales semblent accorder davantage d'importance à l'alimentation du flux de la communication, qu'aux espaces creux qui leur laissent de la place. Dans les organisations collectives (associatives ou éducatives), il existe une culture de la répartition de la parole, de la circulation des idées, mais elle est moins développée du côté des pratiques d'écoute. Il y a bien cette idée d'« écoute active », qui rappelle que pour que quelqu'un parle, il ne suffit pas de se taire. On la retrouve de manière plus formelle, dans l'interpellation « votre attention, s'il vous plaît ».

En effet, l'attention comme *tension de l'esprit vers un objet* permet bien de qualifier une action. Sa finalité peut être « *l'exacte connaissance ou compréhension de l'objet* » – elle implique alors application, concentration, curiosité – ou bien « *le soin donné ou à donner* », qui engage un intérêt et une disposition à être soigneux, soucieux de, vigilant, délicat. Nous rejoignons ici la version anglaise du *faire attention* : *take care*. Prenez soin de.

Dans un des premiers écrits de la recherche, j'ai formulé ce constat : « L'attention, c'est une ressource précieuse. C'est un engagement qui ne peut pas être constant, une présence qui ne peut pas être partout. »¹²² C'est ce que confirme Yves Citton, auteur d'une *Écologie de l'attention*. Une écologie pour penser autrement la gestion économique des attentions, là où le modèle capitaliste tend à épuiser cette ressource énergétique : « *définie en tant qu'effort mental, l'attention volontaire doit être envisagée comme une ressource rare, limitée à la fois dans sa quantité absolue et dans ses distributions possibles* »¹²³.

Si d'autres attentions sont possibles, elles relèvent alors de l'éthique. « *Cette perception qui est aussi un soin* »¹²⁴. L'idée d'une *éthique de l'attention* s'est déployée dans le champ du soin¹²⁵ mais aussi dans la littérature. Dans *Sidérer, considérer*, Marielle Macé l'aborde ainsi. « *[Considérer] c'est regarder attentivement, avoir des égards, faire attention, tenir compte, ménager avant d'agir et pour agir ; c'est le mot du "prendre en estime", du "faire cas de", mais aussi du jugement, de la pesée, du scrutin.* » Cet essai, qui prend pour point de départ la situation des migrants en France en 2017, pose la considération comme une tâche politique et juridique. Une éthique qui sollicite autant une exigence de justice que de justesse, y compris dans les manières de nommer. Une « *vertu de poète* », « *cet espace singulier ou la colère s'articulerait à une certaine intensité d'attention, une vigilance presque procédurale quant aux formes si multiples de la vie et aux véritables idées qui s'y engagent : une colère éprise de justesse.* »

La direction de l'attention (ou de la considération) donne un indice de ce qui compte, ce qui a de la valeur dans une société donnée. Toutes les voix n'ont pas la même place, le même statut dans

122 Cette première définition de l'attention est en annexe n°10 – Attentions, trous en formation – janvier 2019 – page 145 – extrait : « *Oui ce serait vraiment bien de faire attention comme nous dit le panneau. A nous le groupe. A chacun chacune qui fait ce nous. A l'articulation du je-nous. A ce qu'on se dit, quand on se le dit, comment on se le dit. A la disponibilité de la réception. [...] Et en même temps on est des trous en formation. C'est normal de s'occuper de son propre trou. De creuser sa pensée et d'y chercher de la profondeur. C'est normal de trébucher sur ceux des autres parce qu'on regardait ailleurs.* »

123 Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Seuil, 2014.

124 Macé, *Sidérer, considérer. Migrants en France*, 2017.

125 J.-M. Baleyte, S. Vannel, et A.-M. Hennequin, « Le soin, une éthique de l'attention ? », *Ethique & Santé* 14 (décembre 2017): 194-99.

l'expression médiatisée. La circulation de l'expression et les conditions d'aménagement de l'attention sont prises dans des pratiques sociales, que nous allons regarder d'abord par satellite, puis à la loupe.

2 - Micropolitique des interactions linguistiques

Les interactions langagières sont prises dans des rapports sociaux, où le pouvoir circule. Pour les regarder nous ferons un détour par des points de vue structurellement minorisés¹²⁶ : celui des femmes, à partir de différentes théories féministes, puis celui des sourd·es, éclairé par leur représentation dans les espaces culturels et d'enseignement. Ces grandes lignes tracées, nous tenterons une approche sociolinguistique pour regarder comment, dans le concret des relations quotidiennes, les individus inventent de multiples manières de balancer éthiquement les rapports de pouvoirs qui circulent entre les langues.

Rapports de pouvoirs et de désirs

Un système dans lequel certaines voix comptent, au détriment d'autres qui restent silencieuses : c'est une définition par le langage du patriarcat, tel que les courants féministes l'ont théorisé dans les années 1970. Christiane Rochefort – féministe matérialiste – définit alors l'opprimeur comme celui qui n'entend pas ce que dit son opprimé comme un langage mais comme un bruit¹²⁷ : « *L'opprimeur qui fait le louable effort d'écouter n'entend pas mieux. Car même lorsque les mots sont communs, les connotations sont radicalement différentes.* »

Cet écart dans les connotations sera analysé dans la complexité des rapports sociaux de race, et de classe par le courant des féministes intersectionnel·les, qui a aussi semé le trouble entre les deux catégories genrées. bell hooks – féministe afro-américaine – écrit ainsi que le premier acte violent que ce système exige des hommes n'est pas la violence envers les femmes : « *Le patriarcat exige plutôt qu'ils commettent des actes d'automutilation psychique, qu'ils tuent leurs émotions.* »¹²⁸

Si Christiane Rochefort met en avant les résistances à défaire ou déplacer les cadres constitués d'une expérience pour faire une place à la pensée de l'Autre (en l'occurrence un·e autre qui aurait moins de valeur), bell hooks suggère que la privation de cette expérience sensible est une automutilation. Tandis que la langue des femmes ne serait pas entendue, les hommes tairaient cette langue plus émotionnelle, se couperaient de leurs sensations. L'usage de cette langue serait réservée aux espaces du soin ou de l'intimité – majoritairement occupés par des femmes – et je peux alors faire l'hypothèse que cette séparation génère des rapports ambivalents de désir et de répression.

Je dis ici "langue" comme rapport à la pensée et aux relations, mais on pourrait aussi parler d'habitus de genre¹²⁹. Dire "langue" me permet de tenir le parallèle avec les rapports entre langues dominantes et minorisées, et de considérer cette ambivalence vis à vis de l'altérité minoritaire. Si une langue minorisée a peu voix au chapitre du politique, elle peut toutefois être maintenue dans des espaces récréatifs, et fournir un ressourcement exotique à la pensée. Quand il s'agit de musique ou de cuisine, la langue des autres est moins dangereuse. Quand en 2015, la Comédie française met en scène *Les enfants du silence*, une pièce écrite en 1986 par Mark Medoff pour une actrice sourde, mais avec une distribution intégralement entendante, la communauté sourde s'est indignée. Étant donné la difficulté pour les artistes sourd·es de trouver des espaces d'expression, ce parti-pris a suscité de vifs débats sur une réappropriation culturelle qui laisserait sans voix les principaux concernés. On peut trouver une autre illustration du côté de l'apprentissage des langues vivantes : de jeunes enfants entendants profitent d'une poignée de signes dans les crèches, tandis qu'au bout du

126 NDT : dont la valeur ou l'importance est considérée comme moindre, indépendamment de toute représentation quantitative.

127 Définition issue de Christiane Rochefort, « Présentation de la traduction française », in *Scum Manifesto - Valérie Solanas*, La nouvelle société, 1971, <http://1libertaire.free.fr/Genre10.html>.

128 Citée dans Rebecca Solnit, « Brève histoire du silence », in *La mère de toutes les questions*, Éditions de l'Olivier, 2019.

129 NDT : en sociologie, l'habitus désigne une manière d'être, une disposition sociale incorporée dans un comportement

curriculum scolaire, les personnes sourdes peinent à trouver un emploi avec leur langue. On apprend l'anglais à l'école, et pourtant il y a deux fois plus de sourds que de britanniques en France¹³⁰. Cette manipulation des chiffres ne considère pas l'étendue de l'anglophonie, ni l'utilisation de l'anglais comme langue de communication internationale, mais cela donne à voir qu'il y a des "langues qui comptent".

La séduction qu'exerce la "langue de l'autre" peut participer à sa reconnaissance. Pour autant, la langue comme objet de désir ne fait pas toujours des locuteurs et locutrices concernés des sujets dont on aurait à considérer les désirs. L'évolution et la diffusion des langues est prise dans des histoires complexes de migrations, de colonisations, de mondialisation des échanges et de technologies de la communication. On pourrait à cette échelle s'inquiéter de l'appauvrissement de l'écosystème des langues, pourtant il reste vivant et dynamique si on le regarde à l'échelle individuelle.

Inventivités du quotidien

Au sein des foyers, la coexistence de plusieurs langues confirme que certaines prévalent dans les échanges. Mais elle donne aussi à voir une multitude de stratégies individuelles, de manières de composer avec la norme. Des travaux de sociolinguistique¹³¹, qui étudient les mixités conjugales et la transmission dans des familles plurilingues¹³², ont montré une variété d'ajustements et de stratégies opérées par les individus pour équilibrer éthiquement les rapports familiaux au-delà des obstacles posés par les normes de la société de référence. Leurs observations portent sur ce qui se joue dans la communication et la transmission des langues au sein de groupes familiaux, sur les choix opérés en fonction des contextes sociaux. Elles mettent en évidence que l'idéologie dominante selon laquelle une personne devrait transmettre et parler la langue de son appartenance ethnique, est contrariée par d'autres réalités. Il y a une réalité fonctionnelle : on s'adapte au plus grand nombre de locuteurs, ou du moins à la langue qui bénéficie du meilleur statut social. Il y a une réalité genrée : les femmes s'adaptent plus fréquemment à la langue de l'homme, mais concilient aussi les attentes en présence en endossant le rôle de négociation, d'éducation, d'interprétation. Il y a enfin les réalités politiques, qui amènent à des choix plus ou moins conscients : celui de ne pas véhiculer les valeurs associées à une langue maternelle, ou revendiquer une certaine identité culturelle. Quelle que soit la situation, la présence de réseaux sociolinguistiques à l'extérieur du foyer vient soutenir (ou contrarier) les pratiques internes.

Même lorsqu'une langue est choisie ou privilégiée, l'étude des configurations de communication quotidienne montre que les langues continuent de cohabiter selon une diversité de pratiques. Ainsi, l'élaboration d'une typologie d'agencements de communication dans une famille bilingue français/langue des signes a montré¹³³ : l'alternance parole ou langue des signes en fonction de la présence ou non d'un·e sourd·e dans l'espace de communication / l'aménagement de temps privilégiés pour chaque langue / la superposition des prises de paroles simultanément dans les deux langues / des pratiques d'interprétations / des variations en fonction de l'interlocuteur-cible.

En somme, malgré l'action normative, les individus continuent de se réapproprier les langues et d'en produire des variations à partir de leurs usages sociaux et des nécessités de penser leurs propres expériences. S'il existe des normes et des dynamiques d'assimilation et d'unification, de l'autre côté des formes « s'inventent au quotidien »¹³⁴.

130 Selon les chiffres de l'INSEE, 302 900 sourds profonds en 1999 et 148 000 britanniques en 2016.

131 La sociolinguistique s'intéresse aux relations entre les phénomènes linguistiques et sociaux, inscrit les usages de la langue dans des rapports sociaux. Elle décrit ses variations à échelle microsociale (interindividuelle) et macrosociale (communautés).

132 Deprez, Varro, et Collet, « Introduction ». op. cit.

133 Sophie Dalle-Nazébi, « Quand le bilinguisme entre dans la famille avec la naissance d'un enfant - Langue des signes et français au quotidien », *Familles plurilingues dans le monde. Mixités conjugales et transmission des langues*, Langage et Société, n° 147 (2014): 23-34.

134 Michel De Certeau, *L'invention du quotidien - 1/Arts de faire*, Gallimard, 1990.

*

L'inventivité des lieux de cohabitation, les stratégies qu'élaborent les individus dans leurs interactions, voilà ce qui constitue la matière à penser de cette recherche. Nous tenons là le sujet. Cette matière est celle utilisée pour donner forme à un tout petit objet. Un tout petit objet qui peut faire écho aux réalités genrées éclairées par la sociolinguistique : il y a des personnes qui se soucient de concilier les langues en présence.

Les réflexions de la partie précédente se sont formées en vase clos, à partir de lectures. Dans la partie qui vient, l'enquête a accompagné l'élaboration du questionnement. Les formulations se sont déplacées au contact d'autres réalités vécues, puis dans les manipulations de ce matériau.

B – QUESTIONNER UN OBJET – QU'EST CE QUI AGITE LES PASSEURES ?

« Qu'est-ce qui fait question ? Qu'est-ce qui fait problème ? Qu'est-ce qui fait différence ? Qu'est-ce qui est problématique ? Toutes ces questions vont progressivement donner forme à la recherche. Elles ne sortent pas toute faites de la tête du chercheur. Le sociologue "découvre" ses questions (dans le double sens du terme, à savoir "trouver" et "rendre visible") en observant et en interagissant... en étant présent et en "menant l'enquête". Des questions émergent. Ce sont toujours des petits événements. Quelque chose fait "tilt". Une réalité étonne. Une parole détonne. Une observation intrigue. Et, chacune de ces situations est l'occasion de formuler des questions. »¹³⁵ (P.N Le Strat - « En quête de questions »)

Ayant éprouvé cette manière de « découvrir » les questions, la manière de construire la problématique a consisté à garder trace de ces "tilts", étonnements, détonations, et tout ce qui pouvait résonner dans l'élan de la recherche. Dans cette partie, l'objet de recherche continue de se déplier : il y a des personnes qui *font contact*, qui observent et participent à l'inventivité des interactions et à leur équilibrage éthique. L'objet devient le *faire passeure* : leurs pratiques et ce qui les met en mouvement.

Le terme de *bricolage* a pris le relais de "l'inventivité langagière" et a ouvert les propositions d'entretien. A l'exploration de leur contenu, j'ai découvert qu'il était moins affaire d'approximation que de spécialisation, que malgré leur apparence disparate, les pratiques étaient décrites avec finesse. J'ai alors parlé d'*habiletés*. Des habiletés composées, éprouvées, ajustées aux besoins de la cohabitation. Mises en vis à vis dans des tableaux, je leur ai trouvé des effets de cohérence, et donné la forme d'un *métier*. Un métier comme une hypothèse : et si toutes ces pratiques désignaient un rôle et des manières de faire, alors lesquelles, et comment le nommerait-on ? Plus qu'une hypothèse, "passeure" est devenu une fiction pour mettre en voix les réalités sociolinguistiques esquissées plus haut à propos du sujet.

Alors qu'il m'importait de rendre visible ces pratiques, de mettre "en valeur" les qualités et l'éthique des passeures, d'autres réalités me rappelaient que ces gestes étaient peu "valorisés". Des réalités discrètes dans les matériaux collectés, mais saillantes dans les médias¹³⁶. Faire tout ça¹³⁷ fatigue. Et pourtant les personnes font, quand même. Pourquoi : c'est là que "une réalité détonne". C'est là que – une fois évacuée l'approche par l'hypothétique commun – les questions se sont mises à faire parler les sujets et leur manière de percevoir ces réalités. A leur échelle.

135 Pascal Nicolas-Le Strat, « En quête de questions », *Fabriques de sociologie* (blog), juin 2018, <http://www.pnls.fabriquesdesociologie.net/en-quete-de-questions/>.

136 Les métiers du soin, de l'accompagnement, se trouvaient à ce moment là sous le feu des projecteurs d'une crise sanitaire. Dans un documentaire tourné à cette période, on voit des auxiliaires de vie tenir des horaires épuisants, insister sur la nécessité du lien avec les personnes qu'elles visitent et affirmer quelque chose comme : mais moi j'aime ce métier, il n'est pas question que j'arrête. Gilles Perret et François Ruffin, *Debout les femmes* (Les 400 clous - Jour2Fête, 2021).

137 NDT : expression d'un ensemble de choses, pas assez décrites pour importer dans le discours. C'est justement cette imprécision qu'il s'agit de regarder. Car tout ça, ce n'est pas rien.

1 - Bricolages : agir avec les moyens du bord et avec style

« Ici, quels sont les bricolages langagiers ? ». C'est la question d'accroche des entretiens. Elle a été inspirée par la lecture d'un récit d'expérience dans une famille où une sœur met en lumière la richesse des langages bricolés avec son frère, Martin.

« Un mode de communication singulier s'est forgé, au gré des nécessités du quotidien et à l'écart des méthodes scientifiques. Loin d'être inexistantes, les paroles de Martin étaient simplement déplacées – campées aux commissures de la langue. [...] Plus que tout, Martin avait une relation corporelle, tactile et affective au monde, et son langage, au-delà des mots et des gestes, en était profondément imprégné. »¹³⁸

La nécessité d'entrer en relation amène à tisser à partir de l'existant, au-delà des mots, ou de l'usage normé du langage, en marge d'un regard médicalisé ou éducatif.

« De manière générale, les « handicaps » sont dits en terme de pathologie, déficience, diagnostic, thérapie... En revanche, bricolage, inventivité, joie, spontanéité sont absentes du dictionnaire de la différence humaine et des productions écrites à ce sujet. Pour les "troublés du langage", l'enfance est balisée de rééducation, voire de réhabilitation, tandis que leurs parents sont soumis à des injonctions qui les conduisent à disséquer leurs attitudes et façons de s'adresser à eux ou de les regarder. Les techniques éducatives et l'orthophonie sont utiles bien sûr – nombre de personnes ont les ressources cognitives pour acquérir une langue. Mais parallèlement, les langages bricolés qui naissent des interactions affectives quotidiennes sont dédaignés, dévalorisés, alors que ce sont eux qui créent une possibilité de communication. »¹³⁹

Plutôt qu'à "réhabiliter" une langue troublée et qu'elle rejoigne à tout prix la langue stabilisée, l'effort est mis à construire un pont vers le monde de l'autre. A entrer en relation en accordant une valeur aux moindres petites traces de langage. Cette manière de composer à partir de la matière à disposition – ou disponible – fait écho à une définition du bricolage, empruntée à Claude Lévi-Strauss dans *La pensée sauvage*. « Le propre du bricolage est d'élaborer des ensembles structurés mais en utilisant des résidus et des débris d'événement : des bribes et des morceaux, témoins fossiles de l'histoire d'un individu ou d'une société ». ¹⁴⁰ Elle est issue d'un *Éloge du bricolage*, qui met l'accent sur un agir qui n'a pas d'autre ambition que d'être utile pour les besoins de l'ici et maintenant. Comme ce pont fait de bribes de langue, qui relie et permet de circuler. Même si des langues un peu trop imposantes – ou imposées – ne passent pas, cela reste un aménagement du monde qui convient aux usages des concernés.

« Refaire le monde. Peut être pas le grand, mais au moins le mien. C'est le sens du bricolage, trop souvent attribué à celles et ceux qui ne savent pas vraiment, qui n'ont ni plan, ni moyen. [...] La définition du bricolage met en avant l'idée d'un arrangement avec "les moyens du bord". [...] L'arrangement final ne sera jamais tel qu'espéré, ni que tel autre qui lui aurait été préféré, mais il est considéré comme satisfaisant dès lors qu'il "marche" sans exigence de performance spécifique. »

Ce sont là des pratiques qui s'inscrivent dans la particularité d'une relation ou d'un contexte, sans l'ambition de faire modèle, sans « désir de faire science, et de régner au nom de la vérité sur les autres modes de pensée et de vie » ¹⁴¹. Pas ce mode de pensée majoritaire. Ces pratiques sont du côté d'une pensée mineure « qui se lie au style et à la tactique, et conçoit donc toujours l'éventualité d'autres manières, d'autres constructions de vérités que la sienne propre ».

138 Mathilde Blézat, « Son frère il parle pas - Bricolages langagiers en famille », *Quiproclash ! Mordre et se faire mordre la langue*, Panthère Première, n° 01 (Automne 2017): 36-42.

139 Blézat. Ibid.

140 Pierre Mercier, « Éloge du bricolage pour faire et refaire notre monde », *L'homme naît et continue à naître du bricolage*, Blog d'Etienne Duval, s. d.

141 Citation de Valérie Marange. Mercier. ibid

Quel style et quelles tactiques : c'est ce que j'interpelle dans l'enquête en mobilisant ce terme. Comment vous bricolez avec les langues ici ? Un terme qui autorise l'expression des singularités, et suggère cette piste éthique : comment ne pas imposer sa langue et faire de la place à celle des autres.

2 - Habiletés : agir avec habitude et précision

Il y a en effet du "bricolage" sur le terrain d'enquête. Mais les gestes ont tellement été répétés, la pensée entraînée, que la souplesse et l'agilité écartent petit à petit toute idée d'approximation. Sauf parfois, peut-être, dans la manière d'en parler. Avec l'habitude vient l'habileté.

L'habileté renvoie à *une qualité d'adresse, d'intelligence, de compétence* dans une activité demandant l'acquisition et l'application de techniques, ou dans le choix des moyens pour arriver à une fin. Comme le bricolage, elle est synonyme de débrouillardise, mais elle implique une maîtrise, un savoir-faire (je fais, mais en faisant je sais ce que je fais). Ce sont *des manières d'agir adroites et opportunes*, qui se saisissent des occasions pour en faire le meilleur usage. Les habiletés font passer les gestes bricolés dans le registre de la précision : ils font preuve de méthode et tendent vers une exigence de qualité. Une exigence qui pourrait verser du côté de l'ingénierie. Sauf que la formation des habiletés chez les personnes enquêtées relève d'un entraînement plutôt artisanal du type « c'est en forgeant que l'on devient forgeron·ne ».

C'est en passant que l'on devient passeure. Si passeure est un métier, il est en devenir permanent, toujours à confirmer par son geste. Et en même temps, juste par ce geste, le fait de passer nous *fait* passeure. Il peut arriver que les strates accumulées de tous ces gestes autorisent à l'être, à un moment donné. Mais, même sans être-passeure, tout le monde n'est pas pris dans ce devenir-passeure : tout le monde ne s'y est pas entraîné de la même manière. L'interrogation sur les agencements qui entraînent¹⁴² les habiletés a produit une formule mathématico-sémantique. L'habileté y est le dénominateur-racine commun.

Habileté = Habit + Habitude + Habitat. Si nous traduisons de manière littérale – ou littéraire – à partir d'approximations étymologiques cela donne : la *facilité à manier* (habilis) serait la somme de déclinaisons de *manières d'être* (habitus) sociologiquement tissées ensemble : un habit (manière de se re-présenter, un rôle) et des habitudes (manières d'agir répétées) situées depuis un habitat. L'habitat comme le lieu, mais ici aussi comme langue d'où l'on se tient, où l'on demeure.

Le milieu social et les trajectoires de vie esquissées par les personnes enquêtées montrent que l'exercice d'habiletés, même s'il paraît évident, trouve un ancrage dans des apprentissages lointains. De ceux que l'on a oublié, parfois rapportés par des récits. Mais si la manière d'apprendre a été oubliée, les pratiques n'en sont pas moins opérantes. Les décrire permet de les reconnaître, et de déployer la singularité de ces techniques exercées *en situation d'implication affective* – en comparaison avec les techniques qui font référence dans un cadre professionnel (et qu'il est d'ailleurs difficile de tenir hors d'affect). Les décrire, c'est aussi les rendre préhensibles, et engager la possibilité de leur réappropriation. Car à les nommer, c'est un métier qui peut prendre corps.

3 - Métiers : agir avec savoir-faire et mystère

Passeure n'est pas catégorisé au Répertoire Opérationnel des Métiers et des Emplois¹⁴³ de Pôle Emploi. Les personnes enquêtées ont d'autres métiers. Des activités "professionnelles" situées dans les secteurs du spectacle (comédienne), des services à la personne et aux collectivités (animatrice, cadre dans l'éducation nationale, orthophoniste), mais aussi du commerce (libraire) ou de l'hôtellerie (cuisinier). Alors de quoi relève une pratique de passeure ? De l'effort laborieux ou de l'amour du geste ?

142 NDT : entraîner, à la fois comme "processus" d'entraînement et comme "conséquence" entraînée par une cause.

143 En réalité, le code 17569 propose l'intitulé « passeur/passeuse de chaîne en industrie textile », classé en H-24-13, ce qui correspond dans l'arborescence à Industrie > Cuir et textile > Préparation de fils, montage de métiers textiles. Cette connivence avec les gestes de tissage redonne de la matérialité à la dimension symbolique de ce rôle. Source : https://www.pole-emploi.org/files/live/sites/peorg/files/documents/Statistiques-et-analyses/Open-data/ROME/ROME_ArboPrincipale.xlsx consulté le 31/10/2021

LE TRAVAIL – dont l'étymologie renvoie à la torture – est connoté d'effort ou de dur labeur. C'est l'activité humaine qui permet la modification, la création, la production de nouvelles choses, de nouvelles idées, ou la transformation de soi par l'apprentissage. Cette activité est régie par des codes et des lois, et engage une rétribution.

L'AMATEURISME – dont l'étymologie se rapporte plutôt à l'amour et au plaisir – est comparable à l'activité professionnelle mais se distingue par l'absence de rémunération, la moindre régularité ou la moindre qualification de la personne qui l'exerce. Elle peut être connotée comme de moindre qualité. Cette activité est cultivée pour un plaisir esthétique, par passion ou curiosité.

Le travail est l'activité qui met en balance comptable la valeur de ce qu'elle produit, et ce qu'elle coûte en énergie à la force de travail. L'amateurisme est la manifestation d'un élan vers quelque chose qui représente une valeur pour l'amateur·e, une activité qui tire son énergie de son objet de prédilection. Ici c'est l'individu qui détermine la valeur, là où l'échange de valeur du travail est accordé socialement. L'agir qui agite les passeuses emprunte à ces deux définitions. Comme le travail, l'activité produit une transformation du monde et de soi ; comme l'amateurisme, elle est portée par un désir de faire qui se déploie en discontinu ou en informel. Du point de vue de la rétribution, c'est plutôt un agir discret, ou du moins sa reconnaissance sociale se niche dans les plis des relations qu'il engage. Il n'est pas régulé institutionnellement, si ce n'est éventuellement par la loi 1901 qui formalise les dynamiques associatives.

Pour les institutions de l'emploi, passeuse n'est pas un métier. Les fiches-métiers du ROME se déclinent en compétences, elles-mêmes détaillées en savoirs-faire et savoirs, mais celles des passeuses restent un mystère¹⁴⁴. Mais Pôle Emploi n'a pas le monopole de la définition du métier, et celle des dictionnaires ouvre d'autres pistes.

LE MÉTIER est une *activité manuelle ou mécanique nécessitant l'acquisition d'un savoir-faire, d'une pratique*. C'est un mode d'existence, une manière d'être : un *rôle social, intellectuel, politique joué dans la société*. Celui-ci est alors fondé sur le savoir-faire acquis par l'expérience.

Le métier n'est ni l'emploi, ni la profession, ni même une situation. Il se situe du côté du rôle. Et le rôle, même s'il peut être prescrit, reste délicat à classer car il comporte une marge de manœuvre pour l'individu qui conduit son agir. Une marge de jeu, et une marge de "je", qui permet à la subjectivité de s'exprimer au travers de ses manières de faire. Pour Daniel Hazard, c'est là que s'exprime un rapport singulier au monde.

« Le mot métier a une double étymologie. D'une part, il viendrait de "ministerium, ministère" qui signifie service à autrui, qui veut dire également charge qui crée des devoirs. [...] Exercer son ministère serait rendre service à des gens qui partagent la même idée, les mêmes valeurs. Le ministère signifierait également l'action de quelqu'un qui sert d'entremise entre deux personnes. [...] D'autre part, le mot métier viendrait du mot "mystère" dont la définition est "quelque chose qui est caché, qui existe, mais qui n'est pas encore révélé". »¹⁴⁵

Sa composition étymologique l'amène à cette définition : *« exercer un métier, c'est tenter de révéler son mystère en services à autrui. »* Si l'agir est discret, c'est donc qu'il n'a pas encore été révélé. Cela fait écho au processus des devenirs, sauf que dans ce cas ce n'est pas en passant que l'on devient passeuse. Ce n'est pas en agissant que l'on devient (peu importe le métier). C'est en révélant, en dé-cachant que l'on découvre un métier. On devient dans un même mouvement ce que l'on voit et ce dont on parle. C'est à cet endroit que la recherche rejoint le langage et son pouvoir performatif. Puisque parler – ou montrer par des signes – est une activité qui fait passer l'invisible du côté du visible, alors les récits participent à donner forme à ces agirs.

144 Sauf si l'on reprend l'exemple de la note précédente, et la fiche-métier H2413. On peut y découvrir que les savoirs-faire "de base" des passeuses consistent à : disposer des fils ou bandes dans un machine de bobinage ou un métier, contrôler la régularité de l'enroulement des fils, des mèches de fils mis sur les supports, régler la vitesse et la tension des équipements auxiliaires du métier, rattacher les fils entre eux (constitution de mèche, réalimentation, intervention en cas de casse, ...)

145 Hazard, « De quel métier suis-je porteur ? L'atelier du métier intime » - op. cit.

4 - Dire c'est faire, mais il s'agirait d'agir

A partir des définitions précédentes, et des problèmes qu'elles posent, je peux préciser quelques hypothèses concernant l'objet du *faire passeure*. L'agir des passeures implique une manière de bricoler en utilisant les moyens du bord, avec un certain style qui ne tend pas à s'imposer comme modèle. Il s'inscrit dans l'habitude acquise par des expériences sociales, qui procure des habiletés. Enfin, passeure est un métier dans la mesure où des savoirs-faire sont reconnaissables, tout en étant spécifiques au rôle (à la manière singulière de le jouer) des personnes. C'est un métier qui se réalise en faisant, mais – puisque "*dire c'est faire*"¹⁴⁶ – il se réalise aussi en se racontant.

A partir de là, plusieurs questions.

Si passeure est un rôle, alors comment les personnes enquêtées interprètent-elles ce rôle ? Interpréter s'entend ici à la fois comme *manière de jouer* – comment s'y prennent-elles pour faire – et à la fois comme *donner un sens* : qu'est ce qu'elles en pensent, comment elles se le racontent. Comment composent-elles avec la vulnérabilité de ce rôle qui est par définition indéfini¹⁴⁷, avec sa place intermédiaire parfois trouble, avec la fragile intercompréhension et l'incomplétude inhérente au langage qui sont au cœur de leurs pratiques ?

Comment penser cet agir dans un système de circulation de valeurs, à la fois matérielles et symboliques, à la jonction des définitions du travail et de l'amateurisme (ou en dehors d'elles) ? Si *quand on aime on compte*¹⁴⁸, alors qu'est ce qui importe, qu'est ce qui a de la valeur. Si agir est un effort alors qu'est ce qui en vaut le coût ? Et si c'est un plaisir, quel est son prix ?

Comment les savoirs-faire, les habiletés acquises par l'expérience transforment-elles – au-delà du monde sur lequel elles s'exercent – la personne qui œuvre ? Comment, et à quelles conditions, des sujets se réalisent en réalisant ? *Réaliser* comme *donner forme dans le réel*, faire exister et traduire en actes.

Enfin, puisque ce terme insiste, qu'est ce que l'agir ?

AGIR. Sa racine indo-européenne *ag- signifie "pousser devant soi", et le latin *agere* signifie "conduire" puis "agir, faire". Le grec *agein*, "conduire", a formé les termes qui finissent par -*agogue*, comme pédagogue. Sa déclinaison *agitare* "pousser fortement" a produit l'agitation. L'agir, quand il n'est pas un verbe est le *pouvoir propre à l'homme de transformer ce qui est, de s'exprimer par des actes*. En philosophie c'est un concept qui désigne cette force qui porte le désir.

L'agir serait un moyen d'expression, le langage par les actes. C'est un *faire* où *il s'agit* de faire, c'est-à-dire un *faire* qui importe. Et en même temps, si l'on tente de suivre un Fernand Deligny dans ses « lignes d'erre », l'agir est dépourvu d'intentionnalité, il *advient* ou se *trouve suscité* mais jamais il ne joue de rôle social. « *C'est que de l'agir, il n'y a rien à en faire* »¹⁴⁹.

Qu'il n'y ait rien à en *faire*, d'accord, mais que peut on en *dire* ? Cela me ramène aux étonnements latents qui soutiennent mon regard¹⁵⁰ :

Pourquoi les gens font ce qu'ils font, c'est quand même intrigant. Toutes ces manières de composer avec une réalité matérielle têtue, encombrante, fatigante, contrariante. Malgré elle. Le motif qui revient, celui même qui motive mon propre agir pourrait tenir dans cette petite phrase toute bête : je ne peux pas ne pas. "Je ne peux pas m'en empêcher"¹⁵¹. C'est physique. Quelque chose a été appris dont on ne se souvient plus, et soudain face à une certaine situation "les lumières s'allument" et voilà que l'on réagit. "Bougez pas, j'arrive". On joue un rôle, on prend une place. Un rôle qui se répète, se déplace. Peut-on sortir de cet agir, qui réagit au

146 En référence à la [performativité exposée par John Austin](#) – voir page 36

147 NDT : cette indéfinition est entendue comme "absence de" définition, au sens formel, comme geste de classification institutionnelle et détermination des rapports hiérarchiques.

148 En référence au [postulat que je pose en fin d'autobiographie raisonnée](#), pour tenter un pas de côté par inversion vis à vis du bon sens commun "quand on aime on ne compte pas" qui légitimerait des formes de travail gratuit.

149 Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*. op. cit.

150 Voir annexe n°16 – Du jeu dans l'agir, du corps dans la pensée – page 166

151 Les phrases entre guillemets sont extraites de discussions avec différentes personnes, dont les paroles ont fait écho à mes étonnements.

quart de tour. On peut tenter. Sauf qu'il met en mouvement, alors on le suit. Quitte à faire des détours.

L'agir pourrait être la partie immergée du faire. Quelque chose de caché, même aux corps traversés par cet élan. Quelque chose qui a à la fois tout et rien à voir avec les motivations ; entre celles qu'on affiche pour répondre à une attente extérieure, comme dans les lettres dites "de motivation", et celles qui font faire autre chose, sans préméditation, et qui se passent bien de tout détour par le langage. Il y a parfois de drôle de généalogies dans les dictionnaires d'étymologie, car le mot "cacher" serait un cousin éloigné de "agir", avec sa racine latine *coacticare*, "serrer". Je ne pourrais donc sans doute pas dire grand-chose de l'agir – et probablement que les passeuses ont intérêt à maintenir certaines choses dans l'ombre et la clandestinité – mais à partir des récits émergés il y aura à se demander où se situe la nécessité d'exposer, de mettre en lumière, de nommer.

*

Bricolages, habiletés, métier, agir. Le cheminement qu'a pris le *faire-passeuse* est passé des approximations dominicales aux concepts philosophiques existentiels. Mais une cohérence se tient, avec à la fois les "moyens du bord", la singularité et la spécialisation d'un geste, et le rôle. Ces questions se travailleront dans l'analyse, plus particulièrement dans le chapitre 6.

* * *

« Ça fait un gros bocal plein de langues. Mais c'est cool. » C'est ainsi que Julia réagit à l'exposé du sujet de la recherche lors de l'entretien, et cela résume bien la densité de la matière à question. Lorsque je me tourne vers elle, et les autres personnes enquêtées, la recherche n'en est encore qu'au premier affûtage de l'agir, celui du "bricolage". À l'issue du cheminement de ce chapitre, l'objet tient debout, la problématique est aiguisée.

À l'issue de cette première partie – autobiographie raisonnée, terrain, questionnement – c'est même une recherche qui se tient. Il y a une actrice-praticienne qui prend des rôles de passeuses mais dont l'agir est publiquement hors-service. Il y a une zone de contact qui prolifère de tentatives de mises en relations entre des mondes séparés (par exemple : entre sphères publiques et privées). Deux piliers auxquels la chercheuse a accroché un vaste thème sur la circulation des langues, qui a lui-même abrité un objet de recherche sur les pratiques saillantes des passeuses. De ce petit objet, plusieurs usages se sont trouvés possibles : bricolages inventifs, artisanat habile, métier mystérieux... mais il a aussi permis d'y repérer l'*agir* sous sa surface. L'agir qui rôde en sous-marin, et qui met toutes ces modalités de l'agir en mouvement. L'actrice-chercheuse, rassurée de ne pas être hors-service sous sa surface, a ainsi trouvé l'élan de sortir prendre l'air pour récolter d'autres faits, d'autres voix de passeuses qui permettront d'aménager plus confortablement les quelques murs fraîchement dressés de cette recherche.

ENTRE-DEUX : CLÉS DE CONTACT

L'entre-deux pourrait se résumer à son tiret. Au signe qui relie l'entre et le deux. Le "trait d'union". C'est le point de contact entre des choses qui semblent séparées : deux territoires, deux langues, deux chaises, le masculin et le féminin, peut-être même papa et maman, le corps et l'esprit, le bord du lavabo et le bord du carrelage, la nature et la culture, Superman et Clark Kent, la vie et la mort. Entre-deux, mais peut-être entre-trois, ou quatre, ou plus. C'est un lieu qui hérite d'une histoire binaire – l'un ou l'autre – mais où s'expérimentent les multiples variations de la mise en rapport. L'un et l'autre, ni l'un ni l'autre. L'un sans l'autre, l'un dans l'autre. L'un-l'autre, l'un~l'autre, l'aautnre. Etc - - -

« *L'indiscipline règne, semble t'il* ». La coupure est « *sans cesse surmontée, elle génère plus de ruses et de tactiques que de difficultés.* »¹⁵² Même si nous sommes infecté·es par un ensemble d'histoires de coupures qui séparent le corps et l'esprit¹⁵³, pourtant « *quelque chose passe malgré tout* ».

« *La communication est possible, elle a toujours eu lieu, elle est ourlée de mystère, d'énigmes inépuisables, d'intraduisibles aussi, mais enfin de malentendus créateurs. Elle n'a pas la fluidité d'une discussion de café, mais elle n'en est pas moins riche de sens.* »¹⁵⁴

(Morizot, 2020)

Jérémy Damian choisit d'explorer la pluralité des manières de franchir cette faille, mais sans chercher à la combler. Pas question de substituer le mythe de la fusion à celui de la coupure : « *ni écarts insurmontables, ni continuités spontanées, je préfère m'engager en privilégiant une autre version : celle qui conserve son caractère énigmatique de ce qui fait à la fois coupure et liaison.* »

Nous sommes ici dans la zone de contact entre la première et la deuxième partie. Entre "construire une recherche" et "habiter un métier". L'occasion de donner à voir leurs porosités. Dans la première partie, un métier (de chercheuse ou de passeuse) s'habite déjà dans la manière de construire, par exemple dans cette place aménagée dès le seuil pour une voix de traductrice en note de bas de page¹⁵⁵. Dans la deuxième partie, la construction continue, et de manière autrement laborieuse que la pose de fondations et d'états : l'accumulation de matériau, la manipulation de données et leur assemblage est un vaste chantier.

.

152 Damian, « Somatonautologie. Hacker le problème corps/esprit ». op. cit.

153 C'est une des coupures prises comme exemple. Jérémy Damian s'appuie sur les philosophies rationalistes occidentales : « Au monde physique, la physicalité et les surfaces ; au monde mental, l'intériorité et les profondeurs ». La coupure concerne également la conscience, isolée dans une enveloppe corporelle, qui est séparée des autres consciences.

154 Morizot, *Manières d'être vivant*. op. cit.

155 NDT : Car c'est en traduisant que l'on devient traductrice.

DEUXIÈME PARTIE

HABITER UN MÉTIER (AVEC UNE RECHERCHE)

DEUXIÈME PARTIE : HABITER UN MÉTIER

La recherche construite dans la première partie est maintenant habitable. Peut-être suis-je aussi *habitée* par cette recherche. Si « *la langue qui nous habite nous fait penser* »¹⁵⁶, alors les questions qui m'habitent me font chercher. C'est de ça qu'il s'agit dans cette deuxième partie : équipée de questions, partir en quête d'autres langues, et tenter de traduire toute cette matière à penser en analyse.

Cette partie comporte la description de la méthode de recherche, d'enquête et d'analyse, qui se distingue par ses gestes de traduction, mais qui s'essaie aussi au tissage (chapitre 4), l'exploration du contenu du matériau récolté, qui prendra la forme d'un territoire, passé au peigne fin d'une lecture archéologique, cartographique et satellite (chapitre 5), et enfin une tentative de déterritorialisation où seront tracées des pistes pour comprendre l'agir-passeuse : celle des jeux de rôles et celle d'une expression en actes (chapitre 6).

Chapitre 4 – Une méthode en traduction

Les questionnements propres à la recherche imprègnent ceux sur la méthode. Tandis que je m'interroge sur « comment traduire », je constate que ma méthode relève de la traduction. Faire recherche consiste en effet à composer avec plusieurs langues : écrit, oral, gestes observés. Voix des personnes enquêtées, voix de l'écriture, voix d'auteurs et autrices, et échos de lointaines paroles. Et comme une bonne traduction n'existe pas, que toute traduction est à retraduire pour chaque nouveau contexte, la méthode se retraduit ici dans chaque nouveau geste.

La présentation de la méthode est une mise en récit a posteriori de la manière dont s'est déroulé le processus de recherche. Il y a des écarts entre les intentions initiales et la réalité de l'expérimentation. Des écarts où s'apprennent des manières de faire, où se questionne la posture de chercheuse, où le réel contrarie ce qui était projeté.

Elle comporte trois parties. La première est transversale et décrit les gestes de recherche qui s'entraînent chemin faisant, dans des manières qui ressemblent à celles des passeuses, travaillées par des délibérations éthiques sur la juste restitution d'une parole ou d'un geste. La deuxième porte sur le moment de l'enquête, où s'expérimente la relation d'entretien, que je cherche à qualifier sous différents aspects. La troisième porte sur le moment d'analyse de la récolte, et la manière dont ont été tissés ensemble les différents matériaux.

A – ENTRAÎNEMENT AUX GESTES DE RECHERCHE

Je me représente la recherche au travers d'un geste de traduction de langues à l'écrit. En cela les gestes de la chercheuse disent un peu du métier de l'actrice.

Au cours du processus, j'ai gardé trace de ces manières de m'y prendre. Ce qui se raconte au fil du journal de recherche donne matière à décrire des "gestes" d'enquête en apparence simples, comme enregistrer, retranscrire, observer ou décrire¹⁵⁷. Ces gestes décortiqués racontent le métier en train de se penser au travers de la pratique de recherche. Notamment un certain souci de justesse dans l'interprétation, malgré l'impossible équivalence, compensée par un récit de la méthode qui situe le point de vue d'où s'élabore la traduction.

De même que les habiletés répétées finissent par donner forme à un métier, la forme de cette méthode s'appuie sur des habitus et des habitudes entraînées dans d'autres pratiques que celles de la recherche.

156 Référence à Charlotte Herfray, « La langue qui nous habite nous fait penser », in Clinique de la déshumanisation, par Jean-Richard Freymann, Erès, Hypothèses, 2011, 27-42

157 Le geste d'enregistrer s'affiche comme « geste pour différer le traitement des données et libérer la mémoire vive en annexe n°9 – Sur le bout de la langue – décembre 2018 – page 144

1 - Retranscrire des paroles : négocier entre le signifié et le signifiant

Le travail de retranscription a suscité de nombreuses délibérations entre l'oreille qui écoute la bande et la main qui tape les caractères au clavier. Retranscrire, c'est déjà traduire¹⁵⁸. C'est rendre de manière graphique, visuelle, une matière orale, sonore. C'est découper en mots les flots de phonèmes qui s'écoulent au casque, pour en faire des unités de sens. Sa fonction est de rendre accessible le contenu qui véhicule du sens (du signifiant) à partir de la musique vocale (le signifié). C'est rendre le matériau sonore malléable à l'écrit, pour l'articuler avec d'autres voix – ici dans une analyse. Ce qu'il reste des différents timbres, volumes, hauteurs, rythmes, pourrait prendre forme de partition. Si je ne garde que les paroles, c'est quand même avec ce souci de rendre sensibles ces nuances dans l'écriture.

Écrire l'oral – choix graphiques

Les entretiens retranscrits que l'on retrouve en annexe sont rédigés d'après les choix suivants.

Le style de police distingue les deux personnes qui parlent, moi en italique. Une ligne est sautée à chaque tour de parole. En cas d'intervention courte qui s'insère dans l'énoncé de l'autre des barres viennent / *suspendre la parole* / avec le changement du style. La barre seule collée à la fin d'un mot sert à signifier un mot interromp/ laissant inachevée la proposition, auquel se substitue un autre terme, ou un retour en arrière dans le chemin de pensée.

Des parenthèses mentionnent (rire) ou (*rire*) selon la personne qui rit. Ou (rires) si les deux rient. Rire : *expression de la gaieté par l'expression du visage, par certains mouvements de la bouche et des muscles faciaux, accompagnés d'expirations saccadées plus ou moins bruyantes*. Dans sa définition, Le Petit Robert associe ce mouvement physique à la gaieté plutôt qu'au désespoir, ce qui constitue une interprétation culturelle de l'émotion associée. Quand je le mentionne, ce n'est que pour décrire l'expression sonore, sans nuances de forme ni d'intensité, sans supposer du ressenti de qui l'accompagne. Il y a des rires, c'est tout. Il y a aussi des (sourires), des rires qui n'éclatent pas mais s'entendent à une légère hausse de la hauteur de la voix et à la modification du timbre.

Les silences ont d'abord pris la forme de parenthèses (temps) et (silence), indiquant une absence de vibration vocale, plus ou moins longue. Sur les dernières retranscriptions j'ai choisi de plutôt laisser des espaces proportionnels à la durée de silence. Un vide sur la page pour donner à voir le vide sonore de la bande. Les sons d'hésitations, les mots qui trébuchent avant de s'arrêter sur un autre mot ne sont pas retranscrits en phonétique approximative (comme *eah*) ou par la répétition des mots. Ce sont les points de suspension qui signalent la pensée qui tâtonne dans la langue...

D'autres parenthèses servent à : émettre des réserves sur la justesse des mots retranscrits car flous à l'oreille (...), noter des bruits environnants, rajouter des petits mots non prononcés mais qui précisent dans l'écrit ce qui était clair à l'oral. Par exemple, un rajout de la négation qui est ambiguë avec le "plus" dont on entend pas le S qui sonne ou pas à l'oral. Des guillemets sont utilisés pour détacher un mot de l'énoncé : c'est un mot qui est mis en exergue en tant que signe, pour dire le mot « mot » - ou sa traduction, sa prononciation, un titre... Dans les autres cas, les mots en d'autres langues sont laissés dans le corps du texte comme faisant partie de la langue de la personne.

La ponctuation – une marge d'interprétation

La ponctuation a deux fonctions. La première est rythmique : elle suit le débit de parole, et le point ferme la phrase quand la voix ferme l'énoncé, en abaissant sa hauteur sur la dernière syllabe. L'autre soutient le propos : elle sert à lier ou délier des unités de sens entre elles, à chaîner des idées pour les démêler d'une pensée qui coule sur un paragraphe entier. Elle soutient l'activité de lecture, qui risquerait de perdre le fil et s'essouffler à rebondir de virgule en virgule, si la ponctuation ne faisait que suivre le rythme de la partition de la parole. J'ai ainsi supprimé de nombreuses virgules

158 NDT : Traduire n'est pas qu'une activité de bas de page. Le souci de comprendre et de faire comprendre se retrouve aussi en annexe, pages 3 à 140 : 533 minutes d'enregistrement traduites en 471865 caractères – soit 88409 mots, soit une moyenne de 166 mots écrits prononcés par minute d'entretien.

"respiratoires" qui coupaient la continuité de l'énoncé. Certaines ont été remplacées par des points. Rupture. La ponctuation est donc à la fois signe musical sur la partition de l'oralité et garant d'un peu d'ordre dans la syntaxe¹⁵⁹.

C'est là que se joue la marge d'interprétation de la transcriptrice, que je donne à lire ce que j'ai compris de ce que j'ai entendu. Avec tous les filtres sur le trajet entre le casque et le traitement de texte : oreille externe, interne, nerf auditif, cerveau, neurotransmetteurs, bout des doigts. Un corps qui fait ce qu'il peut coïncé entre deux technologies. C'est dans les interstices de la ponctuation que ma langue-pensée s'est fait une place. C'est aussi là que j'ai commencé à m'approprier la langue de la personne entretenue et son contenu.

Interpréter le trouble – négociations éthiques

Je n'ai pas toujours compris ce que je retranscrivais. Il est parfois resté des zones de trouble. A force d'écouter le fragment qui m'échappait, le signifié devenait un sample, il n'en restait plus que la musique. C'est une fois que j'ai abandonné toute tentative de comprendre, que j'ai pu entendre à nouveau. Quand j'ai accepté que l'énoncé soit « j'ai eu beaucoup de discuté pour apprendre », j'ai soudain entendu : difficulté. Je ne sais pas ce que j'ai vu ou entendu, mais j'ai *saisi* : « j'ai eu beaucoup de difficulté pour apprendre ». Bien sûr j'interprète, car phonétiquement la personne a clairement *discuté* pour apprendre. Ce qui n'est pas incohérent.

Les paroles de Molla en particulier m'ont confrontée à la question de l'orthojustesse de la langue. Au moment de l'entretien, il parle le français depuis deux ans et son usage m'apprend que ce qui importe dans le français n'importe pas de la même manière dans d'autres langues. Par exemple le genre, placer le bon article "la" ou "le" avant un nom, l'Académie française y tient, mais le fait que ça n'aille pas de soi chez lui me fait relativiser cette évidence. J'ai hésité. Cette langue-là, issue de francophonies africaines, est tellement connotée dans les imaginaires colonisés, que je me suis inquiétée de le faire passer pour un imbécile. Mais corriger jusqu'à déformer une langue – comme le font les sous-titres des reportages sur des langues avec accent – est aussi une manière de nier et d'invisibiliser la singularité de la personne et de son propos, en recalibrant ce qu'il y aurait à en comprendre dans un français correct. Je me suis demandée comment il aimerait se lire, et j'ai cherché à tendre vers une justesse qui permette d'accéder à sa pensée tout en laissant s'exprimer son style de français. Mon arrangement a consisté à rajouter les petits mots qui à l'oreille pourraient s'être noyés dans le flot de la parole, qui se devinent à peine et permettent à la phrase de se tenir. J'ai égalisé des conjugaisons, car dans sa prononciation les sonorités entre un passé un présent et un subjonctif peuvent les confondre. En marge s'est petit à petit constitué un lexique de manières de dire inouïes, et de leur potentielles équivalences dans ma langue. Une trace des écarts irréductibles à de l'identique, quelques balises pour flotter dans une forme de compréhension réciproque.

Peut-être ce n'est pas grave si on ne comprend pas tout, tout de suite. Après tout, relire par dix fois le même paragraphe est courant quand il s'agit d'accéder à des auteurs conceptuels. Pour que les signifiés deviennent signifiants dans notre esprit. Alors cet effort là, pourquoi pas pareil ici.

Par l'opération de retranscription le matériau se décale de l'oral à un écrit qui intègre quelques écarts d'incompréhensions par rapport à la forme originale. Dans ce geste, interpréter est l'objet d'un constant ajustement éthique, pris en tension entre entendre et comprendre. Entre laisser l'étrangeté dissoner et la rendre accessible. Dans ces négociations, où j'engage ma responsabilité, se distingue cette orientation : la manière dont c'est dit importe. Recopier des paroles est un entraînement à l'écoute, un effort d'attention à ce qui sonne, ou résonne, où je ne saisis pas tout. Ou pas tout de suite.

159 NDT : J'ai eu des scrupules, mais je dois avouer que j'ai même déplacé au début d'une phrase un complément circonstanciel de lieu qui s'incrétait entre deux propositions subordonnées relatives. N'importe quoi lui. J'ai dû faire sévir la milice du Bescherelles sur les champs.

2 - Décrire des gestes : imprimer des impressions

Traces de langage non-verbal

Les enregistrements ont laissé hors de portée de micro un vaste potentiel de matériaux. Il se passe des choses en dehors du verbal, et pour leur faire une place j'ai rassemblé des éléments de méthode auprès de disciplines qui s'intéressent au corps et à l'espace, ou qui s'attachent à lire le monde.

Il y a l'entraînement mental, et les opérations mentales de base parmi lesquelles celle de décrire est complétée par : énumérer, situer dans le temps et l'espace, définir, comparer, classer.

Il y a les *indices non-verbaux* qui complètent le langage dans l'approche psycholinguistique¹⁶⁰. Les gestes (configuration et mouvements des mains), le regard (adresse, mobilité), les expressions faciales (dont l'étendue et les connotations sont des élaborations culturelles), les déplacements (trajectoire des corps dans l'espace), les interactions avec des objets.

Il y a les paramètres syntaxiques de la langue des signes : configuration, orientation et emplacement des mains, mouvement, expression du visage.

Il y a les *compétences élémentaires de la spatialité*¹⁶¹ : métrique (mesure des distances), scalaire (jeu d'échelle, discriminer le petit du grand), emplacement (jeu des places), limitation (découpage de l'espace en entités élémentaires pertinentes et pose de limites entre elles), franchissement (jeu de sas, seuils, passages), parcours (composition et suivi des trajectoires).

Il y a la sensibilité aiguë par les pratiques du corps, que j'emprunte au théâtre, à la danse, et à la musique : l'orientation des organes sensoriels, vis à vis d'autres corps ou objets (possible lecture d'une forme d'attention), proximité / éloignement, rythme / (im)mobilités, zones de contacts.

Enfin, il y a l'ethnologie, qui dans la pratique de la description ethnographique¹⁶² développe « *une activité à la fois linguistique et visuelle, une expérience du voir qui tente d'élaborer un savoir en faisant sans cesse retour au voir* ». Cette approche se travaille en lien avec l'observation de l'implication du corps dans la recherche¹⁶³.

S'entraîner à percevoir

J'ai retrouvé une amorce de questionnement en ces termes dans le journal de recherche : « Je travaille à une table en bois sombre piquetée, café fumant, les vibrations d'une contrebasse traversent le parquet jusqu'aux pieds de ma chaise. Je suis saisie par quelque chose de beau et je décroche, troublée. J'aimerais rendre compte de ce qui se passe sous mon regard, mais j'ai peur de l'abîmer avec les mots. Je tente quand même, et je me mets à décrire. Je regarde comment je m'y prends et quelles perceptions je mobilise. »

Décrire est un geste qui permet de produire du savoir, à partir d'affects et de sensations liées au corps, d'une impression au sens de : *action laissée par un corps sur un autre corps / forme de connaissance élémentaire immédiate et vague que l'on a d'un objet, d'un événement ; état de conscience plus affectif qu'intellectuel*.

L'attention mobilisée dégage un matériau sensible à partir des différentes perceptions (visuelle, auditive et kinesthésique). Le travail de description a alors cette fonction de donner forme et consistance à cette connaissance encore vague et indéfinie. Mes affects dirigent mon regard, et la description élargit le cadre de l'observation. « *L'étonnement est un opérateur de pensée, la question son instrument*. »¹⁶⁴ Si c'est difficile de nommer le point d'accroche du regard, je peux en dessiner les contours avec ce qui est autour.

Les sens, c'est l'attention vers l'extérieur. L'impression suppose aussi une attention envers les sensations internes, portée au corps de la chercheuse et non plus au corps des autres. Comment est

160 Josie Bernicot, Alain Bert-Erboul - L'acquisition du langage par l'enfant – In Press – 2009

161 Michel Lussault, « L'espace compte ! Ou comment penser l'Education nouvelle à partir des spatialités » (Biennales Internationales de l'Education Nouvelles, Poitiers, 28 octobre 2019).

162 François Laplantine, *La description ethnographique*, Armand Colin, 2010.

163 Les deux sous-parties suivantes sur l'entraînement à la perception et à la description sont extraites d'un écrit sur le corps. Voir annexe n°14 – Corps, décontenances, tenue de recherche – avril 2020 – page 161

164 Nicolas-Le Strat, « En quête de questions ». op. cit.

ce que d'autres corps m'impressionnent. *Impressionner* : affecter de manière à produire une sensation, affecter d'une vive impression. *Émouvoir, frapper, toucher, bouleverser, intimider, troubler, épater, influencer.*

Quand je suis impressionnée, quelque chose de la manière d'être, de la langue de l'autre s'imprime sur moi. Mais je ne suis pas une page A4 blanc 90 grammes : je m'exprime aussi.

S'entraîner à écrire le mouvement entre

Décrire, c'est transformer ces perceptions en langage, c'est une écriture. C'est « *la transformation du regard en écriture : l'organisation textuelle du visible* » comme le résume ce chapitre de *La description ethnographique* :

« *La description consiste moins à transcrire qu'à construire : établir une série de relations entre ce qui est regardé et celui qui regarde, l'oreille qui écoute, la bouche qui prononce une série de noms et la main qui écrit, qui doit à son tour se déshabituer à tenir pour naturel ce qui est culturel.* »¹⁶⁵

Le passage vers l'écriture induit une vigilance vis à vis de mes représentations afin de ne pas réduire l'autre à l'idée que je m'en fait. Ce souci prolonge celui de l'interprétation de l'oral à l'écrit, ici à partir de gestes, puisque la description concerne un matériau non-verbal. Il impose de ne pas supposer des intentions de ce qui est décrit, et de partager dans un temps distinct ce que cela m'amène à penser. Mais malgré toutes ces précautions, ma subjectivité est engagée dans ce geste. La description est déjà un geste d'interprétation. Ce passage est inévitable pour rendre préhensible une expression en trois dimensions, qui se dilue dans l'espace.

« *Il existe une différence entre ce que l'on voit et ce que l'on écrit et un rapport entre le voir et l'écriture du voir qui est celui d'un écart, d'un « entre-deux » d'un interstice, bref, d'une interprétation. Cet écart est le langage, ou plutôt l'écriture, laquelle diffère l'immédiateté non seulement de la vision mais de la parole. [...] A l'instar de la traduction interlinguistique, interculturelle, interhistorique, l'observation ethnographique, née d'un mouvement de va-et-vient ininterrompu entre la proximité et la distance, entre le même et l'autre ne saurait être le point de départ d'un décalque ou d'une copie de l'original qui viserait à égaliser – c'est-à-dire à saborder – les différences et neutraliser l'étrangeté. C'est un travail de médiation sans fin qui cherche à rendre compte linguistiquement, culturellement et historiquement du fait que cet écart ne pourra jamais être totalement comblé.* »¹⁶⁶ (Laplantine, 2010)

*

Pour P.N. Le Strat, que nous découvrirons dans la partie à suivre, la recherche monte en existence progressivement, en se déplaçant entre plusieurs modes : « être en recherche » (interroger ses pratiques), « se mettre en recherche » (investigation active), et « faire de la recherche » (pratique scientifique). Si la méthode implique de définir les modalités du *faire*, elle est aussi le produit de l'état dans lequel j'arrive en recherche et des manières de *m'y mettre*.

Ce travail de médiation sans fin, de traduction, donne lieu à des réécritures régulières, dans laquelle l'actrice-chercheuse tente par de multiples opérations d'interprétation (par l'écrit) de faire advenir une pensée au plus près de ses perceptions et impressions. Et au plus juste des écritures orales et spatiales qui se déploient sur son terrain, afin de donner à lire leur intelligence pratique et linguistique. De ce mode d'investigation active, nous allons tenter de faire une pratique scientifique.

165 Laplantine, *La description ethnographique*. *ibid.*

166 Laplantine. *ibid.*

B – ENQUÊTE – EXPÉRIMENTATION DE MODES D’AGIR

Cette recherche est une recherche exploratoire. Je suis partie d’un terrain (de pratiques) travaillé par des problématiques. Des hypothèses ont émergé, et je les ai mises en contact avec un terrain (d’enquête) afin de découvrir d’autres versions du problème qui puissent donner consistance à une question de recherche. Les deux terrains se confondent, puisque le terrain d’enquête est aménagé sur celui de mes pratiques.

Le processus de recherche-action m’a amené à enquêter auprès de pairs pour me laisser instruire de ce que je croyais comprendre (première sous-partie). Au départ, j’identifie mal ce qui fait nœud. Mes questions appellent d’autres questions, que je récolte lors d’entretiens compréhensifs. C’est en éprouvant la réciprocité de l’interaction que, par effets de résonances et de décalages, j’ai perçu ce qui faisait problème, tout en récoltant du matériau pour faire parler la question en cours de formation (deuxième sous-partie). Un autre type de matériau est venu y faire contrepoint, constitué de notes d’échanges non-verbaux, de récits d’observations : une sorte de description ethnographique au long cours, auquel mon regard a donné sa cohérence (troisième partie).

1 - Choix des enquêté·es – suivre un élan et construire une adresse

Aller vers des langues qui accueillent celles des autres

Avant de formuler des critères pour déterminer les personnes à entretenir, j’ai repéré qu’une certaine sensibilité dans la manière de communiquer suscitait ma curiosité – que ce soit dans la présence, la qualité d’écoute ou la forme singulière de la langue. Une certaine affection pour ces langues (et de l’intrigue quant à la pensée qui les produit) me donnait envie de les faire sonner à mes côtés dans la recherche. Le premier entretien exploratoire a été motivé par la rencontre « d’autres langues que la mienne », par « comment nos mondes singuliers se rencontrent dans le monde où nous nous côtoyons » et il a consisté à faire parler quelqu’un de ses langues et de son rapport aux silences. Je ne l’ai pas gardé dans le corpus d’analyse, mais j’en ai retenu que la question de la langue – *comment tu parles et à qui* – faisait parler les multiples facettes d’une personne, montrait ses différents rôles en jeu dans les interactions sociales. J’y ai relevé l’aspect genré de la parole, et son ambivalence en tant que pratique à l’intersection de soi et du monde. A la fois risquée et puissante.

Mais un autre élan s’est profilé pour désigner de potentiel·les enquêté·es : des personnes « qui laissent d’immenses océans pour que les autres puissent y faire naviguer leur parole ». Des personnes qui auraient en commun ce geste de permettre à d’autres personnes de s’exprimer, par l’exercice de différentes fonctions : interprète, accueillant·e, enseignant·e, orthophoniste, et pourquoi pas technicien·ne du son en coulisses. Pour autant, il ne s’agissait pas de chercher des personnes qui exercent publiquement cette fonction. En dépliant les modalités de ce geste (transmettre, traduire, écouter, arranger, regarder, faire présence, garder trace) j’ai eu envie de les regarder dans les espaces où ils ne font pas l’objet d’une organisation formelle et explicite. Cela afin d’interroger comment cet agir spécifique (favoriser l’expression, la compréhension) prend forme de l’intérieur quand il n’est pas prescrit de l’extérieur.

Passer le relais à d’autres habitant·es des zones de contact

J’ai petit à petit circonscrit des critères – terrain, place, pratiques – afin de m’adresser à partir d’eux aux personnes concernées. Pour cela j’ai emprunté l’idée d’induction à Isabelle Stengers et Vinciane Despret dans les *Faiseuses d’histoires*¹⁶⁷, forme d’enquête où elles s’interrogent sur « *comment poser la question* ». Partant du constat que la forme de la question induit les réponses¹⁶⁸, elles font le

167 op.cit.

168 La question alors risque de conforter les hypothèses « *Qui dit que les [concernés] trouvent cette question intéressante ? Qui dit qu’elle est pertinente ? Qui dit que tous ces jugements à l’emporte-pièce ne sont pas justement tributaires d’une question qui ne peut conduire qu’à eux ?* » Despret et Stengers, *Les faiseuses d’histoires. Que font les femmes à la pensée ?* op.cit.

choix de s'adresser à leurs interlocutrices par le prétexte du « *en tant que* ». Une interpellation relativement large qui ne désigne pas la question qui pourrait rassembler. Elles appellent ainsi à une prise de relais d'un problème sans dire comment le prendre (ici avec l'héritage du « *think we must* » de Woolf *en tant que* femmes). Un prétexte pour recueillir de nouvelles versions de la question, qui amène les concernées à formuler à leur manière une question sur le sujet qui les préoccupe.

Le *en tant que* m'a permis de déployer des critères, de les diriger à une adresse et ainsi passer le relais de mes questions à de nouvelles personnes :

- en tant qu'issues de foyers où cohabitent plusieurs langues / cultures (le terrain)
- en tant que navigant entre plusieurs langues ou milieux (la place)
- en tant qu'ayant des pratiques du silence, du corps, d'expression non-verbale (les pratiques)

Ces aspects peuvent se combiner, se déployer de multiples manières, mais celui de "place" s'est affirmé comme central à mesure que j'ai écarté certaines tentations de recherche. Celle de composer une cartographie d'un espace à partir des multiples points de vue de celui-ci, à partir de l'aspect "terrain". Et celle de réaliser un guide à partir de l'aspect "pratiques", référençant des manières de faire qui expérimentent des langues du corps, tentent de les relier. En parallèle, le problème de la place et du rôle s'est fait plus saillant dans les appuis théoriques, ce qui a permis d'affiner l'adresse auprès des personnes qui se tiennent dans l'entre-deux, et agissent à la jonction de plusieurs mondes (prémises de la figure de passeure). J'ai instruis moi-même l'échantillon d'enquête : c'est auprès de personnes de mon entourage que l'adresse s'est déclinée, et que se sont illustrés les critères préalablement énoncés.

➤ Tableau « en tant que » – motif de sollicitation – énoncé préalable à la rencontre

Chantal	hébergeante : une dizaine de noms sur sa boîte aux lettres, référente du cercle d'hébergement solidaire de Min'de Rien, sensible à ce que les jeunes disent ou ne disent pas
Molla	jeune originaire d'un pays d'Afrique francophone, arrivé en France depuis moins de deux ans, passé par différents types d'hébergements : foyers de l'ASE, squats, familles... Une manière singulière d'écouter, en train d'apprendre la langue dans laquelle il baigne au quotidien.
Julia	filles d'un père français et d'une mère hollandaise, locutrice d'un patois oral des Pays-Bas, une sensibilité à l'écrit, une attention à la manière de dire, des liens avec le collectif d'hébergement La Maison
Faustine	ex-animatrice bilingue de l'atelier théâtre « troisième monde » pour les sourds et les entendants, metteuse en scène de spectacles visuels, avec langue des signes, compagne de Damien (sourd) avec qui elle a deux enfants qui entendent
Ambre	habitante d'une colocation hébergeante à géométrie variable dont le fonctionnement et l'accueil est en partie informel, prolongeant l'accueil du collectif La Maison, un regard curieusement attentif à certains aspects des interactions
Chloé	facilitatrice dans des espaces d'expression collectifs, ex-orthophoniste, plutôt itinérante dans ses espaces d'implication, une facilité à manier la langue et aller vers les autres

Je connais les personnes avec lesquelles je vais mener les entretiens : je partage avec certaines des préoccupations, des questionnements éthiques liés à cette place. C'est du moins cette hypothèse qui déclenche la rencontre. Les pratiques sont le support des échanges, et les « foyers où cohabitent plusieurs langues » forment le terrain d'enquête.

Ouvrir la porte de foyers plurilingues

Ayant au préalable défini mon terrain comme une frontière – celle qui formerait une zone de contact entre des mondes – j'ai choisi de la regarder au milieu de foyers où cohabitent plusieurs langues. Le foyer, à la fois comme lieu concret qui permet d'observer des seuils et circulations dans l'espace, mais aussi comme lieu symbolique où se tissent des liens affectifs, où s'élaborent des représentations du monde, où s'inventent des manières de cohabiter. Une zone de contact à cette

échelle amène à observer comment s'organisent, se distinguent ou se rencontrent les différentes langues qui habitent le foyer. Je rencontre plusieurs types de foyers au cours de l'enquête.

Il y a le foyer comme lieu d'asile, de mise à l'abri. Des maisons qui accueillent des jeunes considérés comme étrangers par l'administration française, sans droit au logement, et des français·es, dont l'existence administrative permet d'établir un bail, un contrat de travail ou d'accéder à des aides financières. Cette définition par le juridique permet de situer le motif de la cohabitation, cet "hébergement solidaire" s'étant constitué en réponse à l'absence de solution d'accueil. Ces statuts administratifs ne seront évoqués qu'en creux : l'enquête interroge plutôt comment les habitant·es se définissent linguistiquement. Parmi les personnes entretenues : la propriétaire d'une maison, une personne qui y est hébergée, et une colocataire d'une autre maison.

Il y a le foyer comme regroupement familial. Des familles plurilingues, formées par des couples mixtes : français parlé et langue des signes française, *plaat* des Pays-Bas et français. Des enfants sont nés de ces alliances et grandissent avec ce double héritage. Dans une première configuration je rencontre la mère, dans la maison de la famille, où j'ai aussi pu échanger avec les autres membres. Dans une deuxième, je rencontre la fille aînée, qui est déjà partie du foyer, distance qui permet d'aborder sa place singulière plutôt que l'agencement en cours.

Il y a aussi un foyer-sac à dos, emporté partout avec soi dans des déplacements. Une itinérance qui traverse des institutions du soin, des zones à défendre et des espaces militants pour l'habitat libre et léger – autant de configurations qui sont reliées depuis la place d'où elles sont observées, une place attentive aux manières de s'écouter.

Le foyer a des portes et des fenêtres : des interfaces entre le dedans et le dehors ouvertes sur des interactions. En y entrant à l'occasion des entretiens, j'y introduis des questions et j'en ressors avec de nouvelles. Ma langue y est accueillie et trouve de l'écho dans l'agencement intérieur, tandis que je me laisse instruire par les espaces, les manières de dire et d'agir.

2 - Entretiens – dialoguer et tenter de qualifier l'interaction

Entretiens compréhensifs : cohérence dans le prévu, variations dans le vécu

J'ai amorcé une série d'entretiens par l'angle des bricolages langagiers, une invitation à décrire ce qui s'invente dans les espaces où cohabitent plusieurs langues. C'est la cohérence de départ, ainsi que le commun présupposé : *ici on bricole, comment faites vous*. Il n'y a au départ pas d'autre question. Ou alors une multitude de questions qui forment mon bagage de chercheuse, à partir de lectures et de premières hypothèses.

Au départ, la grille d'entretien est ainsi envisagée :

- Une présentation, en tant qu'actrice et chercheuse, de la recherche en son état actuel, de ce qui m'amène vers la personne, de l'adresse *en tant que*
- La question des bricolages langagiers
- Vers la fin de l'entretien, une invitation à formuler une question à partir des échanges

Pour situer le contexte et les représentations liées aux antécédents de la relation – qui pourrait affecter l'échange et son contenu – j'ai mis en place un cadre d'écriture autour des entretiens, qui a produit un matériau complémentaire aux retranscriptions¹⁶⁹. Avant chaque entretien je relis la cartographie des pistes de recherche, j'écris quelques lignes sur ce que je projette, où je vais et avec qui. Pendant. La discussion s'amorce, je raconte la démarche, la manière dont je compte procéder et je lance l'enregistrement – après confirmation de l'accord – quelque part au milieu du flottement du début. Je prends des notes à vue pour garder des cailloux le long du chemin de l'échange. Après : je note ce qui fait relief, ce qui m'étonne, ce qui s'est discuté une fois l'enregistreur éteint.

S'il n'y a pas de doute sur le terme d'entretien (c'est une *conversation suivie sur un sujet*), il est difficile alors de préciser à quelle type de méthode je le rapporte. Le prétexte de la conversation est celui de l'écriture d'une recherche, à mon initiative, sous un statut de chercheuse. Mon rôle est de solliciter la parole, de l'écouter et la soutenir, et d'en garder trace. Je suis donc en position de

169 Voir annexe n°1 – Notes autour des entretiens – page 3

décider où placer le curseur de la directivité, mais mes actes sont ambivalents : j'ai choisi une grille d'entretien assez ouverte, et en même temps je suis lourdement chargée d'idées et de préoccupations qui n'y figurent pas, et qui forment cette "cartographie" préalable. En face, la personne qui a répondu à la sollicitation est aussi – mais autrement – chargée. Peut-être a-t-elle aussi préparé le partage de quelques situations en lien avec le sujet, peut-être arrive-t-elle occupée par toute autre chose. Quoi qu'il en soit, la rencontre de nos deux subjectivités sur le terrain de l'oralité va venir contrarier les quelques balises théorisées pour l'occasion : prise dans l'interaction, je témoigne d'expériences, partage des points de vue ou des ressentis, cherche des explications aux problèmes exposés, etc.

« *Interactionnel, l'entretien est toujours incontrôlable, il oblige les partenaires à établir de concert un contrat discursif particulier et à endosser des rôles conversationnels relatifs à ce type d'échange ; intercompréhensif, il appelle de part et d'autre l'usage de ressources narratives et normatives ordinaires par lesquelles les participants ratifient mutuellement leur appartenance à une même communauté de discours ; asymétrique dans son principe, il ne peut effacer les effets de la situation d'enquête sur les propos recueillis. Plutôt que d'être neutralisés par une méthodologie rigoureuse, ces aléas doivent précisément être tenus pour des éléments essentiels de l'interprétation sociologique.* »¹⁷⁰

Cette citation à propos de la méthode de J.C. Kaufmann sur les entretiens compréhensifs éclaire la manière dont j'ai mené l'enquête, et m'amène à accorder une attention aux *aléas* de la rencontre. La mise en présence de deux langues qui tentent de se comprendre constitue donc matière à analyse.

A la suite des retranscriptions, j'ai ainsi remarqué que j'avais introduit différemment chaque entretien, transformé mes énoncés en fonction des personnes et du contexte. Afin de faire de cet *aléa* un matériau, j'en ai produit un tableau.

➤ VOIR TABLEAU PAGE SUIVANTE

Entretiens en réciprocité : induire et se laisser instruire

A la lecture de ce tableau je remarque que s'il y a de la constance, c'est bien justement dans les variations : dans l'adaptation de l'adresse au type de relation, dans l'implicite de l'adresse "en tant que", dans la modulation de la question au fil de son évolution. Prise d'une rigidité à ce constat à l'issue des quatre premiers entretiens, j'avais tenté de fixer une question écrite pour le cinquième. Résultat : elle sonnait creux et venait moins solliciter mon interlocutrice. Cette manière d'inclure fortement l'autre dans l'adresse est donc devenu un aspect de méthode.

Comme je l'avais esquissé en invoquant le travail de Vinciane Despret¹⁷¹, il apparaît que les déplacements de formulations d'un entretien à l'autre sont une manière de déployer différentes versions du problème. "Version" comme *le texte qui résulte de la traduction d'une langue dans une autre*. Une autre forme qui va offrir de nouvelles prises d'intelligence par rapport aux précédentes. Cela fait écho aux travaux d'un autre chercheur qui pratique « *une recherche en constante traduction, afin de se déplacer, autant que nécessaire, d'un registre à un autre, d'un interlocuteur à un autre, d'un contexte de présentation à un autre.* »¹⁷²

170 Dominique Cardon, « L'entretien compréhensif (Jean-Claude Kaufmann) », Réseaux, Recherches anglaises, vol.14, no 79 (1996): 177-79.

171 Citée aux côtés de Isabelle Stengers plus haut, Vinciane Despret mène des recherches par « déplacements interculturels », et défend la multiplication des versions, telle qu'elle a pu l'éprouver en s'intéressant aux émotions et aux différentes manière de les nommer et les percevoir. Vinciane Despret, *Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie de l'authenticité.*, Institut Synthélabo, Les empêcheurs de tourner en rond, 1999.

172 Pascal Nicolas-Le Strat, « Pratiquer la recherche "en réciprocité". Quelques orientations épistémologiques. », Fabriques de sociologie (blog), 2017

➤ Variations d'adresses et de formulations au fil des entretiens - d'après les retranscriptions

Qui / quand Adresse	Formulation de la question	Formulation du sujet de recherche
Chantal - 05/12/2019 en tant que accueillante qui a douze prénoms en plus d'elle sur sa boîte aux lettres	Ici, ce serait quoi les bricolages.	Des problématiques autour de langues et de silences, de leur rencontre. Aujourd'hui le titre c'est « signes signifiants silences, des langues pour habiter quelque part ». Envie de regarder les bricolages langagiers dans les foyers où se rencontrent plusieurs cultures. Bricolage comme un espèce d'arrangement avec les moyens du bord, d'adaptation avec ce qui est là.
Molla - 08/12/2019 <i>Non formulé</i>	Et toi, c'est quoi tes langues ?	Ce truc de « on parle pas les mêmes langues », où on cherche comment on s'arrange pour communiquer ensemble. Dans les familles qui accueillent des jeunes, c'est aussi des choses qui s'arrangent, dans ces endroits là.
Julia - 18/12/2019 en tant que fille issue d'un couple mixte / et d'autres choses qui sont dans d'autres bouts de ta vie, de pratiques de l'écrit, aussi en ayant participé un peu à Min de Rien, à la Maison	Je veux bien que tu me racontes un peu, que tu puisses toi te présenter par rapport à toi, ta langue, tes langues	Le titre : des langues pour habiter quelque part. L'objet de recherche c'est : des bricolages langagiers en foyers pluriculturels. Regarder ce qu'il se passe là où les langues se rencontrent (les espèces d'arrangements, quelles langues ont de la place, où est ce qu'elles se déroulent, entre qui, qu'est ce qui se passe quand il n'y a plus le langage, pas de communication orale)
Faustine - 14/01/2020 en tant que entendante, qui signe, qui vit avec un homme sourd, avec deux enfants entendants, et qui travaille aussi cette question là dans des pratiques artistiques, dans la compagnie, dans Troisième monde	<i>Pas de question avant qu'elle commence à parler. Mais celle ci arrive après quelques mots :</i> Est ce que tu peux me présenter peut-être toute la famille et qui parle quelle langue.	Ce truc de : comment est ce qu'on fait, dans un foyer où il existe plusieurs langues, pour bricoler, c'est quoi les arrangements qu'on a au quotidien avec toutes ces langues là.
Ambre - 14/06/2020 <i>Non formulé</i>	A partir de ton vécu, quelles pratiques de langage verbal et non-verbal, et aussi quelles formes d'attention se fabriquent dans un foyer où cohabitent différentes langues ?	Sur la manière dont des bricolages s'inventent entre différentes langues qui habitent un même foyer. Les arrangements par rapport au système de langage dominant, qui se font sur ces espaces là. Sur les manières de vivre et d'habiter cette frontière entre plusieurs mondes, langues.
Chloé – 04/07/2020 la dernière fois qu'on s'était croisées, tu parlais de quand t'étais dans des rôles de facilitatrice d'asso, et j'ai retélé ce matin que t'avais été orthophoniste	Ça m'intéressait de savoir ce que ça te raconte ces histoires de langue Chloé : <i>le souvenir de nos discussions c'était les questionnements autour de quelles personnes prennent la vigilance dans un groupe de s'assurer que tout le monde se comprend quand on parle.</i>	Envie de parler de ces rôles et places dans les groupes sur la transmission, de passeurs-passeuses sur les langues. Je vais regarder ça dans les lieux où il y a plusieurs langues. L'articulation entre ce qui est dit et ce qui existe comme communication en dehors de l'oralité. L'éthique de l'interprétation. Qu'est ça produit dans les groupes la rencontre de ces langues : hybridations, etc.

Pascal Nicolas-Le Strat est sociologue et expérimente des pratiques de recherche-chantier « *de plein vent* »¹⁷³: une recherche ouverte sur des interactions qui suscitent des affects, partant d'une ignorance féconde et stimulante. La constitution de savoirs riches y passe par une collaboration entre différentes personnes partageant un même intérêt.

*« Savoirs d'expérience (l'expérience de l'habitant-e, du professionnel mais aussi du chercheur), savoirs spécialisés (les savoirs associés à la diversité des pratiques sociales, professionnelles ou non), et savoirs de recherche s'interpellent, se confrontent et "s'éprouvent" réciproquement. Chacun de ces savoirs chemine et se développe à l'occasion de ces interactions, grâce à elles et avec elles. »*¹⁷⁴

C'est dans le sillage des interpellations réciproques des cinq premiers entretiens, que j'en viens à nommer le rôle de passeuse dans la sixième interaction (comme l'indique la dernière ligne du tableau).

La recherche décrite par P.N. Le Strat est impliquée, située et contextualisée : elle se laisse regarder dans son processus afin de susciter des formes de réciprocité et d'y éprouver des observations. « *Ce principe garantit la fiabilité des connaissances produites car les analyses et les interprétations sont toujours formulées sous le regard vigilant et l'attention exigeante de l'ensemble des protagonistes* ». ¹⁷⁵ Ces mots, je les découvre à la fin de la collecte. Je n'ai pas créé une telle émulation interactive dans mon propre dispositif de recherche. Pourtant, cette dynamique est à l'œuvre dans les entretiens, quand j'arrive avec l'hypothèse « ici il y a des bricolages de langue » et qu'on me répond que « non ici on ne bricole pas », et que se déroulent alors des savoirs autrement plus spécialisés.

Dans les variations observées dans le tableau, l'idée de « bricolage langagier » a glissé du statut de question à celui d'objet de recherche évoqué en introduction. Il est même arrivé (avec Faustine) que je ne pose aucune question : la discussion se tuile avec fluidité vers les préoccupations du moment. L'amorce de l'entretien suffit à déclencher la parole de l'enquêté-e, et j'ai petit à petit pu faire davantage confiance à cette curiosité réciproque pour mener les entretiens avec plus de souplesse. Je suis en ce sens confortée par P.N. Le Strat : « *Nous sommes des chercheur-es qui travaillons "à découvert", en nous "exposant". [...] Nous ne nous réfugions pas derrière des méthodologies formalistes et intimidantes. Notre pratique de recherche est une pratique en dialogue et en relation.* »¹⁷⁶. Même si j'ai été tentée par l'illusion d'un matériau rigoureusement prélevé en dehors de moi dans un cadre d'enquête fixe, la relation produisait toujours des directions inattendues. Je me suis donc autorisée à en faire des moments de travail coopératif à partir du sujet de la recherche, soutenue par l'attention et l'intérêt de la personne entretenue. J'ai pu expliciter des hypothèses et formuler de nouvelles questions pour voir ce qu'elles produisaient en face. Dans le dernier entretien cette autorisation à poser des questions "depuis le milieu de l'entretien" m'a bien éloignée du cadre initial. J'y ai perdu un peu de la distance de la chercheuse, débordée par un enthousiasme qui a un peu étouffé l'ignorance si féconde, et écorché la délicate politesse qui consiste à ne pas croire que l'on comprend. Et en même temps j'y ai consolidé des pistes encore fraîches, et le dialogue a produit des formulations qui ont permis de faire parler la recherche.

Entretiens plurilingues : bégaiements dans la langue de la recherche

L'entretien est une interaction, une *action réciproque qu'exercent entre elles des personnes*. L'action que je peux y exercer – et ses effets – est l'objet de questionnements éthiques. Dans la conduite de l'échange de paroles j'ai expérimenté le fragile équilibre entre intervenir et laisser-faire. Entre alimenter l'échange ou laisser l'autre dérouler sa pensée et m'emmener ailleurs. Parler ou me taire.

173 Pascal Nicolas-Le Strat, « Une recherche de plein vent », Fabriques de sociologie (blog), 2014,

174 Nicolas-Le Strat, « Pratiquer la recherche "en réciprocité". Quelques orientations épistémologiques. » op. cit.

175 Pascal Nicolas-Le Strat, Quand la sociologie entre dans l'action, Éditions du commun, 2018.

176 Nicolas-Le Strat, « Pratiquer la recherche "en réciprocité". Quelques orientations épistémologiques. » op. cit.

C'est la parole de la personne enquêtée qui est au cœur du dispositif, et pourtant il est difficile de faire totalement taire l'actrice de terrain (avide d'éclairer son vécu à la lumière d'autres expériences), et même la chercheuse (avec ses doutes et inspirations du moment).

Le fait de s'adresser à des pair·es – terme qui suppose un commun – contient également le risque de gommer le particulier, de réduire l'autre à un *presque identique*. Si le rôle d'interprète peut consister à mettre de côté sa langue pour faire circuler celle des autres, il y a alors un revers qui pourrait consister à glisser sa langue, ou projeter sa pensée dans celle des autres. Dans les entretiens, je cherche chez la personne enquêtée des appuis à ma propre expression. Ce que je raconte de moi dans les plis des échanges m'informe de ce qui fait tension dans la pratique où je suis impliquée. Ce matériau a été isolé dans un document, afin de désencombrer la parole singulière de l'enquêté·e. Pour autant, les langues qui interagissent sont poreuses. L'effort de distinction n'annule pas les effets de la *co-affectation*¹⁷⁷ qui s'opère et enrichit les savoirs réciproques.

« [Chaque dynamique en présence] reste évidemment fortement inscrite dans ce qui fait sa spécificité [...] mais elle devient aussi, pour une part, quelque chose de possiblement, de tendancielle "autre" [...], comme si un autre langage émergeait de l'intérieur même d'une pratique, comme si un autre jeu de possibilités (comme on parle d'un jeu de cartes) s'ouvrait à l'intérieur même d'une palette de connaissances, mais sans se substituer à elles. »

Ici, P.N. Le Strat convoque un motif de Gilles Deleuze à propos de la langue :

« Chaque protagoniste devient alors, en quelque sorte, "un étranger dans sa propre langue : il ne mélange pas une autre langue à sa langue, il taille dans sa langue une langue étrangère et qui ne préexiste pas. Faire crier, faire bégayer, balbutier, murmurer la langue en elle-même"¹⁷⁸. [...] Les savoirs révèlent de la sorte leur caractère foncièrement hétérologue¹⁷⁹ car chacun laisse entrevoir, dans son mouvement propre, d'autres possibilités de connaissance, d'autres façons de les dire et de les exprimer »

L'évocation des travaux de Myriam Suchet sur l'hétérologue insiste sur la multiplicité des langues qui coexistent chez un même individu, et sur ce que la rencontre ouvre comme possibilités d'étendre leur palette d'expression. Les savoirs, ainsi que la manière de s'y rapporter, sont enrichis. Y compris dans ses formes de réceptivité :

« [Chacun] investit d'autres régimes d'attention¹⁸⁰ et d'autres manières de se rapporter aux réalités (d'autres points de vue et centres de perspective) et, au final, il "découvre" en lui-même – au sens de faire apparaître – des ressources encore insoupçonnées et des expériences épistémiques inédites. »

Ce que P.N. Le Strat développe à propos de la production de savoirs se transpose au terrain initial des interactions plurilingues. La zone de contact entre deux savoirs produit chez chacun·e un savoir encore inouï, de même que le contact entre deux langues produit une troisième langue propre à leurs frottements, à la fois étrangère à chacun·e et commune aux deux.

La dynamique des entretiens a entraîné la recherche dans une constante traduction – une traduction comme le mouvement même qui permet la circulation et le développement des savoirs¹⁸¹. Une fois la collecte de paroles achevée, ce mouvement initié par l'interaction s'est prolongé dans un dialogue

177 Ce terme et toute la citation qui compose cette partie - Pascal Nicolas-Le Strat, « Pratiques de la réciprocité », Fabriques de sociologie (blog), 2017

178 Référence à Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Les éd. de Minuit, 1993, p. 138.

179 Référence au travail de Myriam Suchet « Notre travail consiste à observer comment les textes hétérologues questionnent la norme monolingue qui présuppose qu'un locuteur, toujours en parfaite coïncidence avec lui-même, ne parle normalement qu'une seule langue », Myriam Suchet, *L'Imaginaire hétérologue (Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues)*, Classiques Garnier, 2014., p. 18.

180 Référence à Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, éd. du Seuil, 2014.

181 La philosophe Barbara Cassin a ainsi imaginé la création de « Maisons de la sagesse » (héritées du monde arabe), des lieux d'accueil et de traduction permanente des idées, traduction pensée comme « un savoir-faire avec les différences » - <https://maisonsdelasagessetraduire.com/> consulté le 19 octobre 2021

écrit. Les voix sont devenues un matériau retranscrit qui a permis, par tableau interposé, de les faire se rencontrer. Puis de dialoguer avec des auteur·es. Elles composent une partie des citations qui s'expriment dans l'analyse, mais ont aussi rejoint le "public intérieur" à qui s'adresse cette écriture¹⁸².

3 - Contrepoints – tendre l'œil vers les voix silencieuses

Des voix en mode mineur

Certaines voix occupent un statut particulier, le dispositif n'ayant pas permis de les recueillir dans la langue de la recherche. Les personnes correspondent aux critères d'adresse (navigation entre plusieurs langues, foyers plurilingues, habiletés interactionnelles) mais leur place dans les agencements linguistiques implique davantage un effort pour comprendre et être compris, que le loisir de faciliter la compréhension entre les autres.

Il y a la voix de Molla, dont le dispositif d'entretien, bien qu'envisagé, n'a pas été anticipé de la même manière que les autres. Il a lieu dans le sillage de celui de Chantal, alors qu'il est de passage chez moi : c'est l'occasion pour discuter au-dessus d'un enregistreur. Alors que les autres entretiens ont eu lieu au domicile des enquêtées, celui-ci se déroule sur le canapé où il a dormi lorsque je lui ai confié les lieux. Il éclaire la question des cohabitations depuis le statut d'hébergé, et confirme qu'à cette place s'inventent aussi des pratiques. Mais l'expression de sa pensée est limitée par la langue de l'entretien, en cours d'apprentissage : « expliquer ce qui est dans ta tête, dans ton cœur et tout... tu le sais au fond de toi, mais tu peux pas le dire ».

Il y a les voix des autres habitants de la colocation, chez Ambre, qui infiltrent l'entretien par leurs passages et présences dans la pièce, présences qui parfois prennent le premier plan. Quelques passages aussi chez Chantal qui font écho aux anecdotes évoquées. Dans les deux maisons, il y a aussi des chats avec lesquels on veille à entretenir de bons rapports diplomatiques, dont la présence et la langue font l'objet d'égards dans les relations du foyer¹⁸³.

Il y a la voix signée de Damien, dont je note les traces du témoignage en langue des signes qui a eu lieu à la suite de l'enregistrement avec Faustine¹⁸⁴. « Je te remercie de prendre contact avec moi (avec nous, Damien sera sûrement intéressé également, si tu le souhaites, il pourra sans doute participer à l'échange). » La réponse de Faustine à ma demande d'entretien m'avait plongée dans des sacs de nœuds méthodologiques : comment faire de la place à la langue des signes dans cette recherche écrite ? Il y a le problème technique d'une captation et de son traitement : que ce soit une vidéo ou la voix d'un·e interprète, elle implique un lourd travail de traduction pour lequel je ne suis pas équipée¹⁸⁵. La multiplication d'intermédiaires accentuerait les écarts d'interprétations dont il y aurait à rendre compte. Lors de l'échange, Damien suggère avec malice un mémoire mi-texte mi-vidéo : des pages interactives qui sortiraient toutes seules de la pile de papier pour se déployer et se projeter sur le mur. L'idée est séduisante, mais je préfère alors me concentrer sur la parole des intermédiaires, et ce passage du *avec moi* au *avec nous* de Faustine signale déjà une démarche de mise en lien. Les temps d'échanges se sont donc déroulés séparément. Le témoignage de Damien a apporté matière à penser comment habiter une langue, en en désertant une autre.

182 Pascal Nicolas-Le Strat, « Les gestes d'une écriture », Fabriques de sociologie (blog), 2017,

183 Chez Chantal : « C'est vrai il y a pas mal de négociations autour de cette histoire de chat justement, quelle place je lui laisse dans la maison quand je sais qu'il y en a un qui a peur des chats ou quoi. [...] Elle se terre un peu, mais en général elle adopte bien les visiteurs. » / Chez Ambre les chats ont leur individualité propre : « Chouchou, je commence à bien la comprendre. Depuis qu'elle s'est blessée au nez et qu'on a vécu l'épreuve du vétérinaire ensemble... je vois quand elle miaule et qu'elle veut un câlin, quand elle veut de l'eau dans la cuisine ou quand elle veut de l'eau en bas. Tofu je le comprends un peu. Masai aussi. Seitan je le comprends pas. »

184 Voir annexe n°6 – Notes de témoignage de Damien – page 89

185 « Comment donner vie par écrit à des récits [...] qui confient à une caméra toute la fraîcheur et la force de leur témoignage ? » Un tel projet nécessite d'être aguerri à la fois à l'interprétariat et à l'écriture. C'est un travail spécifique d'adaptation littéraire de la langue des signes, afin de pouvoir donner à lire de manière linéaire un style qui s'exprime en trois dimensions, de rendre compte du ton et du rythme, du style et du registre d'après « Note d'intention des traducteurs » - Collectif, *Inouïes. Portraits de femmes sourdes.*, Includ, 2019.

Toutes ces voix jouent sur un mode mineur vis à vis de celles déployées plus haut. Non pas qu'elles aient une moindre importance, ou moins de valeur. Pris au sens musical, le mode mineur consiste en *une ordonnance de tons qui apporte une autre couleur sonore, parfois connotée comme dissonante*. Ces voix apportent donc de la nuance, de l'épaisseur et de la complexité au matériau des retranscriptions. Elles sont complétées par encore d'autres voix, qui m'accompagnent au quotidien que je compile de manière aléatoire au fil de la recherche.

Observations au long cours.

Un carnet de recherche a permis de garder trace des observations qui faisaient du lien avec le travail en cours, afin de les mettre à la fois de côté (ce n'est pas le sujet) et de les garder sous le coude (peut-être que ça a à voir avec le sujet). Cela a impliqué des relectures et m'a appris à référencer ce que j'attrapais à la volée.

Au départ de l'enquête j'avais imaginé pouvoir effectuer une observation participante dans un foyer, et poser un cadre dans une unité de lieu et de temps donnée. C'est au cours d'une des relectures que j'ai réalisé que c'était mon regard – plutôt que le décor – qui créait l'unité de la description : ce qui l'a accroché et dont j'ai gardé trace forme un ensemble d'indices de ce que je cherche à circonscrire dans un questionnement. L'observation n'en est pas moins participante, puisque je suis impliquée dans les situations dont je prends note. Ainsi, ma famille fait partie du terrain d'enquête. Les voix de mon frère et de ma sœur ont participé à la recherche - mode mineur.

Le carnet est resté à l'état de papier. Avec plus ou moins de constance, j'en ai tenu des tables d'échantillon, des tables des matières pour garder à l'œil son potentiel matériau. Mais surtout il a donné forme à des "textes-témoins" qui ont ponctué le cours de la recherche, qui composent un matériau ethnographique complémentaire aux entretiens. En tant que récit, il a autant nourri le contenu de l'analyse que participé à tisser ensemble tous les matériaux. Il est présent en deuxième partie des annexes, dont on trouve une table des matières descriptive à la fin de ce document.¹⁸⁶

➤ Tableau : recensement d'extraits de carnet de recherche au moment de la collecte

Thématique	Type de contenu	Date
La transmission et enjeux d'intégration liés à l'usage d'une langue	Témoignages d'amies qui voyagent, ont des ascendances culturelles extra-métropolitaines, ou des enfants à qui transmettre une langue	12/2019
Les pratiques de bricolages langagiers en famille	Observation des rôles pris autour d'une table, à l'occasion d'un repas de Noël – en collaboration avec ma sœur sur un carnet qu'elle avait offert à chacune.	4/01/2020 + Carnet
Place de passeuse / intermédiaire (dans les institutions)	Récit d'interactions à l'hôpital / au commissariat où j'accompagne ma mère / un jeune avec qui vit une situation d'incompréhension avec un médecin / un agent de police.	10-13/12/19
Langue des institutions : discours et espaces	Recensement des champs lexicaux dans les documents de l'OFPRA pour émettre un avis négatif sur la crédibilité et la recevabilité d'une demande d'asile. Description d'aménagements et de circulation des flux humains et de discours (matériels et immatériels) dans une préfecture ou une ambassade.	01/11/19 20/01/20
Manière d'habiter : comment les lieux parlent avec et/ ou sans les présences	Description d'une colocation de confinement : espaces et objets, phrases au vol. Trajectoires du chat au cours d'une journée – plan du jardin.	23/03/20 13/05/20

186 Voir en annexes « Observations et écrits de recherche » - et ici [Sommaire des annexes](#) p 145

« Ce matériau qu'on amasse un peu au hasard et qui dans le vide de la page blanche devient écriture, tôt ou tard. »¹⁸⁷ Ce matériau a alimenté directement ou indirectement l'écriture de l'analyse, en tant qu'illustration du raisonnement ou en tant qu'étape dans la construction de la pensée.

*

La collecte de matériau et le tri qu'elle engage – je garde, je laisse, je regarde ce que j'ai, j'en ramasse encore, j'arrête là – interroge constamment sur ce qui importe. C'est un moment d'exploration du sujet de recherche, tout autant que d'expérimentation d'une méthode qui se nomme en chemin. Ce que j'y ai appris concerne autant l'actrice (et le métier de passeuse) que la chercheuse (qui lui emprunte ses gestes). Je ne m'étonne donc plus que la méthode d'enquête ressemble à son objet : interculturelle, interlinguistique, sous-tendue par une éthique de la traduction située. Éthique qui implique de faire récit de la transposition du regard vers l'écrit. Ce type de méthode produit ainsi une recherche plurilingue, tenue par l'écriture de celle qui est allée poser les questions.

« La démarche "appelle" plusieurs formes d'implication et modalités de travail, et chacune dessine un paysage spécifique de recherche, plus en intériorité ou en extériorité, plus en observation ou en exploration, plus en interaction ou en distance. » (P.N. Le Strat)

Après l'extériorité de l'enquête (suivie de l'intérieur par des notes d'observations), l'intériorité de l'analyse (suivie en extérieur par des notes d'observations).

C – ANALYSE – TISSAGE DU MATÉRIAU SUR LE MÉTIER

Avant d'entamer la rédaction, il était difficile d'imaginer le matériau qui allait être utilisé. L'exploration du contenu et la circonscription de la question de recherche ont avancé en parallèle et se sont transformées l'une l'autre. Tandis que la question bougeait, le matériau ne changeait pas : c'était celui que j'avais produit à partir d'anciennes interrogations. Pourtant, bien que je n'aie pas directement interrogé les enquêté·es sur leur agir et leur éthique, il a été possible d'extraire matière à développement depuis les entretiens. C'est là que s'est amorcé le processus d'analyse, qui s'est déroulé sensiblement en deux temps.

Le premier a consisté en une immersion dans le matériau, que j'ai classé, déclassé, déplacé, replacé. Des tableaux en gardent trace. Le deuxième est un travail de rédaction, sur les rails d'une question de recherche, où les éléments des tableaux dialoguent entre eux. Mais où je suis aussi retournée dans le texte des entretiens, connus de près pour les avoir arpentés dans tous les sens, afin d'y trouver le verbatim qui permette de faire avancer le propos. J'en aurais presque trouvé les tableaux inutiles, s'ils n'avaient permis d'élaborer une question de recherche et un plan. Les tableaux ont contribué au tissage narratif de la recherche : par la mise en vis à vis de deux énoncés, ils ont produit des liens et des complexités nouvelles. Cette mise en dialogue des points de vue est ce qui structure l'écriture de l'analyse. Dans ce geste, je retrouve la métaphore du tissage¹⁸⁸. Une écriture textile, un tissage textuel. Outre le jeu de mot sur la polysémie du "métier", les analogies sont concrètes : il y a plusieurs voix comme il y a des fils de couleurs différentes, il y a une question de recherche, un terrain, comme il y a une trame.

1 - Les fibres du métier – comparer et classer les matières

Le matériau est composé de différentes matières (différentes fibres) qui n'ont pas les mêmes propriétés, et n'auront pas les mêmes utilisations dans l'analyse. Pour les distinguer, j'ai d'abord relu les entretiens, équipée de surligneurs de plusieurs couleurs. J'y ai mis en évidence trois types de

187 Michel Foucault, *Le beau danger. Entretien avec Claude Bonnefoy - 1968*, Editions EHESS, audiographie, 2011.

188 Déjà rencontrée dans la description du métier de passeur de fil, et dans les fictions-paniers chapitre 2 [Les artisan·es du récit : sorcières et vanniers](#) page 36

catégories, dont les intitulés se sont précisés dans un aller-retour entre la diversité de leurs contenus et leurs effets de cohérence.

- Histoires personnelles : langues, trajectoires, apprentissages
- Géographies : quelles frontières, déplacements, relations entre les mondes
- Gestes, habiletés : quelles pratiques, formes d'attention

J'ai produit pour chaque entretien un tableau regroupant les extraits surlignés dans chaque "couleur", chaque thème ayant trouvé sa consistance, mis en vis à vis d'un repère de page.

[Extrait du tableau pour Chloé]

PA GE	Géographies lieux et relations	Gestes habiletés – formes d'attention	Histoires manière de se raconter
2	L'asso dont je parlais, je pense que c'était l'asso Habitats Libres là. Et. Remarque, j'allais dire on n'est pas trop confronté-es à des langues étrangères, mais si en fait.	au-delà de cette problématique linguistique de : est ce qu'on se comprend parce qu'on a le vocabulaire dans la langue citée, pour moi il y a aussi : est ce qu'on se comprend parce que j'ai le contexte, j'ai les références, je sais d'où vient cette discussion, je comprends tous les enjeux qui font que je peux prendre part au débat	je me rends compte que moi je fais partie des personnes qui sont en tension là-dessus, et qui du coup... Je dis tension parce que je crois que vraiment, globalement souvent ça me fout en tension – et alors peut-être là je sais pas, faudra que je cherche des liens avec le soin et l'orthophonie – mais.

En tout, six tableaux plus un : j'ai aussi rassemblé mes interventions au fil des entretiens pour les mettre de côté, et elles le sont resté (de côté). Pour chaque personne enquêtée, j'ai ensuite déployé chacun de ces aspects, ce qui a donné lieu à trois opérations différentes.

Matière géographique

C'est celle qui concerne le milieu de la personne entretenue. Pour chaque lieu cité j'ai mis en vis à vis les personnes qui associées et leurs langues, des éléments de contextualisation géo-socio-politique, et les récits des relations. La diversité des manières de se rapporter aux espaces est apparue et m'a permis d'observer la question linguistique en termes de territoires et de déplacements, de lire les agencements des langues. Ces rapports singuliers se jouent à échelle macropolitique (contexte) autant que micropolitique (expériences vécues depuis des sujets). À échelle intime autant que géopolitique. Chez Chantal le mouvement a lieu entre les pièces de la maison, tandis que chez Molla c'est un parcours au travers de plusieurs pays et foyers d'hébergement.

[Extrait du tableau de Julia]

Lieux	Personnes / Langues	Contextes (macropolitique)	Récits de relations (micropolitique)
Au milieu des Deux-Sèvres, une espèce de micro microcosme linguistique plaata. Avec quatre interlocuteurs. (famille nucléaire)	Mon petit frère il a fait son rebelle quand il était petit lui. Il était que français, il revendiquait que son côté français, il voulait pas apprendre, ou très très peu. Le français c'est aussi la langue très pratique, très quotidienne, où il faut aller vite parfois. (le plaata) c'est une langue qui est très raccrochée à la maison.	C'est comme toutes les personnes qui émigrent ou qui habitent ailleurs que dans leur pays natal où on parle leur langue, c'est qu'au bout d'un moment la langue elle évolue aussi et elle est toute polluée de toutes les... ben nous de français. [...]	Quand il y a des tensions, ma sœur – j'aime pas trop quand elle fait ça – elle a tendance à parler en plaata, mais du coup à s'adresser qu'à ma mère. Je trouve ça un peu limite moi.

Limbourg	le plaat ça veut dire patois d'ailleurs. Mais en même temps c'est un patois régional que les gens ont dans leur famille. Ils parlent plaat, c'est vraiment la langue que tout le monde parle.	Le plaat c'est une langue de paysans à la base, le Limbourg c'est une région agricole, [...] [...] C'est une langue de frontière. [...] Enfin t'es vraiment, t'as une demi-heure de trajet, et tu passes de la Belgique, des Pays-Bas, à l'Allemagne. Et ça a beaucoup d'influence aussi dessus.	on était amis depuis qu'on était tous petits, [...] on était tous en couches ensemble, et on parlait plaat et tout le monde était heureux. Puis ils sont allés à l'école, ils sont devenus snobs, ils ont voulu nous parler en néerlandais
-----------------	--	--	--

Matière historique

Cette analyse de contenu s'est plutôt déroulée dans la verticalité, au fil des récits de vie – de la manière de dire et de se dire. Elle a mis en évidence les questionnements propres à chaque personne, les contradictions qui se dessinent sur la durée de l'entretien, des motifs récurrents. J'ai procédé en deux colonnes, l'une reprenant les verbatims avec le contenu saillant en gras, m'exerçant dans l'autre à des éléments de commentaire. Ce geste a amorcé la rédaction par la mise en lien avec des notions, la reformulation et la mise en perspective des idées. A l'issue de ces parcours dans le corps de la pensée, une empreinte est restée, sous forme d'une citation éloquente.

[Extrait du tableau de Faustine - « Je veux pas devenir l'interprète de la famille » : assurer le rôle sans le statut]

Je pense qu'avec Valère, moi j'étais dans l'effort de signer, presque plus que je parlais. Donc c'est pour ça que Valère il a parlé très tôt. C'était le premier enfant donc je pense aussi qu' on avait cette volonté là qu'il soit clairement bilingue. Je trouve qu'il (ne) signe plus, il (ne) comprend presque plus des fois son père, il me demande toujours de revenir faire un espèce d'intermédiaire. Et moi ça me met dans une posture que j'aime pas, parce que je veux pas devenir l'interprète de la famille. Je le suis déjà par rapport à la famille de Damien et à ma famille, qui ne signent pas.	Différentes approches de transmission en fonction de l'ordre d'arrivée des enfants. Bilinguisme : une intention posée Conscience de la posture = manière de se tenir / relève de la place. « espèce » d'intermédiaire : le rôle, mais approximativement Tension initiale entre un refus posé d'emblée, et ensuite la description des situations où elle est quand même prise dans ce rôle
---	---

Matière des pratiques

Les habiletés n'ont pas été travaillées de manière individuelles : je les ai mises en vis à vis dans un tableau comparatif en tentant de les rassembler par type de geste (voir page suivante). La qualification de ceux-ci a pris consistance par la manipulation des données : par fusion ou distinction de critères, par surlignage de mots-clés, par l'organisation d'une continuité dans le tableau, par les titres apposés et les synthèses de contenu associées.

La mise en vis-à-vis qui s'est déployée sur plusieurs dizaines de pages a produit de nouvelles manières de nommer qui à la fois se sont enrichies de la diversité des expériences et des manières d'en rendre compte, et à la fois se sont complexifiées au regard des contradictions mises en évidence par les différents points de vue. L'extraction de la première colonne a donné une vue d'ensemble sur ces « habiletés – sensibilités – pratiques » : une liste qui fusionne un panel de gestes et dessine une figure de passeuse idéale (sans la prétention d'être idéale). Une figure multi-facettes qui donne une idée de la forme que peut prendre ce rôle, qui se fait métier par la mise en lumière de ces savoirs-faire.

Ce dernier tableau – dans la succession des opérations – est celui qui a le plus fait apparaître son potentiel narratif. Si le croisement de données est l'affaire de notions, d'idées, une approche lexicale permet également d'y déceler les représentations variées d'un même mot, ou de remarquer des motifs.

Tableau comparatif de l'aspect « Habiletés, gestes, pratiques... »

[Ou : comment faire, quand même]

Croisement des données. Repérage et création de catégories par type d'habileté.

Habiletés Sensibilités Pratiques quand même	Julia Il y a un problème avec la traduction quand même.	Ambre J'essaie quand même de comprendre.	Chantal ça sera quand même un moment qu'on aura vécu ensemble mais en silence	Molla Les cultures, quand même, c'est pas du tout pareil.	Faustine J'ai quand même envie de faire que la musique soit visuelle.	Chloé C'est une action d'écouter quand même.
Reconnaître l'interlocuteur-ice comme sujet	Est ce qu'il faut que je redise à l'appareil que je m'appelle Julia ?	(<i>énumération des cohabitantes, chats...</i>)	bon je pense que c'est quelqu'un qui a pas appris à gérer ses frustrations. Et qui a pas bien appris ça, à sentir, comment je dois agir pour, pour ne pas fatiguer l'autre quoi.	si tu vis avec des gens, il y a certains gens, on n'a pas même manière de vivre en fait. On n'est pas du tout pareil. Même si par exemple je sais pas comment... Tu es blanc, tu es noir, tu es comme ça, même entre nous on n'a pas du tout même manière de vivre.	Que ce soit pas possible [de communiquer en langue des signes] au-delà, parce qu'il y a des questions d'âge, de mémoire, parce qu'on se fréquente pas assez , bon. Passe.	La communication c'est déjà rentrer en interaction. Avant déjà de savoir si on se comprend [...] déjà comment on connecte et on communique.
Postulat de la différence et de la singularité	La situation c'était clairement ça, c'était je l'écoute elle, je regarde, je la regarde elle, et [...], et puis après je me retourne et j'explique.		Tu sais y a certaines personnes , quand t'échanges des mails ou des SMS, ils te dévoilent des émotions		Enfin là je suis en train de parler à sa place mais [...] faut pas avancer les propos avant que les gens les nomment.	Comment du coup la personne qui là est une patiente ou un patient, comment moi je peux juste ouvrir avec elle son champs de compétence en matière de communication.
Considération de l'imbrication de l'individu dans les situations					Ma mère parfois me redemande : mais pourquoi... les deux, il a une richesse dans les deux sens, pourquoi	En tant que écouté-e, tu es responsable de ce que tu vas déverser à l'autre. Soit en parole, soit en geste,
Adresse : « à qui je parle »						
Ne pas parler « à la place de »						
Se situer						

Par exemple, j'ai retrouvé chez chaque enquêté·e la locution « quand même ». Certes, elle est assez commune dans le langage oral courant, mais le fait que je la remarque m'informe (quand même) qu'il y a là quelque chose de signifiant. Quand même : le geste se déploie même si ce n'est pas ce qui est attendu, même si l'inverse semble être la norme, même si cela paraît impossible ou contradictoire. Synonyme de malgré tout, cette expression est l'indice d'une manière d'agir singulière et têtue. Ce motif est venu alimenter la formulation de la problématique de recherche.

2 - Du fil à retordre – distinguer les voix pour mieux les entrelacer

La rédaction de l'analyse consiste à élaborer un raisonnement linéaire (en langue écrite il est d'usage de tracer une idée d'une ligne à une autre tout au long d'un texte) tout en lui donnant de l'épaisseur, en permettant des correspondances, des motifs.

En marge des tableaux, des documents ont gardé trace de "questions transversales", de bribes de dialogues entre les personnes enquêtées par l'intermédiaire du traitement de texte. Elles s'y parlent presque sans moi, comme des pièces de puzzles. En réalité ces prémisses d'associations initient le geste d'écriture : c'est la pensée de l'autrice qui découpe et associe les pièces. Les tableaux où j'ai pratiqué le commentaire m'ont entraînée à cette navette entre le matériau et les questions de recherche. Dans la rédaction les matières premières se sont filées entre elles, mêlées à mon propos – sans que je sache tout à fait où l'écriture allait. L'analyse est apparue comme un dialogue avec les voix de l'enquête, d'où ont émergé de nouvelles découvertes.

La lecture du *Plan Q* de Jean-François Bayart m'a éclairé en ce sens. Pour chacun de ses enquêtés, il écrit une partie distincte, où il tisse leurs verbatims dans son propre récit analytique des longs entretiens qu'il a menés. Il nomme le *Dit* cette manière de recueillir la vérité propre à un sujet et d'observer comment ces sujets se constituent dans un contexte donné (il fait là référence à Michel Foucault). Il écarte la restitution d'un parcours qui tendrait à une « *illusoire cohérence* », délaissant l'individualité et sa psyché, préférant une autre démarche :

« Nous écouterons simplement ce qu'elle nous dit sur la façon dont elle aime, étudie, s'entraîne, joue, jouit, s'habille, sur une période circonscrite de sa vie, et à différents moments de cette séquence. Nous recueillerons le Dit d'une individualité : son « dire-vrai », son « régime de véridiction », dans le rapport qu'il noue avec la pratique du sujet. Ainsi nous apprendrons beaucoup non sur cette individualité, ce qui ne nous intéresse pas, mais sur la façon dont une personne de sa génération, de sa situation, se constitue en sujet moral dans la société française contemporaine. »¹⁸⁹

Si ce « Dit » est une source, alors la version de la société qu'elle donnera à voir différera d'une personne à l'autre – ce que m'a rappelé Ambre en fin d'entretien quand je lui ai demandé si elle avait autre chose à ajouter : « Peut-être que tu vois – [dans la maison] on est en moyenne dix, on va dire. Peut-être que t'aurais dix réponses différentes. » Cette approche de la singularité des voix retranscrites, de manières plurielles de penser une question¹⁹⁰ m'a amené à accorder des statuts différents à ces matériaux. Le premier relève de l'exploration de cette pluralité des points de vue, et prolonge la conversation des tableaux en tirant les fils de chaque "fibre" (c'est le chapitre 5). Le deuxième relève de cette façon singulière de se constituer en sujet, et laisse la place aux paroles qui esquissent le mouvement intime qui pousse à agir, qui donnent forme aux manières d'ajuster le geste à la situation. C'est le chapitre 6, au bout duquel se sont constitués des portraits – non pas comme des images arrêtées – mais comme des devenir spéculés à partir de la langue qui s'est déployée dans le moment d'entretien.

*

Une méthode en (constante) traduction ne facilite pas la finalisation du travail de tissage de la pensée. Même lorsqu'il n'y a plus de matière à insérer dans l'ouvrage, lorsque j'arrive au bout de la bobine – même après avoir cessé de récupérer des bouts de ficelles – il y a toujours cette tentation de défaire un fil pour le monter ailleurs. Ces derniers ajustements participent à la cohérence de l'ensemble. Même quand tout est là, il reste des pans où le tissu est plus lâche, ne se tient pas bien, et il y a alors à resserrer l'ensemble de la trame. Il y a encore à repérer les fils qui dépassent, couper ce qui alourdit, ce qui gratte.

Et puis il y a l'adresse, un lecteur qui appréciera de ne pas reprendre tout l'historique des dialogues entre les matériaux, d'avoir une idée de là où l'emmène la démonstration plutôt que de la découvrir dans l'écriture (comme cela a été le cas pour la chercheuse). C'est cette adresse qui motive la dernière traduction du présent mémoire.

* * *

Entraînement, expérimentation, tissage : il y a bien un "métier" de chercheuse qui a pris forme au travers de la recherche, et dont la singularité des manières de faire se lit au travers de la méthode empruntée. Quelque chose du rôle de passeuse s'y exerce, dans les gestes-mêmes de l'enquête et de l'écriture.

La partie à suivre est un prolongement de l'exploration de contenu, particulièrement nourrie par le travail des tableaux, qui arpente le territoire des l'entre-deux. Les pratiques recueillies sur les zones de contact seront d'abord remises en perspective socio-historique : les aspects saillants de la subjectivation des passeuses feront l'objet de fouilles dans les strates du terrain. Après cette lecture verticale, nous retournerons sur un plan horizontal pour dessiner des perspectives géopolitiques à cette place de passeuse, et tenter de cartographier les tensions aux frontières des langues. Enfin nous en viendrons aux gestes, en donnant à voir les tactiques pour "faire quand même", malgré l'échec couru d'avance d'une diplomatie télépathique entre les mondes.

189 Jean-François Bayart, *Le Plan Q - Ethnologie d'une pratique sexuelle*, Fayard, 2014. p. 150

190 Qui fait aussi écho aux "versions" d'une même question induites par le processus de recherche de Vinciane Despret et Isabelle Stengers - *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?* op. cit.

Chapitre 5 – Explorer le territoire des pratiques

Ce territoire que nous allons arpenter en tous sens, même s’il est entre deux eaux, dans le trouble d’une position intermédiaire, est la partie visible des pratiques des passeuses. Il est composé du contenu des entretiens, matériau qui raconte comment on arrive ici, comment on s’y déplace, et comment on fait.

Les vertus exploratoires du trouble, selon Donna Haraway, résident dans la possibilité qu’il ouvre de composer avec la multiplicité des points de vue. « *Habiter le trouble [...] est une invitation à penser, à ouvrir de nouvelles possibilités de cohabitation et de continuation, dans des temps de bouleversements écologiques et de violences natureculturelles sans précédent* » annonce la quatrième de couverture qui abrite des entretiens avec elle.¹⁹¹

Ce territoire entre deux eaux, c’est ce lieu des cohabitations, du lien. C’est la zone de contact¹⁹² : autant le lieu que les pratiques qui s’y inventent.

Julia - « Je crois que cet entre-deux, c’est complètement formateur de ma personne, de ma personnalité, de ma manière de voir les choses. D’avoir ce sentiment tout le temps d’appartenance à un groupe – la linguistique – mais pas à une chose en particulier. »

L’entre-deux, le milieu des passeuses. Là où observer leur place. La place comme l’*espace occupé*, ici symboliquement, à l’intersection des relations langagières. Nous verrons : (petit A) quels aspects remarquables des trajectoires amènent à prendre ces places, (petit B) quels agencements de l’espace sont observables dans les situations d’intermédiation, et (petit C) comment se débrouillent les passeuses pour réaliser leurs déplacements ou rapprochements de bords.

A – ARCHÉOLOGIE – SOUS LES ÉVIDENCES, LES STRATES DE L’HISTOIRE

Des personnes sont là, et elles jouent le rôle de passeuse. Ça a l’air naturel. C’est comme ça. En surface tout a l’air si évident. C’est comme ça, à tel point qu’on n’imagine pas que le rôle n’aille pas de soi pour tout le monde. Sous la surface, pourtant, les traces accumulées de l’expérience forment des trajectoires singulières, dont la proximité de certaines lignes laisse supposer que ces modes d’expérience ont été déterminants dans l’apprentissage de ce rôle. Certaines baignent dans le voisinage permanent d’une autre langue depuis leur naissance, d’autres ont cultivé des appétences pour la culture de l’autre tôt ou tard dans leur histoire, mais toutes ont une manière de penser *en ouverture*.

Cette surface, donc, serait comme un palimpseste. Ces anciens manuscrits, regrattés plusieurs fois pour y écrire à nouveau, laissent deviner les traces des écritures précédentes, présences fantômes du texte actuel. Le terme désigne des couches successives, qui ont été oubliées peut-être, mais hantent la surface. Nous allons gratter, tenter de deviner ce que recèlent les strates passées à partir des indices fournis au présent des récits de vie. Cela avec l’éclairage de la sociolinguistique, d’une psychologie de la transmission symbolique, et d’une philosophie de la traduction.

Cette partie s’inscrit dans la grande histoire des langues, et elle retrace, à l’échelle d’individus, un chemin entre les premiers apprentissages et la transmission d’un héritage : on y baigne, ça s’apprend, on s’y habitue, ça s’entraîne, on négocie, ça se transmet... Nous allons examiner le terreau, le milieu dans lequel naissent les passeuses, et sa richesse linguistique ou symbolique. Nous verrons comment s’y construit le rapport à l’autre, et comment se nourrit la curiosité à l’égard des différences. Enfin nous esquisserons quelques enjeux de transmission et de rééquilibrage éthiques à partir des rapports (asymétriques) entre les langues.

191 Collectif, *Habiter le trouble avec Donna Haraway*.

192 Voir introduction et conclusion du chapitre 2 [Terrain : les zones de contact](#) page 23

1 - Un terreau linguistique fertile, au contact de la (bio)diversité

Colette Grinvald, linguiste qui a étudié la capacité des langues à rester vivantes, regrette un appauvrissement de leur biodiversité : « *Ce sont des questions de colonisation, de décisions de gens qui sont au pouvoir, d'éliminer les langues qu'ils ne parlent pas eux. [...] Pour moi linguiste, ce qui disparaît ce sont des versions du génie humain. L'esprit humain est capable d'une incroyable variété de structures* ».

D'après Christophe Pallier, chercheur en neuroimagerie du langage, le cerveau humain est conçu pour des pratiques plurilingues : « *Le cerveau humain n'est pas adapté à apprendre une langue, il est adapté à apprendre plusieurs langues. [...] Parler "n" langues, quatre, cinq, six est sans doute l'état normal d'homo sapiens. L'état monolingue est un état étrange.* »¹⁹³

De ce point de vue, les personnes enquêtées sont donc "normales", et elles participent à cultiver cette diversité des manières de dire et de penser.

Bains de langue : la diversité des formes de plurilinguisme

Les personnes enquêtées ont toutes développé une forme de plurilinguisme, que je connais, suppose, ou que je découvre en cours d'entretien. Pour définir le plurilinguisme je me suis appuyée sur l'introduction de la revue *Langage et Société* à propos du « scandale du bilinguisme »¹⁹⁴. Le dossier a l'intérêt de travailler la langue comme une entité instable, et les situations de plurilinguismes dans leur complexité et hétérogénéité. Il réinterroge les classifications binaires produites par les études accumulées sur le sujet et prend le bilinguisme « *selon une acception large, et non comme une pratique précisément définie et délimitée* ». Plutôt comme « *la pratique variable de deux ou plusieurs langues* ». En affirmant qu'« *est bilingue tout locuteur se disant bilingue.* », on rappelle comme ci-dessus que le plurilinguisme est la règle pour tout être parlant. On considérera donc qu'il concerne l'usage ordinaire des langues, celui « *dont la pratique manifeste une constante souplesse en fonction des interlocuteurs et des situations* », et pas seulement la maîtrise de langues différenciées officiellement.

Pour commencer nous allons pourtant commencer par ce plurilinguisme qui s'établit entre des logiques de pensée, des syntaxes, grammaires, vocabulaires, sonorités différentes. Parmi les personnes enquêtées, il y en a trois chez qui cela s'établit clairement dans l'enfance, de trois manières singulières.

Molla, né au Mali, baigne dans un plurilinguisme qu'il présente en associant les langues à des espaces. Le bambara est sa « langue officielle », la langue que tout le monde parle à la ville, dont sa mère qui y est née : « si je sors dehors c'est le bambara que je parle ». Le sarakole est sa « langue maternelle », la langue parlée au village où est né son père, et que connaît sa mère car ses deux parents sont sarakolés : « si je rentre à la maison, avec les parents c'est la langue que je parle ». Il comprend aussi le maninke que parlent les guinéens, et le djoula, la langue des commerçants, ce qu'il explique par des proximités entre les mots, qu'il compare à celles entre italien et espagnol. Le français c'est la langue de « ceux qui sont un peu plus scolarisés », dont il a juste appris quelques salutations auprès des amis qui allaient à l'école. La description de ses usages des langues au cours de son chemin vers la France, et dans ses différents habitats, montre une pratique de parler mixte (métissage, hybridation) désigné par les linguistes comme de l'*alternance codique*. Ainsi en Lybie il a « commencé de voler quelques mots en arabe, avec eux », et quand il marche avec un ami, ils introduisent des mots de français dans leur discussion en bambara.

C'est une pratique de « mishmash » qu'on retrouve chez Julia, où les mots du français quotidien s'invitent dans des conversations en plaatois. Julia est née en France d'un père de la Sarthe et d'une mère du Limbourg, région des Pays-Bas où le patois du plaatois est d'usage dans tous les foyers. C'est la langue partagée avec sa mère et sa sœur, son père et son frère l'ayant peu ou pas appris. Le français y est la langue commune à tout le monde, et aussi celle du monde extérieur.

193 Les deux citations extraites d'une émission de radio - Martin, « Vers un darwinisme linguistique ». op. cit.

194 Gadet et Varro, « Le "scandale" du bilinguisme ». op. cit.

« Comme on était beaucoup avec ma maman à la maison, elle nous parlait dans sa langue à elle, et nous on bricolait avec du français. Donc quand moi et ma sœur on a appris à parler, on a appris à parler... *plaat*-français. Les deux mélangés ensemble. A priori ça se distinguait pas bien dans notre cerveau, parce que quand on parlait à des gens français on leur parlait aussi en *plaat*, et quand on parlait à notre famille des Pays-Bas on leur parlait aussi en français. On faisait un *mishmash* linguistique. »

Ambre a grandi dans « la culture française métropolitaine » en côtoyant le créole, la langue de sa mère qui a refusé de lui apprendre, malgré ses demandes. Ses « racines antillaises » ont donc été transmises par infusion dans le bain langagier. On pourrait même dire : par piratage.

« J'ai fini par apprendre toute seule en fait parce que quand j'étais petite elle parlait tout le temps au téléphone en créole. Quand y a ma cousine, elles parlent en créole pour pas qu'on comprenne, mais en fait, bon ben c'est du créole quoi. Déjà ça se comprend assez facilement, mais en plus quand t'as l'habitude d'écouter... »

Son père est né en République Centrafricaine et a vécu dans d'autres pays d'Afrique : « il comprend pas mal quelques patois. Genre il peut comprendre le lingala par exemple ». Le lingala se trouve être la langue de l'une de ses colocataires, que Ambre – avec ses *habitudes à écouter* – commence à comprendre en l'écouter elle aussi parler au téléphone.

« Même quand l'autre langue n'est pas du tout parlée dans une famille (quelle qu'en soit la raison), l'enfant est au courant de son existence dans le répertoire du père ou de la mère, donc dans sa propre histoire et celle de sa famille. On ne peut pas ignorer l'attachement symbolique à une langue sous prétexte qu'elle n'est pas actualisée, on ne peut pas refuser de reconnaître les ramifications de ce « bilinguisme symbolique » »¹⁹⁵ (Gadet et Varro, 2006)

De la même manière, les enfants sourds qui naissent dans une famille entendant sont imprégnés de la culture de l'oralité, que la famille ait appris à signer ou pas. Mon frère a grandi en observant de nombreux bavardages de repas de famille, au contact de nos langues des signes en germe, et appris à lire et écrire avec des entendants. Il a ainsi développé une souplesse d'adaptation aux langues des autres, signées ou orales, que j'ai particulièrement perçue le jour où les rôles se sont inversés et qu'il a pris le rôle d'interprète en langue des signes internationale¹⁹⁶. Damien, lui, a grandi dans l'oralité totale, en famille et au premier rang de la classe (pour compléter les traces auditives des appareils avec la lecture labiale). Les énoncés captés y étaient reconstitués à grand renfort de concentration. « Comme une ligne téléphonique entrecoupée de friture » : c'est l'image qu'il utilise¹⁹⁷. Il découvre la langue des signes à vingt-six ans et s'y immerge avec facilité et soulagement. S'il a décidé de couper sa voix, il garde une connaissance très fine de la langue française, qui lui permet notamment de traduire des textes vers la langue des signes et de les interpréter, en tant que comédien.

Apprentissage de la mise en rapport : une structure mentale en ouverture

À aucun moment ces personnes enquêtées ne se disent bilingues. Molla a « appris en automatique » un certain nombre de langues, Ambre a « l'habitude d'écouter », et Julia pratique couramment le « *mishmash* » y compris dans sa scolarité en filière européenne. Pourtant leur souplesse cognitive à l'endroit du langage est effective : elles savent effectuer des opérations de comparaison, repérant les équivalences et les variations. Julia précise que ce qu'elle raconte sur ce lointain apprentissage, elle le tient surtout des récits familiaux : « clairement je me rappelle pas très bien de cette partie de ma vie où j'ai appris à parler hein, mais bon comme c'est la base, il doit y avoir des traces aussi encore

195 Gadet et Varro. Ibid.

196 Voir annexe n°13 – C'est signé – septembre 2019 – page 155 // La LSI est une langue qui rassemble des signes ayant une grande iconicité et sont compréhensibles en dehors des cultures singulières de chaque langue des signes. C'est aussi une manière de composer en direct avec le bagage de signes des interlocuteurs en présence, tout en vérifiant en permanence la réception d'un nouveau signe intégré à la conversation.

197 Voir annexe n°6 – Notes de témoignage de Damien – page 89

aujourd'hui. » A la question d'un enfant qui lui demande pourquoi les bilingues ont plus de facilités à apprendre une langue, Barbara Cassin – philosophe des questions de traduction – dit ceci :

« Je dirais d'abord : parce que ce sont des langues qu'ils parlent. Ils le savent, et aucune langue ne leur apparaît comme un logos, comme la seule langue possible. La certitude qu'il existe au moins deux langues implique qu'il en existe encore d'autres et que nous pouvons les comparer, nous tenons là des rapports. En grec ancien, logos veut d'abord dire « rapport » : $a/b = c/d$ », voilà un logos, ce qu'on appelle aujourd'hui une proportion. Être bilingue permet d'établir des rapports ; et établir des rapports c'est ainsi que l'on pourrait définir la capacité et l'intelligence. Être bilingue te permet d'établir des rapports de langue à langue, entre plusieurs langues donc, c'est pour cela qu'il est plus facile de les apprendre. »¹⁹⁸

Grandir avec plus d'une langue pose donc le multiple comme postulat de la pensée, là où l'idéologie dominante prend « l'unilinguisme comme une évidence d'état originel de l'être humain [...] Le phantasme du "Un" détermine toujours le regard posé sur soi-même et sur les autres, et la difficulté contemporaine de concilier des appartenances multiples »¹⁹⁹. (Gadet et Varro, 2006)

Pour André Markowicz, être bilingue est un atout pour devenir traducteur : « parce qu'on se rend compte qu'on ne pense pas de la même façon dans différentes langues. Ce que je pense en russe, je ne le pense pas en français, aussi étonnant que cela puisse paraître. Je n'ai pas la même opinion en français et en russe. »²⁰⁰ En tant que traducteur, il considère l'histoire culturelle de la langue d'énonciation et travaille ainsi à repérer ce qui a besoin ou pas d'être explicité. Mais si le bilinguisme est un atout, ce n'est pas non plus une nécessité. La certitude qu'il existe plusieurs langues et formes de pensées ne passe pas forcément par leur apprentissage dans les prémisses de la formation cognitive. L'imaginaire de leur présence joue déjà, d'après Édouard Glissant.

« [Le multilinguisme] ce n'est pas une question de parler les langues, ce n'est pas ça le problème. On peut ne pas parler d'autres langues que la sienne. c'est plutôt la manière même de parler sa propre langue, de la parler fermée ou ouverte ; de la parler dans l'ignorance ou la présence des autres langues ou dans la prescience que les autres langues existent et qu'elles nous influencent même sans qu'on le sache. Ce n'est pas une question de science, de connaissance des langues, c'est une question d'imaginaire des langues. Et, par conséquent, ce n'est pas une question de juxtaposition des langues, mais de leur mise en réseau. »²⁰¹

Le désir d'emprunter d'autres chemins de pensées, de développer d'autres manières de se saisir de la langue – parole orale ou expression du corps – peut aussi advenir depuis une seule langue habitée, et s'explorer de bien des manières. C'est alors une expérience plus philosophique que linguistique :

« Nous devons être bilingue même en une seule langue, nous devons avoir une langue mineure à l'intérieur de notre langue, nous devons faire de notre langue un usage mineur. Le multilinguisme n'est pas seulement la possession de plusieurs systèmes dont chacun serait homogène en lui-même ; c'est d'abord la ligne de fuite ou de variation qui affecte chaque système en l'empêchant d'être homogène. Non pas parler dans une autre langue que la sienne, mais au contraire parler dans sa langue à soi comme un étranger. »²⁰² (Deleuze, 1996)

2 - Une construction psychosociale reliée à l'Autre

Lorsque je relis l'entretien de Ambre, je suis interpellée par le fait que les interventions de personnes extérieures à notre échange prennent autant de place²⁰³. Cela ne gêne ni Ambre, ni moi – aucune de nous ne se dit "tiens allons dans un endroit tranquille pour ne pas être dérangées".

198 Barbara Cassin, *Plus d'une langue*, Bayard, Les petites conférences, 2019.

199 Gadet et Varro, « Le "scandale" du bilinguisme ». op. cit.

200 André Markowicz, « Entretien par Delphine Descaves », *L'oeil électrique*, no 14 (2000)

201 Édouard Glissant, *L'imaginaire des langues - Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*, Gallimard, 2010.

202 Deleuze et Parnet, *Dialogues*. op. cit.

203 Sur vingt-deux pages, environ neuf sont interrompues ou occupées par les paroles de six autres colocataires – voir annexe n°7 – Entretien de Ambre – page 90

Comme si la présence de ces autres langues faisait partie de ses paroles. Plutôt que d'y lire un discours amputé, j'y entrevois la partie émergée de son attention aiguë pour ces langues. Et je fais ici l'hypothèse qu'il s'agit d'un regard habité par le désir d'apprendre, et le souci d'entendre.

L'amour du symbolique ou le désir d'apprendre

Nous avons vu un peu plus haut la notion de *bilinguisme symbolique*. Elle nous amène à envisager que les *ethos*, que le voisinage et la familiarité de la différence permettent de fabriquer une disposition à accueillir d'autres langues ou d'autres pensées. Cette disposition à *penser avec* se construit par la rencontre, dans un contexte de transmission symbolique actif, où l'on se parle (même si l'on hérite aussi de ce qui ne se dit pas). C'est ce sur quoi insiste Charlotte Herfray dans divers écrits qui concernent la construction du sujet et l'accès aux chemins du savoir :

« *L'initiation épistémologique ne peut s'effectuer que si nous sommes habités par l'amour du symbolique et si nous avons le privilège de l'effectuer sous l'autorité d'un "maître" non trompeur, qui aura su être un "auctor" (un auteur) à l'origine de notre désir de parcourir les "allées du symbolique" et de visiter le pays du "gai savoir".* »²⁰⁴.

Du côté des trois autres personnes entretenues, je retrouve ces motifs : Faustine « adore » les langues, Chloé « prend du plaisir » à parler et faire parler, Chantal « aime » le voisinage éloquent de la cohabitation. Là encore l'élaboration de ces rapports est propre à chacune.

Faustine raconte qu'elle a toujours aimé les langues : « j'adore, j'ai toujours apprécié les textes de poésie, tout ce qui était implicite. [...] J'ai fait des études de littérature, j'avais trois langues à mon actif, j'ai même un peu fait de latin, mais bon... ». Son père est quelqu'un de « curieux » qui aime aussi les langues : « je me souviens, quand on partait en voyage en Italie il faisait l'interprète ». La sensibilisation avec la langue des signes est facilitée par son milieu : habitant Poitiers elle voit déjà des sourds dans les rues, et sa sœur qui fait une option à la fac lui transmet les premiers signes. Ce terreau s'active lorsque elle retrouve de la disponibilité à la fin de ses études théâtrales : « avec ce temps libre qui m'était imparti, je me suis lancée dans la formation où j'ai fait semaine intensive sur semaine intensive, donc j'ai acquis dix niveaux en moins d'un an ». Stimulée par des interactions régulières avec des sourds, elle prend du plaisir dans cet élan « je sentais que ça passait vite, ça passait bien ». Cette langue prend petit à petit place dans sa pratique professionnelle, artistique, puis dans sa vie affective.

Du côté de Chloé – qui se dit « vraiment pas bilingue et pas polyglotte » – la pratique se développe aussi du côté professionnel, quand elle s'oriente vers l'orthophonie : « un des trucs qui vraiment me fascinait dans ce travail là c'était justement : comment entrer en communication avec l'autre. Et peu importe la manière ». Cela s'ancre aussi dans l'enfance : « J'ai toujours eu de l'appétence pour les relations. [...] Depuis toute gamine, je fais de la facilitation en interne, dans ma famille, dans mes groupes de potes. [...] Je pense que depuis super longtemps moi j'ai le plaisir de faire ça. Et comme n'importe quoi, j'ai l'impression que les choses dans lesquelles tu prends plaisir, ben tu vas développer des compétences là-dedans ».

Quant à Chantal, dans sa famille d'origine et les couples dans lesquels elle a vécu « on faisait pas souvent des débriefing et pourtant les choses se réglaient à un moment ». A 57 ans, Chantal continue d'apprendre : « C'est un long apprentissage la relation à l'autre par autre chose que les mots ». Elle le développe dans l'accueil chez elle de jeunes comme Molla qui viennent trouver repos sous son toit : « j'apprends de leur manière de se déplacer, et aussi qu'il y a des choses qui paraissent évidentes à d'autres cultures et qui sont pas évidentes pour nous ». Il y a chez elle un goût pour la vie en groupe et la mise en lien : « j'aime ça moi la transmission ».

Ça passe bien, il y a de l'appétence, du plaisir à apprendre et à transmettre : ces trois personnes sont en effet bien engagées sur les voies d'un *gai savoir*. Dans les récits, on repère quelques figures en

204 Elle évoque ici respectivement Roland Barthes et Nietzsche – Herfray, « De la pluralité des théories ». op.cit.

creux, qui ont participé ou participent à alimenter ce désir vers d'autres manières de dire, de faire ou de penser. Un désir qui peut aussi « rendre soucieux ».²⁰⁵

Le souci de la langue des autres

« Un des trucs qui me met en tension dans les moments où on est un peu en plus grand groupe dans les assos, c'est si l'information elle est pas complètement partagée. [...] Je dis tension parce que je crois que vraiment, globalement souvent ça me fout en tension. [...] Ça me met en attention, mais aussi en tension, vraiment. Parce que pour moi, si on n'arrive pas à se comprendre dans ce moment là, vraiment, je vis mal la situation de : y a des personnes qui ne vont pas pouvoir s'exprimer, et donner leur avis, prendre la parole.²⁰⁶ »

L'attention-tension évoquée par Chloé se traduit différemment chez les autres personnes enquêtées, mais constitue un commun en ce qu'elle engage une disponibilité à la communication, et des questionnements sur le dispositif dans lequel elle se déroule. Elle se manifeste notamment par des affects empathiques dans les situations où la communication semble bloquée, que ce soit du côté de l'expression ou de la compréhension.

Attentive à « l'insécurité linguistique » des autres, Julia vit avec cette conscience de : « attention, là tout le monde comprend pas ce qu'on dit » et garde le réflexe qu'elle a pris en famille de traduire le flux des informations qui circulent. « C'est quelque chose que je fais encore aujourd'hui. Parce que je sentais un peu sinon une espèce de... ben c'était pas juste, que tout le monde comprenne pas ce qui se dit. » Elle donne en exemple des situations à table en famille, où le choix de la langue devient une manifestation des micro-tensions géopolitiques du foyer, et où elle tente d'entretenir la diplomatie par l'usage de la langue partagée : « Moi je parle français parce que... pour mettre tout le monde sur un pied d'égalité. »

Faustine exprime aussi un souci vis à vis du malaise « peut-être pas assez exprimé » ressenti par Damien, son conjoint, coupé des conversations orales, au milieu de personnes qui ne signent pas. Notamment dans la relation avec leur fils qui traverse alors un moment de résistance vis à vis de la langue des signes : « c'est terrible, si déjà il le ressent dans sa famille parentale.[...] Mais que ce soit pas possible entre nous quatre, là je trouve ça compliqué. » Pour autant elle tend à exprimer le malaise depuis sa place, avec cette vigilance de ne pas parler à celle de l'autre : « ça je pense c'est à Damien de l'exprimer ». Ailleurs, dans les ateliers, prenant à la fois le rôle de la mise en scène et de l'interprétariat, elle développe une forme d'anticipation sensible des propos des participant·es, à laquelle elle applique la même vigilance :

« Je savais - je pense que je devinais où ils voulaient en venir. Alors c'est peut-être pas très positif, enfin c'est peut-être pas très malin de ma part – parce qu'il faut pas avancer les propos avant que les gens les nomment – mais je pense qu'on était dans cet état là où on se connaît, on évolue ensemble »

Ce souci ainsi aiguisé ne peut être expliqué d'un seul bloc. Nous ne pouvons qu'éclairer quelques facettes de ses manifestations avec la sociolinguistique, l'éthique, ou la philosophie.

Les études linguistiques de genre ont mis en évidence des différences de socialisation langagière en fonction du genre²⁰⁷. Dans les conversations étudiées dans les études des années 1970-80, il ressort que les femmes prennent un rôle de soutien dans le travail interactionnel, encourageant les interlocuteurs à s'exprimer, par des questions ou des marques d'attention²⁰⁸. Ce soin de la langue

205 Pour emprunter les mots de Charlotte Herfray, « Et toujours le désir nous rendait soucieux (2013) ». op. cit.

206 Elle continue « Non pas parce qu'elles ont pas une idée sur ce qu'on pourrait faire, mais parce qu'elles vont pas se sentir légitimes à s'exprimer, en n'ayant pas tout le background de la conversation d'avant, et en se disant : peut-être ça a déjà été dit, ou peut-être que moi ce que je vais dire ça a pas de sens dans ce contexte là... »

207 Luca Greco, « Les recherches linguistiques sur le genre : un état de l'art », *Langage et société* no 148 (2014): 11-29.

208 A l'inverse, l'étude montre que les hommes coupent davantage la parole et qu'ils reprennent moins les sujets avancés par une interlocutrice - Pamela Fishman « Interaction : the work women do » in *Language, gender and society*, Newbury House, 1983 – citée par Corinne Monnet, « La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation », *Les Nouvelles Questions Féministes* 19 (1998)

fait partie d'un travail invisible mis en évidence par les théories du *care*, et cette notion est réinvestie dans le champs politique en tant qu'éthique : « *une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde" de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible.* »²⁰⁹

On peut aussi se saisir de l'éthique comme la manière dont les sujets, indifféremment de leur genre, mettent leurs actes en mouvement dans le monde, portés par ce désir qui les *rend soucieux*. Le souci est une agitation. Son étymologie, du latin *sollicitare* "remuer totalement" a aussi produit le terme d'inquiétude. *Solliciter* est un verbe dont l'action est en tension entre le sens de « s'occuper de » et celui de « troubler, déranger ». Si la personne qui s'occupe des autres peut s'en trouver troublée (et ponctuellement fatiguée), on peut aussi concevoir que ce souci est une occasion pour elle d'aller "déranger" la langue des autres avec son éthique, et ainsi faire exister ce qui lui importe dans ce « *monde abîmé* »²¹⁰.

Enfin, si j'emprunte à ce que Baptiste Morizot explore du côté des *égards ajustés*, c'est aussi un « *affect vital répandu dans l'évolution* » partagé avec d'autres espèces. Cette « *attention intensifiée pour quelque chose de neuf qui se colore d'importance, et nous transporte, face auquel il faut inventer une réponse pertinente* » est essentielle à l'appréhension des nouveautés qui surviennent dans notre milieu. C'est peut-être ce type de vive curiosité qui agite les passeuses, une curiosité dont la flamme initiale aurait été entretenue et la sensibilité aiguisée.

« *Dans cet affect partagé, il y a quelque chose de l'ordre du respect révérencieux, de la curiosité et de l'excitation. Le philosophe gallois Martyn Evans définit le "wonder" comme une "attention altérée, irrésistiblement intensifiée, pour quelque chose que nous reconnaissons immédiatement comme important – quelque chose dont l'apparition engage notre imagination avant notre entendement, mais que nous voudrions probablement comprendre plus complètement avec le temps"* »

Ce n'est donc peut-être pas tant une "construction psycho-sociale" dont il s'agit, mais d'un élan de vie, dont l'érosion tiendrait à l'inverse d'une construction culturelle de notre rapport au vivant.

3 - Des héritages sidérants, mais considérés

De même que les sujets parlants, les langues et leurs rapports s'inscrivent dans une histoire, héritent d'un rapport au monde à la fois matériel et symbolique.

« *Individuelles ou collectives, les situations de bilinguisme impliquant des langues aux statuts inégaux (majoritaire/minoritaire, dominant/dominé) supposent des enjeux considérables au plan personnel et sociétal. Car toutes les langues sont potentiellement en concurrence et coexistent dans une tension idéologique.* »²¹¹ (Gadet et Varro, 2006)

L'histoire des langues se mêle à celle des oppressions et des conflits. Ces réalités ont produit des situations sidérantes, où des vies ont été persécutées et leur valeur niée. Sidérantes : qui frappent de stupeur, et pourraient laisser l'agir figé dans cette émotion. Marielle Macé – partant de la situation des migrants en France en 2017, propose en balance de « considérer » : « *regarder attentivement, avoir des égards, faire attention, tenir compte, ménager avant d'agir et pour agir* »²¹². C'est bien parce qu'elles tiennent compte de ces réalités, que certaines personnes enquêtées se positionnent vis à vis de leur pratique des langues.

Rééquilibrer les efforts – déséquilibrer l'universel

La sidération de Chantal est abordée en creux de ses manières d'agir, quand elle dit s'abstenir de poser trop de questions : « c'est une histoire tellement terrible quoi, je trouve ça tellement wow... que c'est aussi pour me protéger moi ». Ou quand il s'agit de lire un poème dans les toilettes : « il y

209 Tronto, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*. op. cit.

210 D'après Marielle Macé qui a coordonné la revue *Critique* de janvier 2019 « Vivre dans un monde abîmé »

211 Gadet et Varro, « Le "scandale" du bilinguisme ».op. cit.

212 Macé, *Sidérer, considérer. Migrants en France*, 2017.

a quand même des gens de passage qui m'ont raconté leur... la traversée, le fait que... Et donc par les récits j'ai vu que probablement un certain nombre d'entre eux avaient vu la mort de près, avaient vu des gens, des gens qu'ils connaissaient se faire agresser, ou se noyer ou je sais pas quoi ». Chantal explique alors qu'elle a lâché ses efforts de correction du français :

« C'est quand même une forme de domination, comment dire... A certains moments, vouloir qu'ils parlent le français comme nous on le parle, je trouve que c'est un peu abusé. Parce que c'est notre société qui doit devenir plus multiculturelle, et on n'a pas forcément à imposer un français tel qu'on l'a conservé nous. C'est pas ça. On est allés les faire chier, à les coloniser tout ça, maintenant on va pas les – tu vois, je sais pas. Alors qu'on n'est pas fichus de leur donner le minimum vital... Enfin voilà, c'est pour ça qu'on essaie moins de rectifier. »

La colonisation, et les formes qu'elle prend aujourd'hui – et qui donnent lieu à de telles cohabitations dans ce foyer – est racontée de l'autre côté par Molla. Pour lui, l'arrivée en France n'était pas un objectif, mais le français s'est trouvé être une langue plus habitable que l'italien.

« Le journal du Mali il parle en français. Même si tu comprends pas ce qu'il dit – quand même tu sais que c'est pas ta langue – c'est une langue qu'on est en train d'apprendre parce que on est francophones et on est... colonisés pour les français. Bon c'est la langue francophone. Ça parle dans mon pays. »

En France, la langue est un outil politique de l'assimilation des normes et des valeurs édictées par les services de l'État. Depuis 2007, le Contrat Accueil et Intégration, qui permet d'obtenir une carte de séjour longue durée ou la nationalité française, a fait du français une « langue d'intégration » (FLI) dont l'acquisition conditionne l'accès à des droits²¹³. Ne pas imposer sa langue pour rétablir cette asymétrie politique est donc une préoccupation pour Chantal, et elle est en ce sens rejointe par des artisan·es de la langue :

« Ce qui est intéressant chez un étranger, c'est le fait qu'il est étranger. Par conséquent le mouvement ne doit pas être de le rendre français, mais de changer la langue française, qui est très riche et très accueillante - comme la France devrait l'être - pour accueillir l'étranger ; et pas l'inverse. »²¹⁴

Pour André Markowicz, traducteur, l'incapacité française à apprendre les langues étrangères a à voir avec une histoire particulièrement tendue vis à vis de la diversité linguistique. La structuration de l'État – la centralisation du pouvoir et l'uniformisation du territoire – est notamment passée par une légifération de l'usage des langues. La France est un État-langue : on y est la langue qu'on parle. Les lois de Jules Ferry de 1881, qui ordonnent un système éducatif pour promouvoir l'idéal républicain, ont imposé l'usage du français dans l'enseignement, au détriment des langues régionales. Ces lois s'inscrivent dans le même élan que le Congrès de Milan de 1880, à la suite duquel des états européens ont adopté la méthode oraliste – excluant tout usage de la langue des signes – pour l'éducation des enfants sourds²¹⁵. Cette politique qui privilégie l'usage d'un certain français, a contribué à dévaloriser les autres langues, et a répandu la croyance que l'usage de plusieurs langues empêche de bien en maîtriser une²¹⁶.

A une toute autre échelle c'est ce qui se joue dans les institutions médicales lorsqu'il s'agit de « réparer » une langue troublée. Chloé, qui tend à considérer – et encourager – chaque expression, tente des pas de côtés pour rééquilibrer les effets de la normalisation du langage.

213 Laelia Veron, « La langue française, modèle d'intégration », Parler comme jamais (Binge Audio, février 2021) // Site du gouvernement : <http://accueil-etrangers.gouv.fr/modeles/articles-lies/article/definition-du-contrat-d-accueil-et> consulté le 04/05/2021

214 Markowicz, « Entretien par Delphine Descaves ». op. cit.

215 En 1975, une tolérance est octroyée et les enseignants sourds admis dans les classes. En 1991, une loi permet le choix d'une éducation bilingue, LSF et le français écrit et/ou oral. En 2005, la LSF est reconnue comme « langue à part entière ».

216 Voir « monopole linguistique de l'état et micropolitiques domestiques » à propos de l'histoire et de la perception de la langue des signes en annexe n°13 – C'est signé – septembre 2019 – page 157

« C'est drôle je milite en ce moment avec mes copines orthophonistes sur le fait de reprendre l'autre dans sa manière de s'exprimer. [...] Si toutes tes manières d'être en conversation avec l'autre, dedans y a tout le temps le petit "ah attention, là c'est ça...", ça coupe énormément la communication. Et ça t'empêche de te sentir autorisé à communiquer en fait. »

Troubles dans la transmission

Les langues hors-normes (régionales, signées, indisciplinées...) n'ont pas été à proprement parler "interdites", au sens où elles ont continué d'être pratiquées dans l'espace public ou privé. Pas interdites, mais pour autant pas "autorisées". Le bannissement des institutions (et des médias) a affecté leur transmission, et continue de rendre sensible les conditions de leur remise en partage. Partant du créole, Édouard Glissant évoque la fragilité de ces langues composites, nées de la colonisation :

« Elles sont contaminables par la langue officielle, [...] et elles sont confrontées à des problèmes de fixation et de transcription. Par conséquent il y a une sorte de tourment du langage lors du passage de l'oralité à l'écriture qui fragilise, qui met dans une situation menaçante, pas du tout sécurisante, et qui fait que les gens appartiennent à ces cultures sont des gens très sensibilisés aux problèmes de langage. »

Cette sensibilité n'empêche pas d'être pris dans des conflits internes, qui affectent la transmission de la langue d'une génération à une autre. Il arrive qu'une langue reste un fantôme bien présent dans l'histoire des enfants qui ne l'ont pas reçu de leurs parents²¹⁷. Chez Ambre, le refus de transmission des « racines antillaises » de sa mère est sensible dans leur relation : « Je parle pas créole. Je peux parler mais j'ai pas d'accent. Quand j'essaie avec ma mère des fois, elle se moque. [...] Comme quand elle me dit que je suis un bounty. Genre que je suis blanche à l'intérieur et noire à l'extérieur. » Quand elle tente d'expliquer ce refus maternel, elle met d'abord cela sur le compte de la flemme, puis : « Je suis pas sûre qu'elle apprécie à fond sa culture déjà. Et comme le contexte, surtout dans notre famille là-bas il est assez compliqué, du coup ça doit pas forcément donner envie. »

Si ce « *tourment du langage* » rend parfois des langues silencieuses, ce tumulte intérieur peut impulser des élans d'affirmation identitaire, de revendications culturelles (la fierté pour retourner la honte). Dans ce cas, l'appropriation de la langue – ou toute autre pratique culturelle associée – par des personnes qui ne sont pas concernées par cet héritage, peut constituer une violence supplémentaire pour ses locuteurs et locutrices. Faustine témoigne ainsi des remises en question qui ont agité la place de la langue des signes dans ses premiers spectacles :

« C'est la première fois où ils m'ont dit : mais non, tu voles notre langue. Et là ça m'a fait. Ouf. Je suis rentrée après dans l'univers politique de la langue des signes, c'est vrai que c'était un peu une claque. C'est vrai que moi j'ai jamais été dans une volonté de transmettre un message. [...] Et du coup quand on m'a jeté ça au visage, j'ai fait : bon là d'accord, attends, il faut pas que je me plante – parce que c'est quelque chose qui me touche, la langue des signes – mais effectivement je comprends cette position qu'ils ont. Oui c'est une lutte, oui ça a été interdit, oui ok d'accord. »

Cette expérience a appelé une autre forme de considération, de l'ordre d'une précaution consciente de l'histoire et de l'implication des concernés. Dans le cas de la compagnie, sa direction artistique a été partagée avec Damien – comédien sourd – et les créations ont évolué vers la recherche d'une langue visuelle qui s'adresse à tout le monde au-delà de la frontière entre oral et signes.

*

217 On trouve dans la littérature des récits de ces transmissions empêchées, ou trébuchantes : Alice Zeniter, *L'art de perdre*, Flammarion, 2017 // Ysiaka Anam, *Et ma langue se mit à danser*, La Cheminante, 2018.

D'avoir creusé les évidences, il apparaît que les habiletés de passeures s'inscrivent dans une histoire plurilingue, quelle que soit la forme qu'ait pris cette ouverture à une langue Autre. Une souplesse cognitive de la mise en rapports, un imaginaire des autres manières de dire et de penser, une curiosité gardée vive pour ce qui est nouveau : tout cela a été cultivé de manière ancienne dans les trajectoires de chacun·e. Ce sont des apprentissages, même s'ils ont été oubliés.

Les places de passeures se prennent au cours d'un processus, et ces processus sont inscrits dans des agencements sociaux, dans différentes configurations spatiales. La compréhension de l'histoire est mise en relief par cette autre discipline qui lui est souvent associée : la géographie. Nous allons maintenant déplier les cartes et poursuivre dans l'espace, en mouvement, l'exploration de ce territoire.

B – CARTOGRAPHIE – ESPACES DE LANGUE ET LANGUES DE L'ESPACE

La carte des langues que nous allons étaler a une épaisseur – c'est ce que nous a montré son archéologie. Les récits des passeures forment une carte. Une carte est une écriture de l'espace : des repères dans un espace peuplé d'autres vivants qui continuent de la façonner en permanence²¹⁸. Ce récit existe toujours depuis un point de vue, vécu à partir du corps qui l'arpente. La carte est donc toujours singulière, mouvante et en construction. Chaque entretien a sa géographie propre, esquissée sous le prétexte des langues. Les distances et les tracés y adoptent d'autres unités de mesure que le système métrique : la langue rapproche mieux le Mali et la France que la France et l'Italie.

Le matériau géographique raconte une multitude de situations de rencontres entre des langues, des cultures (parfois juste "points de vue") différentes. Si on cherche les sources de ces contacts, on trouve des histoires de migrations, de voisinage frontalier, mais aussi la prolifération d'interactions partout et tout le temps. Des pensées en *archipel* pour suivre l'imaginaire d'Édouard Glissant. Voyage dans les langues de contact en première sous-partie.

La manière de parler des espaces reliés à des langues fait l'objet d'une poétique propre à chaque personne. L'image poétique est aussi un acte de langage. Elle se manifeste (se lit autant qu'elle s'écrit) par l'expression singulière du corps et sa manière d'occuper l'espace. Le corps habite dans une certaine langue. Polysémie de "habiter" en deuxième sous-partie.

Le contact crée une certaine intimité. La cohabitation des langues est l'occasion d'ajustements pour que chacune trouve sa place – parfois par frictions. C'est au creux du foyer-nid, ainsi qu'autour de la table à manger, que les langues s'accordent diplomatiquement. Douceurs du voisinage et barrières de la langue en troisième sous-partie.

1 - Causes et raisons des zones de contact

Pour qu'une zone de contact se forme, il faut que des mondes se rapprochent. Ou parfois qu'un monde se sépare, créant des jonctions à l'endroit de la coupure. Toute rencontre crée une zone de contact, au gré des mobilités des locutrices et locuteurs.

« Pour qu'il y ait plurilinguisme, il faut qu'il y ait contact de langues ou de locuteurs, ce qui se produit partout et constamment. Ces contacts relèvent de plusieurs types : contacts frontaliers (indigènes ou non, plus ou moins hérités de l'histoire) ou effets de déplacements de population (par conquête ou par migration, individuelle – temporaire ou définitive – ou économique, en famille ou en groupe). »²¹⁹

Les zones de contact s'observent à partir de langues migratrices, transfrontalières, mais aussi à partir d'un imaginaire ouvert de langues *archipels*. Un imaginaire où chaque île-langue est à la fois isolée et liée à un ensemble.

218 Définition empruntée à Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arènes, et Axelle Grégoire, *Terra Forma - Manuel de cartographies potentielles*, Editions B42, 2019.

219 Gadet et Varro, « Le "scandale" du bilinguisme ». op. cit.

Langues migratrices

L'histoire des langues est liée aux mouvements des populations qui les habitent, c'est un « *fait social concourant à l'histoire générale des peuples qui la parlent* »²²⁰. Ce fait social donne à lire des enjeux géopolitiques, autant à l'échelle individuelle que mondiale, raconte autant l'histoire des colonisations que des conflits familiaux. Mais aussi simplement des trajectoires de vie où le désir met en mouvement vers d'autres langues. Dans les entretiens, plusieurs rapports au déplacement : soit la trajectoire est individuelle, soit vécue par l'intermédiaire des parents, soit en famille.

Au cours de l'entretien, Molla navigue à travers nombreux lieux, passe d'une maison à l'autre. Sa première maison-langue c'est le sarakole, maison ouverte sur d'autres langues du dehors. « Sarakole c'est ma langue. Ma langue c'est pas la langue officielle, mais c'est ma langue maternelle quoi, si je rentre à la maison avec les parents c'est la langue que je parle. Bon si je sors dehors c'est le bambara que je parle. Je comprends un peu de maninke aussi, le djoula aussi ». Dehors, le français circule aussi : « Avec les amis que tu grandis avec eux, y en a qui ont fait de l'école : bonjour bonsoir et tout... je connaissais ça avant de venir ici. » Toutes ces langues, il les a recroisées dans les hébergements collectifs en France : « On parle pas dans les mêmes langues, pas du tout. Bon, tous, la langue que on communique c'est le français, même si tu comprends pas bien. »

Entre la maison-sarakole et les hébergements francophones, Molla en a traversé d'autres : « L'arabe aussi, j'ai commencé d'apprendre quelques mots avec les gens... parce que j'ai fait presque deux mois en Lybie. » En italien, il reste cinq ou six mois et bute : « c'est une langue, ça prend beaucoup de temps pour apprendre. » Ce sont les échos du français malien qui le décident à poursuivre un peu plus loin : « Comme j'ai imaginé, je suis un francophone, si je venais en France – j'ai pas dit que je vais apprendre français, en même temps direct, mais ça va peut-être... ça va être un peu facile pour moi, plus que l'italien, j'ai imaginé ça. » Dans son déplacement, Molla retrouve donc une certaine familiarité dans l'étrangeté de la langue. Il s'installe peu à peu dans le français, habité par toutes les autres langues avec lesquelles il ne peut pas être compris.

Un déplacement peut devenir un déménagement et former ce « microcosme plaatt en Deux-Sèvres » dans lequel a grandi Julia. « Ma mère elle est venue en France à la fin des années quatre vingt, pour faire un Erasmus. Et elle a rencontré mon père, qui lui est français de la Sarthe, à Tours. Et elle est pas repartie aux Pays-Bas après. Et puis après ils se sont mariés et ils ont eu trois enfants : moi mon frère et ma sœur. Voilà. » Les alliances créent des zones de contact au sein même des foyers. Ou à même la langue des enfants. C'est à partir des langues de ses parents que Ambre laisse supposer leurs déplacements, sans les situer précisément. « Mon père il parle français, il parle un peu anglais, et après comme il est né en Afrique – précisément en République Centrafricaine – qu'il a vécu un peu en Afrique, et que il a vécu... où ? À Djibouti, je crois. [...] il peut comprendre le lingala par exemple. » Du côté de sa mère qui parle le créole, elle évoque une famille « là-bas » : « même si j'ai des racines antillaises, j'ai grandi avec la culture française métropolitaine. Et j'ai rien, en fait, des Antilles. A part des boucles d'oreilles quoi. »

Le déplacement peut aussi avoir lieu à plus courte échelle, et en famille. A Poitiers, des familles arrivent des quatre coins de la France pour accéder à une éducation bilingue pour les enfants sourds, ce qui crée sur place une dynamique linguistique stimulante. Quand Faustine et sa famille migrent à 30 km de cette ville, cela participe à de nouveaux agencements familiaux vis à vis de l'aîné qui ne fréquente plus l'école bilingue : « on a déménagé cette année ici, il y a plus du tout de sourd. A part son père. Il a grandi lui aussi entre temps. Et du coup je trouve qu'il ne signe plus, il comprend presque plus des fois son père. »

Tous ces mouvements embarquent avec eux des frontières. Si elle recrée parfois des fossés entre les membres d'une famille, le portillon du jardin peut aussi devenir pour le voisinage un passage inattendu vers une langue "étrange" (pas toujours si étrangère).

220 Sellier, *Histoire des langues et des peuples qui les parlent*. op. cit.

Langues transfrontalières

Un court paragraphe à enjamber pour rejoindre les archipels, juste pour rappeler la porosité des frontières et montrer qu'elles sont l'affaire de représentations. Exemple du *plaat* à l'appui. Les langues ne suivent pas les découpages administratifs du territoire, ce sont plus souvent les découpages nationaux qui adviennent au sein de groupes linguistiques²²¹. Ainsi Julia a pu échanger en *plaat* néerlandais avec la grand-mère de sa correspondante allemande :

« C'est une langue de frontière. Parce que quinze minutes tu vas à gauche, t'es en Belgique. Quinze minutes tu vas de l'autre côté t'es en Allemagne. Enfin t'es vraiment, t'as une demi-heure de trajet quoi, et tu passes de la Belgique, des Pays-Bas, à l'Allemagne. Et ça a beaucoup d'influence aussi dessus. Plus tu te rapproches de la frontière allemande et plus ils disent "ich" et plein de mots allemands. »

Cette langue de frontière est aussi une langue des confins. Les confins comme les extrémités du territoire, celles avant de basculer "ailleurs". Pour certains néerlandais, cela en ferait une langue de moindre qualité, considérée d'après le peu d'élégance qui caractérise l'humour colonial :

« Les gens, notamment du nord des Pays-Bas se foutent un peu de la gueule des gens du sud. Parce qu'ils. Ça s'appelle le Limbourg, donc Limburg, mais eux ils l'appellent le Limbabwe²²². Genre comme si c'était une province/ non mais c'est une honte, mais il y a des gens qui l'appellent comme ça parce qu'on parle une langue de paysan... »

Les représentations jouent un rôle de rapprochement ou d'éloignement. Une langue de frontière peut sembler étrangère bien qu'administrativement proches. À l'inverse, des langues géographiquement distancées peuvent sembler proches, si l'on emprunte d'autres imaginaires.

Langues archipels

Même s'il n'y a pas ce contact palpable d'une autre langue, qui arrive ou se tient à proximité, leur présence peut occuper l'imaginaire, individuel ou collectif. L'*imaginaire des langues* est une idée développée par Édouard Glissant, qui suggère que les langues nous parviennent par des structures, des paysages, et ne nécessitent pas forcément une traduction de signifiés²²³. La diversité des langues forme cet archipel, qui permet aux langues de baigner dans l'imaginaire de celles des autres. On peut ainsi hériter d'une langue que l'on n'a jamais entendu parler, juste parce qu'elle a infusé notre histoire ou notre géographie.

Chez Julia, le quotidien produit déjà cette "infusion" réciproque des langues. « Pour des mots genre pratiques, [...] y a parfois des mots français qui viennent se coller au milieu d'une phrase en *plaat*. [...] Mon français infuse aussi mon *plaat* parce que parfois il y a des trucs dont [les membres de la famille au Pays-bas] parlent, et que je comprends pas vraiment en fait. »

Chez Faustine, cette infusion deviendrait presque "fusion", quand sur ses spectacles elle cherche à rendre la musique visuelle (et le geste musical) : « Ce pourquoi j'ai mis le thérémine au plateau, c'est que l'on voie la musicienne, qui dans l'idée a des mouvements dans l'espace, qui provoquent du son. Et à l'inverse, enfin de la même manière, Damien il a les mains dans l'espace, qui provoquent du sens. » Ce choix de raconter les histoires « avec les deux voix, avec les deux langues », produit alors une troisième langue, sensible et pour tous les sens.

Cette manière de faire usage librement et avec créativité des langues fait écho à ce qu'Édouard Glissant appelle la *créolisation*. Il la distingue du créolisme, ce simple réemploi exotiques de mots venus d'ailleurs, pour insister sur son caractère imprévisible et non hiérarchisé.

« [La *créolisation*] c'est par exemple engendrer un langage qui tisse des poétiques, peut-être opposées, des langues créoles et françaises. [...] La *créolisation* est un mouvement perpétuel d'interpénétrabilité culturelle et linguistique qui fait qu'on ne débouche pas sur une définition

221 Sellier. *ibid*

222 NDT : Limbabwe - Jeu de mot, mot-valise entre Limbourg (la région néerlandaise) et Zimbabwe (le pays africain)

223 Glissant, *L'imaginaire des langues - Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*. op. cit.

*de l'être. [...] Elle produit du plus à chaque fois, c'est-à-dire que ce qui est produit est imprévisible par rapport aux composantes. »*²²⁴

Il est peut-être plus facile dans le Mali raconté par Molla, sous un climat plurilingue, d'envisager ce mouvement interlinguistique – même si ce climat est « tourmenté » par les hiérarchies imposées par l'histoire. Ce n'est pas un hasard si la pensée de la créolisation dérive d'un *créole*. Créole, comme « *langue qui s'est structurée dans un contexte inégalitaire de conquête, à partir d'une structure grammaticale influencée par les langues des populations occupées et un fonds lexical issu de la langue des occupants.* »²²⁵

Mais l'imaginaire des langues ne se préoccupe pas tant de répartition statistique que de *poétiques* : des procédés narratifs, des structures syntaxiques, une variance dans la sensibilité, une « *présence non élucidée* » inhabituelles pour la pensée. « *Je pense qu'un jour, la sensibilité humaine ira vers des langages qui dépasseront les langues, qui intégreront toutes sortes de dimensions, de formes, de silences, de représentations, qui seront autant de nouveaux éléments de la langue* »

Les langues se déplacent, vivantes et vivaces dans les corps des locuteur·ices qui les emmènent dans leurs trajectoires, et déploient leurs poétiques en dehors de leurs frontières initiales. Les tracés des langues se croisent en permanence, pas besoin de voyager loin. Pas besoin de grandes histoires, de grandes migrations, de grands écarts linguistiques pour qu'il y ait du contact. La moindre cohabitation fait déjà voisiner les langues singulières de ses habitant·es.

2 - Habiter une langue

Julia : « Si je dois dire dans quelle langue j'habite, clairement, j'habite dans du *plaat* et dans du français. C'est mes langues d'habitat. Et j'aime bien visiter en allemand et en anglais. »

Habiter c'est *occuper habituellement un lieu*. Dans sa dimension matérielle il peut s'agir d'une maison (où l'on dort et mange), d'une localité ou un milieu (où l'on établit des liens). C'est *vivre dans un espace qui offre les conditions nécessaires de vie et développement*. Mais si on mobilise la pensée de Gaston Bachelard dans sa *Poétique de l'espace*, c'est aussi :

« *La dimension active de toute relation vivante au monde, qui requiert une appropriation symbolique de lieux chargés de significations, et non une adaptation passive à des espaces platement fonctionnels. [...] Habiter consiste à "habiter oniriquement" : notre relation intime à l'espace implique l'imagination.* »²²⁶

En cela, les espaces sont à la fois des surfaces de projection de nos subjectivités et des enveloppes pour la contenir. La langue traverse ces différentes enveloppes – le corps, les habits, l'habitat... – tout en enveloppant la pensée. La langue donne une contenance à la pensée, un espace d'expression, dont les portes sont des ouvertures sur celles des autres.

« *Habités d'images et de représentations, les humains habitent eux-même un monde où le symbolique prime. Et les cultures qui s'édifient au fil du temps sont des systèmes symboliques. Elles témoignent du fait que la vie du corps qui relève de la nature est nouée à une vie de l'esprit au moyen de laquelle se transmet de la culture.* »²²⁷ (Herfray, 2008)

On habite autant qu'on est habité. Définition à contenance réciproque. Le corps contient une langue, autant que la langue contient une pensée (qui contient le corps ?). « *Dans la plus interminable des dialectiques, l'être abrité sensibilise les limites de son abri* »²²⁸ (Bachelard, 1957)

224 Glissant. *ibid.*

225 Définition empruntée au lexique : Maria Candea et Laélia Véron, *Le français est à nous ! Petit manuel d'émancipation linguistique*, La Découverte, 2019.

226 D'après les notes de fin d'ouvrage - Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1957, Quadriga (édition établie par Gilles Hiéronimus 2020).

227 Charlotte Herfray, *Les figures d'autorité*, Erès, Hypothèses, 2008. *op. cit.*

228 Bachelard, *La poétique de l'espace*. *op. cit.*

Un corps qui parle

Chantal : « Je pense qu'on parle aussi avec la manière de poser les objets, d'ouvrir la porte... On parle avec beaucoup de choses. Avec une vitesse de déplacement, avec beaucoup de choses. »

La première définition de "langue" indique : *organe musculéux, mobile, généralement allongé, situé dans la cavité buccale. Organe de la parole*. Déjà, la langue prend racine dans un corps. La parole est un organe, une fonction physiologique commune aux homo sapiens, qui joue un rôle d'interface entre les consciences isolées des individus de l'espèce. La pensée s'y matérialise en signes perceptibles par les organes sensoriels de réception d'autres individus.

Mais il n'y a pas que la salive, la glotte, le larynx et la vibration des cordes vocales qui puissent exprimer une pensée. Par analogie, une langue est aussi un *système de signes conventionnels quelconques utilisé pour communiquer*. Si elle est explicitement une "langue" dans le cas de la langue des signes, elle est aussi sous-jacente à toute culture. Ces systèmes de signes forment ce que l'anthropologue interculturel Edward T. Hall appelle le *langage silencieux*²²⁹.

Chantal : « Y a des choses qui paraissent évidentes à d'autres cultures et qui sont pas évidentes pour nous, oui. [...] Cette histoire de distance des corps notamment. De se placer et d'attendre. D'attendre, d'attendre, d'attendre, d'attendre en se disant : bon peut-être qu'elle sera disponible plus tard. J'attends encore, bon ben non là visiblement non, je repars. Le positionnement du corps par rapport au corps de l'autre. Le fait de prendre – par exemple eux ils accompagnent beaucoup quand quelqu'un part, ils vont l'accompagner, au moins jusqu'à la porte voire plus loin. Et puis ils prennent beaucoup le sac aussi, de l'autre. [...] ²³⁰ C'est une confrontation un peu culturelle qui se fait, qui se recule, en deux trois fois. »

Les récits de Chantal décrivent longuement ces corps dans l'espace, dont elle apprend les manières. Au-delà de la différence culturelle, ils dénotent d'une attention aiguisée à cette forme de communication non verbale. « On va surtout beaucoup communiquer par le : ah ok bon toi tu as besoin de cet espace là, moi je vais me mettre là. C'est plutôt l'attention aux gestes, aux bruits, à la distance des corps, c'est surtout ça notre mode de communication. Le regard. »

Les corps habitent les espaces comme ils habitent leurs langues. C'est ce qu'on peut supposer. En fonction de la langue utilisée, un même corps peut aussi changer de forme. Chloé l'a observé dans une conversation en anglais, avec un ami qui a vécu dans cette langue : « Je le regardais et je trouvais que corporellement, il avait pas la même manière d'être vraiment, et de prendre de la place dans la conversation et de s'exprimer. Déjà il a pas la même voix. [...] C'était un autre lui. » Et cela impacte aussi ce qui est dit : « Je le sens déjà sur le peu où je fais l'effort de parler dans une autre langue. Je crois que t'as pas vraiment envie de dire les mêmes choses. Et en tout cas pas de les formuler de la même manière. » Julia, qui s'interroge sur la manière de rire en *plaat*, en conclut « Je crois qu'on rit pas pareil, dans une langue ou dans une autre. [...] On rit avec la manière dont la langue est fabriquée. Aussi les sons qu'elle fait. »

Le *langage silencieux* n'en est pas moins sonore, vibrant, voire musical. Pour les passeuses, cette dimension corporelle ouvre considérablement le champ des pratiques langagières : il est question de traduire une culture, au moins autant qu'une langue. A Séville, celle qui accompagne notre groupe en formation (notre passeuse, notre guide) et qui a grandi à la frontière entre l'Espagne et la France (au milieu du pays basque) assure que pour bien traduire entre les deux langues, pour ne pas laisser circuler des mots vides, il faut les remplir d'odeurs, de la musique des corps, de la manière de se déplacer dans l'espace²³¹. Peut-être aussi un peu des émotions, ou de l'intention, secrétées par la personne qui parle²³². L'interprète : un corps traversé par des langues.

229 Edward T. Hall, *Le langage silencieux*, Points, 1959.

230 Voir détails du récit annexe n°2 – Entretien Chantal – page 15

231 Voir annexe n°16 – Du jeu dans l'agir, du corps dans la pensée – octobre 2021 – page 163

232 Nous aborderons la dimension émotionnelle du non-verbal dans la sous partie à suivre [Impressions – quand le corps sème le désordre dans les discours](#) page 98

Manières d'habiter, matières à s'exprimer

Les corps sont habités (parfois traversés) par des langues. Mais habiter – occuper un espace – est aussi une manière de s'exprimer. Chez Vinciane Despret une des versions d'*habiter en oiseau*²³³, (évoquée ici en compagnie de Deleuze et Guattari) est celle qui fait du territoire une *matière à expression*. Le comportement territorial serait un comportement expressif : « *le territoire, chez les oiseaux, avec ces couleurs, ces chants, ces postures, ces danses ritualisées, est traversé d'intentions spectaculaires.* »

Le territoire des entretiens, à l'initiative des enquêté·es, participe à la mise en scène de leur parole. Il y est un appui ou un contrepoint. Nous allons arpenter les lieux d'enregistrement – moitié chez les enquêtées, moitié ailleurs – pour écouter comment y résonnent les récits de lieux. Des échos furtifs, qui ne se sont pas attardé sur les lieux, mais en ont gardé l'impression d'une expression.

Molla est enregistré chez moi, un des pieds-à-terre de la liste des dix foyers qu'il a traversé, nommés par les personnes « chez qui » il est accueilli, et par la commune. Il égrène ces noms pour évoquer comment à chaque fois il a « progressé en langue » auprès de ces personnes. Au squat « il y avait pas de temps pour dire que tu vas aller apprendre avec eux [les autres jeunes de différentes nationalités], parce que ils ont pas de temps dans leur tête, pareil que moi aussi. ». Alors que dans les familles hébergeantes, les gens sont plus disponibles pour accueillir : « toutes les familles que j'ai passé ça se passe bien, j'ai laissé un peu de trace là-bas. » De maison en maison il continue son voyage et constate, en ethnologue des foyers, qu'à chaque fois : « c'est pas du tout les mêmes manières de vivre. » C'est aussi auprès de ces manières d'habiter, qu'il continue d'apprendre à "parler" une culture : son inventaire d'habitats de passage dessine son territoire expressif, dont le canapé de l'entretien fait partie.

Julia est entretenue dans le petit salon de la médiathèque. Le foyer linguistique est à distance de là, dans le département voisin : elle habite entre là-bas et chez des amis à Poitiers. Pas encore de "chez elle", mais des cocons multiples, à l'image du petit salon où nous échangeons :

« C'est confortable parce qu'il y a un bon canapé et un fauteuil. Et puis ça fait un peu cocon parce qu'on est entourées de vieilles étagères en bois avec – bon, plein de très jolies Pléiades très chères. Mais elles sont très jolies quand même. Et puis il y a de la lumière, c'est haut de plafond, on est dans un cocon, et en même temps on n'est pas étouffées. »

Connaissant par ailleurs sa pratique de la lecture, je pourrais faire l'hypothèse qu'à ce moment elle habite les livres, que les livres lui fabriquent des cabanes partout où elle va. Juste une hypothèse.

Chloé fait escale dans ses pérégrinations sur la terrasse de l'Envers du Bocal, un bar culturel avec des produits locaux, où l'on croise facilement quelqu'un que l'on connaît au sein du petit milieu d'artistes et d'engagé·es associatifs qui y gravite. Poitiers, elle n'y est que de passage, même si c'est là qu'elle a vécu plusieurs années (on ne le devine pas dans son récit, les lieux évoqués sont rarement localisés). Étape dans son itinérance, la vie de la terrasse est un espace de jeu, une scène.

Chloé - Ça fait des bruits de tasse pour l'enregistrement (bling bling ostentatoires)

Cécile - Oui tout de suite ça pose un décor

Chloé - (rire) Clairement. Slurp

C'est avec un thé ou un café que je suis accueillie à domicile pour les trois autres entretiens.

Chez Faustine, c'est une maison à la campagne. Une maison de famille : sur une porte du hall d'entrée, cinq dates sont peintes – quatre naissances et un mariage. Dans l'entretien, il y a la voix de l'aîné des deux enfants qui demande des biscuits, et Damien qui passe dans le "cadre". Faire famille est ce qui rassemble les personnes qui vivent ici, mais pas seulement. Dehors, une grange attend les travaux qui la transformeront en lieu d'ateliers, de création et de diffusion de spectacles visuels. C'est donc un lieu traversé et ouvert, à l'image de l'entretien qui nous balade dans d'autres maisons familiales, des lieux de création, des bibliothèques, des crèches et des écoles.

233 Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Actes Sud, Mondes sauvages, 2019. op. cit. p. 62

Chez Chantal, avec ses douze noms sur la boîte aux lettres, la maison est un lieu d'accueil. Un « nid » d'après ses mots. Ses grandes filles se sont envolées faire leur vie. Et la conversation ne sort de l'espace où elle a lieu que pour évoquer d'autres hébergements solidaires. Dans l'entretien, elle appuie son propos sur les éléments à portée de regard (le canapé là-bas, le frigo ici). La fin de l'entretien est une visite guidée de ces lieux, où elle remplit les espaces vides de ses récits.

Chez Ambre, il y a du passage. Même type d'espace que chez Chantal, mais l'entretien est beaucoup plus traversé par d'autres voix. Nous sommes à la table basse du coin salon de la pièce principale, et à la grande table d'autres personnes regardent des films, discutent, viennent manger. On entend ce qui se passe dans la cuisine, de l'autre côté du couloir. Cette vie illustre le récit qui a cette maison pour principal décor (et empêche peut-être l'entretien de s'aventurer ailleurs).

Dans les entretiens, les langues des écoles, des autres maisons, de voyages, viennent transformer la langue du foyer, et nourrissent celle de l'entretien. Les constructions culturelles – ici liées à l'espace et au territoire – peuvent y être lues comme des formes signifiantes d'expressions.

"La langue qui nous habite nous fait parler", peut-on rajouter à la suite de Charlotte Herfray²³⁴ pour étendre les effets des contenance réciproques. Si la langue s'habite, alors l'intérieur d'une maison se parle, se raconte. Dans le foyer, des langues se forment ; par ses portes et ses fenêtres, de nouvelles manières de dire et de penser vont et viennent.

3 - Cohabiter en oiseaux

Cohabiter *en oiseaux*, un clin d'œil pour prolonger la proposition de Vinciane Despret qui dans ses versions du territoire – du point de vue des oiseaux et des personnes qui les observent – déploie celle d'une matière expressive. Et puisque Chantal, qui décrit les « cohabitations bienveillantes » sous son toit, utilise le terme de « nid » alors voyons où nous emmène cette poétique.

Il sera d'abord question des corps dans l'espace, de leur manière de s'organiser, d'arranger les énergies en présence, et de partager ou préserver l'intime. Ensuite les langues passeront à table, et nous regarderons les arrangements diplomatiques qui permettent à la fois à tout le monde de se comprendre, et à la fois de créer des zones d'accès restreint.

Le nid – organisations flottantes et prises de bec

Ici, ce sont les entretiens dans les deux colocations qui permettent de tracer les agencements et ajustements de la vie en colonie. Le terme de nid a été proposé par Chantal, dont la maison est une escale pour quantité de migrants. Ce mot arrive quand elle évoque la manière dont elle protège son bonheur et les relations en restant un peu au bord.

« Et je les protège eux parce que je veux être un nid, je veux être un lieu de repos. Je veux être un lieu de repos. Voilà, la raison première pour laquelle je fais ça, c'est que moi j'ai besoin de ça, j'ai besoin de sentir que je fais quelque chose par rapport à une société qui est plutôt brutale, que je fais quelque chose de doux. Et je suis assez grégaire, j'aime bien les groupes, les colocations et tout ça, donc c'est la première raison. Mais pour eux j'ai envie que ça soit un lieu qui ne rajoute pas d'autres agressions aux agressions qu'ils vivent déjà, où ils puissent reprendre des forces pour faire ce qu'ils ont à faire à l'extérieur. »

S'il y a cet instinct de vie en troupeau, il s'organise davantage sur le mode de la flotte ou du nuage²³⁵ que de la horde. Le nid est un lieu chaleureux pour prendre des forces, et la douceur passe en premier lieu par « le fait qu'on voisine ». Un "voisinage" où les corps *coexistent, à faible distance les uns des autres*. Sans se marcher dessus.

« On va regarder l'autre pour voir globalement est ce qu'il a l'air d'aller bien, qu'est ce qu'il a l'intention de faire et tout ça. Mais vraiment se regarder, tu vois, c'est pas si fréquent que ça non plus. »

234 Herfray, « La langue qui nous habite nous fait penser ».

235 NDT : Termes désignant des "troupeaux" d'oiseaux. Flotte d'oiseaux sur l'étang, nuage d'oiseaux dans le ciel.

« Ils observent pas mal mon visage pour voir, quand ils ont quelque chose à me demander - parce qu'ils savent qu'ils sont nombreux et qu'ils ont fréquemment des choses à me demander, et qu'il faut pas me fatiguer. Donc ils vont doser : est ce que là ça serait le bon moment. [...] Ils vont s'approcher, ils vont rester pas loin, c'est plutôt par la distance du corps, et la place incongrue qu'ils vont tenir. »

Jeter un œil sans fixer, doser, pas loin mais pas trop près : tout semble se faire dans la mesure, de part et d'autre. Comme pour l'histoire de porter un sac, évoquée plus haut, c'est « par petits événements successifs qu'on va savoir lequel s'adapte à l'autre. »²³⁶ Et ces ajustements délicats s'appliquent aussi aux conversations : « On partage des fois des choses qui sont bouleversantes, enfin des choses intimes – mais la plupart du temps on va plutôt ménager l'intime ».

Nous avons là quelque chose qui est de l'ordre de ces égards ajustés, qui forme la théorie et la pratique de la diplomatie interespèce de Baptiste Morizot « *une compréhension de la forme de vie des autres, qui tente de faire justice à leur altérité : elle implique donc de tailler un style ajusté pour parler d'eux, pour transcrire leur allure vitale par les mots* ». ²³⁷ Il rappelle ensuite que c'est un échec couru d'avance et qu'il s'agit de retraduire sans cesse, que « *c'est pour cela qu'il faut palabrer sans fin* ». En cela Molla apporte un contrepoint intéressant. Car si pour Chantal le ménage aussi est *ménagé*, pour Molla qui a vécu dans cet espace, il est source de tensions internes.

Chantal : « J'aime bien aussi ce truc de, quelquefois, t'en a un qui va vraiment se mettre à faire du ménage, et les autres ils vont pas broncher. Les autres ils font ce qu'ils ont à faire, ils vont se pousser, mais ils vont continuer, parce que pour eux c'est pas le moment quoi, enfin pour eux. »

Molla : « Bon y a pas une femme de ménage ici, ou y a pas un homme de ménage ici qui s'occupe pour tout ça là. C'est juste on est en collectif. Collectif, souvent il faut qu'il y en a un qui est un peu con pour s'occuper de tout ça là tu vois. Parce que y en a qui font les malins de dire : ah non attends je vais laisser, quelqu'un va le faire. Les collectifs, quand même, moi je peux pas dire que ça me dérange beaucoup, mais souvent j'ai... ça me donne envie de m'énerver avec les autres, parce que y a beaucoup de bordel qui traîne partout. »

Les moments de conflit, sont donc l'occasion de « palabrer », de retraduire la situation, pour réaccorder diplomatiquement les voix en présence. Cela fait événement dans les récits des deux parts, où une parenthèse verbale est ouverte dans le voisinage discret des corps.

Du côté de ces questions colocatives épineuses, Ambre me dit que chez elle il n'y a pas trop d'organisation des repas : si les choses s'organisent c'est « sans se dire », un peu comme dans les ajustements successifs chez Chantal. Si organisation il y a elle est « au feeling », ou « assez freestyle » quand elle concerne l'organisation des chambres, voire « à l'arrache » quand les personnes dorment au garage ou au salon.

« Tu vois c'est bien des fois le soir, y a beaucoup de monde, on est un peu tous là, on fait une grande table de douze personnes. C'est bien tu vois, ça peut être comme là... S. qui mange dans la cabane, les deux là à table, peut-être y en a un qui mange debout dans la cuisine. Ou des fois on se retrouve un peu par hasard tous à table, des fois on mange pas du tout à table. »

Cette organisation ouverte et flottante s'accompagne quand même d'une attention à l'organisation collective, portée au moins par Ambre sur le partage de la nourriture : « Quand je fais à manger, je fais tout le temps attention à ça. Et quand je fais pas à manger, je fais attention. J'essaie de plus dire, ou de plus faire remarquer que je suis en train de penser : est ce qu'il y en aura pour les autres, qui sont pas à table »

Au menu de ce moment du repas, quand tout le monde s'y retrouve : festins de blagues intraduisibles, langues ravalées et indigestions de paroles.

236 « Et au début donc ça nous faisait bizarre, on s'est adaptés les uns aux autres, ils le font un peu moins et puis moi je les laisse faire. » voir détails du récit annexe n°2 – Entretien Chantal – page 15

237 Morizot, *Manières d'être vivant*. op. cit.

A table – manger avec la barrière de la langue.

Le repas est ce moment où le foyer est rassemblé au complet autour d'une même table. Cette configuration est cruciale pour mettre en évidence les tensions linguistiques : elle est évoquée dans la quasi-totalité des entretiens. Elle a aussi fait l'objet d'observations participantes, au cours de mes repas en famille, où il règne de drôles de silences pour une personne qui arriverait là depuis d'autres cultures langagières. Il y coexiste langue des signes, échanges de regards et d'expressions, paroles, circulation d'écritures sur carnet et sur ardoise effaçable. Il y a des conversations séparées, parfois simultanées²³⁸, et des moments où l'on se réajuste. J'ai remarqué cette habitude : la vérification visuelle que le champ d'attention est libre, avant toute intervention signée ou orale.

Cet ajustement collectif se retrouve dans les foyers où de multiples langues partagent le même repas. Chez Chantal, il y a en général une fois par jour une portion de riz en sauce partagée :

« Il va y avoir quatre, cinq, six, sept, huit personnes qui vont manger à ce moment là. [...] Donc là, en fonction des nationalités qui sont autour, ils vont adopter une langue qui va leur permettre de se comprendre – non pas qu'ils discutent beaucoup en mangeant, mais enfin quand même, c'est quand même un moment où on se parle. Bon essentiellement pour se charrier, ils vont plaisanter. Et là bon s'il y a un camerounais ça veut dire il faut virer au français. Sauf si le camerounais s'en fiche, si le camerounais est là mais qu'on sent que ça le dérange pas du tout, qu'on peut continuer la conversation, voilà. Puis si ça dure, on va passer du djoula au français pour qu'il puisse être inclus dans la conversation. »

Ces moments semblent être un exemple d'arrangement linguistique égalitaire. Sans que ça en devienne un impératif rigide, le passage d'une langue à l'autre permet de s'ajuster aux locuteur·ices en présence, pour qu'aucune personne ne se « sente exclue », tout en préservant des bulles dans des langues moins partagées.

C'est ce à quoi veille Julia, qui fait « attention à ce que tout le monde puisse toujours bien comprendre ce qu'on dit ». Notamment en famille : « quand on est tous les cinq à table, je trouve ça gênant, si on est en groupe tous les cinq, que tout le monde puisse pas comprendre ce qui se dise. »

« Je parle français pour mettre tout le monde sur un pied d'égalité. Mais c'est vrai que quand il y a des tensions, ma sœur – moi j'aime pas trop quand elle fait ça – elle a tendance à faire ça, à parler en plaal, mais du coup à s'adresser qu'à ma mère. Ben je trouve ça un peu limite moi. Moi je le fais pas, par souci de correction. (rire) Mais par contre quand je suis fâchée avec mon père et que clairement j'ai pas envie de lui parler à lui, et que y a ma mère et mon père à table, ben je parle plaal. Ouais. (temps) Et du coup c'est violent en fait. »

L'attention a beau être de mise, les tensions trouvent leur expression dans la réintroduction expresse de *barrières de la langue*. C'est un pouvoir des passeuses : arrêter de tenir la barrière. Pas pour empêcher délibérément la communication, mais juste parce qu'un·e passeuse ne peut pas tout faire passer. A commencer par « le fameux problème des blagues » posé par Julia :

« Quelqu'un a raconté une blague, tout le monde est mort de rire autour de la table. Bon on veut pas le laisser en reste, donc on lui traduit. Ben ça arrive souvent quand même qu'il rigole pas autant. Déjà parce qu'il est en décalé, et en plus parce que c'est nettement moins drôle. »

Faustine la rejoint sur ce point : « Ça parle dans tous les sens chez moi, ça fuse, les blagues dans tous les sens, ça rebondit. A un moment donné je peux pas tout traduire quoi. » Elle raconte aussi la difficulté, pour une autre mère sourde d'être à table en famille : « elle m'avait nommé que c'était épuisant les moments de repas, parce qu'elle chope rien quoi. » C'est cette situation que vit la plupart du temps son compagnon qui ne parle plus « parce qu'il en avait ras le bol de faire l'effort », qu'il « voulait qu'à un moment donné, ça se renverse »

« Souvent il me dit "mais moi c'est pas que je veux pas". Les gens, certains dans ma famille ou dans la sienne vont lui poser une question, et si il répond en langue des signes les gens sont

238 « J'écris sur le carnet, pendant que je réponds à une question du père en cuisine, je lève la tête pour faire un commentaire en langue des signes en face » - Observations issues des notes d'un carnet prises en décembre 2019.

coincés. Et comme il veut pas parler et que les autres ne veulent pas, ou ne peuvent pas apprendre – parce que je sais pas où la limite se place en vérité... Ben oui il a raison, la conversation va pas plus loin. »

Ne pas vouloir ou ne pas pouvoir surmonter la barrière de la langue de l'autre : c'est une question épineuse dans les relations familiales, faite de tentatives, de curiosités, de Dictionnaire pour les Nuls offert à Noël, de bribes de compréhension, de jeu... Malgré la volonté, le corps semble résister.

« Cette démonstration corporelle. C'est peut-être ce qui fait barrière... Je m'étais dit qu'en leur nommant le malaise, peut-être que ça les obligerait au moins à avoir le minimum, de dire au moins bonjour, merci, ça va, s'il te plaît, de l'eau, du vin. Ils les connaissent ces signes là. C'est bon, mange bien, bon appétit... enfin c'est vraiment le B.A.BA, mais ils le savent, ils le connaissent. Mais n'empêche qu'ils le font pas. »

La relation peut alors avoir lieu ailleurs que dans la langue : la nourriture partagée est matière à expression. C'est une source de malentendus, que Chantal a observé dans les foyers hébergeants « autour des repas, de qu'est ce qu'on propose à l'autre de manger, de ce que l'autre mange. Beaucoup de choses, d'incompréhensions mutuelles naissent autour de gestes mal compris ». Mais c'est aussi une manière de manifester une certaine attention qui ne trouve pas forcément sa place dans les mots. Ambre remarque que même si sa mère ne lui a pas transmis sa langue, elle a « bien mangé quand même en grandissant » : « Ouais la bouffe c'est quand même un bon truc pour communiquer, j'ai l'impression. Peut-être c'est de la communication non-verbale des fois ? [...] Même la façon dont tu manges, ou tu manges pas. »

Il y a donc des ajustements collectifs, des passeuses qui font le lien, des tensions diplomatiques (la langue comme symptôme des dits et non-dits), et de la communication alimentaire. Dans ces agencements, le format de l'attablement joue pour beaucoup, et il crée chez Faustine des dilemmes attentionnels : « Des fois on est autour de la table en famille, pour les fêtes par exemple. Et m'isoler, volontairement, parce que je veux pas être dans la traduction de tout ce qui se dit, c'est pas simple non plus. Ça veut dire que je profite pas de tous les échanges avec mes parents. ». La configuration de la table et l'impossibilité d'y partager la même langue peut donner lieu à des échanges en bulles plus réduites. A la table de chez mon père, il y a ce qu'on traduit et ce qu'on ne traduit pas (de l'écrit vers l'oral / de la LSF vers l'oral ou l'écrit). Et on met toujours quelqu'un de côté. Le père, quand on gribouille dans les carnets, ou quand on signe dans son dos. Le frère quand on parle, la sœur quand on signe, moi si j'enlève mes lunettes. Ces langages privés à chaque relation permettent de jouer de ces différentes échelles. Des sujets qui s'amorcent dans une discussion à deux peuvent alors contaminer les autres plans de communication, par traductions successives. Car une langue commune, sans la moindre barrière, ça n'arrive que quand tout le monde a la bouche pleine.

*

La langue est un angle éloquent pour lire des trajectoires de vie. Elle fait le lien entre l'histoire et la géographie, et donne matière à esquisser des agencements micropolitiques. C'est aussi une manière d'occuper l'espace : par les déplacements et les contacts qu'elle produit, par ce que le corps exprime, par la manière d'habiter et de cohabiter. Cohabiter sans toujours se comprendre, mais en essayant.

« Le sens est toujours en suspens, on court après, on ne cesse de retraduire, on a toujours peur du malentendu, mais il est parfois créateur – et certes le dictionnaire parfait des autres formes de vie n'existe pas, mais il faut bien vivre, et vivre ensemble. »²³⁹ (Morizot, 2020)

Il y a l'espace, mais aussi le temps. Et il file, il faut faire vite, se dépêcher d'agir. L'urgence, ou la recherche d'efficacité, participe à comprimer l'expression (qui n'en fait qu'à son rythme). Le temps est une limite au long processus d'intercompréhension, et amène les passeuses à imaginer des détours et des raccourcis pour passer quand même.

239 Morizot, *Manières d'être vivant*. op. cit.

C – BOUSSOLES – ENTRE DEUX EAUX, DES REPÈRES DANS LES GESTES

Les boussoles indiquent le nord. Elles essaient. Parfois les champs magnétiques agitent l'aiguille et l'orientation est vacillante. Les boussoles sont ici comprises comme des méthodes bricolées pour se repérer dans le connu et l'inconnu, pour orienter une pensée²⁴⁰. Le "nord" serait alors la finalité qui guide le sujet dans ses actes, une orientation à la fois vague et magnétique. Dans ses navigations, les aléas des courants et des vents contraires amènent constamment le sujet à négocier avec les réalités, à emprunter d'autres chemins.

Agir dans l'entre-deux, c'est agir *quand même*. Ce "quand même" récurrent indique la simultanéité d'un autre fait qui contredit le premier. Il dit : même si l'inverse semble être la norme, même si ça paraît improbable ou incompatible. Il dit : malgré tout.

Agir dans l'entre-deux, c'est donc agir malgré une vulnérabilité, un tiraillement. Malgré l'incomplétude du langage, les passeuses font, à défaut que ce soit fait autrement. Les passeuses font de bon gré, s'arrangeant des contradictions. Ils et elles tendent vers l'intercompréhension malgré l'inévitable incommunication, traduisent malgré leur totale subjectivité et l'impossible équivalence des signifiés, et continuent de faire attention malgré la surcharge d'informations. Si l'humour s'impose dans la douce absurdité de ces situations, les passeuses ont veillé à équiper leurs pratiques de ces quelques boussoles pour ne pas trop dériver au gré des vents.

1 - Naviguer dans l'incompréhension

On ne se comprend pas. On ne peut pas avoir accès directement à la conscience des autres. Cet inconnu est le moteur de l'interaction, où l'on va accéder par le langage à la partie émergée de la pensée. Des fois il y a naufrage, et le contact échoue.

Chloé : « Je crois que c'est toujours une souffrance pour moi de voir la personne qui abandonne tu sais, dans son essai – bon ça ça doit aussi être lié à mon boulot – mais qui abandonne dans son essai de communication en disant "(soupir)". Mais les enfants des fois sont hyper drôles pour ça. [...] L'enfant qui m'a montré trois fois un truc et qu'en a ras le bol que tu comprennes pas ce qu'il a montré vraiment, et qui te dit : pfffff laisse tomber quoi, et qui se casse quoi. Hin. Avec ce regard excédé de l'enfant qui n'est pas compris... »

La communication est ratée d'avance. À partir de là, on peut essayer de se comprendre.

Ne pas comprendre (mais un peu quand même)

Comprendre c'est : *avoir, élaborer, recevoir dans son esprit la représentation nette d'une chose ou d'une personne. Understanding, comprendiendo*, mais en français pas de forme verbale pour dire l'action en train de se faire. Le trouble possible entre "je ne comprends pas" et "j'ai compris" ne tient que dans cette métaphore ferroviaire : être en train de. Pourtant, il n'y a pas de gare de la compréhension. La compréhension n'arrive nulle part, c'est un processus souterrain de la pensée, dont le langage permet de donner de réguliers aperçus.

La notion apparaît ainsi aux débuts de la recherche : *comment on vit ensemble, sans sortir les armes, malgré les difficultés inhérentes à l'incompréhension entre les langues qui structurent nos pensées ?* On ne se comprend pas : c'est un présupposé que je partage avec les personnes enquêtées. Chantal apprend à se dire « tu comprends jamais vraiment l'autre et c'est pas très grave. On passe toujours à côté de plein de choses si on essaie de comprendre l'autre. ²⁴¹ » Chloé l'intègre dans le processus des cercles de parole restauratifs – espaces communautaires de soutien lors de conflits :

240 Hypothèse déjà posée aux côtés de Charlotte Herfray, avec l'entraînement mental comme ensemble d'instruments de navigation, « Des boussoles où le nord pourrait correspondre aux finalités qui orientent nos actes. Des finalités (que l'on n'atteindra probablement pas davantage que le nord), au-delà des objectifs, dont la recherche d'efficacité risquerait de compromettre l'éthique » Voir chapitre 2 [Méthode et éthique – comment transmettre](#) page 31

241 Elle poursuit : « J'ai lu ça dans un manuel d'éducation sexuelle, il y a très longtemps, que des fois il faut renoncer à savoir pourquoi l'autre il est dans le même lit que toi, et bien pour mieux profiter de ce qui est en train de s'y vivre »

« Ça part du postulat que les deux personnes ne se sont pas comprises. Et c'est pas parce que l'une va dire clairement à l'autre ce qui l'a opprimée, agressée, ou je sais pas quoi, que l'autre va la comprendre. En fait. Certainement elle la comprend pas de la même manière que l'autre a envie de l'exprimer. »

Les théories de l'incommunication confirment ce présupposé. D'après Eric Dacheux, l'incommunication est « *le sel de la communication* »²⁴². Il la définit comme « *une communication qui débouche sur le sentiment partagé de ne pas arriver à se comprendre (insatisfaction) ou sur la croyance que l'on est parvenu à se comprendre alors qu'il n'en est rien (malentendu).* » L'incompréhension est « *la règle de la communication réflexive, puisque chacun est, pour l'autre, une altérité radicale (qui possède donc des interprétations différentes) et libre (à qui l'on ne peut imposer un sens).* » Toutes les possibilités d'interprétations entre l'émission et la réception d'un message, font que toute compréhension ne peut qu'être partielle et éphémère.

Cela est tangible dans la manière de parler de la compréhension, parfois franchement dialectique. Faustine, évoquant la communication entre sa fille et son conjoint : « j'interviens pas si elle a pas compris parce que je pense qu'elle comprend son père. » Chez Molla, ne pas comprendre n'empêche pas de s'entendre : « Tout ce que je dis, elle dit oui, même si elle n'a pas compris. Moi tout ce qu'elle me dit aussi je dis oui, même si j'ai pas compris. » Dans les entretiens le « on peut pas tout comprendre » de Julia, ou le « souvent je comprends rien » de Ambre voisinent avec des descriptions qui disent comment elles sont finalement *en train de comprendre*.

Tendre vers la compréhension (sans jamais y arriver)

Les normes sociales incitent à communiquer pour produire de l'efficacité dans les interactions. Elles sont soutenues par les théories de la communication, apparues aux États-Unis dans l'après-guerre, qui ont instrumentalisé la langue et élaboré des techniques pour palier à l'incompréhension – niant ainsi le sujet parlant et la fonction symbolique de la parole²⁴³. A ce titre, les travaux sur l'incommunication opèrent un renversement épistémologique en faisant de l'incompréhension la norme de toute situation de communication.

*« La norme est de ne pas se comprendre. Enfin, de ne jamais se comprendre totalement car, en réalité, nous nous comprenons suffisamment pour faire société. Aucune société n'existerait sans communication. C'est parce que nous ne nous comprenons jamais tout à fait que nous continuons à rechercher l'intercompréhension. [...] C'est cette incomplétude même du partage qui nous pousse à rechercher un nouveau partage. »*²⁴⁴

Si l'incommunication peut engendrer malentendus, replis et rejets, elle peut être féconde et ouvrir à l'altérité : « *elle peut aussi conduire à entamer une négociation visant, non pas l'entente absolue, mais la cohabitation raisonnée* ». La compréhension est une tentative sans cesse renouvelée, tel que le rappelle Chantal qui définit la communication de son foyer comme une « cohabitation bienveillante » : « on se parle, on se parle, on essaie de se comprendre quoi. » De même, Chloé inscrit ce travail d'intercompréhension restauratif dans la longueur de la délibération :

« Toi tu reformules à ta sauce. Moi là, hop j'entends ta reformulation et je me dis : ah oui, ah ben attends, non. Et je clarifie pour toi, et je redis un truc. Et tu dois reformuler, et on fait ça. [...] jusqu'à ce que les deux personnes soient ok sur : moi ce que je viens de dire, et ce que toi tu viens de me dire que tu as entendu de ce que je viens de dire, ça me paraît raccord. »

242 Eric Dacheux, « L'incommunication, sel de la communication », *Hermès, La Revue* 71, n° 1 (2015): 266-71.

243 Charlotte Herfray émet des critiques sur le fonctionnalisme de ces théories (qu'elle oppose à l'approche culturelle qui considère la dimension symbolique du sujet) : « *Elles nous enseignent qu'un « émetteur » et un « récepteur », séparés par une boîte noire, ont besoin d'un retour de leurs messages grâce au feed-back. Ainsi pourront-ils rectifier les distorsions de leurs messages afin de mieux atteindre leur objectif, celui-ci étant que « le message passe » ! [...] Roland Barthes soulignait que les théories de la communication sont sous-tendues par des présupposés fascistes.* » - Charlotte Herfray, « La langue qui nous habite nous fait penser », in *Clinique de la déshumanisation*, par Jean-Richard Freymann, Erès, Hypothèses, 2011, 27-42

244 Dacheux, « L'incommunication, sel de la communication ». op. cit.

La manière de répondre à ce qu'on a compris de la parole de l'autre fait aussi l'objet de précautions. Faustine, dans ses ateliers choisit « d'éviter ce qu'on comprend, [dire] plutôt ce qu'on ressent ». Molla en analysant comment les personnes arrivaient à le comprendre malgré qu'il ne parle pas français dit ceci : « au début, même si j'ai pas bien progressé toi tu me comprends parce que tu réfléchis : ah peut-être il a envie de dire ça mais je sais pas trop. [...] Tu te dis : ah ben peut-être il est en train de parler de ça, je sais pas, mais peut-être je sais que c'était ça ». Il est ici question de laisser de la place au doute, d'émettre des hypothèses et les vérifier auprès de l'interlocuteur·ice. En cela, la fréquentation de langues radicalement différentes participe à mettre en évidence de manière significative l'écart quotidien entre les manières de se rapporter à la réalité – ce que relève Ambre :

« On pense qu'on débat de la même chose et en fait non. Du coup, du fait qu'il y ait des cultures assez différentes, des gens qui aient côtoyé différentes cultures, je trouve que ça – en tout cas moi – ça m'a fait essayer de faire des efforts sur comment je réponds à ce qu'on me dit. »

Les personnes qui se frictionnent à l'*altérité radicale* des autres sujets apprennent à y repérer leurs propres cadres de pensée et leurs affects. Chloé, même dans un rôle de facilitation, s'y confronte : « Si moi j'ai déjà mon idée dessus, il faut que j'arrive – et d'ailleurs c'est pas hyper simple pour moi non plus – à entendre une idée hyper différente et à quand même l'accepter, l'intégrer là dans la conversation, et se dire : là on en fait quoi. »

Parfois l'interaction transforme même les pratiques et la subjectivité de la personne qui se laisse atteindre par cette altérité. Cela se remarque notamment dans les colocations, où l'intimité de la cohabitation entraîne des ajustements dans les attitudes des unes et des autres. Ici chez Ambre :

« Mouloukou, au début il m'appelait souvent madame. Et j'avais un peu du mal. [...] Et en fait je lui dis plus rien parce que c'est sa façon de respecter les gens, c'est comme quand il dit pardon et qu'on comprend pas trop. Et même quand Bobette elle parle de tata et de maman, moi j'ai pas l'habitude de ça en fait. Mais elle ça lui parle, donc j'essaie de comprendre. Et en fait ben : ok »

Ce « ok », je l'ai lu plusieurs fois dans les entretiens. Sans commentaire derrière, sans justification. On ne comprend pas tout, mais on accepte cet état de fait. C'est comme ça. « *Les égards ajustés commencent par une compréhension de la forme de vie des autres, qui tente de faire justice à leur altérité* » nous a déjà dit Baptiste Morizot. Mais il prévient : « *c'est en un sens toujours un échec, on ne fait jamais justice, mais c'est pour cela qu'il faut palabrer sans fin, traduire et retraduire les intraduisibles, réessayer.* »²⁴⁵

2 - Détours et raccourcis d'une traduction de plein vent²⁴⁶

La traduction n'est pas qu'un lieu foisonnant de rencontre et de dialogue avec l'étranger, dans le respect de l'autre. Elle a aussi été un outil d'oppressions, elle a déformé des langues et des corps au service de certaines idéologies. Les personnes qui traduisent y sont des figures ambivalentes, à la fois médiatrices et traîtres.²⁴⁷ Leur geste est à la fois lié au pouvoir et invisible : la personne qui traduit est censée rester neutre, transparente, mais elle peut agir discrètement au service de certains intérêts tant que d'autres bilingues n'assurent pas une veille critique. Parmi les personnes enquêtées, cette tension est exacerbée par une aisance aléatoire dans chacune des langues, par la combinaison du rôle de traduction à d'autres rôles, et par leur implication affective. Qu'une traduction objective ne soit pas possible, c'est une chose, mais que la trahison menace toute tentative de passage d'une

245 Morizot, *Manières d'être vivant*. op. cit.

246 Référence à Pascal Nicolas-Le Strat, « Une recherche de plein vent ». op. cit.

247 Éclairages de Tiphaine Samoyault qui montre comment les flux de traduction continuent de participer à imposer les textes d'une culture dominante tout en accueillant très peu de ceux des cultures dominées, comment elle alimente les logiques de marché plutôt qu'elle ne valorise les langues minorisées. Sylvain Bourmeau, « Tout contre la traduction, avec Tiphaine Samoyault », La Suite dans les idées (France Culture, 3 octobre 2020)

langue à l'autre, il y a de quoi resté bloqué. André Markowicz révoque l'aphorisme qui dit que « traduire c'est trahir » :

« Un traître c'est quelqu'un qui ne dit pas qu'il est un traître. Tout ce que je dis, c'est que par nature, la traduction est une interprétation. Il ne peut pas y avoir de traduction objective, parce que c'est quelqu'un qui fait une traduction. Quand je dis "par nature" ça veut dire que ce n'est ni bien ni mal, c'est un fait de l'ordre de l'existant. Alors que faut-il demander à une traduction ? Ce n'est pas qu'elle soit fidèle, mais qu'elle soit cohérente, c'est-à-dire qu'elle soit une lecture, et une lecture appliquée. Une lecture pratique. »²⁴⁸

Plutôt que rester bloqué·es les passeurs s'autorisent des détours et des raccourcis. C'est plus pratique.

Détours des impossibles équivalences

« Notre humour va vraiment dans le même sens. Et c'est vrai que les gens comprennent pas tout le temps, quand on leur traduit. Il y a un problème avec la traduction quand même. » Ce problème, Julia le résume plus loin ainsi : « on rit pas pareil, dans une langue ou dans une autre. »

Molla aussi fait le constat des écarts culturels difficiles à franchir d'une langue à l'autre : « C'est pas tous les mots qu'on peut traduire. [...] Il y a des choses que on peut dire dans notre langue, on peut pas traduire en français. Ça existe pas en français. Bon il y a des choses qu'ils disent en français aussi, dans notre langue, ça existe pas du tout. »

Dans l'introduction de son essai sur la traduction, Umberto Eco place la traduction sous l'enseigne de la négociation²⁴⁹. Il étudie comment, tout en sachant qu'on ne dit pas « la même chose », on peut dire *presque* la même chose. Ayant écarté la difficulté à cerner le sens de "dire", "même" et "chose", il s'intéresse à cette extensibilité du presque : « *Établir l'élasticité, l'extension du presque, cela dépend de critères qui doivent être négociés* ».

Dans cette négociation pour rendre compte de ce qui se joue dans l'autre langue, les dictionnaires et leurs définitions sont parfois vains (ce n'est pas exactement la « même chose »). En revanche, une description située, un récit du point de vue de la personne qui fait le passage peut donner des prises sur la langue incomprise, comme le suggère Julia : « Tu peux juste le raconter, en faisant un détour sur la traduction. » Faire le récit du passage, c'est ce à quoi s'attelle Barbara Cassin dans son *Dictionnaire des intraduisibles* – « *ce que l'on n'arrête pas de traduire* » – où ce qui n'était qu'une petite note de traduction prend toute son importance.²⁵⁰

« J'avais cette expérience de traductrice d'un certain nombre de langues – mais essentiellement du grec ancien – qui consiste à me rendre compte que non seulement quand je lisais en français ça ne m'intéressait pas, mais que je ne comprenais pas du tout. Alors que quand je le lisais en grec tout se mettait à pétiller et à vibrer. Ça c'est une expérience de philosophe, de notes en bas de page nécessaires. Au fond dans le "Dictionnaire des intraduisibles" ce sont toutes ces notes bas de page qui sont devenues du plein texte. »²⁵¹

Afficher en plein texte les découvertes pétillantes de l'exploration des langues et de leurs polysémies, cela pourrait consister à l'oral à suspendre le ping-pong verbal pour laisser parler la personne qui se tient sur le filet. Que les passeurs fassent le récit de leurs allers-retours, prennent la voix de la narration, décrivent la piste suivie. Baptiste Morizot en réfère d'ailleurs à Barbara Cassin quand il tente de définir son art de la piste animale.

« Pister, c'est bien plus ambigu et suspendu que lire : c'est traduire. Traduire des signes donnés par un vivant qui est simultanément alien et parent. Traduire les "intraduisibles". Le concept d'"intraduisibles" est très élégant parce qu'il dit l'impossibilité de traduire, au sens

248 Markowicz, « Entretien par Delphine Descaves ». op. cit.

249 Umberto Eco, *Dire presque la même chose - Expériences de traduction*, Grasset (Paris, 2006).

250 NTD : oui, ce lieu en bas de pages est un vivier de récits potentiels en plein texte, nous y reviendrons en conclusion.

251 Etienne Klein, « Que veut dire "traduire" ? » avec Barbara Cassin, *La Conversation scientifique* (France Culture, 11 mars 2017).

où on n'aura jamais le "vrai" sens, ce qui permet de formuler une règle de probité toute simple, mais sans pour autant se dire qu'il faut arrêter de chercher à le faire. Au contraire un intraduisible, il faut continuer indéfiniment à le traduire. »²⁵²

Traduire prend du temps. De même que pour la compréhension, la traduction est soumise aux injonctions à l'efficacité et parfois réduite à une fonctionnalité afin de rendre rapidement opérationnel un échange. Ou alors il y a une incompressible nécessité – en l'absence d'interprète – à s'exprimer conjointement dans deux langues.

Raccourcis de l'impossible neutralité

Faustine, à propos de son atelier théâtre Troisième Monde qui accueillait sourd·es et entendant·es :

« Je leur ai toujours dit que j'étais pas interprète et que – par souci d'efficacité et de gain de temps – j'allais signer-parler en même temps. Et qu'après si la consigne était pas claire, il fallait pas hésiter à venir me redemander et que je l'exprimerais dans la bonne langue. Parce que c'est vrai que soit j'arrivais à être mon cerveau plus concentré sur la langue des signes – et du coup je parlais avec la syntaxe linguistique de la langue des signes en français, donc pas très bien – ou inversement. »

Faustine rappelle à plusieurs reprises qu'elle n'est pas interprète. Interprète, c'est un statut, une profession établie en référence à une formation habilitée et un code de déontologie, dont l'article 3 impose la neutralité : « *L'interprète ne peut intervenir dans les échanges et ne peut être pris à partie dans la discussion. Ses opinions ne doivent pas transparaître dans son interprétation.* »²⁵³ Cette neutralité est en effet difficilement compatible avec la cumulation d'autres rôles. Et cela, elle l'a expérimenté, cela « sépare le cerveau ». A propos d'une réunion :

« J'avais la casquette de directrice artistique, de partenaire au plateau – donc d'égal à égale là pour le coup – et puis d'interprète pour Damien. Tout en étant sa femme. J'avais même quatre casquettes. (rires) Donc ça a été terrible pour moi, ça a été un moment à proscrire, je ne veux plus jamais revivre ça. Dorénavant – que ça se passe bien ou pas bien – je veux forcément qu'il y ait un interprète. Pour Damien, pour mon bien-être, parce que je peux pas me séparer le cerveau et puis moi rester absolument neutre. »

Dans d'autres situations de « véritable interprète », où elle s'est « amusée » à traduire, c'est là d'après elle qu'elle signe le mieux : « Ça m'engageait pas moi, c'est pas moi qui était en train de parler, là j'étais que dans la langue des signes. Donc c'est une posture, oui, qui a rien à voir. Dès lors que t'es pas impliquée, c'est sûr que ça change tout. » Cela explique son refus d'être « l'interprète de la famille » – situation où il n'est de toute façon pas d'usage de faire appel à des personnes extérieures – préférant que les personnes se débrouillent entre elles. Car si la traduction est un opérateur de rencontre, « *elle met en avant les différences en même temps qu'elle les arase* »²⁵⁴, et elle fait disparaître les langues en évitant de s'y confronter.

Dans le cas d'une traduction impliquée, des bricolages s'inventent, et passent notamment par des réductions qui consistent à sélectionner et synthétiser les informations. Julia évoque aussi la traduction-jeu de rôle : « Sûrement que d'abord je dis "ben elle a dit ça" et peut-être que je rajoute un commentaire derrière, mais en distinguant quand même ce que moi je dis de ce que la personne dit. Pas mélangé, pour rester clair ». Julia ne s'empêche pas d'exprimer ses opinions, en l'occurrence les affects provoqués par l'énoncé à traduire, mais cela lui demande un découpage des actions qui permet de faire s'exprimer les unes après les autres les différentes voix. De mettre en scène la *séparation du cerveau* qu'évoquait Faustine. Quand sa tante raconte :

« La situation c'était : je l'écoute elle, je la regarde elle, et je fais des grimaces parce qu'elle parle vraiment d'histoires horribles – d'escargots euh – et puis après je me retourne et

252 Morizot, *Manières d'être vivant*. op. cit.

253 Code éthique de l'Association Française des Interprètes en Langue des Signes – <http://www.afils.fr>

254 Bourmeau, « Tout contre la traduction, avec Tiphaine Samoyault ». op. cit.

j'explique. [...] C'est galère parce que parfois elle continue à parler à côté, et moi je vais pas assez vite. Ou alors pendant que je suis en train de dire un truc, ça fait un commentaire en plus. Et du coup, moi je réagis en même temps à ce que j'entends. [...] Et du coup il faut vite que je rattrape la traduction pour expliquer mon "euw" ou mon rire, ou mon peu importe. »

Entre condenser le flux de langue et étirer le chemin des transpositions qui permettent d'aller de l'une à l'autre, la traduction impliquée entraîne l'élasticité de la pensée. C'est là une souplesse, une gymnastique, qui n'empêche pas quelques entorses à la déontologie de l'interprétariat. Quelques trahisons qui ne s'en cachent pas, dont la finalité est d'être *pratique*, et de s'adapter aux situations.

3 - Radars à silences : capter et traiter les données des corps

Les personnes enquêtées se rendent sensibles à certaines expressions sous-marines, infra-verbales. Le terme "antennes" m'est arrivé dans des conversations pour évoquer une attention flottante aux énergies qui circulent dans un groupe. Quelque chose d'intuitif, de l'ordre de l'inexplicable. Celles qui en parlent ne savent pas trop dire d'où ça leur vient, racontent des histoires d'enfance dans la lune, de copains imaginaires, de relation à des signes qui ne parlent à personne d'autre. Un radar qui capte des énergies et des émotions, sent quand ça circule ou que c'est bloqué dans les corps, entre les personnes d'un groupe, dans une ambiance²⁵⁵.

Comment en parler alors. Est ce qu'il est juste de faire passer ces signes de l'autre côté de la surface du langage. Chez les passeuses, dire ou ne pas dire est un souci. *Bien nommer* les micro-phénomènes expressifs est une responsabilité, soutenue par cette conscience du risque qu'il y a à les abîmer dans le langage. Bien nommer, sinon ne pas.

Impressions – quand le corps sème le désordre dans les discours

Dans *L'ordre du discours*, Michel Foucault dissèque leurs systèmes de contrôle, externes (il y a ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas, qui met en jeu le pouvoir et le désir) et internes (une tentative de maîtriser le hasard et l'événement que constitue une prise de parole).

« *Tout se passe comme si des interdits, des barrages, des seuils et des limites avaient été disposés de manière que soit maîtrisée, au moins en partie, la grande prolifération du discours, de manière que sa richesse soit allégée de sa part la plus dangereuse et que son désordre soit organisé selon des figures qui esquivent le plus incontrôlable ; tout se passe comme si on avait voulu effacer jusqu'aux marques de son irruption dans les jeux de la pensée et de la langue.* »²⁵⁶

Si pensée ne trouve pas son expression dans une parole, elle peut fuir par le "non-verbal". Cette formulation en négatif ne nous dit pas vraiment les formes qu'il peut prendre. C'est difficile à nommer, ce qui passe par le corps, quand il prend le relais du verbe : une expression faciale, une réaction, mais surtout des *impressions*. Ambre insiste sur le fait que, de toute façon « ça se voit ».

« Même les personnes qui n'explorent pas, j'ai l'impression que ça fait toujours une émotion qui se voit. Les personnes qui peut-être voient pas directement eux-mêmes ce qu'ils ressentent - du coup qui peuvent pas l'exprimer correctement - ça devient une communication qui est complètement différente. [...] A. il a un peu du mal, mais il en parle quand même des fois. Ouais il dit : "ouais mais je pleure pas en fait". Avec sa tête là. [...] En même temps j'ai l'impression qu'ils expriment pas genre le fond fond, tu vois. »

Chantal quant à elle, évalue le délai d'une réponse pour saisir si elle est sincère ou habitée par des soucis qui ne trouvent pas leur expression verbale :

« J. est quelqu'un d'extrêmement gentil et qui donc va pas verbaliser certaines choses par délicatesse, par lâcheté des fois comme tout le monde. Mais voilà il va pas toujours dire les

255 Voir « les silences ça tourne » en annexe n°12 – Chut libre – avril 2019 – page 153

256 Michel Foucault, *L'ordre du discours. Leçon au Collège de France du 2 décembre 1970*, Gallimard, 1971.

choses. Et donc des fois pour savoir ce qu'il pense d'un truc je vais compter le nombre de secondes entre la question et la réponse. »

Elle met la discrétion verbale sur le compte d'une gentillesse. Peut-être est-ce une manière de laisser à l'autre le soin de sentir, et aussi le choix de ne pas entendre. Négociations qui existent en permanence dans les relations humaines.²⁵⁷ Ces allers-retours qui pourraient prendre des airs d'inutiles détours sont pourtant les nécessaires ajustements des désirs dans les rapports de pouvoir. L'expression des émotions et du désir est ainsi socialisée, d'une manière où elle ne met pas en danger l'équilibre des rapports. Quand à l'inverse elle rééquilibre des rapports inégaux, l'expression du désir fait "événement". Ou au moins tension. Ces échanges silencieux font langage avant toute irruption du discours.

Chez Donna Haraway, la distinction entre discours et corps est dépassée par le concept de matériel-sémiotique²⁵⁸. Elle hérite de la matérialité des discours chez Foucault²⁵⁹, mais s'intéresse davantage à la manière dont la matière *fait-monde-sous-la-forme-de-système*. Sa notion de *faire-monde* élargit l'approche du langage pour y inclure des formes d'être-au-monde en dehors des discours.

Interprétations – lire les signes, dire avec justesse.

« *Le sémiotique-matériel désigne l'éruption continue de significations matérielles, qui ne peuvent être fixées par aucun dispositif – et certainement pas ces dispositifs qui nous apprennent à parler des savoirs et des pouvoirs à partir des institutions et des discours.* »²⁶⁰ (Haraway, 2015)

L'expression constitue un événement, que ce soit par le surgissement d'un discours qui tente d'être maîtrisé (Foucault) ou de manière plus continue par l'éruption de significations matérielles (Haraway). L'expression n'est pas forcément une intention ou un effort de la part des êtres vivants, mais pour nous, êtres humains tissés de symbolique, elle est matière à interprétation permanente.

Chantal : « C'est à la fois la manière dont on va agir, dont on va se passer le téléphone, dont on va diriger nos regards qui va dire : ça m'agace ou ça m'agace pas [...] Puis voilà, à la fin, la petite discussion et puis ben le petit sourire quoi. Qui va dire : on partage la même galère et on va pas se laisser pourrir la journée par ça. »

« Le regard va beaucoup jouer, l'expression du visage, quand même, va être un signe fort que là on est content, que là il vient de se passer quelque chose »

Ici les descriptions des manières de faire-monde des colocataires sont soulignées par des « qui va dire » ou « signe fort que » qui indiquent le geste d'interprétation. Si Chantal le fait à partir des gestes et des regards, Chloé le fait à partir des signifiés et de leurs multiples signifiants. « On avait joué à ça ouais, repérer les signes pour ces deux personnes là de : à quel moment c'est oui. Pour de vrai. Et à quel moment non là c'est le "oui" du non. [...] Pas évident cet espèce de oui social quoi. Le oui du "merci je vois bien que tu fais un effort" ». Chloé dans son entretien, dissèque ces dialogues internes repliés dans les infimes détails des interactions, car ce sont justement les indices qui lui permettent d'explicitier une situation, puis de faciliter là où ça bloque.

Interpréter est une opération délicate, qui engage la responsabilité de ne pas se tromper, de deviner juste et de bien nommer. Cette responsabilité incite à des précautions, à la réserve, à des formulations sur le mode de l'hypothèse, à la multiplication de versions pour laisser du choix. À

257 Par exemple quand il s'agit d'aller à un endroit en petit groupe, si un lieu est proposé, on peut observer une discussion silencieuse qu'on pourrait traduire ainsi : « - ça me dit pas trop d'aller là-bas, mais je te laisse l'initiative d'exprimer ton désir, si tu veux vraiment, pourquoi pas faut voir / - c'est vrai ça me dit bien mais il existe aussi telle et telle autre possibilité, je ne voudrais pas avoir l'impression de décider pour vous / etc.

258 Voir ce concept dans la première partie, chapitre 2 [Habiter le trouble... et ouvrir le champs du langage](#) page 34

259 A propos de Foucault elle dit : « *C'était la découverte de la façon particulière dont le discours de la biologie est à la fois monde et discours sur le monde. [...] L'organisme n'est pas simplement quelque chose que l'on découvre puis étudie, mais plutôt quelque chose qui est construit discursivement comme système de commandement-contrôle-communication-enseignement, organisé par des divisions du travail multiples, par une distribution des énergies et des fonctionnalités input-output intégrées en systèmes.* » Caeymaex, Despret, et Pieron, « Le rire de Méduse. Entretien avec Donna Haraway. »

260 Caeymaex, Despret, et Pieron. op. cit.

laisser planer le doute, et faire entendre que c'est sûrement plus complexe que ça. Ce n'est jamais simple, « *mais si c'était si simple, ce ne serait pas vivant. Une seule fonction ne permet pas de traduire le sens réel d'un comportement, on l'a vu* » nous rappelle Baptiste Morizot.

« *Les couches de significations s'accumulent dans chaque tableau, parfois contradictoires, divergentes, composées, mais c'est elles qui lui donnent sa richesse artistique, sa capacité à rayonner de sens, son caractère inépuisable. [...] Il en est de même pour les significations dans le vivant : une fois qu'on en a trouvé une, qu'on a résolu une énigme, il n'est pas désenchanté, mais plus vivant, parce qu'un peu de lumière rend visibles les jeux possibles entre ce sens élucidé et tous les autres qui bruissent autour de lui.* »²⁶¹

Nous sommes rassurées : interpréter (avec soin tout de même) n'abîmera pas le vivant qui prolifère d'éruption de signes, à condition de faire exister le regard qui traduit et y projette sa subjectivité.²⁶² De toute façon, interpréter, nous n'en avons pas le choix, comme conclut Ambre. « On fait que ça. Des fois ça tombe juste, et des fois c'est complètement à côté de la plaque. Mais on est obligé en fait, parce que si on se fiait qu'aux mots... ben ce serait la merde quoi. Genre y a plein de trucs qu'on comprendrait super mal. »

Pour Donna Haraway, il y a encore cette voie qui consiste à *ne pas*. Ne pas accorder trop de place aux discours : « *je pense qu'on a oublié la façon négative de nommer cette sorte d'innommable, le caractère éruptif du monde.* » Toute nomination risque d'enfermer ce qu'elle nomme. « *Cette fixation des choses au moyen des noms advient [...] par dessus tout, dans la pratique de la critique sur le mode du "je te tiens !"* »²⁶³ Ne pas attraper par le langage, laisser sonner.

Résonances – se taire et écouter

La suggestion de Haraway, Chantal l'éprouve. « Des fois il faut pas nommer. [...] Tu risquerais complètement d'enfermer, de dénaturer, de fausser ce qui s'est passé vraiment. Dans la tête de l'un, dans la tête de l'autre, et entre les deux. Donc des fois faut pas nommer, faut pas nommer et faut même pas se le formuler dans la tête. » Dans la pratique quotidienne de la communication dans le foyer, cela ne consiste pas à rejeter toute parole, mais plutôt à garder une vigilance : ne pas la forcer, laisser l'initiative. « Laisser monter ». »

« J'étais potentiellement avec des gens qui avaient du inventer un mensonge et je voulais pas qu'il y ait ce mensonge entre nous. Donc c'est aussi une des raisons pour laquelle je laisse monter les choses. [...] Nous pour être heureux tous là, il faut à la fois qu'on soit dans une communication, voilà qu'on se parle, qu'on se regarde, qu'on fasse des choses ensemble [...]. Mais surtout : qu'on évite de poser trop de questions, d'imposer trop de choses, de s'imposer trop de choses à soi-même, tu vois. [...] Il faut pas trop poser des questions générales, comme ça et demander à l'autre de nommer dans quel état il est, ce qui lui va, ce qui lui va pas, c'est trop compliqué. Il risque de détériorer sa relation avec toi en disant, en osant dire que... que ben lui ça l'embête de pas avoir d'argent. [...] Il a plus envie, le gamin, que tu sois attentif à sa vie et que tu constates par toi-même que ben ouais là, il peut pas téléphoner, et que si tu lui donnais un peu d'argent pour son forfait, ça lui rendrait service. »

Chantal suggère des "actes attentionnés" plutôt que des mots : observer, constater et agir en conséquence. Même si dire peut constituer un de ces actes. Une présence attentive sur le mode du « être dans le silence et ne rien faire, mais être là quand même. »

Si Chantal « observe », Chloé développe plutôt « l'écoute ». Dans le cadre de sa pratique d'orthophoniste, il est aussi question de présence : « Dans écouter y a aussi accueillir l'autre : sa parole, et sa manière d'être, de s'exprimer, etc. mais aussi juste sa présence. »

261 Morizot, *Manières d'être vivant*. op.cit.

262 L'interprétation que l'on fait des signes, notamment en cas de malentendu, nous renseigne sur notre subjectivité, nos préoccupations, tel que le démontre le neurologue Lionel Naccache, auteur de *Le chant du signe. Aventures et mésaventures de nos interprétations quotidiennes* (Odile Jacob, 2017) Klein, « De l'interprétation des signes ».

263 Caeymaex, Despret, et Pieron, « Le rire de Méduse. Entretien avec Donna Haraway. » op. cit.

« L'espace, c'est une partie pour moi de l'écoute. Enfin c'est : quelles conditions on s'autorise à créer autour de nous pour pouvoir écouter. C'est dans quel espace que les choses elles peuvent se dire ou ne pas se dire justement. Et c'est pas seulement l'espace physique, mais c'est aussi l'espace de disponibilité qu'on a à ce moment là. »

Pour Chloé, l'écoute s'entraîne en aiguisant l'attention autant à ce qui se passe chez l'autre que chez soi. Ça se travaille. Première astuce, la base : ne pas remplir l'espace de parole. « Un truc que j'ai appris dans mon travail, qui a été vraiment mon plus grand travail, c'était d'apprendre à me taire. Hyper pratique pour écouter. [...] Parler à des enfants qui ne parlent pas, ce n'est pas toujours une bonne idée. L'enfant n'a pas besoin d'être baigné dans ton langage. » Deuxième astuce : dans l'espace laissé vide, garder une antenne tendue vers ses sensations internes : « en même temps qu'écouter, essayer d'être un peu attentive à : ok est ce que j'écoute plus là, est ce que ça va, est ce que je suis tendue, est ce que machin... ». Troisième astuce : expérimenter la co-écoute.

« Le principe est très très simple, tu te mets à deux personnes, ou en groupe, et il y a une réciprocité du temps d'écoute. Donc si tu m'écoutes pendant dix minutes, je t'écoute pendant dix minutes. [...] Les deux places te font travailler, de manière différentes. [...] Aucune de nous deux va se placer dans : j'ai besoin de ton écoute. J'en ai besoin mais je te l'offre aussi. »

Écouter c'est une action²⁶⁴. Quand Chloé en parle, j'imagine l'écoute matérialisée par des câbles : une écoute horizontale reliée aux points d'attention extérieurs, et une écoute verticale de soi, interne. J'imagine qu'à leur jonction, il y a une console de mixage qui permet de varier le volume de chaque ligne input²⁶⁵. Qu'une redistribution en output permet de diffuser un contenu sélectionné vers les "hauts-parleurs" (de partager une pensée par le langage). C'est à ce nœud d'écoute, que se décide si oui ou si non c'est le moment de dire quelque chose. Ou d'agir, *attentionnellement*.

4 - Attentions : se ménager une île déserte

Sur les fréquences de la radio mentale, l'attention peut prendre bien des formes. L'attention volontaire est une ressource rare, limitée en quantité et dans ses distributions possibles (le nombre d'entrées possibles sur la "console de mixage" est limité). C'est pour cette raison que Yves Citton dans son recensement des pratiques écologiques de l'attention suggère le développement d'une attention flottante « *c'est en ne prêtant pas attention à ce qu'essaie de nous dire quelqu'un qu'on comprendra mieux le sens de son message* »²⁶⁶

Pour mieux être attentif, il vaudrait mieux se laisser distraire et flâner. Donner du mou, lâcher du lest. Les personnes enquêtées cherchent à leur manière un peu de détente dans cet effort qu'elles fournissent régulièrement. Nous allons ici écouter comment elles se ménagent tout en composant avec les sollicitations. J'ai juxtaposé des extraits éloquentes de leurs récits, sortis de leur contexte (et lâché du lest dans la rédaction). Il y a un peu de leurs réponses à mes questions sur le silence, que je cherchais à saisir par d'autres voies qu'avec des bouchons d'oreilles. Chloé imagine des exercices pour transmettre sa pratique et reconnaître sa fatigue mentale. Faustine s'évade et cherche une pause dans le bruit du cerveau. Chantal (et quelques autres) cultivent le plaisir esthétique.

Entraînement collectif – faire tourner la fatigue

Chloé // Je sais pas me détacher de cette vigilance à : ok, est ce qu'il y a là quelque chose de fluide, est ce que c'est pas fluide, pourquoi pour l'autre personne c'est pas fluide ce moment de conversation. Enfin quand je peux le décoder, parce que des fois, je peux pas. Et du coup : est ce qu'il faut, enfin tu vois, faire un break, recommencer, réexpliquer, changer nos formats, repasser... Cette ressource attentionnelle on l'a pas toutes au même niveau, peut-être parce qu'on l'a pas travaillée de la même manière, peut-être parce que au départ on n'en avait pas la même quantité. Et du coup, si t'as pas cette facilité là, comment justement t'es dans une posture de facilitation en étant

264 NDT : C'est même un métier. L'étymologie indique, dès le douzième siècle : *escute* « personne qui écoute, espion »

265 NDT : Entrée des données en vue d'un traitement.

266 Citton, *Pour une écologie de l'attention*. op. cit.

bien. Pas en étant en souffrance de : waa ça me prend tous mes neurones et ça me fatigue. Est ce qu'il y a pas des facilitations tournantes à penser [...] C'est cadré donc ça demande moins de double attention sur : pendant qu'on le fait, imaginer comment on le fait. [...] Rien que pratiquer dans les réunions, des moments où l'attention elle est mise sur le fait qu'on écoute... C'est peut-être juste une histoire de focus.

Je crois que la question de fatigue, on la prend pas toujours bien en compte. Effectivement écouter vraiment, prendre le temps de vraiment comprendre – même quand c'est dans ta langue maternelle – ben c'est une énergie. C'est une action, c'est un faire quelque chose quoi. Et du coup c'est une fatigue. [...] Dans les moments où je déprime, de mieux en mieux je fais un peu le lien aussi avec : waou dans les derniers temps j'ai donné de l'attention à qui, comment, pourquoi, combien de fois et avec quelle intensité. [...] Parce que la fatigue du cerveau pour moi elle emmène un peu à une fatigue de la vie quoi. Ouais, c'est le corps qui dit : mais en fait arrête, coupe. [...] Je pense que des fois je me sur-interprète comme déprimée... peut-être j'en ai ras le cul (rires) et que j'ai envie d'être toute seule.

Évasions – mettre le cerveau en pause

Faustine // Ma position, où je me retrouve en tant qu'interprète et moins maman, et moins femme tu vois, c'est pas... c'est pas confortable en fait. Je le refuse pas, pour autant je continue à le faire. Mais un peu moins peut-être, c'est vrai que je suis fatiguée. Tu vois dans ma famille on est nombreux, t'imagines une soirée où ça papote. [...] Ça parle dans tous les sens chez moi, ça fuse, les blagues dans tous les sens, ça rebondit. A un moment donné je peux pas tout traduire quoi. Donc des fois moi-même je m'évade, et j'écoute même plus ce qu'ils racontent. Donc c'est vrai qu'il y a aussi un moment d'isolement de ma part.

Y a rarement du silence, même si on utilise la langue des signes, parce que mon cerveau est toujours en train de discuter. Y a toujours des choses qui se passent dans le cerveau, donc pour moi le silence il existe rarement si je suis pas toute seule. [...] Le vrai silence pour moi il va exister que si je suis que toute seule. (temps). Ouais. [...] Parce que encore une fois, souvent je l'utilise parce que d'autres ont besoin que je fasse le pont donc ça veut dire qu'il y a forcément du bruit ailleurs. Il y a une parole qui va naître pour que je la traduise en langue des signes. Elle est toujours liée avec la parole en tout cas. Le silence est toujours lié finalement à une parole. [...] Sinon une pause. Le silence ça m'évoquerait plutôt une pause. Ouais une pause de réflexion. Si je suis peinard dans un canapé, face à la cheminée, je ressentirais plutôt un espèce de... ouais, une tranquillité. Il pourrait y avoir le silence là, encore que je trouve qu'il y en n'a jamais vraiment.

Danses – apprécier l'esthétique

Chantal // La manière dont il me prend le balai des mains, c'est d'une. Un mélange de douceur et de fermeté comme ça en me disant : c'est non-négociable c'est moi qui fait. Mais tu vois, je trouve ça très beau... Bon voilà là c'est plutôt comme une danse, c'est plutôt le côté danse qui va me toucher à ce moment là. [L'installation de] A. s'est fait parce que justement il avait ce talent de... il avait une manière d'être et de se poser qui était très douce pour moi. [...] Il y a vraiment une manière d'être avec l'autre en silence, et qui peut être très intéressante, très belle. Voilà. T'accueilles ça quoi. »

D'autres plaisirs de la cohabitation chez les autres // Faustine trouve « joli » de « voir les enfants signer avec leur père ». Chez Julia il y a le « rire des toutes petites choses », l'émerveillement devant une petite fleur, et le « mignon » des petites incohérences des langues. Mignon, le mot est partagé par Ambre quand B. l'appelle tata ou maman : « Enfin pour elle ça l'est peut-être pas, mais moi comme c'est pas dans mon référentiel, moi je trouve ça mignon. »

Dans ses *Causes et raisons des îles désertes*, Gilles Deleuze évoque deux sortes d'îles, et fait le parallèle entre l'élan qui les produit, et l'élan de l'homme vers elles. Celui des passeuses fatiguées

pourrait reprendre le mouvement des îles continentales, dérivées, « *nées d'une désarticulation, d'une érosion, d'une fracture, elles survivent à l'engloutissement de ce qui les retenait.* »

« *Rêver des îles, avec angoisse ou joie peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu.* »²⁶⁷

Pour des personnes qui s'activent à relier, le repos prend des airs de séparation. Il y a un désir de coupure, de dérive. Quoique comme le dit Faustine, cela n'arrive jamais vraiment.

*

Les repères mobilisés par les passeuses dans leurs pratiques sont à l'image de la zone de trouble qu'est le terrain des langues en contact. Une compréhension incomplète mais satisfaisante. Une traduction indirecte mais qui fait le chemin. Des silences qui parlent mais qu'il vaut parfois mieux laisser causer. Des attentions flottantes, pour ne pas couler.

Grâce à ces boussoles, et malgré les tempêtes, les passeuses ne perdent ni le nord ni la tête. Ou alors la pause s'impose, escale sur une île déserte. Les conditions ne sont pas idéales, mais dans l'entre-deux on fait quand même, avec les moyens du bord. C'est avec une éthique bricolée que s'opère l'ajustement entre la direction et les contraintes de la météo. L'éthique a pris forme ici, s'est assouplie au travers des pratiques décrites, et trouvera ses définitions dans la partie à suivre.

* * *

L'exploration de l'entre-deux a montré comment prendre place dans les zones de contact s'inscrit dans une certaine connaissance des mondes qui entrent en relation. Ou du moins une sensibilité à ce qui diffère, qui considère l'étrangeté comme une réalité envisageable. Et même familière. D'ailleurs la meilleure définition de la traduction, pour Barbara Cassin est « *un savoir faire avec les différences* »²⁶⁸ : « *Si j'avais une recommandation politique, une recommandation éducative à formuler ce serait : apprenez à faire avec les différences. Stationnons, prenons le temps de travailler "entre", et faisons passer.* »²⁶⁹

Cet espace *entre* où circulent les langues amène à développer une attention à l'expressivité spatiale des corps et des manières d'habiter, et à développer une veille géopolitique aux tensions qui subsistent autour de la barrière des langues. Une possible traduction vers l'anglais des "passeuses" insiste justement sur cette position en mouvement : les "go-between"²⁷⁰ vont *entre*.

Tenir la barrière n'est pas de tout repos, même si naviguer sur ce territoire un peu aquatique suscite de l'entrain. Nous allons maintenant basculer sous l'eau pour tenter de comprendre les courants qui soutiennent ces pratiques qui s'agitent à la surface.

« *Le territoire n'est pas moins inséparable de la déterritorialisation que le code ne l'était du décodage. Et c'est suivant ces lignes [de déterritorialisation, qui le traversent et l'emportent] que l'agencement ne présente plus d'expression ni de contenu distincts, mais seulement des matières non formées, des forces et des fonctions déstratifiées.* »²⁷¹

Après avoir extrait *expression et contenu distincts* du matériau, il est en effet resté de la *matière non formée*, des manières de dire fuyantes qui m'avaient mis la puce à l'oreille. Le prochain et dernier chapitre tentera de pister ces lignes. De saisir – même subrepticement – la *force* de l'agir qui apparaît furtivement dans les récits des passeuses.

267 Deleuze, *L'île déserte et autres textes*. op. cit.

268 Klein, « Que veut dire "traduire" ? » op. cit.

269 Frédéric Worms, « Barbara Cassin ou la sagesse de la traduction », *Matières à penser* (France Culture, 18/12/2017)

270 NDT : someone who takes messages between people who are unable or unwilling to meet – Cambridge Dictionary online - <https://dictionary.cambridge.org/dictionary/english/go-between>

271 Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux - Capitalisme et schizophrénie 2*. op. cit.

Chapitre 6 – Tracer les lignes de fuites de l’agir

Tracer c’est autant suivre une trace qu’ouvrir une piste, et indiquer une route à suivre. C’est former par des traits, dessiner, décrire, faire connaître par le langage. Cette partie est une tentative de regarder un mouvement, et d’en rendre compte par l’écriture.

« *Les devenirs, c’est le plus imperceptible, ce sont des actes qui ne peuvent être contenus que dans une vie et exprimés dans un style. Dans un style ce ne sont pas les mots qui comptent, ni les phrases, ni les rythmes et les figures. [...] Un style, c’est arriver à bégayer dans sa propre langue.* »²⁷² (G.Deleuze)

Nous venons d’explorer le territoire de l’entre-deux. Certes, en eaux troubles, une zone de contact flottante, mais territoire quand même. Les pratiques qui s’y sont découvertes sont la partie émergée de l’agir. L’agir soutient les gestes de manière sous-marine, leur donne un certain style. Pour travailler l’agir, il s’agit donc de se déterritorialiser de ces récits de pratiques pour tenter de saisir ce qui les porte, la manière dont ils sont racontés, les lignes tracées sous la surface. C’est regarder le geste, non plus celui qui *fait*, mais celui qui *raconte* ce qu’il fait. Le geste narratif. C’est opérer un travail d’interprétation, dans son aspect explicatif : un travail qui s’essaie à *passer de l’ambigu à l’équivoque, d’ex-pliciter*, dérouler ce qui est plié à l’intérieur.

Pour déplier l’agir, nous allons d’abord le regarder par le prisme du *rôle*. Le rôle tel qu’il est défini par les grilles de lecture psychanalytiques de Charlotte Herfray. Nous regarderons la figure de passeuse sous sa dimension d’interprète. D’abord comme sujet qui *interprète un rôle* et trouve du jeu vis à vis de représentations et de réalités organisationnelles agissantes. Ensuite comme sujet qui *joue l’interprète* (qui traduit, explicite et fait l’intermédiaire) par des manières qui lui sont propre, dans lesquelles nous tenterons de débusquer des pistes éthiques.

L’agir sera ensuite regardé comme une expression en actes, par l’angle du métier. Nous utiliserons le concept de *métier intime* développé par Daniel Hazard pour lire les mouvements qui s’opèrent entre l’agir intérieur, et les gestes exposés publiquement. Cette médiation permet la (trans)formation du sujet, et nous verrons comment il trouve sa langue (par les gestes ou le récit) et s’inscrit dans un processus d’héritages et de transmissions. Enfin, nous laisserons l’agir dériver, spéculant des devenirs dans le creux des récits des enquêtés.

A – JEUX DE RÔLE CHEZ LES INTERPRÈTES

La figure d’interprète a suivi de près celle de passeuse, de par sa place intermédiaire, qui fait le lien.

INTERPRÉTER - L’étymologie latine dit ce geste : mettre à disposition entre deux parties, entre ce qui est proche, ou présent. Du côté grec elle évoque le fait de parler, de s’exprimer - et Hermès, le messager des dieux en est la figure.²⁷³

Ce geste est finalement devenu une des fonctions du rôle de passeuse, qui incluait aussi celui de faire de la place pour laisser circuler (et donc de ne pas interpréter). Dans les pratiques précédemment illustrées, on retrouve en effet les différents aspects de la définition d’interprète.

L’interprète *traduit les paroles d’un orateur, ou le dialogue de deux ou plusieurs personnes ne parlant pas la même langue et leur sert ainsi d’intermédiaire* : c’est ce que font Julia, Faustine quand elles mobilisent leur connaissance du plaot ou de la langue des signes pour faire le pont avec des personnes qui habitent la langue française orale.

L’interprète *explique, éclaire le sens d’un texte ou une pensée dense, compliqué-e ou ambiguë, et par extension qui donne un sens à des signes* : c’est ce que fait Chantal quand elle accompagne des

272 Deleuze et Parnet, *Dialogues*. op. cit.

273 Étymologie détaillée : le préfixe *inter-* indique l’intérieur de deux parties distinctes *-ter* servant à les opposer. Pour *-prêter* plusieurs pistes restent ouvertes : *praestare*, « mettre à la disposition », *praesto* « ce qui est proche », *praesto esse*, « ce qui est présent », ou même *pretium* « prix, valeur ». La racine grecque *hermèneuïen*, « parler, s’exprimer », a donné ensuite le terme d’herméneutique (relatif à l’interprétation des phénomènes du discours considérés en tant que signes).

jeunes dans les appels aux plate-formes administratives, mais aussi quand elle lit les signes des corps pour en déduire une compréhension d'un espace partagé.

L'interprète *est chargé de faire connaître les intentions, les désirs d'une autre personne* : c'est ce que fait Chloé quand elle facilite des échanges collectifs, c'est ce que fait Ambre quand elle se met à l'écoute des émotions de ses colocataires et les prend en considération dans la vie de la maison.

Chacun·e exerce le rôle d'interprète à sa manière : c'est là la singularité d'un rôle. Car enfin, dernier aspect de définition, l'interprète *joue un rôle ou un morceau de musique en traduisant de manière personnelle la pensée, les intentions d'un auteur ou d'un musicien*. Au premier degré, c'est bien ce que fait Faustine en tant que comédienne. « Jouer un rôle de manière personnelle » c'est aussi ce qui travaille chaque sujet dans le jeu social. Nous explorerons cette singularité du sujet, et la pluralité de ses expressions, puis regarderons l'éthique à l'œuvre chez les passeuses-interprètes.

1 - Interpréter un rôle : singularité du sujet et pluralité des manières de jouer

Auprès de C. Herfray nous avons déjà défini ce qu'est un sujet – préalable indispensable pour situer la dimension symbolique²⁷⁴. Le sujet parle, désire. Un désir qui *produit* tel une petite usine, qui « *produit de petites machines, établit des liaisons entre les choses* »²⁷⁵. Des machines qui agissent le sujet multiple (une autre manière de penser la division) dont les facettes se superposent à la croisée des réalités symboliques et matérielles. Pour appréhender ces facettes, C. Herfray distingue des statuts, des places, des fonctions et des rôles qui permettent du jeu.

Le sujet à la croisée des réalités matérielles et symboliques

Le sujet humain est institué dans un ordre symbolique qui constitue sa culture.

La fonction symbolique a été conceptualisée à la croisée de plusieurs disciplines. Les anthropologues en ont fait une caractéristique structurante et distinctive de l'espèce humaine, le fondement de ce qui fait culture, incluant le langage²⁷⁶. Les linguistes ont théorisé les articulations internes à celui-ci, entre les représentations mentales et la matière phonétique. Les théories psychanalytiques de Freud et de Lacan s'y appuient pour élaborer et comprendre les structures de l'inconscient. Enfin, les sociologues s'en sont saisi pour y lire des rapports de pouvoir. On parle d'ordre symbolique pour cette « *conception du symbolisme où la culture apparaît comme une élaboration de formes générales, définies moins par leur contenu que par leur capacité à engendrer des significations selon leur ordre propre* ». ²⁷⁷

Le langage est une activité symbolique : les signifiants (images acoustiques) produisent des rapports avec des signifiés (concepts) et permet de se rapporter à ce qui est absent. Symboliser signifie bien "avoir du rapport avec". ²⁷⁸

« *La "fonction symbolique" spécifique de l'espèce humaine témoigne de notre capacité à nous représenter ce qui est absent. La substitution du mot à la "chose" nous permet d'accéder à une première connaissance de la "chose" et d'articuler, à travers nos premiers balbutiements, nos premiers échanges avec autrui.* » ²⁷⁹

274 Voir chapitre 2 : [Une définition du sujet – divisé, désirant, parlant](#) page 31

275 Référence à la définition qu'en font Guattari et Deleuze. Deleuze, *L'île déserte et autres textes*. op. cit.

276 Culture définie chez Claude Lévi-Strauss comme « *un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion* » - Sociologie et anthropologie, PUF, 1973 - cité par Herfray, « La langue qui nous habite nous fait penser ». op.cit.

277 Alexandre Abensour, « Ordre symbolique », in *Encyclopaedia Universalis*, consulté le 19 août 2020, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/ordre-symbolique/>.

278 L'étymologie grecque *sumballein*, signifie jeter ensemble. Le *sumbolon* est à l'origine un « signe de reconnaissance », primitivement un objet coupé en deux dont deux hôtes conservaient chacun une moitié qu'ils transmettaient à leurs enfants ; le rapprochement des deux parties servait à faire reconnaître les porteurs et faisait preuve des relations d'hospitalité déjà contractées. C'est pourquoi le symbole est une partie d'un tout, dont l'autre est absente, qui permet de ce figurer ce qui n'est pas visible.

279 Herfray, « De la pluralité des théories ». op.cit.

Ces réalités symboliques, psychiques, même si elles relèvent de *ce qui est absent*, n'en sont pas moins agissantes que les réalités matérielles. Puisqu'elles structurent les schémas de l'inconscient, le langage et les structures du pouvoir, elles sont lisibles dans toute pratique sociale. Elles ont des effets matériels. À l'inverse, les réalités organisationnelles participent à donner forme aux réalités psychiques, aux représentations du réel. Ces deux plans distincts entretiennent donc des rapports.

Le sujet – qui parle, désire et ne fait pas ce qu'il dit – va composer son être et son agir à la croisée de ces réalités dans le monde social. Il va y prendre place, jouer un rôle, occuper des fonctions, tenir un statut. Mais « *le sujet n'est pas son statut, ni ses fonctions, ni ses rôles* » nous dit C. Herfray²⁸⁰. Ni sa place. Dans les deux plans de réalité, la place et le rôle relèvent de représentations culturelles tandis que le statut et la fonction relèvent d'une organisation fonctionnelle. L'autre distinction concerne l'*être* et l'*agir*. Le statut et la place participent à former une identité, tandis que la fonction et le rôle relèvent de la "force de transformation et d'expression par les actes"²⁸¹.

➤ Tableau : le sujet à la croisée des réalités

	Réalité organisationnelle, matérielle Dimension fonctionnelle Pouvoir	Réalité psychique, symbolique Représentation culturelle Autorité
Être	STATUT	PLACE
Agir	FONCTION	RÔLE

Cette grille de lecture permet de penser ce qui relève des rapports de pouvoir et d'autorité. Si matériellement des hiérarchies organisent les rapports de pouvoir – pouvoir exercé depuis un statut et au travers de fonctions – l'autorité relève davantage de représentations projetées par les autres selon la place à laquelle ils situent notre parole, et la manière dont nous assurons notre rôle.

Toutes ces notions s'articulent entre elles : un statut peut transformer les représentations d'une place, la manière de prendre des responsabilités dans un rôle peut contribuer à l'octroi de certaines fonctions. Pour rendre ces articulations plus concrètes nous allons les regarder chez les passeures.

Statut, fonction et place du rôle de passeure

D'après l'hypothèse de départ, passeure est un rôle, donc une représentation de la manière d'agir. Nous allons éclairer les situations des passeures – leurs fonctions, places, statuts et rôles – à partir de quelques éléments de définitions. Ma manière d'aller vers les personnes enquêtées²⁸² a déjà situé ces figures du côté des réalités symboliques, initialement pour palier à la difficulté de les faire exister du côté des réalités organisationnelles. En m'adressant à des personnes en tant que *issues de foyers ou cohabitent plusieurs langues*, ou *navigant entre elles*, je les sollicitais depuis leur place ; et en tant que *ayant des pratiques du silence, du corps, d'expression non-verbale* je venais interroger leur rôle, leur manière de jouer de leurs fonctions. La porosité entre les réalités se retrouvent dans les définitions de chaque notion. C'est pourquoi nous allons regarder en vis à vis ce qui relève de l'*être*, puis ce qui relève de l'*agir*.

280 Herfray, *La psychanalyse hors les murs*. citée par Catherine Duray, « Des figures de leader dans l'éducation populaire - Autorité et transmission » (DHEPS, Strasbourg, 2016) – ce paragraphe s'appuie sur la présentation extraite de son mémoire. La manipulation de cette grille de lecture a aussi été l'objet de travaux dirigés dans le cadre du SIAES-DHEPS en 2019.

281 NDT : Ceci est une définition de l'agir

282 Voir chapitre 4 sur la méthode : [Aller vers des langues qui accueillent celles des autres](#) page 60

STATUT ET PLACE - La place est la manière dont le statut est occupé. Mais une place peut aussi exister dans les représentations sans correspondre à un statut.

STATUT vient du latin *statutum*, "décret, statut, règlement d'une communauté". Le terme latin *statuo*, "établir, poser, mettre debout, faire tenir droit ou ferme". Fixer, établir, s'entend autant au sens propre qu'au sens figuré, physique et moral. Le statut est l'ensemble de dispositions législatives ou réglementaires qui définissent les droits et devoirs d'une collectivité.

Les types de rapports fixés par les statuts permettent de déterminer la situation d'un individu dans l'organisation du groupe et d'établir son rang dans une hiérarchie. Chez les personnes enquêtées, le statut auquel les sujets sont rapportés est déterminé par une organisation de type familial (mère, fille), juridique (française, sans titre de séjour), ou liée au logement (propriétaire, locataire, hébergé). Parfois l'organisation professionnelle est évoquée (ex-orthophoniste, co-directrice).

PLACE vient du latin *platea*, "grande rue, place publique". Le terme prend ensuite le sens de "endroit, lieu". La place est la partie d'espace, la portion qui est occupée ou peut être occupée.

La place s'inscrit bien dans le registre symbolique puisque même quand elle est vacante, que ce qui devrait la remplir est *absent*, on la reconnaît comme pouvant être donnée (ou prise). La place est investie d'affects, d'émotions, de valeurs : en géographie, la notion du *sense of place* reconnaît une expérience humaine des espaces, qui les charge de significations.

Mais la place peut aussi se rapporter à l'organisationnel, pour indiquer un ordre dans une hiérarchie, de la première à la dernière place. En tant que *rôle assigné à quelqu'un ou à quelque chose dans un ensemble structuré*, la place ramène le rôle vers le statut en l'assignant. En le fixant. Si le statut peut être "attribué", la place est "accordée", autorisée, par soi ou par les autres, depuis un agencement singulier de significations.

Difficile alors de parler de la place des passeuses, au-delà de cette hypothèse d'un entre-deux. On peut avoir cette place intermédiaire sans le moindre statut de médiateur ou médiatrice.

Les systèmes sociaux tendent à mettre en cohérence les représentations avec une organisation, la place avec le statut, à institutionnaliser le symbolique. On reste à sa place, on tient sa place, on remet quelqu'un à sa place : les locutions verbales insinuent des règles implicites pour *statuer* sur ce qui ne peut pas l'être. "Être à sa place", c'est *être là où l'on doit être* : le pronom possessif suppose l'assignation, et le *on doit* indique l'action normative sans sujet du pouvoir. Mais être à sa place, c'est aussi *se sentir à l'aise*, car l'écart, le tiraillement entre une représentation et une réalité matérielle peut générer de l'inconfort. Ainsi quand Faustine prend la place d'interprète en réunion d'équipe, cela génère de l'inconfort vis à vis de ses autres statuts (co-directrice artistique, conjointe). C'est quand cette place est formalisée, quand le statut d'interprète est attribué à une personne extérieure, qu'elle peut alors se libérer et rester – confortablement – à la place qui lui permet au mieux de jouer son rôle.

FONCTION ET RÔLE - Le rôle est une manière d'exercer des fonctions. Les fonctions organisent et formalisent les activités de certains rôles.

FONCTION vient du latin *funcion*, "exécution", *functio* dérivé de *fungi* "s'acquitter de, accomplir". La fonction est une activité déterminée, dévolue à un élément. C'est l'activité spécifique attachée à l'être humain en tant que membre d'une société, ou en tant qu'ayant une nature, un sexe (ou autre fiction produite culturellement pour classer les individus).

La fonction est la tâche exercée par un individu en raison de son statut, déterminée par l'organisation. C'est au regard de ce statut (*en tant que*) qu'il est censé accomplir certaines activités. Dans les foyers où ont eu lieu les entretiens, le statut de mère, ou de propriétaire, engage à réaliser certaines tâches (s'occuper des enfants, veiller à l'occupation du logement).

RÔLE vient du latin médiéval, *rollus* « rouleau, parchemin roulé ». Il s'agissait d'inscrire des actes sur ce rouleau, puis une liste du personnel composant l'équipage d'un bateau. Il devient partie d'un texte dramatique correspondant aux paroles d'un personnage, que doit dire sur scène un acteur. Le rôle désigne alors le personnage lui-même, tel que le conçoit et le représente l'acteur.

Transposé à la mise en scène du sujet social, le rôle est l'attitude que l'on montre dans certaines circonstances, le comportement que l'on a dans le but de donner une certaine image de soi-même

aux autres. Le rôle est à la fois du l'ordre de l'agir, et du déguisement de l'agir. Jouer un rôle, et notamment un "grand" rôle (dans l'Histoire) indique que les actes d'une personne ont eu des effets sur le réel, et c'est alors le style propre à la personne qui incarne ce rôle qui est valorisé. Ainsi "s'occuper des enfants" ou "veiller à l'occupation d'un logement" sont des fonctions qui s'exercent avec des attentions variées en fonction des valeurs du sujet concerné. Le style de Faustine tient ainsi du "faire le lien mais sans parler à la place des autres", et le style de Chantal du "ne pas décider du remplissage des lits vides tout en veillant à l'ambiance".

Comme pour la place, le rôle oscille entre sa prescription sociale, selon des droits et des obligations (il existe un "rôle parental") et un agir spontané et créateur qui interprète les conventions.

Du jeu dans le rôle

Ces définitions montrent que du côté du rôle et de la place, une marge de manœuvre permet aux sujets de jouer avec les prescriptions organisationnelles. Elle est peut-être plus évidente à regarder du côté du rôle : il est du côté de l'agir et permet par des effets de performativité de transformer à la fois le réel, et à la fois les représentations de soi aux regards des autres (et donc la place).

Les contours de ces définitions restent poreux, et il n'est pas question d'y figer les sujets. Ces pistes permettent de travailler des situations particulières, en s'appuyant sur les formulations des acteurs et actrices concerné·es. L'usage et les combinaisons des notions précédentes dans les énoncés des enquêté·es donne à lire ce qui fait tension, ce qui se joue entre les deux plans de réalité, et là où il y a du jeu. Ces mises en jeu sont du registre de l'hypothèse. « C'est difficile de savoir » dit Chantal quand elle évoque les rapports de pouvoir dans le foyer, et les représentations que les jeunes de la maison peuvent avoir d'elle.

« Ici je suis minoritaire et en même temps j'ai une position. Je suis la doyenne, enfin je suis plus vieille, et puis je suis la propriétaire de la maison. Donc c'est difficile de savoir dans les choix – qui adapte les coutumes de l'autre – est ce que c'est le fait que je sois française, est ce que c'est le fait que je sois âgée, est ce que c'est le fait que je sois la propriétaire de la maison, est ce que c'est juste que, ben ils sont gentils avec moi... je sais pas. Je sais pas si je suis dominante ou minoritaire dans cette maison. »

Dans cet énoncé, on lit l'articulation entre statut et place : "position" relève de ces deux notions et les formulations de Chantal confirment qu'il est difficile de le situer d'un côté ou de l'autre. La première phrase, sur le mode affirmatif, pourrait suggérer que les éléments d'identités énoncés font statut. Et la deuxième, sur le mode interrogatif – où les premiers termes sont repris, listés aux côtés d'autres hypothèses – questionnent ce que pourrait être sa place dans les représentations des jeunes, avec cette incertitude propre au fait que ces représentations ne sont pas accessibles. L'opposition majoritaire/minoritaire, en tant que lecture structurelle de la domination, ne résiste pas à la complexité des situations interindividuelles, dans laquelle il n'est pas d'assertion possible.

Pour C. Herfray, c'est du côté du rôle que le sujet peut trouver une marge de jeu dans laquelle son désir et ses valeurs trouvent à s'exprimer.

« Nos choix de rôle portent la marque intangible de nos systèmes de valeurs quant à la "meilleure manière" d'occuper l'une et d'assumer les autres. Le rôle offre du "jeu" : le choix d'une manière préférentiellement à une autre, n'est que le reflet de ce que nous sommes et de la liberté que nous prenons à l'intérieur des limites définies par nos fonctions. »²⁸³

Faustine distingue dans son récit un rôle d'interprète "subi" ou choisi en fonction des contextes. Dans tous les cas, elle insiste, ce n'est pas son statut : elle *fait*, mais elle n'est pas interprète. C'est bien un rôle, avec un savoir-faire, mais qui fait tension selon les places où il s'exerce.

Au début de l'entretien, elle annonce « je ne veux pas devenir l'interprète de la famille », puis décrit les situations où, témoin de difficultés de communication, elle fait malgré tout. Elle le fait « prise à son propre jeu » (vis à vis d'elle-même) ou « pour faire bonne figure » (vis à vis du reste de la

283 Herfray, *La psychanalyse hors les murs*. op. cit.

famille). Mais elle refuse d'être définie par ce rôle : « je *faisais*, mais toujours je disais que j'*étais* pas ». Interprète : « c'est pas [sa] place », dans la mesure où dans la famille elle veut y être « à égalité avec tout le monde ». Et aussi parce que cette place prend de la place : elle en laisse moins à la femme, à l'épouse.

Dans le second cas « c'était [son] rôle » de s'adresser en même temps aux sourds et entendants, de « faire le pont ». Cette manière d'agir y est facilitée par son statut et sa place : c'est depuis un statut de metteuse en scène, légitimé par son « savoir sur le jeu » (en échange duquel on lui « donnait des signes »), et depuis une place distanciée de regard extérieur, qu'elle peut pleinement jouer le rôle. Un rôle qui suit un réel élan : « je l'ai désirée cette position là » ; et des gestes cohérents avec ses finalités : « dans ma démarche c'est jamais ou que les sourds, ou que les entendants. Je veux toujours que ce soit ouvert aux deux mondes. »

Au travers de cet exemple, on perçoit mieux comment la singularité du rôle – ici un style "troisième monde" – trouve sa pleine expression depuis une position désirée.

« C'est le sujet singulier, habitant le statut et les fonctions dont il a à répondre, qui jouera son rôle selon ce que son "désir" lui dicte et selon l'amour ou la haine de l'enfant qui l'anime, au plus profond de lui-même. C'est selon son propre héritage culturel, et selon ce qu'il aura su faire de cet héritage, qu'il va assumer ce dont il aura à répondre »²⁸⁴

Le rôle est l'endroit de la performativité, où l'on reproduit (piochant dans les héritages multiples) ou invente (en combinant et transmettant d'une nouvelle manière) des gestes, des corps, des manières de faire et de penser. Le rôle est l'endroit du *style*, tel qu'il s'invente dans le bricolage, mais aussi tel que Gilles Deleuze s'en saisit : comme un bégaiement dans sa propre langue.

Un rôle singulier et pluriel

Le rôle est singulier parce qu'il s'intéresse au *particulier*, tel qu'opposé à l'*universel*. Sous son aspect quantitatif, le singulier c'est ce qui est unique. Un possible pris parmi d'autres, indépendamment des autres éléments du groupe auquel il appartient. Sous son aspect qualitatif, le singulier est ce qui se distingue des autres, qui est unique en son genre, avec ses différences et caractéristiques propres. Le terme connote aussi ce qui sort de la norme, ce qui est étonnant, surprenant, curieux, inhabituel, hors du commun, rare. C'est dans l'ombre de tous ces adjectifs qu'il m'intéresse d'approcher l'agir d'une personne, dans sa dimension inventive.

« Ce sont nos "manières" qui rendent la vie agréable. C'est notre culture plus que nos connaissances qui se révèle dans notre manière d'assumer nos fonctions, dans notre manière de jouer le rôle qui y correspond, d'occuper la place qui est la nôtre. »²⁸⁵ (Herfay, 1997)

Le rôle est aussi pluriel : il peut être joué de bien des *manières* en fonction des contextes (que ce soit sous prescription ou libre invention). La langue est d'ailleurs symptomatique de ce caméléonisme²⁸⁶ du sujet à son environnement social : il est porteur de plusieurs parlars, jongle entre plusieurs registres, s'adapte aux personnes interlocutrices²⁸⁷.

Dans l'itinérance de ses engagements Chloé donne à voir les multiples expressions de son rôle de facilitatrice, déployées, libérées par la fin de son statut d'orthophoniste. "Facilitatrice" comme le rôle qui fluidifie la circulation de la parole (et donc y repère les tensions liées aux enjeux de

284 Charlotte Herfay, *Les figures d'autorité, un parcours initiatique*, Erès, 2008. citée par Duray, « Des figures de leader dans l'éducation populaire - Autorité et transmission ». op. cit.

285 Herfay, « Vous avez dit éducation populaire ? La pauvreté symbolique. » op. cit.

286 NDT : Aucun synonyme n'étant disponible sur la base de donnée lexicale, on peut ici définir le "caméléonisme" comme l'attitude qui consiste à se comporter comme ce reptile saurien qui a la propriété de changer de couleur en fonction de son environnement. Par analogie "caméléon" désigne une personne qui change de manière d'être selon les circonstances – ou : dont l'imagination invente et transforme au gré des circonstances. Si vraiment c'est encore obscur, "mimétisme" fait aussi l'affaire.

287 NDT : Par exemple, en jouant le rôle de traductrice, je suis une des voix plurielles qui font la singularité de l'autrice, qui est elle même une des voix qui fait la singularité du sujet qui joue un rôle de chercheuse. Illustration dans le texte « Comment je m'appelle » - Voir annexe n°9 – Sur le bout de la langue – décembre 2018 – page 141

pouvoir) : « Je fais pas forcément la facilitation dans les réunions. Mais même si je prends pas LE rôle de facilitatrice, je sais pas me détacher de cette vigilance à : ok, est ce qu'il y a là quelque chose de fluide. » Elle y veille quand elle interpelle ses copines orthophonistes sur leurs réflexes : « Si c'est pas une demande de la personne en face de toi, pourquoi, à quel moment on s'autorise et on se permet de reprendre la personne sur sa manière de s'exprimer ». Elle l'interroge dans un groupe qui accueille un jeune exilé qui ne s'intéresse pas à la vie du lieu : « "je quitte la ville, je m'installe là, je suis peut-être même néo-rural et j'adore ça"... Oui mais c'est ton choix, et la personne qui a débarqué là on peut pas dire qu'elle ait fait ce choix. ». Elle y travaille dans les réunions collectives : « est ce qu'on se comprend parce que j'ai le contexte, j'ai les références, je sais d'où vient cette discussion, je comprends tous les enjeux qui font que je peux prendre part au débat ». Son souci de compréhension réciproque et de circulation de l'expression prend différentes formes selon les situations.

C'est justement cette pluralité des expressions qui compose la singularité du sujet. C'est au travers de la multiplicité des langues que l'on repère un style, que se dessine une éthique traduite et retraduite chaque fois, auprès de chaque situation.

2 - Jouer l'interprète : éthiques de passeures

Le rôle se manifeste comme l'expression en actes des valeurs portées par les sujets. Pour C.Herfray, la mise en acte de nos principes – qui sont une « *synthèse de nos connaissances et de notre éthique* » – se révèle dans la manière dont « *nous investissons notre place et nos tâches* ».

Les gestes de l'interpréter, énumérés au seuil de cette partie, sont chargés d'enjeux. Chacun ouvre une des sous-parties à suivre et sera mis à l'épreuve de l'éthique. Tenir un rôle de messenger implique de se substituer à la parole de quelqu'un d'autre, de parler "à la place de", ou "au nom de". Non seulement le geste comporte un risque de déformation, mais il ouvre aussi au questionnement dialectique : quand je permets la circulation d'une parole, qu'est ce que j'empêche de circuler. Quand je parle "à la place" de quelqu'un, quel espace est rempli qui ne peut plus être occupé par les autres ? Est il alors plus juste – en terme de justesse comme de justice – d'agir ou de ne pas agir ?

Dans cette partie, le "je" se fera plus présent. Car si les personnes enquêtées posent les bonnes questions, je ne les ai pas interrogées plus loin sur leur éthique. Il ne reste plus que moi, au moment de l'écriture, pour tenter des réponses à leurs (bonnes) questions. Chloé sera également bien présente car sa parole, pour ce dernier entretien de l'enquête, s'est attardée sur ce que l'attention met « en tension » chez elle, dans un enchaînement inachevé de « et en même temps ». C'est donc de manière dialectique, et avec les apports de C. Herfray sur l'éthique, que nous allons tenter de saisir ce qui oriente les gestes des passeures.

Éthique du soin - langues fragiles, zone sensible, rôle vulnérable

INTERPRÉTER C'EST TRADUIRE – c'est faire le déplacement d'une langue à l'autre. Le latin *traducere* signifie "faire passer". C'est faire en sorte que ce qui était énoncé dans une langue le soit dans une autre, en tendant à l'équivalence sémantique et expressive des deux énoncés.

L'équivalence parfaite entre les langues est impossible, on ne peut que "tendre" vers la justesse. Même quand il s'agit d'une langue partagée, la médiation du langage – où chaque sujet investit les signifiés de ses propres signifiants – ne permet jamais une totale connexion des pensées.

« *Le langage articulé qui favorise l'organisation de la pensée et l'élaboration des connaissances permet aux humains d'échanger leurs idées, de les confronter et de s'affronter. Il peut aussi être l'occasion d'irrémediables malentendus* »²⁸⁸

Cette incomplétude inhérente à la communication fait à la fois la puissance et la fragilité du langage. Puissance car il peut être habité de telle manière qu'il crée des liens, malgré ce fossé. Car il peut ouvrir des chemins jusqu'alors insoupçonnés dans la pensée. Et fragilité parce que parfois, malgré les efforts, le contact n'a pas lieu.

288 Herfray, « De la pluralité des théories ». op. cit.

Prendre le rôle de combler cette sensible carence, c'est prendre soin de cette fragile immatérialité des relations. Ce rôle est donc précaire et sous tension : ce à quoi il s'attache n'est pas préhensible, et le rôle lui-même est indéfini (contrairement aux fonctions). Il relève de la manière dont un sujet s'en empare, et donc par là de sa responsabilité.

Chloé : « Dans les compétences pour moi à avoir, dans les rôles notamment de facilitation, y a des clarifications à se faire à soi-même sur ce que tu vis. C'est ça : ce qui se ressent, ce que tu vis, comment ça... Parce qu'en fait, le fait que ça te mette en tension ben c'est normal. »

Même quand le soin des langues et des relations fait "fonction", comme dans les institutions du soin ou de l'éducation, il existe parfois peu d'espace pour considérer les sujets qui sont pris dans l'agir de leur fonction. Pour prendre soin de leur rôle.

« L'institution, elle a plein d'attentes qui sont notamment continuer à être subventionnée pour ce qu'elle fait, donc avoir une production de résultat. Les résultats, bon ben c'est simple, maintenant on fait des tests avec des chiffres, donc faut que le chiffre monte, normalement. Ou baisse, selon si c'est un facteur positif ou négatif. »

Les logiques fonctionnelles qui organisent le temps et l'espace en laissent peu pour une analyse des pratiques qui permettrait aux acteurs et actrices de travailler leur positionnement éthique, de questionner leur *manière de faire*, de nommer leurs principes et leurs désirs. Cette recherche d'opérationnalité propre aux logiques de marché atteint aussi les personnes "soignées", dont on cherche à réparer les manifestations (contre-productives) d'un symptôme sans prendre le temps d'écouter ce que dit le symptôme.

« Communiquer avec ces enfants qui avaient des troubles de communication c'était justement : peut-être qu'on va déjà mettre six mois à ce que tu passes ma porte sans pleurer. Peut-être. Bon, alors ça paraît simple quand on le dit comme ça mais en tant que soignante – et quand t'as quand même derrière toi tout un poids de la famille²⁸⁹, de tes collègues et de ta conscience professionnelle, qui veut que cet enfant potentiellement aille mieux au bout de cette prise en charge – et ben lui laisser le temps d'évoluer c'est hyper compliqué. »

En tant qu'orthophoniste, Chloé a bien perçu les attentes fortes qui pèsent sur le langage. Son incomplétude, exacerbée par le trouble, génère des tensions relationnelles. Prise au cœur de ces tensions, elle a tenté de trouver des agencements de temps, d'espace, de corps, pour continuer de soigner. Elle a questionné sa "posture professionnelle", entraînée par l'analyse de pratique. Même si elle s'y interroge encore sur « comment on s'autorise à prendre le temps », c'est dans les espaces militants qu'elle a trouvé des ressources pour prendre soin du geste qui prend soin :

« Dans le rapport soignant / soigné, y a le soigné qui a besoin de la soignante. Et là²⁹⁰ c'est vraiment : ok, on a toutes besoin de soin tout le temps. En fait prendre soin c'est quand même un truc qui devrait juste être du quotidien et du tout le temps – et qu'on fait tout le temps en fait, de plein de manières qu'on perçoit pas. Prendre soin de la conversation c'en est une partie, prendre soin de la communication c'en est une partie, mais y en a dix mille autres. »

Si c'est au sujet de répondre de la manière de jouer son rôle, il est des organisations collectives qui ne leur permettent pas de se mettre en mouvement et le figent dans ses fonctions, dans des injonctions normatives, des logiques comptables et évaluatives. L'agir du sujet s'en trouve abîmé. L'acteur ou actrice, potentiellement hors service, peut alors chercher à changer de place.

289 « D'essayer de comprendre avec la famille c'est quoi son attente, au-delà des premiers mots qu'elle a posé. » voir suite récit en annexe n°8 – Entretien Chloé – page 129

290 Elle évoque des pratiques de co-écoute.

Éthique de la présence - prendre, laisser ou faire tourner la place

INTERPRÉTER C'EST FAIRE L'INTERMÉDIAIRE – ce geste indique une place qui crée une fonction relationnelle. Intermédiaire vient de *intermedius* "qui est au milieu" soit : *qui étant entre deux termes se trouve placé dans une situation moyenne, forme une transition ou assure une communication*. La "médiation" met en lien deux parties, assure une entremise souvent destinée à mettre d'accord, à trouver des solutions à une incompréhension initiale.

Ce geste d'intermédiaire s'expose aux conséquences géopolitiques de la réussite ou de l'échec de la médiation. Il pèse à cette place une menace de conflit, de violences exprimées ou ravalées pour plus tard. C'est aussi le lieu d'un certain pouvoir, celui qui permet d'orienter insidieusement l'issue de l'accord, ou de briller par effet de représentativité, au détriment des voix concernées.

Chloé : « Dans le fait de faciliter dans les réunions, moi je suis très en tension encore : à quel moment ça apporte au groupe, et ça aide et ça soutient, et à quel moment aussi ça t'apporte à toi personnellement, une espèce de place un peu privilégiée. En tout cas qui peut vite être aussi un rapport de pouvoir. Qui peut être intéressant parfois, et qui à des moments peut être aussi une prise de l'espace, et un prisme par lequel tu regardes les manières dont on va pouvoir communiquer ensemble. Et si ça rentre pas dans ce prisme là mais que c'est toi qu'est chargée de cadrer un peu ce truc là, ben tu vas induire beaucoup de choses. »

Au départ, un vide précède la prise de cette place. C'est face à une absence d'échanges entre un père et son fils que Faustine est portée par un élan à « faire le pont ». C'est l'absence de compréhension d'une personne qui pousse Julia à traduire. Mais que se passerait-il si personne n'intervenait ? De quoi serait habité ce vide dans la communication ? Comme Chantal le raconte, la présence des corps dans l'espace remplit parfois intensément l'espace du silence. Et c'est peut-être quand le manque est ressenti par d'autres – même s'il est insupportable depuis longtemps pour un·e passeuse – que de nouvelles manières d'entrer en contact peuvent s'inventer. Que de nouvelles places peuvent se prendre chez les autres.

La place d'intermédiaire empêche donc autant qu'elle facilite. J'ai longtemps interprété entre mon frère et le reste du monde qui ne signait pas, sur le mode d'un réflexe très réactif. J'ai "empêché" les parents de le faire plus souvent, peut-être "empêché" les proches de se mettre à la langue des signes. Je n'ai pas bien réussi à empêcher mon frère d'inventer mille manières de créer le contact, car il a voyagé et s'y est bien entraîné. Et en même temps, le vide que j'ai rempli a permis à mon frère de capter cette petite blague et de rire ensemble, de rendre visible la langue des signes et de susciter de l'intérêt pour elle.

Prendre ou laisser la place est un ajustement permanent au service de cette finalité : que des langues entrent en contact. Quand en séjour de vacances les présentations sont faites entre un enfant qui signe et des enfants qui parlent, et que cette consigne est donnée « si vous n'arrivez pas à dire quelque chose, cherchez une autre manière de dire, cherchez, cherchez, et si au bout de trois idées ça ne marche pas vous pouvez venir me demander » - alors je peux laisser la place. Une présence, mais qui laisse de la place. Prendre ou laisser, l'ajustement tombe parfois à côté de la plaque. Parfois c'est mon désir qui prend le pas sur les besoins des autres. Un désir *sollicitant*, qui à la fois s'occupe, dérange, et agite le terrain de la communication. Une présence qui prend trop de place.

C'est aussi une place (à défaut d'une autre) qui donne du pouvoir, à la fois au sens d'une possibilité d'agir, mais aussi comme un statut qui autorise à l'exercer sur d'autres : « Être dans la position de celle qui pourrait le donner [le pouvoir] c'est déjà énorme, enfin c'est déjà questionnant. Pourquoi moi je peux donner le pouvoir à toi de t'exprimer ? » dit Chloé. Chez elle la vigilance sur cette position, tient à la mise en circulation de cette place-pouvoir :

« Une des manières de gérer ça qui me parle le mieux en ce moment, c'est qu'en fait la place il faut qu'elle soit absolument tournante. Que la position de la personne qui facilite, ça peut pas être une position de : une personne dans ce groupe prend ce rôle et le garde. Du coup ça veut dire lâcher aussi [...] si c'est pas moi qui facilite, c'est pas moi qui facilite. »

Et en même temps... « Ce qui est compliqué pour moi je crois, c'est que j'ai vraiment envie que ce soit des trucs très tournants, et que à la fois si je suis hyper honnête avec moi-même, je pense qu'on n'a pas toutes les mêmes capacités pour faire ça. »

Est ce que ce l'agir qu'on projette dans le monde n'est jamais aussi bien fait que par soi-même ? La place est le lieu où s'exprime la singularité d'un rôle, et la *manière* dont on l'occupe – avec nos désirs et nos manières de faire – ne peut pas être la même que celle d'un·e autre. Voir les places que l'on désire (celles sur lesquelles se projette notre agir) occupées par d'autres peut donc susciter un certain tiraillement : on y voit apparaître tout ce qui manque et que l'on comblerait si l'on prenait la place.

La question de la présence s'inscrit dans le temps et dans l'espace. Les places sont prises dans des processus, des durées, des agencements. Elles peuvent devenir des habitudes, des repères confortables pour exercer un rôle, mais celui-ci s'exprime différemment selon les places (et les statuts). Faustine a montré comment elle jouait différemment de ses « casquettes » en fonction des contextes. Dans l'association Min de Rien, où elle a une place de référente de l'hébergement, Chantal joue un rôle de médiation active, tandis que chez elle, elle préfère laisser faire.

Éthique de l'absence - agir ou laisser couler

INTERPRÉTER C'EST EXPLIQUER – c'est le geste du déplier, dérouler, déployer. Le geste du passage de l'ambigu à l'équivoque, de l'obscur au clair, d'une matière non préhensible à une signification compréhensible. L'implicite est ce qui est contenu, plié à l'intérieur (tacite, sous-entendu) et l'explicitation est une action qui déplie vers l'extérieur.

Le geste de l'explicitation, c'est la porte ouverte aux dilemmes : dire ou ne pas dire, révéler ou tenir caché, montrer ou laisser à découvrir. S'il y a le risque de mal nommer, mal dérouler ce qui paraît "enroulé", il y a aussi à composer avec les enjeux macro- et micropolitiques qui maintiennent certains savoirs dans l'implicite²⁹¹. L'enjeu est aussi pédagogique, quand il s'agit de laisser la personne qui apprend trouver son propre geste de dépliage pour qu'elle dé-couvre les savoirs d'une manière qui lui est propre.

C'est dans cette tension entre faire ou laisser faire, et toutes les nuances du *faire*, que se travaille l'éthique de l'agir chez les passeuses. Et si personne ne *passait*, que se passerait-il ? Peut-on se passer des passeuses ? Que manquerait t'il ? Le manque est subjectif, propre au sujet désirant qui le perçoit au regard de ses propres convictions, de ses finalités. En cela il existe en réaction à d'autres discours, d'autres normes.

Là où la norme est la prévalence de l'expression orale, où *il faut* bien communiquer, ce qui me manque c'est de l'attention. De l'attention pour des manières de dire singulières, hors des flux de l'oralité. Mais cette réaction à la norme peut en devenir une aussi, et "il faut faire attention" devenir une nouvelle injonction. Un peu comme ce "écoutez-vous" qui ponctue les discussions collectives, ou la direction d'acteurs en théâtre, sans pour autant donner accès aux chemins intérieurs de l'écoute. Ou comme cette chanson *Il nous faut regarder*²⁹², prolongée d'un « *il nous faut écouter* », qui oriente très clairement le regard et l'écoute sur « *ce qu'il y a de beau* », certes « *au-delà, derrière, plus loin* », mais toujours depuis un point de vue qui décide pour les autres de ce qui est beau. Mon désir serait tenté d'imposer cette attention pour combler ce manque qui lui importe.

Le désir – même si la violence de cet exemple est relative – a un caractère « *radicalement destructif* » rappelle C. Herfray, par l'entremise de Lacan. C'est l'exigence éthique qui permet de balancer ses tentations totalitaires. « *L'exigence éthique fait partie de l'héritage symbolique du parlêtre* »²⁹³ : il permet, à la fois par des interdits structurels, et par les paroles de nos figures d'autorités, d'accompagner les renoncements à certains objets de désirs pour y substituer d'autres objets, "sublimés". Métaphoriser permet de faire des deuils tout en trouvant un gain symbolique en

291 Voir le chapitre 3 sur la question de recherche [Le silence, entre espaces libre et interdit](#) page 42

292 Jacques Brel, *Il nous faut regarder*, Chansons ou versions inédites de jeunesse, 1953.

293 Herfray, *Penser vient de l'inconscient. Psychanalyse et entraînement mental*. op. cit.

échange : « du désir est sauvegardé, voire récupéré, permettant au sujet de retrouver du plaisir, sans lequel il n'y a pas de vie possible »²⁹⁴. L'éthique structure donc le sujet désirant.

Dans sa théorie de l'acte appliquée à l'entraînement mental²⁹⁵, C. Herfray distingue éthique de conviction et éthique de responsabilité, en s'appuyant sur la réflexion menée par Max Weber²⁹⁶.

« Nous situons la première au niveau d'un respect indiscutable des convictions qui tiennent lieu de principes. [...] La seconde implique, au nom de la responsabilité, d'assumer la responsabilité qui nous incombe, d'assumer ce qu'il est licite de faire, d'assumer ce dont nous avons à répondre, d'assumer la résistance dans la mesure ou elle nous paraît juste. L'évolution dialectique d'une telle option peut conduire vers toutes sortes de compromissions et de reniements car, pour continuer à assumer certaines responsabilités, il faut souvent "mettre beaucoup d'eau dans son vin". »

Dans l'exemple amorcé, mon *éthique de conviction* pourrait se manifester sous la variante d'éthique de l'attention, ou éthique de dis-pas-à-la-place-des-autres. Cette éthique dit mes principes. Mais l'intituler revient à figer son mouvement, sa capacité liquide à s'ajuster aux situations et d'exercer, si besoin, une éthique de l'inattention. Une éthique-flotte est une formule qui aurait pu se tenir²⁹⁷ si je n'avais pas pu mobiliser cette *éthique de la responsabilité*. Cette éthique-ci me dit que si mes principes me servent de boussoles pour orienter mon agir, ils ne justifient pas tous les moyens : je ne peux pas imposer la mise au silence de la partie la plus expressive de l'humanité pour qu'elle fasse plus attention. Et bien heureusement, ce désir que "tout le monde ferme bien sa gueule"²⁹⁸ est contrebalancé par une *éthique de responsabilité*, qui tue ce désir et lui substitue d'autres objets de plaisir, tels que l'appréciation des formes singulières de la logorrhée verbale et des interactions qu'elles suscitent avec d'autres langues. Après tout, s'il y a "du contact entre les langues" cela va dans le sens des finalités, qui gardent un cap éthique vers une orientation désirable tout en introduisant une certaine souplesse dans la navigation.

On retrouve ce dépassement dialectique et ces questionnements éthiques chez les personnes enquêtées. Faire ou de ne pas faire, intervenir ou de ne pas intervenir, dire ou ne pas dire, traduire ou laisser l'incompréhension susciter d'autres inventions. Faciliter les relations peut passer par une absence de facilitation. Chantal trouve une justesse relationnelle dans cette négativité de l'agir.

« Je pense que c'est un long apprentissage la relation à l'autre par autre chose que les mots. Notamment par ce que tu ne dis pas et ce que tu ne fais pas. L'absence de. Le fait de ne pas poser une question à un moment, le fait de ne pas réagir, le fait de ne pas juger. [...] C'est pas seulement le silence, c'est un silence qui ne dit rien, un silence sans arrière-pensée. [...] J'aime bien aussi cette idée là, de dire à un moment : on va pas se parler. [...] On va laisser l'autre faire ce qu'il veut et nous on va faire ce qu'on veut, et ça sera quand même un moment qu'on aura vécu ensemble mais en silence. »

Une éthique du laisser-couler serait une réponse à la surabondance du flux des communications. Et l'absence de jugement, l'absence d'intention une réponse reposante à la ressource limitée de l'attention. Une détente qui permet la remise en tension, un lâcher-prise qui renforce la résistance. Une éthique-élastique. Qui trouve ici sa souplesse dans la dialectique. Ne rien faire, c'est aussi agir.

294 Herfray, *Les figures d'autorité*. op. cit. Texte « L'autorité : un pouvoir d'influence »

295 L'acte compose le dernier site du schéma logique de l'entraînement mental, après la récolte des faits, la mise en problèmes et la pluralité des théories. Il permet depuis chaque site d'opérer des distinctions dans les définitions et de mobiliser de la méthode pour penser des situations concrètes.

296 Max Weber, économiste, sociologue et philosophe allemand (1864-1920) dans *Le savant et le politique*, Plon, 1964
Il y dit notamment : « Il n'est pas possible de concilier l'éthique de la conviction et l'éthique de la responsabilité, pas plus qu'il n'est possible de décréter au nom de la morale quelle est la fin qui justifiera tel moyen si jamais on fait la moindre concession au principe ».

297 NDT : Tenir implique ici un contenant. A défaut d'une bouteille, une conscience peut faire l'affaire.

298 NDT : C'est la traduction la plus proche de l'expression électrique du désir, et de son caractère radicalement destructif et totalitaire (comme montré précédemment). Malgré le registre vulgaire et l'avis défavorable de l'autrice, j'ai insisté pour laisser cette locution verbale en l'état, dans un souci de justesse vis à vis de la langue du désir.

Chloé : « Il va pas se passer les mêmes choses dans l'échange si moi je suis déjà dans cette attention là [s'adapter à la personne en face], ou si juste je laisse se dérouler les choses sans être dans cette attention là. Mais je sais pas si je suis capable de le faire. »

Laisser couler, c'est aussi un effort, celui de freiner l'élan à agir.

*

Cette dimension d'absence, une absence qui peut être délicatement présente, fait la spécificité du rôle de passeure vis à vis de celui d'interprète. Passer, dans son étymologie latine c'est "écarter, déployer, étaler" : aménager de la place, sans pour autant la remplir. Parfois si. C'est là la délibération éthique propre à chaque passeure. Quand certain·es disent « je ne peux pas m'en empêcher » pour parler de prendre la place qui fait le lien, elles expriment – en même temps qu'un élan du désir – un souci éthique. Celui de pouvoir s'en empêcher, et de laisser la place, mais aussi (surtout) celui de ne pas laisser la place vide. L'*agir éthique* est en tension entre le désir de se déployer, de transformer le monde, et la responsabilité des effets de ses actes sur les autres. Ne céder ni sur le désir, ni sur l'exigence éthique qui en limite la folie totalitaire. C'est ce mode d'agir que Charlotte Herfray requiert chez ses "passeurs".

« Nous sommes tous des passeurs du nouveau monde. Il importe que les passeurs soient fiables, que leur oui soit oui et que leur non soit non ! Il importe surtout qu'ils choisissent bien leur "maison éthique". Ils y trouveront un soutien : celui de leur Idéal du moi, dont la "fonction pacifiante" permet à l'être d'honorer sa dette sans céder sur son désir »²⁹⁹

Pour elle, la figure de passeure est celle de la transmission symbolique, dont chaque humain porte la responsabilité. Transmettre nécessite d'habiter la langue, de trouver une parole (et un agir) qui soit juste et en rapport avec une éthique. Ce geste implique de trouver un espace d'expression dans le monde social.

299 Herfray, *Les figures d'autorité*. op. cit.

B – EXPRESSIONS EN ACTES CHEZ LES PASSEURES

À travers le prisme du rôle, on remarque que l'agir prend sa source dans l'énergie du désir, et s'oriente avec une éthique, guidée par des finalités. Il pulse sous la surface visible du rôle mais quelles formes peut-il prendre pour jaillir, s'exprimer pleinement ? Comment passe t'on d'un agir dissimulé à une pratique affichée, d'un geste officieux à un statut officiel ? Et aussi : comment préserve t'on l'agir de tous les rôles qu'il devrait jouer ?

Il s'agit ici d'articuler l'agir au langage, de regarder comment l'on peut s'exprimer en actes. Des actes qu'il est aussi possible de nommer, au risque de troubler ses devenirs.

Daniel Hazard fait l'hypothèse que le métier existe d'abord du point de vue de l'individu (à qui il revient de le nommer), avant d'être tourné vers l'extérieur. Il élabore le concept de métier intime, articulé entre un métier intérieur et un métier public. Dans une première partie nous regarderons cette articulation, cette médiation entre un agir intérieur replié et un agir public socialisé. Le rôle, jusque là décrit depuis les replis du *sujet*, se déploiera en métier sur le plan de l'*acteur*.

Dans une seconde partie, nous regarderons les processus de mise en langue de cet agir, qu'ils prennent la forme de baptême de métier, de récits, ou qu'ils continuent de se révéler au fur et à mesure qu'ils se réalisent dans l'espace et le temps. Car si dire c'est faire, faire c'est aussi s'exprimer. Il est bien des *devenirs* qui « *opèrent en silence* »³⁰⁰ et le métier intime des passeures tentera ses propres lignes de fuite.

1 - Faire métier : gestes singuliers, agir intime

D. Hazard pose d'emblée son métier du côté de l'agir plutôt que de l'être : il *fait* formateur (ce n'est pas son identité). L'article *De quel métier suis-je porteur ?*³⁰¹ est une remise en perspective pratique d'un travail de mémoire qu'il a produit en Sciences de l'éducation, à partir de ce constat « *La frontière entre le privé et le public semble moins nette qu'elle n'a été, la transition se fait habituelle.* »³⁰² Il prend pour exemple la mobilisation de modes d'agir propres à la sphère privée dans l'activité professionnelle. L'histoire de cette frontière est ambiguë. Si dans l'histoire de l'industrialisation occidentale a séparé le travail et la vie quotidienne, il existe d'autres organisations sociales où l'individu joue son rôle en tant que membre du groupe³⁰³. Le constat de D. Hazard coïncide avec ce que les logiques néolibérales ont imprimé chez l'individu : la mise à profit de ce qu'on est au service de ce qu'on *fait*, qu'il s'agirait de développer personnellement pour "booster ses performances".

Le "métier intime" est une proposition de mise en pensée et en pratique de ce qui se joue *entre* les deux sphères, une manière d'agiter cette autre zone de contact pour permettre au sujet concerné de relier les plans de son existence. C'est une approche du métier qui « *peut contribuer à la recherche du nécessaire équilibre entre respect de soi et engagement dans le monde [...] et aussi prendre sa part dans l'accompagnement à la reconnaissance des acquis par l'expérience.* »³⁰⁴ En tant que socio-pédagogue, il élabore son raisonnement à partir des travaux de Jean Piaget, psychologue du développement et épistémologue, et de Pascal Galvani, universitaire québécois qui étudie les démarches d'autoformation et leurs dimensions symboliques. Le concept de métier intime qu'il produit est inscrit dans les démarches d'apprentissage et de formation tout au long de la vie. Dans sa dimension pratique, il consiste à conduire un geste vers une parole, à permettre une symbolisation

300 D'après le concept de F. Guattari et G. Deleuze, chapitre 2 - [Devenirs – penser par l'espace](#) page 33

301 Hazard, « De quel métier suis-je porteur ? L'atelier du métier intime ». op.cit.

302 Éléments repris au résumé de la quatrième de couverture référencée par le site de l'Université. Daniel Hazard « L'intimité du métier en quête de socialisation - Contribution à l'étude de l'accompagnement à la reconnaissance des acquis de l'expérience auprès d'animateurs de Réseaux d'Échanges Réciproques de Savoirs. » Diplôme d'Etudes Supérieures Spécialisées. Sciences de l'Éducation. Tours Université François Rabelais, 2003. www.applis.univ-tours.fr/scd/Sufco/2003SEF_FAC_Hazard_Daniel.pdf consulté le 3/06/2021

303 J'en ai peu la connaissance, à part de lointains souvenirs de récits ethnologiques, mais un décalage culturel permettrait de relativiser ce qui fait norme et paraît évident dans le monde du travail français contemporain.

304 Résumé de la recherche de D. Hazard – op. cit.

porteuse de sens pour les sujets concernés. C'est une médiation entre des gestes identitaires – échos d'une histoire personnelle – et des gestes sociaux – exposés au travers d'une activité reconnue.

Du rôle au métier, du sujet à l'acteur

Nous avons vu, avec C. Herfray, que le rôle est un agir symbolique (l'agir depuis ses représentations psychiques). Il se rapproche du métier dans le sens où il est porteur d'une manière de faire singulière, propre au sujet, à cette différence que le métier est socialisé, et relève du champ lexical du travail. Je fais l'hypothèse que le métier est un rôle sur le plan de l'activité socialisée. A l'instar du sujet pris dans des jeux de statut, fonctions, place et rôle, il y a un acteur pris dans des rapports entre être/agir et organisationnel/symbolique. Cette transposition du plan du sujet vers celui de l'acteur revient à distinguer les sphères du privé et du public, pour mieux regarder ce qui se joue à leur jonction et comment le métier intime vient les articuler.

"Activité socialisée" s'entend ici comme une approche élargie du travail, dégagée de l'enjeu de sa rétribution – pourtant présent dans toutes les définitions à suivre³⁰⁵ – ouvrant ainsi l'analyse à toute activité publique bénévole ou informelle. D. Hazard choisit de parler de métier, et non d'emploi : le terme trouve sa justesse parmi des proximités lexicales dans lesquelles on peut lire des correspondances avec un mode d'être ou d'agir, et des réalités matérielles ou symboliques.

LA PROFESSION, avant d'être l'activité, état, ou fonction habituelle d'une personne, qui constitue généralement la source de ses moyens d'existence, est une déclaration publique ayant pour but de faire connaître ouvertement ses opinions, ses sentiments, ses intentions, historiquement associée à la profession de foi des prêtres qui entrent en religion.

Déclarative et publique, la profession relève de l'être ("état"). Reconnue socialement et réglementée par des lois, elle est de l'ordre des réalités organisationnelles. C'est l'activité en tant que statut.

L'EMPLOI, pour parler d'un objet, est la manière de faire usage de quelque chose, sa fonction. Appliqué à une personne, il s'agit de la tâche accomplie, de l'occupation à laquelle elle se livre habituellement ou occasionnellement.

L'occupation et les tâches de l'emploi indiquent un agir attribué pour un usage déterminé par une organisation. Le terme est explicite : c'est l'activité comme fonction.

LA SITUATION apparaît comme emploi rémunéré, stable, et généralement bien considéré.

La situation renvoie à une position dans l'espace, aux conditions matérielles d'un milieu. Elle indique un rang, une importance occupée dans la société. C'est l'activité située, comme la place.

LE MÉTIER est une activité manuelle ou mécanique nécessitant l'acquisition d'un savoir-faire, d'une pratique. Par extension il est une occupation, une profession utile à la société, donnant des moyens d'existence à celui qui l'exerce. Il est aussi caractérisé par un mode d'existence, une manière d'être : c'est un rôle social, intellectuel, politique joué dans la société.

Le métier est l'agir reconnu par son utilité, et la reconnaissance a à voir avec des représentations, sociales ou individuelles. La singularité du rôle se retrouve là dans le *mode*, la *manière* qui imprègne le savoir-faire. Hypothèse de départ : le métier est le rôle déployé dans le jeu social.

➤ Tableau : l'activité socialisée à la croisée des réalités

	Réalité matérielle, organisationnelle	Réalité psychique, symbolique
Être	PROFESSION <i>état ou fonction – déclaration publique</i>	SITUATION <i>position sociale</i>
Agir	EMPLOI <i>tâche accomplie – occupation</i>	MÉTIER <i>rôle social, intellectuel, politique joué dans la société</i>

305 Les arrangements économiques propres à chacun·e n'ont pas été évoqués dans les entretiens, l'agir qui est développé traverse indifféremment des activités rémunératrices, bénévoles ou informelles. Même si cette question compte, l'angle choisi est celui d'un agir non corrélé à l'obtention des moyens d'existence.

Ce tableau est une hypothèse de pensée, qui articule quatre notions pour éclairer des situations. Je dispose de peu d'éléments de la part des personnes enquêtées pour illustrer leur activité publique car l'échange a porté sur les bricolages, dans l'intimité du foyer. Je tente quelques mises en jeu à partir de ce tableau-hypothèse, et de mots qui ne viennent pas d'elles. Chloé serait orthophoniste sans emploi, en situation de demandeuse d'emploi. Chloé serait aussi facilitatrice, s'employant à l'animation de la communication dans des groupes, en situation d'itinérance. Deux versions selon la structure sociale, institutionnelle ou informelle. Ambre serait animatrice, en contrat à durée déterminée, s'occupant des enfants sur les temps périscolaires. Molla serait lycéen-apprenti, en situation dite "irrégulière", s'employant à cuisiner.

Ces énoncés sont des approximations : les professions et les situations "évoluent", l'emploi se perd, se quitte, se trouve. Et on continue de se former à un métier. La situation rappelle les cases des formulaires, elle indique un rapport à l'espace social (haut placé, en marge...) marqué par des positions économiques et administratives. L'emploi donne une idée de la mission attribuée, du secteur d'activité. Métier et profession sont proches, mais ce dernier donne un intitulé officiel, là où le métier peut s'exercer hors contrat, hors statut. Une profession d'instituteur peut cohabiter avec un métier de guitariste punk, une profession de chauffeur de taxi avec un métier de guérisseur³⁰⁶.

Il y a peu de données dans les entretiens, mais Chloé partage ses interrogations sur la porosité entre des métiers distincts qui partagent les mêmes pratiques.

« Des fois tu te dis : mais pour que cette enfant soit bien, est ce que vraiment moi il faut que je l'aide à mieux parler. Je sais pas. Je sais pas si c'est là qu'il en est vraiment à ce moment là. [...] Et là tu sors de la spécialisation de l'orthophoniste. Et tu rentres dans le champs magnifique de : quelles sont nos pratiques. Qui sommes nous, toi psychomotricienne, et toi pédopsychiatre, et toi infirmière... mais en fait on fait la même chose ou pas ? Pourquoi on a des métiers qui s'appellent différemment alors que tout le monde peut-être fait un peu la même chose, mais pas vraiment, puisque nous n'avons pas le même "regard"... »

Des métiers qui s'appellent différemment alors que tout le monde "fait un peu la même chose". Chloé pointe la finalité commune des pratiques de soin et le découpage sur-spécialisé des fonctions. Le métier qu'explore D. Hazard est tout l'inverse : il est propre à la singularité d'un individu (et non pas au corps de métier, à la fiche de poste) et le "faire la même chose" est alors l'impression qui est éprouvée au travers de la diversité de ses pratiques. « *Je fais toujours la même chose, que je sois institutrice ou que je sois dans mon jardin* » dit une personne enquêtée par D. Hazard.

Médiation entre gestes intérieurs et publics

Dans sa recherche sur le métier comme rapport singulier au monde, D. Hazard part de deux bouts de récits. Celui de sa femme qui a *l'impression de faire toujours la même chose* (préparer le terrain pour voir germer) dans toutes ses pratiques (jardiner ou enseigner). Et celui où il s'interroge sur ses pratiques de menuiserie, remarquant des similarités entre ses gestes avec le bois et les gestes de son métier public de formateur : il s'active à assembler des éléments épars en prenant soin que chacun trouve son utilité (chutes de matériau, idées ou personnes). Regardant à ses représentations intérieures, il fait également l'hypothèse que ce geste se retrouve dans son histoire personnelle, faite de recomposition d'éléments dispersés.

Écho de Chloé : « J'ai arrêté d'être orthophoniste depuis deux ans et demi. Et j'ai cru que je faisais un gros break avec le soin. (rire) "c'est fini le soin, moi j'arrête, de toute façon, j'en ai vraiment trop marre". Et j'ai commencé à percevoir que je faisais tout le temps du soin. »

Il s'intéresse alors aux processus d'apprentissage (d'élaboration d'un agir) et comment ils peuvent s'observer autant dans les gestes physiques que les gestes mentaux : le métier est autant une manière d'entrer en rapport avec le savoir, que d'entrer en contact avec de la matière (y compris le matériau du social). Pour développer la singularité du métier, D. Hazard distingue trois *expressions de métier*,

306 Exemples croisés dans la France des années 2020 – voir annexe n°16 – Du jeu dans l'agir, du corps dans la pensée – octobre 2021 – page 164

puis les met en rapports. Il y a le métier intérieur, structuré par le désir et les héritages symboliques. Il y a le métier public, qui est une projection de soi dans le réel, l'activité socialisée. Et il y a le métier intime, qui se situe à leur jonction : « *un entre-deux nécessaire, un moyen d'expérimenter des modes opératoires personnels, internes, avant de les proposer dans le monde* »³⁰⁷. Le tableau ci-dessous est un résumé de ces rapports, produit pour cette analyse à partir des développements et des termes utilisés dans l'article *De quel métier suis-je porteur ?*³⁰⁸

➤ Tableau : les expressions de métier chez D. Hazard

Métier intérieur	Métier intime	Métier public
Gestes identitaires	Gestes quotidiens	Gestes socialisés
Histoire qui pré-existe	Médiation entre soi et le monde	Projection de soi dans une activité socialisée
Résonance d'héritages multiples	Chez soi, en accord avec soi, espace privé Permet l'observation, l'expérimentation et la (re)connaissance du geste	Agir professionnel
Désir de vie, pulsion	Geste individuel qui fait émerger l'acte et le sujet qui l'accomplit en même temps = lieu de formation	
Fortement marqué par les symboles		
Potentielles interactions entre les trois expressions		
se dévoile dans le métier intime	explicite des problématiques personnelles, une histoire plus cachée	donne du sens au métier intérieur
surgit dans la vie sociale, le métier public	prépare au métier public	enrichit les expérimentations du métier intime
Représentations Inconscient	Manières de nommer par une qualité singulière - instable et unique	L'état civil, l'identité professionnelle
« Ainsi l'histoire de l'individu interviendrait dans ses gestes les plus quotidiens qui à leur tour se socialiseraient sous forme de métier public. »		

Dans les entretiens, les pratiques énoncées relèvent le plus souvent du métier intime, de gestes expérimentés dans la sphère privée. Les récits des personnes enquêtées donnent à lire des éléments de leur histoire personnelles, des héritages symboliques et linguistiques qui se retrouvent dans les gestes déployés sur l'espace intime. Habiter un métier est possible à cet endroit. C'est là qu'une langue, qui (se) nomme *par une qualité singulière*, peut se former et se réinventer.

Il n'est pas pour l'instant question de nommer, d'intituler ces *métiers intimes* pour l'instant. Ils se déguisent de bien des façons, et nous serions bien en peine de lever le masque.

Entre deux plans, l'agir avance masqué

Le rôle est évoqué par D. Hazard, sous les termes de *personne*, et de *masque*.

« "Personne" est issu du latin *persona* : le masque de théâtre. "Personne" signifie donc le masque puis également celui qui se cache derrière. [...] Ce que le spectateur voit de l'acteur, ce n'est pas l'individu, c'est la personne, le rôle. Le masque est l'interface entre deux points de vue concernant l'individu : l'un visible de l'extérieur, vers le public, l'autre visible de l'intérieur, plus intime. [...] On peut dire que le métier public masque en partie le métier intime et n'en révèle que ce qui est de l'ordre du rôle. »³⁰⁹

307 Hazard, « De quel métier suis-je porteur ? L'atelier du métier intime ». op. cit.

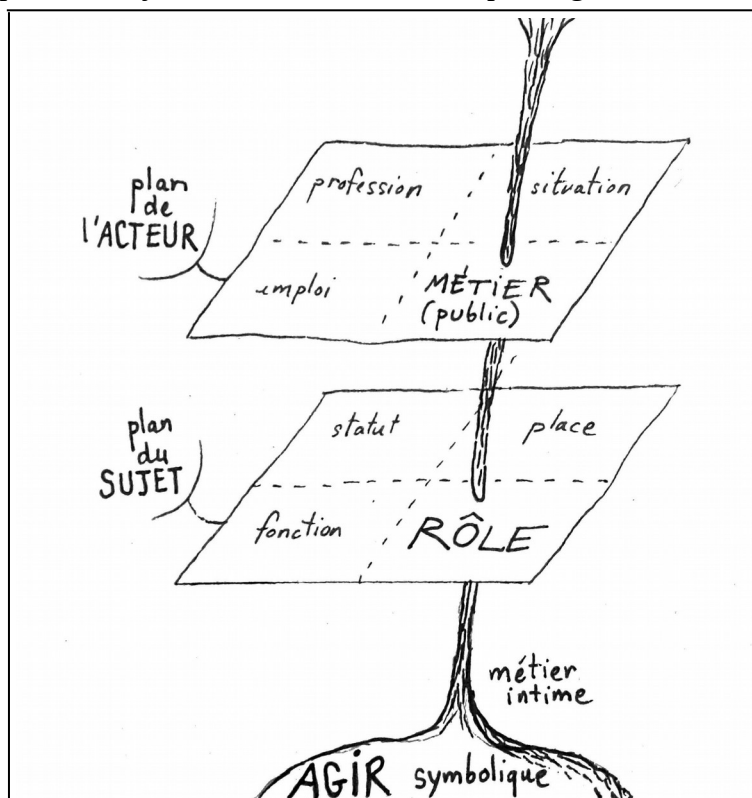
308 Hazard. Ibid.

309 Hazard. Ibid.

Le rôle fait office de masque pour le *sujet*, il le révèle et le protège à la fois. Le rôle lui permet de laisser entrevoir son métier intime au travers d'un métier public, là où il est *acteur* (dans le jeu social). L'agir n'apparaît donc que masqué par un rôle, au travers d'un métier. Il traverse ces deux plans : celui du sujet (l'individu qui exprime son agir au travers de son rôle), et celui de l'acteur (dont le métier donne à voir un bout de l'agir, via son rôle).

On peut alors imaginer une superposition. Sur un premier plan, le métier public, celui qui permet de donner du sens à une histoire personnelle et contribue à enrichir la formation du métier intime. Sur un autre, le rôle comme manifestation de la singularité plurielle du sujet au travers de ses manières de faire. L'agir s'exprime dans le rôle, agite le métier. Un agir symbolique, dont la représentation dépend de l'interprétation qu'en fait l'acteur social, ou le sujet qui joue.

- Croquis des plans du sujet et de l'acteur, traversés par l'agir



L'agir est symbolique car il se distingue, dans cette démonstration, d'un agir matériel : il n'est pas question de savoir à *quoi sert* le geste, à quelle fonction il est dédié, quel emploi on peut lui attribuer afin qu'il soit utile, utilisé dans une organisation sociale. L'agir symbolique ne tient pas dans les cases ni les classements de compétences : il se raconte – comme il peut – au travers de ses tentatives d'irruption dans le réel. Cela ne le rend pas inutile, mais l'utilité n'est pas sa finalité.

Chez D. Hazard, le travail du métier intime est justement la mise en mouvement de cet agir symbolique entre l'intérieur presque inconscient du sujet et une possible expression publique. "Métier intime", "agir symbolique" désignent ce processus, le premier étant l'artisanat qui donne forme à la matière (la force) du deuxième.

Cette distinction correspond à celle qui s'opère entre sphère publique et privée. Sujet ou acteur, c'est le même individu, le même corps qui agit. Soit il choisit de se morceler pour séparer ses plans d'existence, soit il invente des manières de les lier.

En distinguant l'activité d'une rétribution, en multipliant les activités, en jonglant entre l'officiel et l'officieux. En investissant pleinement ses fonctions ou à l'inverse en les désertant. Ne pas agir (dans le cadre d'une activité qui contraindrait la manière de s'y

prendre), ou exercer ses fonctions sans le moindre engagement, peut alors être une manière de préserver son agir intime, et de le laisser s'exprimer dans un contexte plus favorable.³¹⁰

Si dans la sphère publique, l'expression de l'agir n'est pas pleinement possible, le métier intime trouve alors d'autres espaces d'expressions : soit dans des cercles informels, dans le cadre de relations affinitaires, soit de soi à soi. Il s'agit alors de nuancer la binarité public / privé. Organiser bénévolement un événement, cuisiner ou faire des cadeaux personnalisés pour des proches, coller des dessins sur les murs... ces gestes restent des formes d'expression publique de l'agir, à différentes échelles.

Cette modélisation est donc imparfaite : l'agir n'est pas un volcan canalisé par deux couches de socialisation. L'individu est pluriel et ce schéma gagnerait à démultiplier ses plans, tel un mille-feuille, en fonction des différents cercles sociaux dans lequel un rôle se prend. Le métier intime, sans jamais s'afficher totalement, pourrait alors se lire par les gestes transversaux à la diversité de toutes les pratiques. La crème pâtissière du mille-feuille, en quelque sorte.

Peu importe la manière dont il agence les plans de son existence, c'est au sujet qu'il revient de donner le sens qu'il convient à son agir.

2 - Raconter : manifestations de l'agir, pluralité des devenirs

L'agir, pour devenir une pratique dont on peut faire le récit (comme au chapitre 5) nécessite une médiation. Dans le cadre de la recherche, c'est par l'intermédiaire d'entretiens compréhensifs. L'agir ne s'y nomme pas explicitement, mais les récits permettent d'en esquisser quelques contours. Il se donne à lire dans la pluralité des rôles joués, dans la singularité des manières d'exercer un métier public. L'agir se repère par son style, quels que soient les gestes. En cela, il se remarque aussi dans le geste du récit, dans la manière de raconter : *comment c'est dit*, au-delà du *ce qui est dit*. Les gestes mentaux, les gestes du corps trouvent écho dans les gestes de la langue.

La compréhension de ce qui *agit* le sujet n'est accessible que par l'expression du sujet parlant : ses paroles donc, mais aussi qui laisse à lire des traces de son passage dans l'espace.

Trouver sa langue – interpréter des héritages et transmettre

D. Hazard mobilise le rôle médiateur du métier intime dans des espaces de formation permanente, d'autoformation. Il y a animé l'atelier de formation réflexive « De quel métier suis-je porteur » où il invitait les participant·es à décrire les activités dans lesquelles ils ou elles se sentent bien, se reconnaissent et aiment être reconnu·es. Les décrire dans les moindres gestes. Au sein du groupe, des noms de métiers intimes étaient alors inventés : « couseuse d'aile », « menuisier sociétal ». Les verbes substantivés indiquent une dynamique – comme "passeure" (qui est en train de passer). La combinaison de gestes concrets et symboliques insiste sur leur continuité, et produit des images éloquentes. Ce ne sont pas des identités, ni individuelles ni professionnelles, mais « *un entre-deux, instable et unique fait de soi et de la projection de soi dans le monde* ». Cette réappropriation de l'agir intime par le langage – ici reconnu et socialisé dans le cadre des ateliers – était prolongé par une approche transgénérationnelle de tissage imaginaire des héritages qui ont façonnés les manières de faire singulière à chacun·e.

« *Il s'agit bien pour le sujet de trouver une cohérence entre les exercices intime et public de son métier et la part intérieure de celui-ci. Affronter le labyrinthe généalogique va lui permettre de trouver ses pairs, ceux qui dans la multitude de ces aïeux ont défriché les mêmes chemins, osé les mêmes gestes.* »³¹¹

Daniel Hazard entraînait ses participant·es dans une quête qu'il rapproche de celle du conte. Si Charlotte Herfray avait animé cet atelier elle aurait probablement invité à convoquer des figures d'autorité pour les faire parler d'éthique. Le tableau suivant met en vis à vis leurs pensées pour articuler l'approche du métier à celle de la langue. A quels niveaux linguistiques peuvent être

310 Voir annexe n° 16 – Du jeu dans l'agir, du corps dans la pensée – octobre 2021 – page 165

311 Hazard, « De quel métier suis-je porteur ? L'atelier du métier intime ». op. cit.

associées chaque expression de métier, à quelles facettes du sujet, et comment permettent-elles d'habiter une langue.

➤ Tableau : les dynamiques d'expressions de l'agir du sujet

	Métier intérieur	Métier intime	Métier public
Niveau linguistique	Représentations Inconscient	Manières de nommer par une qualité singulière - instable et unique	L'état civil, l'identité professionnelle
Facette du sujet	Sujet désirant	Sujet parlant	Sujet divisé (faille entre le discours public et les actes)
Habiter une langue (interactions)	Héritages des figures d'autorités et leurs paroles	Formation de soi, par une expression symbolique (récit, parole, création...) = interprétation	Transmission Trace laissée dans le monde

Le métier intérieur, dans ce qu'il a de symbolique et de voilé, renvoie à cet agir sous-marin qui produit des déplacements sous la surface de la conscience. Du côté public, la socialisation de l'agir produit des identités qui figent (temporairement) un métier intime en perpétuel mouvement. Ce qui *prend forme* entre les deux est un espace de liberté et d'invention d'une langue propre. A l'abri du monde (au coin du foyer), la langue peut s'aiguiser, se (ré)conforter, se reconnaître elle-même, se déplacer. Le sujet n'est pas coincé dans ses héritages : ils sont multiples, étendus au fil de ses alliances. Il lui appartient de les interpréter, pour les transmettre. C'est dans ce mouvement entre héritage et transmission, que tout sujet peut être amené à prendre un rôle de passeur.

Julia : « En vrai, c'est idiot, mais ça me paraît tellement évident qu'on parle cette langue, que je me suis jamais demandé : mais en fait, pourquoi je parle cette langue ? Ben parce que ma mère la parle. [...] Mais mettons, moi un jour, d'une manière ou d'une autre, je transmets... enfin il faut que j'apprenne à un enfant à parler, ben j'espère que je trouverai l'équilibre pour faire mon mishmash linguistique. »

La transmission, ce n'est pas que la langue : chez Julia, c'est le support d'histoires, dans leur manière singulière de raconter le monde, de rire des « petites choses ». Elle trouve alors un enjeu à traduire – encore – pour passer de l'oral à l'écrit.

« C'est une idée que j'ai depuis longtemps et elle est en suspens parce que j'ai ce problème de la forme, linguistique du coup, je sais pas comment faire. J'aimerais bien regrouper, recueillir, reformer, laisser une trace de toutes ces histoires de famille qu'on se transmet, avec lesquelles moi j'ai grandi. Et maintenant que mes cousins ont des enfants, y en a d'autres qui s'ajoutent. J'aimerais bien laisser une trace écrite de ça, qu'on continue de transmettre. »

Chez Faustine, au milieu des langues différentes, ce qui est transmis relève justement du métier partagé. Comédienne et comédien, ces parents font vivre le jeu au travers de leur expressivité, dans les situations du quotidien. Et c'est une langue que les enfants apprennent.

« Je sais pas comment ils vont grandir ces enfants c'est sûr, j'espère qu'on leur donne une richesse, et pas au contraire des pressions. On va se dire qu'on fait des enfants pour soi, mais après c'est des petits individus, il faut bien qu'ils évoluent avec leur patrimoine, et c'est un papa sourd et une maman entendants. En plus on fait du théâtre, ça pour le coup ils ont le sens du jeu les enfants, et de la comédie. Dans le sens la comédie : faire du faux quoi. »

La transmission n'engage pas que la famille. Chez Chantal, elle a d'abord pris le prétexte de l'apprentissage du français, langue d'accueil : « Je me disais : on a peu de temps ensemble – et puis j'aime ça moi la transmission – donc on y va, on travaille la question de pouvoir bien comprendre ce que disent les français, se faire comprendre des français et tout ça. On a gardé des traces de cette

époque. » Les traces ce sont des post-it à teneur grammaticale, sur le frigo. Les enjeux se sont ensuite déplacés et la transmission se pose en d'autres termes dans les questionnements de Chantal.

« Comment faire pour faire rayonner ça, enfin faire rayonner le fait que... Que peut-être on pourrait un peu moins négocier, et profiter un peu plus les uns des autres quoi. Tout le temps. Dans les autres foyers qui se forment et dans lesquels on place des jeunes et tout ça... Comment transmettre tout ce plaisir qu'on peut avoir à accueillir sans trop chercher à imposer notre manière de voir, notre manière de parler et tout ça. (silence) Parce que je pense pas que ça puisse tellement s'expliquer, on essaye d'en parler quand on fait de la médiation mais... [...] On essaie plus de montrer comment nous on se comporte par rapport aux jeunes, pour donner à voir un peu l'esprit »

La transmission se joue ici sur une manière d'entrer en relation, sur une éthique de l'accueil qui laisse la place à l'autre. Et comme Chantal le précise : ça ne s'explique pas, c'est une posture qui se vit, et ne peut qu'imprégner d'autres corps. Cela peut éventuellement se donner à lire par des récits, et Chantal est de celles qui prennent le temps de la description sensible³¹².

Trouver sa langue ce n'est pas qu'une histoire de parole. C'est interpréter ce dont on hérite et en produire un sens, d'abord signifiant pour soi, et qui puisse ensuite trouver ses espaces d'expression, en actes ou en récits, sur les différentes scènes de l'existence sociale. C'est aménager une fiction habitable, à l'épreuve du réel, potentiellement accueillante pour d'autres langues. Encore une fois, une interprétation est toujours à refaire au gré des contextes, et un habitat s'entretient, se réaménage, se déménage. Le désir qui conduit l'agir est imprévisible et trame, sous la surface des activités socialisées publiquement, de nouveaux devenirs. Le *métier intime*, toujours en formation, en mouvement entre désirs et fixations identitaires, pourrait être ce lieu d'émergence discrète des devenirs, juste à la surface. Là où il n'y a plus de jeu de rôle qui tienne, plus de boussoles pour orienter la navigation. Juste des dérives.

Tracer des devenirs – lignes de fuites, lignes d'errés

L'agir chez Fernand Deligny est ce qu'il reste une fois que le sujet s'est débarrassé de son rôle. « *Dans l'agir d'Anne, il ne s'agit pas de s'amuser. Elle ne joue pas. Dans jouer, il y a du rôle, et bien souvent, un "à tour de rôle"* »³¹³. L'agir n'a pas de sujet : il existe en dehors du bon sens commun, hors de l'espace humain parsemé de symboles. L'agir advient. L'agir se trouve suscité, c'est un geste sans intentionnalité. Dans son travail auprès de jeunes autistes, F. Deligny a tracé des cartes de leurs errances, des dérives de l'agir. Des cartes (plutôt que des histoires) où l'on ne prend pas l'autre pour quelqu'un, où l'on évite de le fixer dans des nominations. Des lignes d'errés, c'est vers cette sortie que tendent les derniers mots de cette recherche.

Esquiver les identités, la répétition de l'identique, pour se mouvoir vers du différent, c'est ce que propose le concept de *devenir*. « *A mesure que quelqu'un devient, ce qu'il devient change autant que lui-même.* » rappelle G. Deleuze. Les devenirs, ou l'agir sous-marin :

« *Les questions sont généralement tendues vers un avenir (ou un passé). [...] Mais pendant ce temps-là, pendant qu'on tourne en rond dans ces questions, il y a des devenirs qui opèrent en silence, qui sont presque imperceptibles.* »³¹⁴

Les devenirs sont multiples, aussi pluriels que singuliers. Ils traversent le processus que D. Hazard décrit entre métiers intérieur, intime, et public. Pour clore, je trace donc quelques lignes de ce qui traverse *imperceptiblement* les entretiens. Des gestes du quotidien, des anecdotes, des manières de dire, des rapprochements d'énoncés. Trois fois rien. Mais peut-être que cela suffit.

312 Dans les échanges de mails au sein de l'association elle partage régulièrement des récits de scènes du quotidien, qui *montrent*, plus qu'ils n'expliquent, comment cette manière de faire se déploie dans le quotidien.

313 Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*. op. cit.

314 Deleuze et Parnet, *Dialogues*. op. cit.

DEVENIR-NID

Chantal - Je les protège eux parce que je veux être un nid. Je veux être un lieu de repos. La raison première pour laquelle je fais ça c'est que moi j'ai besoin de sentir que je fais quelque chose par rapport à une société qui est plutôt brutale, que je fais quelque chose de doux.

Une identité-nid. Bachelard rappelle que sa maison, l'oiseau la construit avec son propre corps. Avec la confiance de pouvoir y revenir. C'est le refuge primitif : physiquement, l'être qui reçoit le sentiment du refuge se resserre sur soi-même, se retire, se blottit, se cache, se musse. N'habite avec intensité que celui qui a su se blottir, dit-il³¹⁵.

DEVENIR-TRACE

Molla - Bon toutes les familles que j'ai passé ça se passe bien, j'ai laissé un peu de trace là-bas.

Des empreintes laissées sur le passage. Des impressions, qui font bonne impression, et qui marquent d'autres corps. Les manifestations visibles d'une trajectoire, des indices, des preuves. Un sillage dans lequel nous pouvons le suivre, lui emboîter le pas. Des traces mais pas n'importe lesquelles : pas sur les carreaux, pas sur la vaisselle, pas sur les marches de l'escalier.

Molla - La vérité de la vie, Cécile, si toi tu as fini de manger ça, si t'as pas rangé, il y a personne qui va le ranger. [...] Je lui ai pas dit que tu dois faire obligé, mais si t'as vu un peu de traces partout, tu peux passer un coup, ça change rien quoi.

Effacer certaines traces, choisir celles qu'on laisse, ça change tout.

DEVENIR-ESPIONNE

Ambre - J'ai fini par apprendre toute seule en fait parce que... ben pareil quand j'étais petite elle parlait tout le temps au téléphone en créole. [...] Souvent, par exemple quand les gars ils parlent francam, ou quand B. elle est au téléphone elle parle lingala, ou M. au téléphone elle parle peut-être soussou, ou peul - je fais pas la différence... - ben souvent je les regarde comme ça, et je comprends rien. (sourire) Mais j'essaie quand même de comprendre parce que des fois y a des mots qui reviennent. Des fois on se moque de moi on me dit : mais tu regardes les gens parler comme ça.

Regarder c'est écouter avec les yeux. L'étymologie fait apparaître le mot "écoute" au douzième siècle, et son action est un métier : espion, éclaireur. Au douzième siècle on pouvait dire : je suis écoute. Espionne, est ce que ça peut être un métier public ? L'espionne des conversations téléphoniques a trouvé sa planque : regarder (l'air d'écouter ailleurs) pour ne pas se faire repérer.

DEVENIR-MISHMASH

Julia - A priori ça se distinguait pas bien dans notre cerveau, parce que quand on parlait à des gens français on leur parlait aussi en plaatt, et quand on parlait à notre famille des Pays-Bas on leur parlait aussi en français. On faisait un mishmash linguistique. [...] J'ai remarqué - la première fois c'est mes cousins qui me l'ont dit, je l'ai mal pris - mais qu'on a un accent français nous quand on parle plaatt. Enfin du coup ça fait toujours un mishmash, un peu français un peu... ça ressemble à rien du coup. (rires) Mais c'est pas grave. Enfin ça ressemble à nous quoi.

Faire son mishmash, c'est cuisiner la langue à sa sauce, la mâcher assez pour qu'elle soit à son goût, même si la tambouille ne ressemble à rien. A rien d'autre qu'à soi. Le mishmash, on pourrait retrouver son caractère subversif sur la piste étymologique du micmac (oui parce qu'en vrai on dit un micmac, mais moi j'étais persuadée qu'on disait aussi un mishmash, que ça voulait dire que c'était un bouldiboulda de mots, enfin du mishmash quoi). Le mishmash donc, comporte de l'intrigue : ce sont des agissements suspects, des arrangements secrets. Des manigances obscures et embrouillées, dans un but intéressé, mais on ne sait pas lequel. Le mishmash sème le trouble. Imaginez, si tout le monde mishmashait, l'agro-industrie de la langue fadasse³¹⁶ s'effondrerait.

315 Bachelard, *La poétique de l'espace*. op. cit.

316 NDT : Qui manque de vie, de relief, d'intérêt.

DEVENIR-LION

Chloé - Ah tiens c'est rigolo, j'ai tiré une carte dans les tarots de "sortir du personnage auquel tu t'es toujours identifié et que tu as toujours cru être toi et être ta famille". Et se dire : ah peut-être je suis un lion dans la petite pelure d'agneau. [...] On part pas sur la même échelle de départ de puissance là dedans, et d'énergie là dedans. Parce que moi ça me demande très peu de ressource d'écouter les gens, ça me demande peu d'énergie, et du coup je peux le faire longtemps. [...] Tu vois là je parle et je peux vraiment pas prétendre réfléchir tu vois j'en ai assez rien à secouer ça sort tout seul c'est hyper pratique. Je fais ça beaucoup donc c'est assez entraîné pour que ça ait l'air cohérent [...] J'aurais pu faire de la politique. Faut que j'y pense. (rires)

DEVENIR-THÉRÉMINE

Faustine - J'ai quand même envie de faire que la musique soit à travailler, que la musique soit visuelle. [...] Et ce pourquoi j'ai mis le thérémine au plateau, c'est que on voit la musicienne qui dans l'idée a des mouvements dans l'espace, et qui provoque du son. Et à l'inverse, enfin de la même manière, Damien il a les mains dans l'espace, qui provoquent du sens. Donc je ne sais pas comment encore faire le lien entre les deux, pour moi c'est encore un peu trop chacun dans son coin. On a fait la petite blague de faire signer Damien dans le thérémine, bien sûr, ça n'est pas harmonieux. (rires) Mais ça en devient comique.

Le *sans contact* est juste une expression. Avec le thérémine le contact est invisible. Il a lieu dans les ondes, uniquement visibles à l'oscilloscope. On peut toucher le son³¹⁷. Entendre l'espace. Voir les vibrations. On bascule de l'autre côté du miroir, où les sens sont renversés. Les sens-sensoriels, et les sens-significations : renversés, chahutés, tourneboulés. Ça en devient drôle. Ce drôle de contact peut toucher, toucher à des endroits du corps oubliés. Ça en devient émouvant. Les bonnes ondes du thérémine.

* * *

Cette analyse est composée des voix des personnes sollicitées comme "occupant des zones de contact" et "jouant des rôles de passeuses".

La description de leurs pratiques a d'abord dialogué avec les sciences sociales du langage, et des philosophes – B. Cassin, E. Glissant, G. Bachelard, D. Haraway – inscrivant leurs gestes dans une histoire, une géographie et le sillage d'autres gestes de pensée.

Leurs récits ont ensuite résonné avec la notion de *rôle*, inspirée par C. Herfray et sa lecture des théories psychanalytiques, donnant à voir comment des sujets trouvent à négocier leurs désirs en mobilisant leur éthique. L'agir y est apparu singulier (et pluriel à la fois). C'est le concept de *métier intime*, ce geste individuel de création de soi élaboré par D. Hazard, qui a permis d'articuler cet agir entre ses élans intérieurs et ses projections dans une activité socialisée. Cette médiation opère souvent de manière sous-marine, tels les *devenirs imperceptibles* conçus par G. Deleuze et F. Guattari. Masqué par le rôle, le métier intime s'exprime au travers d'une langue – actes ou récit de soi par les sujets – qui offre une partie de ces devenirs à lecture publique. Ils se laissent deviner, dans les creux de la langue, dans la vibration des signifiants du corps qui les exprime.

La langue est incomplète pour traduire les désirs et leurs devenirs. C'est pour cette raison qu'il importe de ne pas la réduire à ses signifiés et d'en faire une activité relationnelle qui permet d'actualiser en permanence ses signifiants. Interpréter toujours de nouvelles versions. Il importe aussi d'aménager une attention à ce que les corps secrètent d'informations, des espaces sans commentaire où l'agir puisse se déployer et faire surface à son rythme.

317 NDT : "Touch the Sound" est un documentaire sur une percussionniste sourde, elle y décrit ses perceptions du son. Thomas Riedelsheimer, *Touch the Sound - a journey with Evelyn Glennie*, 2004. L'air est en mouvement, le son est une vibration : une onde de haute ou basse fréquence qui traverse l'air et les corps sur son passage. L'épiderme est une sorte d'oreille étalée, à la fois moins précise (la hauteur, le timbre des sons moins net) et plus sensible (certaines fréquences trop basses ou trop hautes ne résonnent que dans nos organes).

L'analyse a mis en scène des délibérations éthiques. Elles sont inhérentes aux précautions d'agir des passeuses, et ce sont les mêmes avec lesquelles j'ai dû composer pour travailler ce matériau fait de langue. Utiliser les paroles des personnes enquêtées engage une forme de délicatesse vis à vis des interprétations que j'en fais. Utiliser des extraits de la pensée d'auteur·es engage à ne pas leur faire dire le contraire de leur propos initial. Pour se faire passeuse des passeuses, l'hypothèse est de circonstance. L'hypothèse comme un pas de côté narratif, qui me permet d'articuler quand même ma propre pensée. Un bout de réel qui ne représente que moi-même et dans lequel chacun·e piochera ses effets de pertinence. Il y a là des égards presque obsessionnels pour les manières de dire, de rendre compte avec justesse. Toute formulation est toujours en intérim, guettée de près par d'autres énoncés en formation. Ces égards sont portés par un lointain idéal de justice, dont Baptiste Morizot laisse supposer qu'il est animé par une « pensée sauvage » :

« Multiplier les tentatives pour essayer de faire justice. [...] Faire justice à ce qui a lieu, à ce qu'ils sont, à la relation. Lorsqu'il décrit la "pensée sauvage", la pensée dans son "état sauvage", commune à toute l'humanité, Lévi-Strauss la décrit bifide : elle possède une "dévorante ambition symbolique" qui se conjugue d'un autre côté avec "une attention scrupuleuse entièrement tournée vers le concret". C'est bien à ça que ressemble la retraduction infinie du sens des vivants. »³¹⁸

Au seuil de la sortie de ce mémoire, la dévorante ambition symbolique est un peu rassasiée, le poids de l'attention scrupuleuse s'est allégé. La retraduction infinie s'apprête à faire une pause.

318 Morizot, *Manières d'être vivant*. op. cit.

CONCLUSIONS

CONCLUSIONS

Conclure, il en a déjà été question tout au long de ce document, pour rassembler la pensée de chaque sous-partie, partie, chapitre, pour donner une cohérence à la démonstration. Il s'agit ici de tout rassembler une dernière fois, pour accompagner la recherche vers la porte de la sortie, et nous avec. Rassembler, ouvrir la porte, et regarder les chemins qui s'éloignent au dehors.

Un résumé reprendra le fil du récit de la recherche, et les étonnements principaux de la chercheuse. Nous ferons l'inventaire des agirs appris auprès des passeuses au contact des frontières, et à partir d'eux nous ferons proliférer les devenirs de cette recherche. Les voix de l'écriture qui nous ont accueilli au vestibule de ce document auront chacune leur mot de la fin. Nous finirons par un épilogue, mais sans épiloguer.

RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS

Dans la première partie, l'actrice-praticienne est devenue chercheuse. Dans les plis de sa propre trajectoire, elle a déniché des questions sur la visibilité de l'agir, et s'est prise d'un élan pour la description des pratiques de ce qu'elle a fini par nommer "passeuses". À l'étroit dans l'*entre-deux*, elle a arpenté un terrain symbolique tissé de langues, jusqu'à ce qu'elle trouve à le matérialiser en *zone de contact*. C'est depuis ce milieu qu'elle a interrogé les manières dont on s'y prend, et ce qui pousse les passeuses à faire circuler l'attention et l'expression, malgré les tensions géopolitiques. Supposant un bricolage habile de leur part, elle a alors constaté une habileté bricolée, qui pourrait bien s'inscrire dans l'expérience et la singularité d'un métier. Ce qui agit les passeuses restant encore mystérieusement replié, elle est partie en quête de leurs récits, de leurs propres questions, et de leurs négociations éthiques.

Dans la deuxième partie, la chercheuse a emprunté leurs gestes aux passeuses pour mener une enquête et tisser dans l'analyse toutes les langues qu'elle avait récolté. Sa méthode est en traduction, et le corps son instrument de médiation entre perceptions et écriture. Pour ne pas rester coincée dans la linéarité de la parole, elle a dressé une carte du territoire des passeuses (retraduite à l'écrit) donnant à voir les strates de leurs histoires, les agencements spatiaux de l'expression, et les orientations de leurs gestes. Pour ne pas rester coincée sur ce territoire, elle a suivi les quelques lignes de fuite esquissées dans les récits collectés pour interroger l'agir, épaulée d'une psychopasseuse et d'un menuisier sociétal.

Au cours de cette recherche, j'ai été régulièrement étonnée par l'entêtement des sujets à *faire quand même*, malgré les cadres trop fonctionnels des organisations du pouvoir. Même canalisé, leur agir fuit sur les côtés. Le désir – sauf panne de la machine – produit des élans d'agir. Ils donnent forme à des espaces symboliques à investir (des *places*) d'où le sujet peut exercer son rôle avec le soutien de son éthique, contrepoint au désir qui négocie avec le réel. Les élans d'agir cherchent du *jeu* : à la fois des marges de liberté et à la fois du plaisir, de l'amusement ou de l'enthousiasme à faire.

Cet élan trouve son expression dans la mise en forme d'un geste, d'une langue. Cette "formation" est ce processus où s'expérimente et s'entraîne une manière de faire ou de dire, où s'acquiert de l'agilité, de l'habileté. Où s'affine un style. Les exigences de précision et de justesse, et les finalités qui les tendent, font la singularité d'un métier. Le métier (intime) permet au sujet de composer avec la multiplicité de ses héritages, avec la complexité de ses déterminismes, pour leur donner une forme qui trouvera à s'exprimer dans l'espace social. De tisser sa langue à partir des fils à retordre hérités d'autres langues, afin de la transmettre à son tour.

Cette réalité est d'autant plus saillante chez les sujets-passeuses. Passer, c'est être traversé par de multiples subjectivités en faisant circuler leurs langues, faire et refaire un chemin de compréhension pour "dire autrement". D'un point de vue pédagogique ou épistémologique, les récits de passeuses sont précieux : ils retracent les sentiers par lesquels on peut accéder à un autre monde, les rendant

ainsi accessibles. Une piste faite de traces laissées par des corps et de détours fertiles devant les barrières de la langue. Ces récits, au-delà de la question des langues, concernent toute forme de savoir affûté envers d'autres formes de vie, d'autres cultures, d'autres réalités.

Cette recherche est écrite en français, le français singulier et pluriel propre à l'autrice. Elle aurait raconté tout autre chose dans une autre langue, les difficultés de traduction du résumé en sont l'exemple³¹⁹. La première limite de cette recherche est d'ailleurs cette barrière de la langue, qui saurait être dépassée par des pas de côtés interculturels. Comment s'organise l'agir dans d'autres formes sociales, comment se dit et se pense un geste de passeuse dans d'autres cultures ?

En ce qu'elle s'attarde longuement sur le sens des mots – étymologie, polysémies, profondeur signifiante des signifiés – cette recherche fait de la philosophie. Une philosophie qui *spécule des possibles*, aux côtés des passeuses qui habitent le trouble de la pensée³²⁰. La figure de passeuse y est une hypothèse pour condenser des pratiques en un agir-passeuse animé par une éthique. Elle permet de modéliser une zone de contact et d'envisager de s'y entraîner concrètement.

AGIR-PASSEURE : CE QUE L'ON APPREND AU CONTACT DES FRONTIÈRES

Sur le terrain de leurs expérimentations frontalières – matérielles, symboliques mais toujours un peu troubles – les passeuses donnent à suivre quelques pistes tactiques pour agir, quand même, dans l'inconfort de l'entre-deux. *Que cachent les passeuses ?* se demandait-on au chapitre 3 au moment de dérouler le questionnement de recherche. Ici, on rembobine et on tire d'autres ficelles. On retrouve l'objet du *faire-passeuse* sous le prisme du métier (et habiletés et bricolages), le sujet géopolitique des interactions (à échelle micro- et macro-), et le thème de la langue, de la circulation des expressions et des attentions. Les passeuses agissent *quand même*. Malgré les cloisons entre les sphères privées et publiques, malgré les miradors et les barbelés. Malgré le dilemme des portes ouvertes ou fermées. Ça passe.

Faire passeuse. A l'issue de cette recherche, il y a à définir – encore, autrement – les contours de cette figure. Dans les quelques occurrences de "passeur" captées dans le flux quotidien des informations, j'y retrouve un rôle qui tend à tracer des chemins en dehors des dualités. Celui de Paul B. Preciado se déploie à la frontière du genre :

« Je suis un passeur, mon histoire et ma conscience sont en décalage avec la fiction politique masculine qui est aujourd'hui la mienne. Au moins une fois par jour, je rappelle dans la conversation [...] que je suis un homme trans, une façon de dire ma confrontation avec le système sexe-genre. [...] A chaque fois que quelqu'un m'appelle Paul, c'est un acte de coopération qui devient un acte de résistance politique. »³²¹

La figure de passeuse pourrait tenir d'une forme de subversion, où coopération et résistance cohabitent. Une coopération avec l'autre bord qui en même temps brouille la frontière, y résiste alors, la fait implorer à même le corps. Paul B. Preciado est un traître. Et en même temps il autorise dans les représentations (peut-être jusque dans les actes) quelque chose qui était jusque là sous contrôle. Il amène de la complexité là où les choses paraissaient évidentes et fait exister la possibilité du différent, de l'étrange, à même son quotidien.

319 NDT : n'étant pas traductrice j'ai été soutenue par des personnes bilingues dans cette tentative, mais elle n'a fait que renforcer le trouble de certaines polysémies. "To act" permet de dire à la fois le sujet qui joue et agit, mais alors elles ne s'accordent plus avec les expressions françaises.

320 Référence à Isabelle Stengers (etc.). [Une frontière trouble – déambulations sur le terrain de la pensée](#) page 30

321 Cécile Daumas, « Interview - Paul B. Preciado : «Nos corps trans sont un acte de dissidence du système sexe-genre» », *Libération*, 19 mars 2019.

Agir au travers des cloisons entre les métiers

« Je suis un trou en formation. Quand je serai grande j'irai me glisser dans des murs, trouer les cloisons. Quand je serai grande, je serai perforatrice, ou perceuse (minimum poinçonneuse, mais j'ai de l'ambition). » – extrait d'un écrit de recherche, janvier 2019³²² –

Ne pas voir où est la différence, ne pas voir la limite là où on nous dit qu'elle a été posée. Ne pas comprendre les contours de la case, ni la note de cadrage. La proposition d'un agir de passeure est arrivé dans cette recherche comme une ligne de crête pour esquiver les injonctions à faire métier d'une certaine manière, à faire rentrer des pratiques dans des nominations enfermantes.

*« De toute façon, en étant vétérinaire et ostéopathe, je suis obligé d'occuper deux cases. Et de passer de l'un à l'autre, c'est pas naturel dans une société où tout est cloisonné. Alors qu'en soin, quand on soigne les animaux on soigne les gens, quand on soigne les gens on soigne les animaux. On devrait pouvoir soigner le clan et non pas juste un symptôme. [...] Y a un pont entre les êtres et sur ce pont là, quand ça travaille à un bout ça travaille à l'autre bout ».*³²³

Patrick Chêne est fermier et ostéopathe, il soigne les animaux avec son chant. Un peu comme l'avait suggéré Chloé³²⁴, son agir est porté par le soin, peu importe les spécialisations. Lui voit un pont et c'est sur ce pont qu'il travaille.

Passeure est un rôle qui ne s'attache pas à un métier particulier. Alors oui, les métiers publics qui relèvent de la médiation, de la pédagogie, du guide, de l'interprétariat ont de forte chance d'être exercés par des sujets qui ont quelques fibres de passeure. Mais pas forcément. À l'inverse des garagistes, des anesthésistes, des maraîchers ou des luthiers peuvent développer ce rôle.

Cela tient à certaines habiletés, dont certaines ont été développées dans le chapitre 5 : des savoir-faire (partie C, les boussoles dans les gestes) éprouvés par des habitudes (A - trajectoires) et propres à un milieu (B - espaces des langues). Ce sont des aptitudes à relier, mettre en contact, susciter la curiosité envers une autre culture. Ce sont des formes d'attention aux signes, à la dimension symbolique de ce qui se vit pour les êtres en présence, pris dans les milieux qui font leur monde. C'est une éthique de l'accompagnement (d'un bord à un autre) qui emprunte à celles du soin. C'est une responsabilité où l'on *pense avec* : celle que D. Haraway nomme respons(h)abilité. La capacité à répondre à l'urgence en instaurant des relations avec les autres êtres.

« [Il est important] d'exercer l'esprit et l'imagination à aller en visite, à s'aventurer hors des sentiers battus. [...] On tombe ainsi sur quelque proche, on engage la conversation, on pose des questions intéressantes, on répond à d'autres. On propose, ensemble, quelque chose d'inattendu et on accepte les contraintes que l'on n'avait pas demandées, mais qui découlent de la rencontre. C'est ce que j'appelle cultiver la respons(h)abilité. »

Peut-être que cette habileté s'accommode mal des attendus. Qu'elle relève là de ce que nous avons rapporté au bricolage : l'art de composer avec les moyens du bord, avec ce qui est là. En cela ces pratiques sont "écologiques" (attentives aux disponibilités et usages des ressources) et créatives (elles tentent des rapports et observent ce qu'ils produisent).

Finalement, ce qui ferait la spécificité du rôle de passeure ce ne serait ni de l'ordre du métier, ni de l'habileté ou du bricolage. Ou alors un peu de tout ça. Ce serait plutôt l'adresse. L'adresse avec sa polysémie qui en fait à la fois une destination et la qualité qui permet de l'atteindre. C'est la parole qui considère les destinataires auxquelles elle s'adresse, qui raconte le geste en l'exécutant. Je la remarque dans l'atelier d'un luthier, tandis qu'il diagnostique³²⁵ à haute voix l'état, l'historique, les opérations à entreprendre sur une contrebasse. Il s'adresse à la contrebassiste, et ajuste son diagnostic à son corps et à son jeu. L'article affiché au mur titre « Bruno Brette est ostéopathe des contrebasses » : « *Allongée sur un établi, une patiente de 2m et de 15 kg se fait ausculter. Son*

322 Voir annexe n°10 – Attentions, trous en formation – janvier 2019 – page 145

323 Extrait du documentaire de Grégoire Orio et Jérôme Loisy, Empreinte, 2017.

324 « Qui sommes nous, toi psychomotricienne, et toi pédopsychiatre, et toi infirmière... mais en fait on fait la même chose ou pas ? » Voir sous-chapitre : [Du rôle au métier, du sujet à l'acteur](#) p 117

325 NDT : Fait un devis.

chiropracteur porte un tablier bleu et des sandales. A la main, un canif. Délicatement, le voilà qui gratte l'extrémité de son âme pour tenter de lui rendre l'équilibre... »³²⁶. Il écoute le son, il écoute les sensations des contrebassistes, et il adresse cette écoute aux autres : « c'est plus moelleux, hein », « écoute, elle tient là la note ». Par sa langue, il offre des prises à l'acquisition de ses propres habiletés. L'agir des passeurs est pédagogique. Il permet à d'autres de traverser, avec ou derrière.

Agir au contact, sous contrôle géopolitique

Passer c'est un geste spatial. C'est une histoire qui se raconte depuis son milieu, cet entre-deux, liquide ou solide selon la météo. "Entre deux eaux" ou "zone de contact", l'espace des passeurs est une frontière assez épaisse pour s'habiter. Les formes d'agir qui se développent à cette place sont prises dans des représentations sociales et des agencements spatiaux. Une place à la fois discrète et visible, qui est prise dans les tensions géopolitiques des frontières. Elle peut ainsi faire "symptôme" d'enjeux macro-politiques.

Parmi les occurrences de "passeur" entendues, il y a eu celle-ci « *la lutte contre les passeurs* ». Le contexte : des personnes exilées naufragées, et des responsables politiques qui tiennent pour responsables de ces morts les personnes qui vendent les places à bord des zodiacs³²⁷. « *Trafiquants d'êtres humains* », « *sans scrupules* » sont les termes qu'on retrouve dans les médias à leur sujet. Même s'il est indiscutable qu'il existe une économie de la migration, les représentations sont réductrices et ne disent pas la variété et la complexité des situations³²⁸. Pas de quoi tenter la moindre analogie entre le rôle décrit jusqu'ici et l'agir des personnes qui font traverser les frontières bien matérielles (grillages, barbelés, police, mer, routes, forêts, montagnes)³²⁹.

Toutefois, au milieu des discours idéologiques, un militant associatif pose ce fait : « *Il y a des passeurs parce qu'il y a des frontières. Le contrôle ne stoppe pas le passage, ça le rend juste plus difficile, plus dangereux* »³³⁰. Ce fait amène alors cette hypothèse : c'est la fluidité du monde qui fait peur. Les figures de passeurs cristallisent cette peur, car elles aménagent des passages là où des murs ont été dressés. Là où les frontières se hérissent et se militarisent, les passeurs établissent des contacts, suggèrent que la rencontre est possible. Alors peut-être en paix. La qualité du contact dépend alors de ce qui anime le sujet qui agit à cette place.

« Je ne suis pas un pédagogue mais un passeur. Soit on est dans les miradors, soit on est en bas : dans les miradors, il peut y avoir des positions de gauche ou même d'extrême gauche, mais cela reste des miradors... Être un passeur, c'est n'être jamais du côté du pouvoir, donc se moquer de la notoriété et s'installer dans la durée »³³¹.

Déjà cité dans les premières définitions, Miguel Benasayag considère que les passeurs ne sont pas animés par l'exercice d'un pouvoir. Leur élan tendrait alors davantage des *puissances d'affecter*³³². Comme un élan de la langue qui deviendrait territoire et produirait des effets sensibles sur le réel (dans la durée). Passeur c'est autant faire de la place que la prendre, l'occuper. Faire de la place : un geste attentif, une disponibilité qui ouvre des possibles. Prendre la place : s'installer et raconter l'activité des zones de contact, transmettre la culture du passage (et l'autoriser). Un double rapport à la place qui nécessite à la fois ancrage et mobilité, résistance et souplesse.

326 Page découpée au journal Ouest France du 20 septembre 2015, article signé Clémence Olivier.

327 Au moins vingt-sept personnes meurent dans la Manche le 24 novembre 2021 et Gérard Darmanin, alors ministre de l'intérieur, s'exprime.

328 A ce sujet voir les études publiées dans la revue du Groupe d'information et de soutien au immigrés GISTI, *Passeurs d'étrangers*, Revue Plein Droit, n° 84, 2010. en ligne sur le Cairn

329 On peut relever que le traitement médiatique parle de professionnalisation pour cette pratique qui y aurait perdu son âme du petit métier de jadis. « Les passeurs d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'hier. [...] les "passeurs amateurs, se souciaient du bien-être des migrants et de leur bonne arrivée à destination". Mais la fermeture des frontières européennes et la déstabilisation des rivages méditerranéens ont poussé vers une "professionnalisation" du trafic d'êtres humains. » François Gémenne cité par Pauline Hofmann - *Migrants en Méditerranée : qui sont les passeurs ?*, Europe 1, 20 avril 2015

330 Journal de 18h de France Culture du 28 novembre 2021

331 Benasayag, « L'amour n'est jamais du côté de l'ordre ». op. cit.

332 Référence à Deleuze via Despret, *Habiter en oiseau*. op. cit.

Dans cette culture partagée des passages, il y a une réelle ambition pacifique. Dans cette exigence éthique de "ne pas s'imposer" et de mobiliser des ressources symboliques plutôt que des armes. Dans le prolongement de Freud qui répond à Einstein au sujet de l'abyssale question « Pourquoi la guerre ? », Herfray dit ceci :

« *Quel que soit notre milieu d'origine et la spécificité de nos fonctions, l'éducation culturelle c'est tout ce qui nous permet d'affirmer notre part d'humanité dans nos liens à autrui, dans nos rapports au monde. [...] Toute culture qui maintient du lien entre les humains aussi différents soient-ils, est fruit d'une résistance aux valeurs dominantes, aux idées reçues, aux stéréotypes et aux préjugés, sous-tendus par la haine de la différence et la folie meurtrière de la volonté de toute-puissance.* »³³³

La diplomatie des passeuses réside dans la mobilisation des forces de symbolisation de la conflictualité qui permettent de faire démocratie, là où la désindividuation défait l'agir politique, empêche l'expression de chaque voix³³⁴. Dans sa présentation, la collection qui publie les textes de B. Morizot et V. Despret se réapproprie la tradition de la nation iroquoise « *qui avait l'habitude de demander, avant chaque parole, qui, dans l'assemblée, allait parler au nom du loup* », et publie des personnes qui « *mettent en place des stratégies originales pour être à l'écoute des êtres vivants* ». Il est question de diplomatie, de celles aux « *égards ajustés* » que nous avons rencontrée chez Morizot. Alors plutôt que "prendre place", il s'agirait d'un "prendre langue" : « *Comme dans un premier contact, l'enjeu est bien de prendre langue sans langue partagée.* »³³⁵

Justement, dans le film *Premier contact*, des capsules extra-terrestres ovoïdes se posent en plusieurs points de la planète. L'armée est mobilisée, mais c'est la linguiste qui sauve le monde. Son approche : envoyer davantage de contact pour obtenir différents points de vue plutôt que faire des généralisations à partir d'un individu. Apprendre leur langue avant de supposer de leurs intentions. L'agir des passeuses est diplomatique. Il permet d'éviter la destruction d'autres formes de vie.

Agir entr'ouvert, aux confins du langage

Si je reprends l'image des tuyauteries, l'interprète qui fait circuler les langues des autres est aussi traversé·e par elles. Dans une version organique, on pourrait imaginer que les parois de la traduction captent les signifiants à leur passage et les assimile à d'autres cellules de l'interprète. Nous avons vu que traduire engage une certaine empathie kinesthésique. C'est dans la durée, en immersion dans des bains, des flux de langues, qu'une culture (comme langage silencieux) infuse dans le corps. Et que l'interprète-passeuse peut alors la transmettre, la traduire vers une autre. Il faut cette imprégnation pour bien traduire. Une langue sans la musique des corps sonne creuse.

Pourtant, le corps de l'interprète est pris dans des paradoxes. Il est nécessaire à l'intercompréhension, mais son existence dans l'interaction est écartée ; son corps a un impact sur la forme du discours mais son geste est réduit au mental ; sa sensibilité est mobilisée mais ne doit pas dépasser le cadre de la neutralité³³⁶. Ce tiraillement entre visibilité manifeste et incitation à l'invisibilité se retrouve chez les passeuses, et il les pousse à composer un mode d'agir à l'interface des mondes en contact. À la fois en ouverture et en fermeture.

« *On doit échapper à l'alternative du dehors et du dedans : il faut être aux frontières. La critique, c'est l'analyse des limites et la réflexion sur elles.* »³³⁷ (Michel Foucault)

À l'endroit du contact, les oppositions sont brouillées. Celle entre langage et silence a été compliquée par l'existence d'un "langage silencieux". Celle entre langues dominée et dominante

333 Herfray, « Vous avez dit éducation populaire ? La pauvreté symbolique. » op. cit.

334 Référence à I. Stengers Nicolas Zurstrassen, « Réactiver le sens commun - Entretien avec Isabelle Stengers », *Les sons des Terrestres* (Terrestres / Arte Radio, 30 avril 2020).

335 Morizot, *Manières d'être vivant*.

336 D'après Sophie Pointurier, « L'invisibilité de l'interprète, un voeu pieux ? », *L'information grammaticale*, n° n°149 (mars 2016).

337 Citation de Michel Foucault apposé sur un marque-page édité par la Médiathèque de Poitiers et l'Association Le jardin de Michel Foucault à Vendevre du Poitou, en novembre 2021. *Dits et écrits, 1976-1988 - 2001*

nuancée par la complexité des rapports de pouvoirs à échelle micropolitique. C'est auprès de la philosophie que l'on trouve des appuis pour penser la langue (et sa circulation) en dehors de sa dualité.

Il y a d'abord Guattari et Deleuze qui racontent comment certaines catégories sociales (militaires, politiques, psychiatres, chercheurs...) ont recours à un langage de clôture de la représentation. « *A tel point que tout ce qui échappe à la production des machines désirantes est toujours reconduit à des synthèses limitatives, exclusives, avec un retour constant à des catégories dualistes, avec une séparation constante des plans.* »³³⁸ Ils opposent à cette logique le langage schizophrénique qui passe d'un registre à l'autre, non pas par confusion mais conduite par le mouvement réel des choses, qui traverse parfois des « *seuils d'intensité* ».

« *"Je sens que" veut dire que quelque chose est en train de se passer en moi, que je vis en intensité, et l'intensité n'est pas la même chose que les qualités sensibles. [...] La schizophrénie est une expérience involontaire et étonnante, et très très aiguë, d'intensités et de passages de seuils d'intensité.* »³³⁹

Dans sa *Poétique de l'espace*, Gaston Bachelard définit l'homme comme un être de surface « *de la surface qui sépare la région du même et la région de l'autre* ».

« *Dans cette zone de surface sensibilisée, avant d'être il faut dire. Dire, sinon aux autres, au moins soi-même. [...] Par le langage poétique des ondes de nouveauté courent sur la surface de l'être. Et le langage porte en soi la dialectique de l'ouvert et du fermé. Par le sens, il enferme, par l'expression poétique, il s'ouvre.* »³⁴⁰

Pris dans cette dialectique du langage, l'homme est donc un « *être entr'ouvert* ». L'adresse des passeurs y serait d'entretenir ce subtil mouvement, entre une compréhension qui ne fige pas, et de l'inouï qui se laisse appréhender. L'agir des passeurs consiste à ce que les expressions restent vivantes, et les attention éveillées. À veiller à la fluidité du symbolique et à son ancrage dans le réel.

« *Si l'on rend, par la poésie, son libre champ d'expression à l'activité du langage, on est amené à surveiller l'emploi de métaphores fossilisées. [...] Il faut rendre tout métaphore à son être de surface, la faire remonter de l'habitude d'expression à l'actualité d'expression.* »³⁴¹ (Bachelard, 1957)

Il y a le risque de fossilisation, celui qui risque de figer, d'assécher la pensée, comme le craignait Roland Barthes, pour qui le langage était comme une maladie. C'est que le langage, on ne peut pas la maîtriser, puisqu'il nous fait. Si aucune synthèse ne permet de résoudre sa dialectique, on peut tenter de s'en sortir avec une éthique ajustée aux situations (ou des *égards ajustés* aux personnes).

« *Alors quand nous parlons que faisons-nous ? Visons-nous à "communiquer des messages" (comme on ne cesse de nous le seriner actuellement) ou tentons-nous d'œuvrer à la promotion de sujets sensibles aux sens des mots et à la richesse des métaphores qui souvent laissent entendre ce qui n'est pas dit ?* »³⁴²

C. Herfray incite à résister à une parole seulement utilitariste. On n'ouvre pas des portes juste pour aller dehors. Tout ce qui se passe sur le seuil importe davantage (en terme d'*intensité*). Ça c'est un chat qui me l'a rappelé, devant la chatière entr'ouverte qu'elle n'a franchie qu'après un long échange de ronronnements de tourterelle et de frottements.

L'agir des passeurs est tout aussi dialectique qu'une porte. Il s'arrange d'une éthique et de l'enrichissement symbolique que procure sa place. L'éventuelle "clandestinité", la moindre visibilité ou rétribution, la précarité ou l'inconfort, sont compensées par la vitalité fertile des zones de

338 Interview dans *Tempi Moderni* à propos de Capitalisme et Schizophrénie en 1972 - Deleuze, *L'île déserte et autres textes*.

339 Deleuze. *ibid*

340 Bachelard, *La poétique de l'espace*. op. cit.

341 Bachelard. *ibid*.

342 Herfray, « Vous avez dit éducation populaire ? La pauvreté symbolique. » op. cit.

contact, où la rencontre avec l'Autre stimule des devenirs. L'agir des passeuses est donc surtout pratique. Il permet de faire, voilà tout.

DEVENIRS DE LA RECHERCHE : FAIRE PROLIFÉRER SES LIMITES

Arrivée au terme de la recherche, ces questions et ces pistes de réponse me paraissent parfois bien désuètes. Toute cette histoire pour de pareilles évidences : on fait, malgré tout. Bien que plus nuancée sur toutes ces pages, cette affirmation donne déjà envie d'être attaquée. Et si vraiment on n'a envie de rien, on n'arrive à rien ? Est ce que pour autant on va accepter des politiques qui détruisent les services publics ? Ce "malgré tout" ne serait-il pas le privilège de personnes préservées des persécutions du pouvoir ? Comment agir quand les conditions matérielles bloquent toute possibilité d'action ?

Les réponses ici apportées sont temporaires et attendent d'être partagées et critiquées, prolongées, étayées par d'autres points de vue, d'autres méthodes, d'autres théories. Difficile depuis ma place de dire quelles sont les limites d'une recherche qui les a démultipliés. Peut-être que ce caractère proliférant limite justement l'approfondissement (de certaines problématiques et de certains matériaux). Les limites que je suis en mesure d'appréhender sont celles des quelques impensés qui sont restés repliés, pourtant en germe dans l'autobiographie raisonnée. Il y a aussi les limites de la mise en pratique concrète : et maintenant, quelle est l'opérationnalité de cette recherche pour agir (vraiment) et (continuer de) penser ? Quels concepts agitent d'autres problématiques, quels modèles permettent de mettre en mouvement des pratiques ?

L'économique sur la table – conter ce qu'il en coûte

Même si le rôle de passeuse n'a pas à voir avec l'activité qui apporte rétribution, il "vaut le coût" d'être joué. Il y a une valorisation de l'agir qui n'est pas matérielle. Les échanges humains sont régulés par une économie symbolique, qui a peut-être à voir avec le don contre don décrit par l'anthropologie, mais qui dans le cadre de l'économie de marché du 21^{ème} siècle a totalement été absorbée par l'idéologie capitaliste. L'agir et les rapports sociaux sont définis par des cadres d'organisations où les sujets ont peu leur mot à dire sur les définitions.

Esquissée dans l'autobiographie raisonnée, cette dimension économique a été laissée de côté au moment d'analyser l'activité socialisée et le métier public. Pourtant elle peut être décisive dans l'orientation de l'agir : les conditions matérielles permettent le déploiement de l'énergie ou au contraire la freinent dans ses élans.

Dans le récit de vie, j'évoquais comment la romantisation de la précarité ou de la sobriété ont pu évacuer les questions de rétribution de l'agir dans les milieux engagés-mais-aux-fins-de-mois-difficiles. Peut-être hérite t'on du rapport judéo-chrétien à l'argent qui culpabilise les riches et glorifie le vœu de pauvreté, tout en légitimant l'existence des riches grâce à l'idéologie de la charité et de la bienveillance. En attendant, il y aurait à regarder comment cette autolimitation économique pourrait participer à l'autolimitation de l'agir.

Même si on aime ce qu'on fait, qu'est ce que ça donnerait si on se mettait à compter ce que coûte une activité (en énergie, en attention etc.). Compter pose des questions bien plus compliquées que les mathématiques : comment décider de ce que l'on compte, de ce qui a de la valeur ? Et comment ça se mesure ? Comment concevoir un prix proportionnel à l'attention mobilisée par la production d'un objet (matériel ou symbolique), un prix qui considère les conditions d'existence qui permettent la mobilisation de l'attention ?

Aujourd'hui c'est la valeur du travail qui permet d'annexer, selon des grilles d'indice complexes, le salaire de la personne qui l'exerce. Le travail comme activité fonctionnelle, qui emploie des sujets à partir de critères d'utilité bien établis. Détacher les revenus d'existence de la valeur d'un travail produit, c'est une piste que proposent des économistes. Si cette idée prend forme, il y aura alors un autre vaste chantier parallèle : comment redonner de la valeur à notre agir, si ce n'est plus par la monnaie ?

L'être de motivation – actualiser son agir chez Devenir Métier

Avec un agir en panne, le thème de cette recherche aurait pu être le travail : comment la profession abîme le métier, comment le marché le vide de son sens. Mais esquivant la question "tu fais quoi dans la vie ?" j'ai par souci de cohérence esquivé ce sujet. Dans l'autobiographie raisonnée, je n'ai pas raconté le métier de mes parents, ni ma peine à remplir la ligne "profession du père / de la mère" des formulaires de l'école. "Animatrice de formation" n'évoquait rien de la semeuse de post-it, "conseiller financier" n'avait rien à voir avec le faucheur d'herbes hautes³⁴³. Je n'ai évoqué qu'en marge les intitulés de poste qui ne sortaient jamais de leurs guillemets, ces termes qui ne définissaient pas ce que je faisais. Je jouais le rôle, parfois assez sérieusement. Je faisais assez semblant pour que ça ait l'air crédible, même vis à vis de moi-même. *J'agissais quand même*, mais en parallèle de mes fonctions. Des emplois fictifs en quelque sorte. La fiction se prolongeait chez la conseillère Pôle Emploi, où j'étais dédoublée dans deux cases : "directrice d'accueil de loisirs" et "comédienne". Un métier pour justifier l'activité rémunératrice ponctuelle, l'autre pour justifier de ne jamais trouver de travail. Non, je n'ai pas raconté ça.

Je n'ai pas traité ce sujet, car là où on m'a dit qu'il fallait « en faire un métier », ou occuper telle ou telle place, j'ai résisté. J'ai voulu nourrir autre chose, qui a pris forme dans cette figure de passeure. Une ligne de fuite vis à vis de l'injonction à la professionnalisation, mais surtout un espace pour décrire ce que je faisais *vraiment*. Intimement.

À l'issue de la description, j'ai à disposition le concept bien utile de métier intime. Un levier opérationnel à partager avec d'autres personnes qui chercheraient à se réapproprier le sens de ce qu'elles font. Avec la vigilance – la même que D. Hazard à l'issue de son article – que la démarche ne soit pas mise au service d'autres finalités que celle d'un sens produit par un sujet et pour lui-même. Que l'utilisation du récit ne devienne pas une opération de storytelling pour mettre des paillettes sur des CV, dans une logique utilitariste au service d'un marché qui ne sert personne d'autre que lui-même. J'ai écrit : « Je ne cherche pas à démontrer dans cette histoire que Pôle Emploi est une machine à désenchanter l'agir, et le marché du travail un broyeur de désirs. Même si franchement y aurait de quoi. L'étonnement qui s'active pointe plutôt comment (malgré tout) le désir investit quand même l'agir, de bien des manières. »³⁴⁴ Au départ la question était : pourquoi les personnes font "quand même" ? À l'issue de cette recherche, mes antennes sont tendues vers toutes les configurations d'agir qui se racontent au quotidien, guidées par cette question : où le sujet trouve t'il du jeu dans ce qu'il fait ?

On pourrait imaginer substituer à Pôle Emploi un autre style d'agence de l'agir – appelons là Devenir Métier – où l'on se raconterait ce qu'on fait, les gestes qui se répètent, s'affinent, se forment et se déforment. Parce qu'il y a un monde³⁴⁵ où l'on ferait des offres de disponibilités pour indiquer nos désirs, et où l'on recevrait des lettres de sollicitude de la part des employeurs qui vanteraient comment leur cadre de travail est un espace d'épanouissement de nos habiletés. Où l'on réécrirait un Répertoire Animé des Métiers et des Idées-à-suivre. Oui, on bascule doucement de l'autre côté de la photocopieuse, dans une narration qui spéculé une autre version de cette institution, créée en 1967 dans l'héritage des offices de placement (avec l'intention bienveillante de remettre les pauvres au travail).

À côté de cette piste science-fictionnelle, il est quand même possible d'explorer, de répertorier la multitude d'arrangements qui s'invente à l'échelle des sujets pour faire exister leur agir intime quelque part (ou même juste lui épargner l'érosion d'un travail qui ne lui laisse que peu d'espaces de respiration). Par exemple il y a la piste des costumes interchangeable imaginée par une éducatrice spécialisée et co-patronne de café : « on devrait toujours avoir un double, pour alterner les jours de pantoufle, un·e remplaçant·e avec qui tu peux garder la continuité qui est demandée dans certains boulots ». Il y a aussi les doubles-métiers : musicien-boulangier, cuisinière-

343 On aurait alors pu commenter ces héritages et remarquer que je reproduisais les gestes maternels sans suivre les conseils paternels.

344 Voir annexe n°16 – Du jeu dans l'agir, du corps dans la pensée – octobre 2021 – page 165

345 On me signale que de l'autre côté de l'Atlantique, au Canada où c'est le plein emploi, on s'en rapproche.

psychogénéalogiste, thérapeute-influenceuse, etc. Un métier public ne sera jamais qu'une expression de l'agir intime, que « *une forme de réponse à une problématique intérieure qui est quotidiennement à l'œuvre lors de l'accomplissement d'un métier intime* » (D. Hazard). Multiplier "les" métiers, ou les espaces d'agir permet de multiplier les formes de son expression.

Une fois que l'on aurait permis l'expression de métiers singuliers, il y aurait ensuite à repérer ce qui fait corps, corps de métier. Comme avec le soin, quand Chloé se demandait « Qui sommes nous, toi psychomotricienne, et toi pédopsychiatre, et toi infirmière... mais en fait on fait la même chose ou pas ? ». Se retrouver entre pairs autour de finalités communes, avec les singularités juxtaposées des pratiques. Partager une même langue et remettre de l'huile dans les machines désirantes. Faire corps de passeuse, c'est ce que j'ai tenté par le récit des pratiques, dans le chapitre 5. Une description des gestes qui permet de les sortir de l'ombre, au moins pour soi, pour leur donner consistance, précision et légitimité. Pour continuer d'apprendre des pratiques des autres.

Entraînements au contact – matérialiser le symbolique

Lorsqu'elle s'éprouve dans le foyer, la diversité des langues ne comporte pas moins de tension dramatique que le mythe de Babel. Ne pas pouvoir exprimer directement ou avec justesse l'élan de relation vers une autre personne peut produire des frustrations, d'autant plus saillantes qu'elles se situent dans l'intimité partagée d'un habitat commun. Elles rendent palpable le fossé interactionnel propre à l'isolation de nos consciences : on ne sait pas ce qu'il y a dans la tête de l'autre. La compréhension parfaite est a priori impossible, même si on sent bien qu'on est *en train de se comprendre*, et cet élan vers l'autre incite alors à renouveler le contact. Des situations ont montré que le contact régulier ou prolongé produit quelque chose de nouveau en son milieu. Une langue de contact, une manière de *prendre langue*, fruit des deux langues en cours d'intercompréhension.

"Langue de contact" est une traduction que je fais depuis la langue des signes d'une métaphore partagée avec mon frère : un bout de langue de chacun·e se déplace dans l'espace flottant entre nous, ces langues se superposent en couches successives, puis se mêlent, se sédimentent et forment une langue commune à la relation³⁴⁶. Nous constatons que notre langue de contact évoluait avec nous, et qu'elle était plutôt équilibrée dans les parts apportées par chacun-chacune : notre familiarité alien nous a entraînés à s'adapter aux langues des autres.

Comme les zones du même nom, les langues de contact sont élastiques. Les concevoir revient à penser ensemble les relations et l'espace de l'expression. Ou plutôt l'expressivité de l'espace, l'expressivité territoriale. Elle se déploie d'abord dans le corps, mais par la portée du son, de l'image et du mouvement, elle occupe aussi l'espace. Autrement dit, elle circule sur les canaux auditifs, visuels, mais aussi kinesthésique (le mouvement, les émotions, les traces chimiques des corps). Pour J. Butler, la langue constitue la subjectivité et les frontières du corps : mon corps se glisse dans des oreilles quand je parle, mon corps papier arrive dans une boîte aux lettres au Canada, mon corps numérique est écrasé en deux dimensions à des endroits que je n'imagine même pas.

Tout au long de la recherche les dimensions matérielle et symbolique ont été articulées, à partir de différentes théories, sur différents plans, mais toujours avec le souci de considérer leurs interactions. C'est le sujet à la croisée des réalités organisationnelles et psychiques chez C. Herfray. C'est le réel et la fiction, la performativité du langage, ou chez D. Haraway le concept de matériel-sémiotique. C'est aussi l'articulation entre le corps et la pensée.

« Encore une fois porosité ne dit pas fusion, et comme pour le corps et l'esprit, il s'agit de cultiver des rapports et d'entretenir une distinction fertile. Mais travailler à lire et lier les aspects matériels et symboliques d'une situation peut ouvrir de nouvelles possibilités de sens, donner du jeu dans l'action. Et peut-être participer à réparer un vivant qui a été trop réduit à ses fonctionnalités. »³⁴⁷

Dans les derniers écrits de recherche, je me suis attachée à *penser en corps*, à *comprendre* dans son sens somatique. « Quelque chose se comprend au moment où il s'énonce clairement. Mais pour comprendre – pour "prendre-avec-soi" - encore faut-il pouvoir l'appréhender. Ap-préhender, c'est à

346 Voir annexe n°13 – C'est signé – septembre 2019 – page 155

347 Voir annexe n°19 – Fiche lecture « Somatonautologie » – page 179

dire "saisir par le corps, par les sens, percevoir". La langue – parlée ou écrite – reste un inévitable matériau pour la pensée. Pas le choix : pour comprendre ce que je sais il faut le matérialiser quelque part, pour tenter de le saisir par le corps et les sens. Il faut penser en corps. Je pense en corps, parce que le savoir est indissociable de sa matérialité spatiale, physique, somatique. »³⁴⁸ Il y a une matérialité de l'écriture, palpable quand elle est imprimée, mais déjà entraînée dans les mouvements réciproques du corps et de la pensée.

Ayant interrogé la transmission des langues par les héritages symboliques, cette idée est amenée à s'étendre aux héritages somatiques qui composent notre métier intime : après tout il s'agit de gestes.³⁴⁹ Inversement cela permet d'insister sur le fait que les héritages biologiques qui structurent les rapports sociaux sont culturels et peuvent être transposés symboliquement. Ces jeux de transposition sont des leviers potentiels pour regarder comment des personnes créent de nouveaux agencements de parentés ou de transmission, en dehors des normes de la famille juridique et biologique.

Ces mises en rapport matérielles-symboliques sont des prétextes à explorer les possibilités de jeu, là où le fonctionnalisme a réifié³⁵⁰ le symbolique et organisé sa circulation parmi les autres choses matérielles, dans des marchés et des hiérarchies. Elles forment des récits, des manières parmi d'autres d'agencer des faits, pas toujours cohérentes au premier abord. Mais les récits ne peuvent pas toujours être linéaires et cohérents : aucune vie n'est comme ça.

MOTS DE LA FIN DES VOIX DE L'ÉCRITURE

Présentées dans le vestibule de cette recherche, ces voix se sont exprimées tout au long de la recherche, chacune à sa place (ou essayant d'y rester). Leurs manières de raconter sont proches, car elles émanent d'un même sujet, mais elles se sont entraînées à certains gestes spécialisés, qu'il s'agit maintenant de regarder, dans leurs formations et leurs devenir.

La chercheuse : traduire encore

La méthode de recherche que j'ai expérimenté a consisté à traduire, dans un geste qui requiert un souci d'exactitude en même temps qu'il implique de raconter ses impasses. Traduire, pour donner à lire un raisonnement écrit cohérent, à partir des autres voix de la recherche : enquêtées, auteurs et autrices, actrice-praticienne.

Les entretiens ont été des moments de rencontre au cours desquels je me suis laissée instruire de questions éthiques et d'habiletés dans les pratiques, là où ce n'était encore qu'un élan intuitif de bricolages. Traduire a alors autant consisté à donner à lire leurs voix, qu'à expliciter les questions de recherches repliées dans les écrits de l'actrice-praticienne. En cela les enquêtées, avec leurs propres expériences de ce geste, m'ont aidée à traduire cette recherche en question. Et ainsi permis de les pister dans le matériau. Car pister, c'est aussi une forme de traduction, si l'on en croit Baptiste Morizot, qui insiste sur le fait que traduire est toujours à retraduire.

Ce que j'ai pisté ici, ce sont des récits de pratiques. Des récits qui puissent permettre à chacun·e d'y reconnaître un bout de geste à soi, esquissé ou bien entraîné, et d'en faciliter la réappropriation par une langue partageable. Rendre préhensibles ces gestes d'interprétation, de mise en relation, de laisser-passé, c'est les rendre possibles pour l'entraînement collectif. Pistées aussi : les navigations éthiques, propulsées par un agir sous-marin. Contrairement aux récits de pratiques, celles-ci ne se laissent pas appréhender facilement et il aura fallu tracer beaucoup de lignes (y compris de fuite) pour esquisser une carte approximative de leurs déplacements.

La recherche s'est déroulée dans l'espace (promenades épistémologiques, explorations des frontières boussoles à la main, va et vient dans les maisons³⁵¹) et dans le trouble du "tourbillon

348 Voir annexe n°16 – Du jeu dans l'agir, du corps dans la pensée – octobre 2021 – page 165

349 D.Hazard a montré dans son article l'analogie entre les gestes physiques et mentaux.

350 NDT : réduit à l'état d'objet, transformé en chose

praxéologique³⁵². Dans ce mouvement qui vise à dégager du savoir à partir de pratiques, j'ai pris cette place en dehors, réflexive, là où l'actrice, éternelle praticienne restait impliquée sur le terrain.

L'actrice : agir ou jouer

Je suis une actrice. Non, je suis une mouette. Je ne sais plus³⁵³. Faire actrice c'est agir (sur un terrain), mais c'est aussi jouer (un rôle). La recherche m'a permis de jouer sur mon terrain et d'agir sur mon rôle. La mouette sur son terrain-vague a trouvé à se poser.

L'écriture de cette recherche, c'est une formation. Une *formation* au sens de cette médiation, opérée par le métier intime, de *mise en forme* de gestes intérieurs pour les projeter dans le monde. Une mise en forme de gestes par une langue, mais aussi par les socialisations progressives de cet écrit dans le cadre du SIAES-DHEPS. Je me suis donc formée, mais à quoi ?

Le métier est une bonne tactique pour esquiver les identités, *faire* plutôt qu'*être*. Et l'agir est un *faire* qui esquivé les définitions. On peut le décrire, en mouvement, dans son devenir-furtif³⁵⁴, dans ses jeux avec les structures de pouvoir. J'y ai trouvé une liberté de nommer ce que je faisais, en même temps que la sécurité de quelques outils de navigation. Le métier est mouvant et arrivée à la conclusion, je ne sais toujours pas dire le mien. Le métier s'habite – mais je déménage facilement. Dire "passeure" m'a permis de territorialiser mes pratiques dans un entre-deux, alors qu'elles avaient déserté la sphère publique de type professionnel. D'accord pour jouer ce rôle, et pour dire que je sais le faire. Cela n'a pas casé l'agir pour autant : il s'embarque vers d'autres devenirs, qui traceront d'autres versions de ces gestes (intimes et quotidiens) de passeures.

Même si j'emprunte de multiples agencements d'énonciation pour dire mon rôle ou mes gestes, les finalités qui les orientent se sont précisées. Mon agir s'oriente vers là d'où il vient, avec ce déplacement opéré par la mise en forme de mes gestes. Les finalités supportent mal la synthèse, ou alors n'ont pas trouvé d'énoncé à la bonne forme. Pour l'instant je me satisfais d'une référence à une éducation culturelle, qui accorde une valeur à toute production symbolique vivante, et participe à équilibrer les attentions dans l'organisation de la vie sociale. A quelles places agir, c'est une autre question.

Le métier est mouvant, mais je sais quand même mieux le dire. Mon métier intime comporte des gestes de transmissions, de production de traces, d'archivage de mémoires, de création de formes où les langues se rencontrent. Il s'accommode d'un métier public intitulé "animatrice de médiation culturelle" mais il a encore envie de jouer.

L'autrice : prendre langue

Dans ces pages, j'ai trouvé ma langue. Je ne l'avais pas perdue, même si je l'ai souvent donnée au chat. Juste dispersée entre trop de tiroirs. Sortir du tiroir c'est une chose. Sortir du cahier une autre : se laisser lire procure à la fois l'énergie de l'amplification de l'adresse, et en même temps l'inquiétude de l'exposition. Heureusement l'écriture est aussi une planque. Comme le dit Michel Foucault, « *écrire est bien différent de parler.* »

« *On écrit aussi pour n'avoir plus de visage, pour s'enfouir soi-même sous sa propre écriture. On écrit pour que la vie qu'on a autour, à côté, en dehors, loin de la feuille de papier, cette vie qui n'est pas drôle, mais ennuyeuse et pleine de soucis, qui est exposée aux autres, se résorbe dans ce petit rectangle de papier qu'on a sous les yeux et dont on est maître.* »³⁵⁵

351 Et aussi aménagement d'un jardin pour y matérialiser la recherche - Voir annexe n°15 – Dérives et apparition d'une île – avril 2021 – page 162

352 Voir définition page 18.

353 NDT : si elle sait, c'est l'inverse « *Je suis une mouette. Non, ce n'est pas ça. Je suis une actrice* » et c'est une réplique du personnage de Nina dans la pièce de théâtre de Anton Tchekhov, *La mouette*, Actes Sud, Babel, 2001.

354 Référence à Damasio, *Les furtifs*. Qui a inspiré l'intitulé des rencontres du Réseau des Crefad en 2021 : « Notre devenir-furtif ? Préférer la liberté à la sécurité » ainsi qu'un projet d'écriture collectif Collectif, *Préférer la liberté à la sécurité*, Crefad documents, 2021.

355 Foucault, *Le beau danger*. Entretien avec Claude Bonnefoy – 1968. op. cit.

Écrire est une méthode d'hygiène mentale implacable pour ranger, classer, organiser le matériau narratif qui prolifère de la multiplicité des voix de passage. J'ai pris langue et j'ai appris à cohabiter avec cette foule interne.

J'ai été bien aidée par l'actrice et la chercheuse. L'actrice parce qu'elle n'a pas lésiné à partager avec moi les infimes nuances de ses expériences, même les plus improbables. Et la chercheuse parce qu'elle m'a rappelé avec constance l'exigence de la méthode : énumérer, situer, décrire, définir, comparer, classer. La base. Je ne suis pas coincée avec elles, dans ce mémoire : moi aussi j'ai droit à mes devenirs. Et il reste encore tellement de faits récoltés à ranger, classer, et enfin relier, que j'ai encore de quoi faire après cette conclusion.

*« Mais à cette résorption de la vie grouillante dans le grouillement immobile des lettres, on n'arrive jamais. Toujours la vie reprend en dehors du papier, toujours elle prolifère, elle continue. »*³⁵⁶

La traductrice : chercher encore³⁵⁷

La narratrice : réaliser nos fictions

Les histoires qu'on se raconte finissent par arriver. "Performativité" il paraît. Ça vaut l'effort de prendre soin de ce qu'on se raconte, et de comment on le raconte. De garder trace de ce qui est beau, des éruptions signifiantes permanentes du vivant, et de les nommer avec ces *égards ajustés* que nous apprennent les diplomates interespèces. Si on pouvait se regarder nous humains, avec nos puissances d'affecter, avec nos élans de désirs qui s'agitent dans les gestes, si on pouvait se voir avec les mêmes égards que les ornithologues regardent les chorégraphies des oiseaux, alors peut-être on pourrait réenchanter l'agir. Ou juste le chanter, si ça nous chante.

D'après ce que m'a soufflé la chercheuse, c'est par des formes de récit que l'agir trouve son expression, et que l'on habite un métier. Il paraît que la quête du métier peut prendre le même schéma que celui du conte. La Geste. Alors peut-être que je pourrais partager quelques astuces narratives, à l'occasion, pour aider les agirs un peu bloqués à trouver leur ligne de fuite. Je serai peut-être plus utile qu'ici. Mais puisque c'est mon rôle : FIN

ÉPILOGUE

Je suis une actrice. Non, ce n'est pas ça.

La mouette survole les eaux troubles où les passeuses naviguent. À bord de coques de noix portées par des sous-marins, un œil sur leur boussole, cartes griffonnées, le nez au vent, les mains occupées à tisser des nœuds. Elle survole des archipels de langues qui coexistent dans leurs présences réciproques. Il y a des îles désertes, quoi qu'elles ne le soient jamais tout à fait. Des îles, ni tout à fait ils, ni tout à fait elles, mais avec un chapeau pour éviter de se brûler les ailes.

356 Foucault. *ibid*

357 NDT : J'ai encore – j'aurai toujours – du travail. La traduction est un processus sans fin, puisqu'elle n'est pertinente que dans le contexte où elle est produite. Je vais continuer d'accompagner l'actrice dans ses futures écritures, lui fournir les proximités lexicales les plus pertinentes pour remplacer les mots creux, tenter de donner du sens à ses néologismes, et lui souffler les étymologies et les définitions. Je cherche encore. En marge je travaille sur ma propre recherche : « habiter les bas de page ». Mon souci de transposer un corps de texte en d'autres termes autrement préhensibles à la lecture passe peut-être inaperçu, mais je tiens à ce lieu. Il a l'élégance de la discrétion, la délicatesse de laisser le choix d'y venir ou pas. On y profite des coulisses de l'écriture sans l'exposition si risquée de la lecture. Décidément : j'y reste.

BIBLIOGRAPHIE

Les documents sont classés par usage et par parties du mémoire. Ils sont ensuite rassemblés par thématique.

Ouvrages de compagnie – trame du document

- Collectif. *Habiter le trouble avec Donna Haraway*. Editions Dehors., 2019.
- Damian, Jérémy. « Somatonautologie. Hacker le problème corps/esprit ». In *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, Editions Dehors., 161-82, 2019.
- Daumas, Cécile. « Interview - Paul B. Preciado : «Nos corps trans sont un acte de dissidence du système sexe-genre» ». *Libération*, 19 mars 2019.
- Debord, Guy. *La société du spectacle*. Gallimard., 1992.
- Deleuze, Gilles. *L'île déserte et autres textes*. Les éditions de Minuit., 2002.
- . « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle ». In *Pourparlers*, Editions de minuit., 1990.
- Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. *Mille Plateaux - Capitalisme et schizophrénie 2*. Les éditions de minuit. Critique, 1980.
- . *L'anti-oedipe - Capitalisme et schizophrénie 1*. Les éditions de minuit. Critique, 1972.
- Deleuze, Gilles, et Claire Parnet. *Dialogues*. Flammarion. Champs essai, 1996.
- Despret, Vinciane. *Autobiographie d'un poulpe*. Actes Sud. Mondes sauvages, 2021.
- . *Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie de l'authenticité*. Institut Synthélabo. Les empêcheurs de tourner en rond, 1999.
- Despret, Vinciane, et Isabelle Stengers. *Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?* La Découverte. Les empêcheurs de tourner en rond, 2011.
- Foucault, Michel. *Le beau danger. Entretien avec Claude Bonnefoy - 1968*. Editions EHESS. Audiographie, 2011.
- Haraway, Donna. *Vivre avec le trouble*. Editions des mondes à faire., 2020.
- Macé, Marielle. *Sidérer, considérer. Migrants en France, 2017*. Verdier., 2017.
- Stengers, Isabelle. *Résister au désastre*. Wildproject. Poche / Petite bibliothèque d'écologie populaire, 2019.
- Tchekhov, Anton. *La mouette*. Traduction André Markowicz et François Morvan. Actes Sud. Babel, 2001.
- [Audioblog] Zurstrassen, Nicolas. « Réactiver le sens commun - Entretien avec Isabelle Stengers ». *Les sons des Terrestres*. Terrestres / Arte Radio, 30 avril 2020.
- [Documentaire] Orio, Grégoire, et Jérôme Loisy. *Empreinte*, 2017.

Première partie – échafaudage de l'objet de recherche

- CULTURES SOURDES

- Belissen, Patrick. *Paroles de sourds*. La découverte., 2018.
- Collectif. Avant-propos des traducteur·ices. *Inouïes. Portraits de femmes sourdes*. Includ., 2019.
- Mottez, Bernard. *Les sourds existent-ils ?* L'Harmattan. La philosophie en commun, 2006.
- [Film] Haines, Randa. *Les enfants du silence (Children of a Lesser God)*. Paramount, 1986.
- [Film] Riedelsheimer, Thomas. *Touch the Sound - a journey with Evelyn Glennie*, 2004.
- [Émission de TV] Cavada, Jean-Marie. « Le peuple des sourds ». *La marche du siècle*. France 3, 16 septembre 1992. <https://www.youtube.com/watch?v=mOBb7g-ZDeA>

- REGARDS POLITIQUES SUR LA PAROLE ET LE SOIN DE LA LANGUE

- Brugère, Fabienne. *L'éthique du « care »*. PUF. Que sais-je ?, 2011.
- Despentes, Virgine. *King Kong Théorie*. Grasset & Fasquelle., 2006.
- Grunenwald, Noémie. *Sur les bouts de la langue. Traduire en féministe/s*. La Contre Allée. Contrebande, 2021.

Lorde, Audre. « Transformer le silence en paroles et en actes » (1978). In *Sister Outsider*, Mamamélis., 2003.

Macé, Marielle. *Parole et pollution*. AOC. Imprimés d'AOC, 2021.

Monnet, Corinne. « La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation ». *Les Nouvelles Questions Féministes* 19 (1998). <https://infokiosques.net>

Quintane, Nathalie. « C'est quoi le problème », *Lundi matin*, n° #285 (26 avril 2021).

Simonet, Maud. « Penser le travail gratuit », *Panthère Première*, n°5 (printemps 2020).

Rocheport, Christiane. « Présentation de la traduction française ». In *Scum Manifesto - Valérie Solanas*, La nouvelle société., 1971. <http://1libertaire.free.fr/Genre10.html>.

Solnit, Rebecca. « Brève histoire du silence ». In *La mère de toutes les questions*, Editions de l'Olivier., 2019.

Tuaillon, Victoire. « Parler comme un homme. Avec Luca Greco. » *Les couilles sur la table*. Binge Audio, 2019. <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table/parler-comme-un-homme> consulté le 07/01/2020

[Film] Perret, Gilles, et François Ruffin. *Debout les femmes*. Les 400 clous - Jour2Fête, 2021

- LANGUES, DIMENSION SYMBOLIQUE, POUVOIR DU LANGAGE, STRUCTURES DES RÉCITS

Barthes, Roland. « Le mythe aujourd'hui ». In *Mythologies*, Seuil., 1957.

Bernicot, Josie et Alain Bert-Erboul. *L'acquisition du langage par l'enfant*. In Press, 2009.

Cassirer, Ernst. « Un accès à la nature de l'homme : le symbole ». In *Essai sur l'homme*, Minuit., 1975.

Butler, Judith. *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*. Editions Amsterdam., 2017.

———. *Trouble dans le genre*. La découverte. 2005.

Delaume, Chloé. *La règle du Je. Autofiction : un essai*. Presses Universitaires de France. Travaux pratiques, 2010.

Foucault, Michel. *L'ordre du discours. Leçon au Collège de France du 2 décembre 1970*, Gallimard, 1971.

Huston, Nancy. *L'espèce fabulatrice*. Actes Sud., 2008.

Le Guin, Ursula K. « La théorie de la Fiction-Panier ». *Terrestres - en ligne*, texte de 1986 traduit par Aurélien Gabriel Cohen, octobre 2018.

Preciado, Paul B. *Testo-Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*. Grasset & Fasquelle., 2008.

Starhawk. *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*. Cambourakis. Sorcières, 2015.

Zeniter, Alice. *Je suis une fille sans histoire*. L'Arche. Des écrits pour la parole, 2021.

- MICROPOLITIQUE DES FORMES DE VIE ET D'ATTENTIONS

Benasayag, Miguel. « L'amour n'est jamais du côté de l'ordre ». Entretien de Philippe Merlant, Théâtre de Chelles - Cie NAJE, 23 novembre 2003.

Blézat, Mathilde. « Son frère il parle pas - Bricolages langagiers en famille ». *Quiproclash ! Mordre et se faire mordre la langue*, *Panthère Première*, n° 01 (Automne 2017): 36-42.

De Certeau, Michel. *L'invention du quotidien - 1/Arts de faire*. Gallimard., 1990.

GISTI. *Passeurs d'étrangers*. *Revue Plein Droit*, n° 84, 2010.

Mercier, Pierre. « Éloge du bricolage pour faire et refaire notre monde ». *L'homme naïf et continue à naître du bricolage*, Blog d'Etienne Duval, s. d.

Vercauteren, David. *Micropolitiques des groupes - Pour une écologie des pratiques collectives*. Les prairies ordinaires. Essais, 2011.

Rafanell I Orra, Josep. « Se désintégrer », *EcoRev'*, n°45 (2017). <https://lundi.am/Se-desintegrer>

Deuxième partie (chapitre 5) – matériaux pour faire parler les récits de pratique

- SOCIO-HISTOIRE DES LANGUES

Candea, Maria, et Laélia Véron. *Le français est à nous ! Petit manuel d'émancipation linguistique*. La Découverte., 2019.

Cassin, Barbara. *Plus d'une langue*. Bayard. Les petites conférences, 2019.

Dalle-Nazébi, Sophie. « Quand le bilinguisme entre dans la famille avec la naissance d'un enfant - Langue des signes et français au quotidien ». *Familles plurilingues dans le monde. Mixités conjugales et transmission des langues*, Langage et Société, n° 147 (2014): 23-34.

Deprez, Christine, Gabrielle Varro, et Beate Collet. « Introduction ». *Familles plurilingues dans le monde. Mixités conjugales et transmission des langues*, Langage et Société, n° 147 (2014).

Gadet, Françoise, et Gabrielle Varro. « Le "scandale" du bilinguisme ». *Langues en contact et plurilinguismes*, Langage et Société, n° 116 (2006).

Greco, Luca. « Les recherches linguistiques sur le genre : un état de l'art ». *Langage et société*, n° 148 (2014): 11-29.

Harchi, Kaoutar. *Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve*. Pauvert., 2016.

Sellier, Jean. *Histoire des langues et des peuples qui les parlent*. La Découverte., 2020.

[Radio] Martin, Nicolas. « Vers un darwinisme linguistique ». *La méthode scientifique*. France Culture, 16 mars 2017. <https://www.franceculture.fr/emissions/la-methode-scientifique/vers-un-darwinisme-linguistique> consulté le 08/05/2020

[Podcast] Veron, Laelia. « La langue française, modèle d'intégration ». *Parler comme jamais*. Binge Audio, février 2021. <https://www.binge.audio/podcast/parler-comme-jamais/>

- ESPACE DES LANGUES

Aït-Touati, Frédérique, Alexandra Arènes, et Axelle Grégoire. *Terra Forma - Manuel de cartographies potentielles*. Editions B42., 2019.

Bachelard, Gaston. *La poétique de l'espace*. Presses Universitaires de France. Quadrige. édition établie par Gilles Hiéronimus 2020, 1957.

Despret, Vinciane. *Habiter en oiseau*. Actes Sud. Mondes sauvages, 2019.

Glissant, Edouard. *L'imaginaire des langues - Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*. Gallimard., 2010.

———. *Traité du Tout-Monde - Poétique IV*. Gallimard., 1997.

Lussault, Michel. « L'espace compte ! Ou comment penser l'Education nouvelle à partir des spatialités ». Présentation aux Biennales Internationales de l'Education Nouvelles, Poitiers, 28 octobre 2019.

Monchoachi. « Nous habitons un corps ». *Lundi Matin #308* (en ligne), 11 octobre 2021. <https://lundi.am/Nous-habitions-un-corps>.

Rosa, Hartmut. *Résonances. une sociologie de la relation au monde*. La découverte., 2018.

T. Hall, Edward. *Le langage silencieux*. Points., 1959.

[Radio] Klein, Etienne. « François Jullien : un chemin de traverse ». *La Conversation scientifique*. France Culture, 4 mai 2019. <https://www.franceculture.fr/emissions/la-conversation-scientifique/francois-jullien-un-chemin-de-traverse> consulté le 08/10/2019

- PRATIQUES DE TRADUCTIONS ET D'ATTENTIONS

Baleyte, J.-M., S. Vannel, et A.-M. Hennequin. « Le soin, une éthique de l'attention ? » *Ethique & Santé* 14 (décembre 2017) – p 194-99.

Citton, Yves. *Pour une écologie de l'attention*. Seuil., 2014.

Dacheux, Eric. « L'incommunication, sel de la communication ». *Hermès, La Revue* 71, n° 1 (2015): 266-71.

Eco, Umberto. *Dire presque la même chose - Expériences de traduction*. Grasset. Paris, 2006.

Markowicz, André. « Entretien par Delphine Descaves », *L'oeil électrique*, n° 14 (2000).

- Meur, Diane. *Entre les rives - Traduire, écrire dans le pluriel des langues*. (éditions) La Contre Allée. Contrebande, 2019.
- Morizot, Baptiste. *Manières d'être vivant*. Actes Sud. Mondes sauvages, 2020.
- Pointurier, Sophie. « L'invisibilité de l'interprète, un vœu pieux ? » *L'information grammaticale*, n° n°149 (mars 2016).
- Ricoeur, Paul. *Sur la traduction*. Bayard., 2004.
- Weiss, Isabel. *L'interprétation*. Ellipses. Philo-notions, 2002.
- Tronto, Joan. *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*. La Découverte. 2019
- [Radio] Bourmeau, Sylvain. « Tout contre la traduction, avec Tiphaine Samoyault ». *La Suite dans les idées*. France Culture, 3 octobre 2020.
<https://www.franceculture.fr/emissions/la-suite-dans-les-idees/tout-contre-la-traduction>.
- [Radio] Klein, Etienne. « Que veut dire "traduire" ? » *La Conversation scientifique*. France Culture, 11 mars 2017.<https://www.franceculture.fr/emissions/la-conversation-scientifique/que-veut-dire-traduire>
- . « De l'interprétation des signes ». *La Conversation scientifique*. France Culture, 2 septembre 2017. <https://www.franceculture.fr/emissions/la-conversation-scientifique/de-linterpretation-des-signes>
- [Radio] Worms, Frédéric. « Barbara Cassin ou la sagesse de la traduction ». *Matières à penser*. France Culture, 18 décembre 2017. <https://www.franceculture.fr/emissions/matieres-a-penser-avec-frederic-worms/barbara-cassin-ou-la-sagesse-de-la-traduction>
- [Film] Villeneuve, Denis. *Premier contact (Arrival)*, 2016 d'après la nouvelle de Ted Chiang « Story of your life » parue en 1998

Deuxième partie (chapitre 6) - étayages théoriques pour l'analyse

- Deligny, Fernand. *Les détours de l'agir ou le moindre geste*. Hachette., 1979.
- Hazard, Daniel. « De quel métier suis-je porteur ? L'atelier du métier intime », Université du Québec à Rimouski - Présences, revue d'étude des pratiques psychosociales, Vol 4 (2012).
- . Résumé référencé du mémoire « L'intimité du métier en quête de socialisation. Contribution à l'étude de l'accompagnement à la reconnaissance des acquis de l'expérience auprès d'animateurs de Réseaux d'Échanges Réciproques de Savoirs. » DESS Sciences de l'Éducation. Tours Université François Rabelais, 2003. www.applis.univ-tours.fr/scd/Sufco/2003SEF_FAC_Hazard_Daniel.pdf consulté le 3/06/2021
- Herfray, Charlotte. *Penser vient de l'inconscient. Psychanalyse et entraînement mental*. Erès-Arcane., 2012.
- . *Les figures d'autorité*. Erès. Hypothèses, 2008.
- . *La psychanalyse hors les murs*. L'Harmattan., 2006.
- [Articles]
- Herfray, Charlotte. « Et toujours le désir nous rendait soucieux ». Texte de 2013 publié dans *Efadine*, n°10. Réseau des CREFAD, 2019.
- . « La langue qui nous habite nous fait penser ». In *Clinique de la déshumanisation*, par Jean-Richard Freymann, 27-42, Erès. Hypothèses, 2011.
- . « De la pluralité des théories ». *Le Coq-héron*, Erès, n° 176, 2004
- . « Vous avez dit éducation populaire ? La pauvreté symbolique. » Texte d'après conférence à *Espaces dialogues*, Starsbourg, mai 1997

Ressources méthodologiques

- Bardin, Laurence. *L'analyse de contenu*. PUF. le psychologue, 1977.
- Bayart, Jean-François. *Le Plan Q - Ethnologie d'une pratique sexuelle*. Fayard., 2014.
- Cardon, Dominique. « L'entretien compréhensif (Jean-Claude Kaufmann) ». *Réseaux*, Recherches anglaises, 14, n° 79 (1996): 177-79.
- Corcuff, Philippe. « Le savant et le politique ». *SociologieS [en ligne]* La recherche en actes, 2011

- Drapéri, Jean-François (dir.), *L'autobiographie raisonnée. Pratiques et usages*, Presses de l'économie sociale, 2017
- Fonquerne, Leslie, et Marie Walin. « Savoirs situés et savoirs sur le corps : introduction ». EFiGiES-Arpège Toulouse, 2016. <https://efigies-ateliers.hypotheses.org/2433>.
- L'Heuillet, Hélène. « Pourquoi n'écrit-on vraiment qu'à la première personne ? » *Chronique "Philosophiques"*, 22 octobre 2020, Libération.
- Laplantine, François. *La description ethnographique*. Armand Colin. L'enquête et ses méthodes, 2010.
- Le Breton, David. *L'interactionnisme symbolique*. PUF. Quadrige, 2012.
- Nicolas-Le Strat, Pascal. *Quand la sociologie entre dans l'action*, Éditions du commun, 2018.
- . « En quête de questions ». *Fabriques de sociologie* (blog), juin 2018.
- . « Pratiquer la recherche "en réciprocité". Quelques orientations épistémologiques. » *Fabriques de sociologie* (blog), décembre 2017
- . « Pratiques de la réciprocité ». *Fabriques de sociologie* (blog), septembre 2017.
- . « Les gestes d'une écriture ». *Fabriques de sociologie* (blog), avril 2017.
- . « Une recherche de plein vent ». *Fabriques de sociologie* (blog), novembre 2014.
- Preciado, Beatriz. « Savoirs_Vampires@War », *Multitudes*, n° 20 (2005).

Recherches issues du Réseau des Crefad

- Aubert, Claire. *Des gestes de lecteurs*. Editions du commun., 2016.
- Collectif. *Préférer la liberté à la sécurité*. Crefad documents., 2021.
- Duray, Catherine. « Des figures de leader dans l'éducation populaire - Autorité et transmission ». DHEPS, Strasbourg, 2016.

Ressources lexicales et textuelles

- Abensour, Alexandre. « *Ordre symbolique* ». In *Encyclopaedia Universalis en ligne*.
- Le Nouveau Petit Robert - Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Le Robert. Paris, 1993.
- Le portail lexical du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales en ligne <https://www.cnrtl.fr> – par le Centre National de Recherche Scientifique
- Picoche, Jacqueline. *Dictionnaire d'étymologie du français*. Le Robert., 2009.
- Souriau, Etienne. *Vocabulaire d'esthétique*. PUF. Quadrige - Dicos poche, 1990.

Pas de côté littéraires

- Anam, Ysiaka. *Et ma langue se mit à danser*. La Cheminante., 2018.
- Ateliers de l'Antémonde. *Bâtir aussi*. Cambourakis. Sorcières, 2018.
- Damasio, Alain. *Les furtifs*. La Volte., 2019.
- Louis, Edouard. *Qui a tué mon père*. Seuil., 2016.
- Mathieu, Marc-Antoine. *Julius Corentin Acquefacques, prisonnier des rêves - Tome 2 : La qu...* Delcourt., 1991.
- Morrison, Toni. « Discours de Stockholm - remise du prix Nobel de littérature 1993 ». In *Entre vos mains*, Editions de l'Aube., 2018.
- Nelson, Maggie. *Les Argonautes*. Editions du sous-Sol., 2018.
- Ponti, Claude. *Okilélé*. L'école des loisirs., 1993
- Sigaud, Dominique. *Dans nos langues*. Verdier., 2018.
- Woolf, Virginia. *Un lieu à soi*. 1929 trad. Marie Darrieussecq. Denoël, 2016.
- Zeniter, Alice. *L'art de perdre*. Flammarion., 2017.
- [Radio] Van Reeth, Adèle. « Virginia Woolf, "Une chambre à soi" ». *Les Chemins de la philosophie*. France Culture, 16 février 2021. <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/virginia-woolf-une-chambre-a-soi>

SOMMAIRE DES ANNEXES

I - RETRANSCRIPTION DES ENTRETIENS.....	3
Annexe 1 – Notes autour des entretiens.....	3
Annexe 2 – Entretien Chantal.....	7
Annexe 3 – Entretien Molla.....	29
Annexe 4 – Entretien Julia.....	45
Annexe 5 – Entretien Faustine.....	66
Annexe 6 – Notes de témoignage Damien.....	89
Annexe 7 – Entretien Ambre.....	90
Annexe 8 – Entretien Chloé.....	114
II - OBSERVATIONS ET ÉCRITS DE RECHERCHE.....	141
Annexe 9 – Sur le bout de la langue – décembre 2018.....	141
Écrits produits dans l'élan de la mise en recherche qui font apparaître la langue autant comme thème pour des questions de recherche, que comme matériau d'enquête. L'actrice-chercheuse s'y raconte par la multiplicité de ses noms, et des aspects de sa propre langue, et imagine enregistrer.	
Annexe 10 – Attentions, trous en formation – janvier 2019.....	145
Texte-témoin à propos du processus de formation du séminaire itinérant, vu depuis les préoccupations de mes questions de recherche : il déploie le motif du creux et permet de repérer que les formes d'attentions suscitent l'attention de la chercheuse.	
Annexe 11 – Glissements de terrain – février 2019.....	148
Texte-terrain qui prend le prétexte de la description du terrain pour déployer un début de questionnement. On suit le fil de la pensée, et la manière de lier le milieu à ses pratiques indique des porosités inhérentes au sujet et à la méthode en cours d'élaboration.	
Annexe 12 – Chut libre – avril 2019.....	152
Texte-témoin qui condense l'activité d'un trimestre de carnet de recherche, d'où émergent les thèmes du récit, des histoires qui s'écrivent dans l'espace, du pouvoir de la langue et de la vibration palpable des silences. Un condensé au bord du rêve de la recherche en germe.	
Annexe 13 – C'est signé – septembre 2019.....	155
Texte-témoin qui garde trace de moments où je retrouve mon frère à son retour de longs voyages et esquisse quelques éléments de culture sourde. Description de scènes d'hybridation des langues de signes, de tentatives étymologiques croisées, et de postures vis à vis de la langue de l'Autre.	
Annexe 14 – Corps, décontenances, tenue de recherche – avril 2020.....	158
Texte-témoin qui prolonge des travaux à partir du corps. Partant d'un corps contenant, le motif des liquides s'y déploie, et amène à envisager la décontenance comme un état trouble, de réception flottante des informations. Et comment il permet d'avancer dans la recherche, quand même.	
Annexe 15 – Dérives et apparition d'une île – avril 2021.....	162
Texte « cohérence et complexité » de fin de session de formation, où la rivière se met à penser, où la narratrice fait dériver la chercheuse pour mieux l'aider à se rassembler. Après une brève ellipse, la chercheuse coupe enfin les branches qui encombraient la recherche. Et tout est bien.	
Annexe 16 – Du jeu dans l'agir, du corps dans la pensée – octobre 2021.....	163
Texte-témoin qui rassemble les écrits qui cheminent vers une conclusion, en puisant dans les milieux traversés. Un retour sur le terrain des pratiques sociales pour y regarder ce qui se joue dans l'agir, avec l'appui de l'analyse. Un retour au corps pour tenter de conclure avec des mots simples.	
III - FICHES LECTURES.....	167
Annexe 17 – Lecture – M. Macé – Sidérer, considérer.....	167
Annexe 18 – Lecture – V. Despret, I. Stengers – Les faiseuses d'histoires.....	173
Annexe 19 – Lecture – J. Damian / D. Haraway – Somatonautologie.....	178

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE.....	2
INTRODUCTIONS.....	3
PROLOGUE.....	3
PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE.....	4
VESTIBULE.....	6
LES VOIX DE L'ÉCRITURE.....	6
PREMIÈRE PARTIE : CONSTRUIRE UNE RECHERCHE.....	10
Chapitre 1 – Autobiographie raisonnée : jeu de piste.....	10
A – UNE ACTRICE CACHÉE DANS L'ENTRE-DEUX.....	11
1 - Grandir avec "plus d'une langue".....	11
2 - Devenir passeuse.....	12
3 - ... sans en faire une profession.....	13
4 - Apprendre, ne pas comprendre, chercher.....	14
5 - Faciliter les cohabitations.....	15
6 - Habiter un lieu à soi.....	16
B – UNE CHERCHEUSE QUI DÉVOILE DES QUESTIONS DE RECHERCHE.....	18
1 - Déployer une voix intersticielle.....	19
2 - Rendre visible la valeur d'un travail.....	20
3 - Quand on aime on fait <i>quand même</i>	21
Chapitre 2 – Terrain : les zones de contact.....	23
A – UNE FRONTIÈRE MATÉRIELLE – DESCRIPTION DU TERRAIN D'ENQUÊTE.....	23
1 - Le territoire de Poitiers : un troisième monde entre signes et oralités.....	23
2 - Le champ de l'éducation populaire : la culture entre prés-carrés et lisières.....	24
3 - Des lieux de vie : accueillir entre deux portes.....	25
B – UNE FRONTIÈRE SYMBOLIQUE – DÉFINITIONS DU TERRAIN DES LANGUES.....	26
1 - La frontière : l'entre-deux est un troisième monde.....	26
2 - Les passeuses : faire de la place et accompagner.....	27
3 - Le foyer : cohabiter avec l'autre sous le même toit.....	29
C – UNE FRONTIÈRE TROUBLE – DÉAMBULATIONS SUR LE TERRAIN DE LA PENSÉE.....	30
1 - La figure d'autorité : Charlotte Herfray.....	30
Une définition du sujet – divisé, désirant, parlant.....	31
Méthode et éthique – comment transmettre.....	31
2 - Les furtifs fossilisés : Guattari et Deleuze.....	32
Écologies – penser par le milieu.....	32
Devenirs – penser par l'espace.....	33
3 - Les curieuses semeuses de trouble : Haraway, Despret, Stengers.....	34
Habiter le trouble... et ouvrir le champs du langage.....	34
Faire des histoires... et multiplier les versions.....	35
4 - Les artisan·es du récit : sorcières et vanniers.....	36
Performativités – le pouvoir des mots.....	36
Des fictions-paniers.....	37

Chapitre 3 – Question de recherche : que cachent les passeures ?	40
Préambule – Je est aussi un objet.....	40
A – DU THÈME AU SUJET – GÉOPOLITIQUE DE LA CIRCULATION DES LANGUES.....	41
1 - Flux et barrages de l’expression / creux et saturations de l’attention.....	42
La langue, partie émergée de la pensée.....	42
Le silence, entre espaces libre et interdit.....	42
Injonctions, la parole sous tension.....	43
L’attention, entre ressource économique et éthique de soin.....	44
2 - Micropolitique des interactions linguistiques.....	45
Rapports de pouvoirs et de désirs.....	45
Inventivités du quotidien.....	46
B – QUESTIONNER UN OBJET – QU’EST CE QUI AGITE LES PASSEURES ?.....	47
1 - Bricolages : agir avec les moyens du bord et avec style.....	48
2 - Habiletés : agir avec habitude et précision.....	49
3 - Métiers : agir avec savoir-faire et mystère.....	49
4 - Dire c’est faire, mais il s’agirait d’agir.....	51
ENTRE-DEUX : CLÉS DE CONTACT	53
.....	53
DEUXIÈME PARTIE : HABITER UN MÉTIER	55
Chapitre 4 – Une méthode en traduction	55
A – ENTRAÎNEMENT AUX GESTES DE RECHERCHE.....	55
1 - Retranscrire des paroles : négocier entre le signifié et le signifiant.....	56
Écrire l’oral – choix graphiques.....	56
La ponctuation – une marge d’interprétation.....	56
Interpréter le trouble – négociations éthiques.....	57
2 - Décrire des gestes : imprimer des impressions.....	58
Traces de langage non-verbal.....	58
S’entraîner à percevoir.....	58
S’entraîner à écrire le mouvement entre.....	59
B – ENQUÊTE – EXPÉRIMENTATION DE MODES D’AGIR.....	60
1 - Choix des enquêté·es – suivre un élan et construire une adresse.....	60
Aller vers des langues qui accueillent celles des autres.....	60
Passer le relais à d’autres habitant·es des zones de contact.....	60
Ouvrir la porte de foyers plurilingues.....	61
2 - Entretiens – dialoguer et tenter de qualifier l’interaction.....	62
Entretiens compréhensifs : cohérence dans le prévu, variations dans le vécu.....	62
Entretiens en réciprocité : induire et se laisser instruire.....	63
Entretiens plurilingues : bégaiements dans la langue de la recherche.....	65
3 - Contrepoints – tendre l’œil vers les voix silencieuses.....	67
Des voix en mode mineur.....	67
Observations au long cours.....	68
C – ANALYSE – TISSAGE DU MATÉRIAU SUR LE MÉTIER.....	69
1 - Les fibres du métier – comparer et classer les matières.....	69
Matière géographique.....	70
Matière historique.....	71
Matière des pratiques.....	71
2 - Du fil à retordre – distinguer les voix pour mieux les entrelacer.....	72

Chapitre 5 – Explorer le territoire des pratiques.....	74
A – ARCHÉOLOGIE – SOUS LES ÉVIDENCES, LES STRATES DE L’HISTOIRE.....	74
1 - Un terreau linguistique fertile, au contact de la (bio)diversité.....	75
Bains de langue : la diversité des formes de plurilinguisme.....	75
Apprentissage de la mise en rapport : une structure mentale en ouverture.....	76
2 - Une construction psychosociale reliée à l’Autre.....	77
L’amour du symbolique ou le désir d’apprendre.....	78
Le souci de la langue des autres.....	79
3 - Des héritages sidérants, mais considérés.....	80
Rééquilibrer les efforts – déséquilibrer l’universel.....	80
Troubles dans la transmission.....	82
B – CARTOGRAPHIE – ESPACES DE LANGUE ET LANGUES DE L’ESPACE.....	83
1 - Causes et raisons des zones de contact.....	83
Langues migratrices.....	84
Langues transfrontalières.....	85
Langues archipels.....	85
2 - Habiter une langue.....	86
Un corps qui parle.....	87
Manières d’habiter, matières à s’exprimer.....	88
3 - Cohabiter en oiseaux.....	89
Le nid – organisations flottantes et prises de becs.....	89
A table – manger avec la barrière de la langue.....	91
C – BOUSSOLES – ENTRE DEUX EAUX, DES REPÈRES DANS LES GESTES.....	93
1 - Naviguer dans l’incompréhension.....	93
Ne pas comprendre (mais un peu quand même).....	93
Tendre vers la compréhension (sans jamais y arriver).....	94
2 - Détours et raccourcis d’une traduction de plein vent.....	95
Détours des impossibles équivalences.....	96
Raccourcis de l’impossible neutralité.....	97
3 - Radars à silences : capter et traiter les données des corps.....	98
Impressions – quand le corps sème le désordre dans les discours.....	98
Interprétations – lire les signes, dire avec justesse.....	99
Résonances – se taire et écouter.....	100
4 - Attentions : se ménager une île déserte.....	101
Entraînement collectif – faire tourner la fatigue.....	101
Évasions – mettre le cerveau en pause.....	102
Danses – apprécier l’esthétique.....	102
Chapitre 6 – Tracer les lignes de fuites de l’agir.....	104
A – JEUX DE RÔLE CHEZ LES INTERPRÈTES.....	104
1 - Interpréter un rôle : singularité du sujet et pluralité des manières de jouer.....	105
Le sujet à la croisée des réalités matérielles et symboliques.....	105
Statut, fonction et place du rôle de passeure.....	106
Du jeu dans le rôle.....	108
Un rôle singulier et pluriel.....	109
2 - Jouer l’interprète : éthiques de passeures.....	110
Éthique du soin - langues fragiles, zone sensible, rôle vulnérable.....	110
Éthique de la présence - prendre, laisser ou faire tourner la place.....	112
Éthique de l’absence - agir ou laisser couler.....	113
B – EXPRESSIONS EN ACTES CHEZ LES PASSEURES.....	116
1 - Faire métier : gestes singuliers, agir intime.....	116

Du rôle au métier, du sujet à l'acteur.....	117
Médiation entre gestes intérieurs et publics.....	118
Entre deux plans, l'agir avance masqué.....	119
2 - Raconter : manifestations de l'agir, pluralité des devenirs.....	121
Trouver sa langue – interpréter des héritages et transmettre.....	121
Tracer des devenirs – lignes de fuites, lignes d'errances.....	123
CONCLUSIONS.....	128
RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS.....	128
AGIR-PASSEUSE : CE QUE L'ON APPREND AU CONTACT DES FRONTIÈRES.....	129
Agir au travers des cloisons entre les métiers.....	130
Agir au contact, sous contrôle géopolitique.....	131
Agir entr'ouvert, aux confins du langage.....	132
DEVENIRS DE LA RECHERCHE : FAIRE PROLIFÉRER SES LIMITES.....	134
L'économique sur la table – conter ce qu'il en coûte.....	134
L'être de motivation – actualiser son agir chez Devenir Métier.....	135
Entraînements au contact – matérialiser le symbolique.....	136
MOTS DE LA FIN DES VOIX DE L'ÉCRITURE.....	137
La chercheuse : traduire encore.....	137
L'actrice : agir ou jouer.....	138
L'autrice : prendre langue.....	138
La traductrice : chercher encore.....	139
La narratrice : réaliser nos fictions.....	139
ÉPILOGUE.....	139
BIBLIOGRAPHIE.....	140
SOMMAIRE DES ANNEXES.....	145
TABLE DES MATIÈRES.....	146

RÉSUMÉ

Les zones de contact sont des espaces sociaux où des cultures se rencontrent, à l'endroit de leur séparation. C'est là qu'agissent des intermédiaires et des interprètes. Ce mémoire traverse les frontières des langues, celles formées au sein de foyers plurilingues. Malgré l'écart, malgré l'impossible équivalence, des personnes prennent le rôle de "passeuses" et font le pont. Quelles sont leurs pratiques ? Qu'est ce qui les pousse à agir à cet endroit ? Qu'est ce qui met en mouvement leur désir, malgré le trouble de l'entre-deux ?

Il s'agit dans cette recherche de regarder comment des sujets trouvent du jeu au travers de leur rôle, à partir des manières de faire spécifiques aux passeuses. À partir de leurs récits, une carte dessine leur territoire : les trajectoires qui amènent à prendre cette place, la géographie des langues de contact et les habiletés entraînées. C'est en faisant passeuse que l'on devient passeuse. L'analyse donne à lire leurs navigations éthiques et comment agir permet l'expression d'un métier intime, singulier à chaque sujet et toujours en devenir.

ABSTRACT

Contact zones are social spaces where cultures meet, at their separation point. This place is where mediators and translators are acting. This thesis is a step across the language borders, those created by plurilingual cohabitations. Despite the gap, despite impossible equivalences, some take the part of "go-between" and bridge the gap. What are their practices ? What drives them to act there? What sets their desire in motion, despite the in-between trouble?

This study is about how subjects find leeway through their role, from the go-between specific ways. Based on their narratives, a "map" reveals their territory : stories leading to that place, geography of contact languages, and the skills trained. Going between makes one become a go-between. The analysis shows their ethical navigations and how acting can be an expression of an intimate craft, peculiar to each subject and always in the becoming.